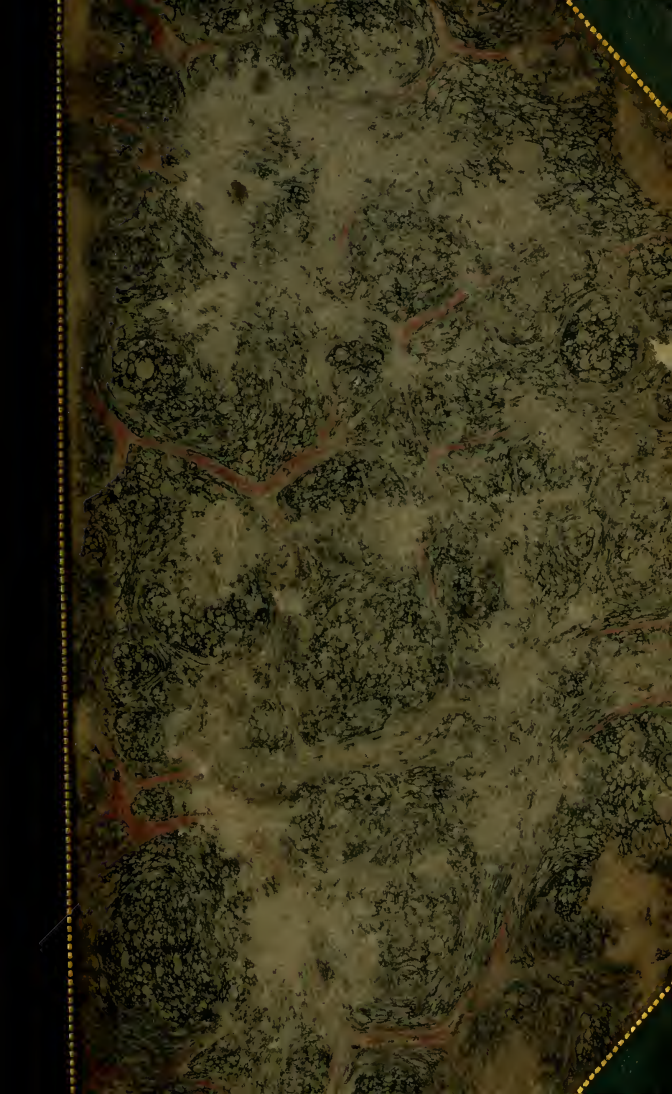
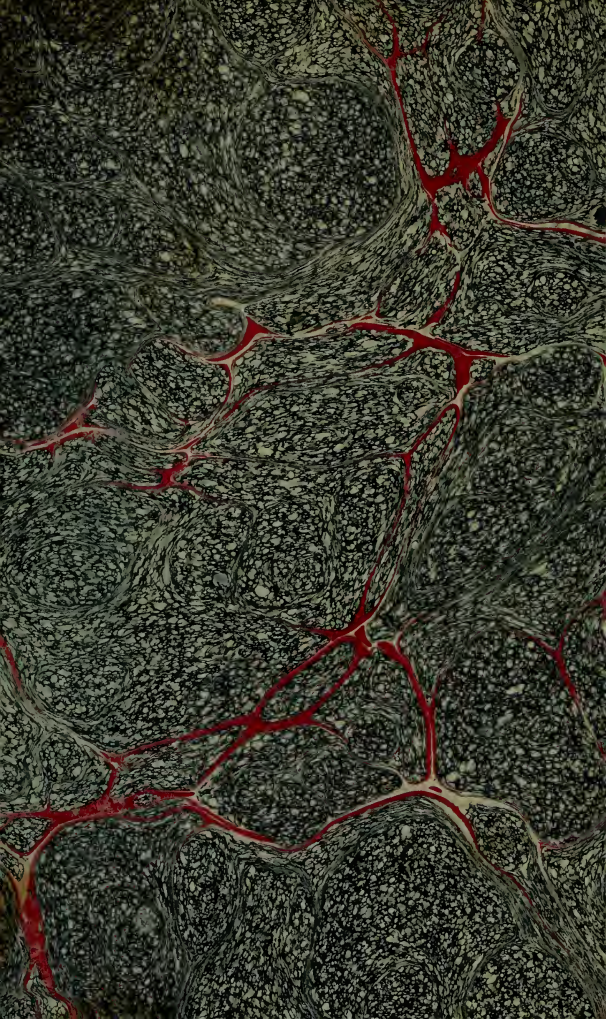
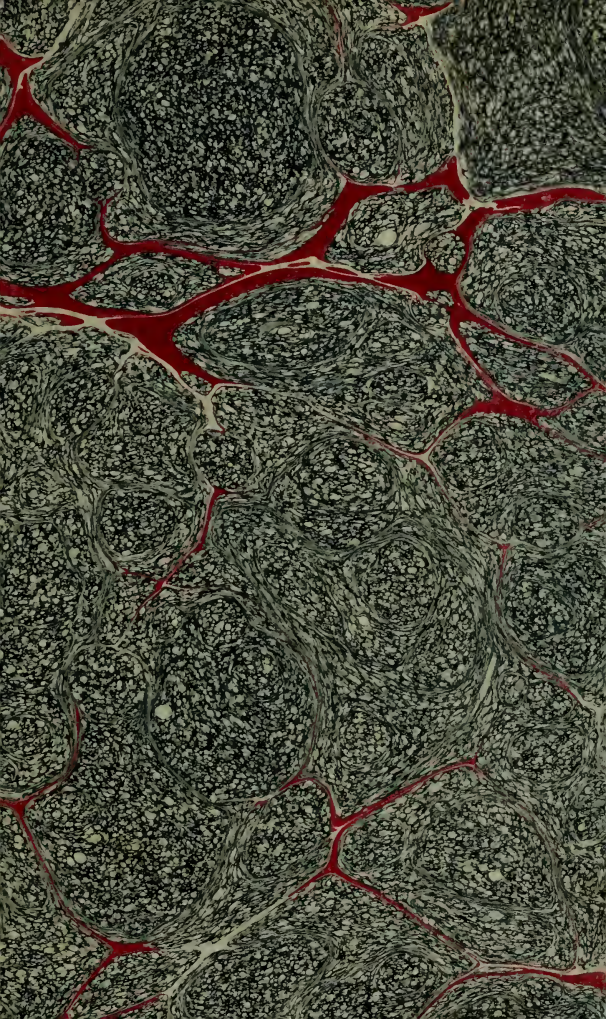






Campbell. 1.e.31

LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
Ornés de Figures.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVI.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

ON a déjà parlé d'un recueil de l'abbé de la Porte, intitulé : *Bibliothèque des Fées & des Génies*, imprimé à Paris, en 1765. Les Contes de M. Pajon sont tirés de ce recueil : on réunit ici tout ce que l'on donnera, de cet auteur.

M. Pajon, né à Paris, en 17.., y a exercé la profession d'avocat jusqu'à sa mort arrivée en Mars 1776 ; les Contes des Fées que nous imprimons sont le fruit des loisirs de sa jeunesse ; il les a fait insérer dans le Mercure de France, sous le nom de M. *Jacques*, *Marchand éventailliste*, *rue Mouffetard.*

Le premier de ces Contes, *Eritzine* & *Parelin*, a été imprimé dans les Mercures de Novembre & Décembre 1744, sous le titre de *Manuscrit traduit de l'Arabe ;*

il contient une aventure du Calife Haroun Alraſchid, ſi fameux dans les Mille & une Nuit.

Nous reſtituons au ſecond le titre que lui a donné ſon auteur, en le faiſant imprimer dans les Mercures de Février & Avril 1745. L'abbé de la Porte l'a intitulé dans ſon recueil : *Careſſant* & *Blanchette :* noms des principaux perſonnages du Conte ; nous avons préféré de lui conſerver le titre *de la Bague de Puiſſance*, qui eſt celui que lui a donné l'auteur.

Celui de ces trois Contes qui nous a paru approcher le plus du goût oriental, eſt l'*Hiſtoire des trois fils d'Hali Baſſa & des filles de Siroco, gouverneur d'Alexandrie ;* ce Conte eſt le même que celui que l'abbé de la Porte a fait imprimer ſous le titre de *Néangir & ſes frères*, *Argentine & ſes ſœurs*. Nous avons encore cru devoir préférer le titre donné par l'auteur. Une

imagination auſſi riche & auſſi variée que celle des orientaux, nous a paru caractériſer ce Conte ; nous n'en connoiſſons pas où leur manière ſoit imitée auſſi heureuſement. Ce Conte a paru pour la première fois, dans les Mercures d'Août, Septembre, Octobre, Novembre & Décembre 1745.

Ces Contes ont eu du ſuccès, & l'auteur, ſous le nom de M. *Jacques*, s'eſt acquis une réputation que les auteurs du tems ont célébrée par quelques pièces de vers inſérés dans le Mercute. Mais M. *Pajon*, laſſé de l'anonyme, a fait annoncer la mort du prétendu M. *Jacques*, & s'eſt fait connoître pour le véritable auteur des Contes en queſtion.

M. Pajon eſt encore auteur de deux Féeries : l'*Hiſtoire du Roi Splendide & de la Princeſſe Hétéroclite*, & l'*Hiſtoire du Prince Soli, ſurnommé Prenani, & de la*

Princeſſe Félée, dont nous regrettons de ne pouvoir faire uſage. On y trouve de la gaîté, des événemens variés, & des ſituations intéreſſantes; mais des tableaux trop libres & une critique trop amère de quelques perſonnages du tems nous les ont fait rejeter : nous n'avons pas même pu les employer avec des retranchemens.

Tous ces ouvrages ſont, comme nous l'avons dit, le fruit des loiſirs de la jeuneſſe de M. Pajon. Dans un âge plus avancé, il s'eſt entiérement livré aux occupations de ſon état; il a fait imprimer en 1760, un Traité des donations & un commentaire ſur l'ordonnance de 1735, qui prouvent qu'il s'eſt occupé de travaux plus ſérieux. Nous ne prononcerons point ſur le mérite de ces deux derniers ouvrages, & nous ne dirons point ſi M. Pajon a plus de droits à nos ſuffrages comme juriſconſulte que comme littérateur.

On fait suivre les Féeries de M. Pajon du surplus de la *Bibliothèque des Fées & des Génies :* nous ne connoissons pas les auteurs de ces Contes ; l'abbé de la Porte les a tirées de différens recueils, entr'autres du Mercure de France.

On s'étoit proposé de faire entrer tous ces Contes dans les tomes 26 & 27 du Cabinet des Fées ; ils faisoient partie du premier plan que l'on a donné, & ils étoient insérés dans la liste qui accompagnoit le *Prospectus ;* mais le désir de mettre plus d'ordre dans notre travail, nous a décidé à les placer dans le supplément que nous imprimons : nous en avons recherché les auteurs, & nous avons réuni sous un même article, ceux qui sortoient de la même plume. *La Bibliothèque des Fées & des Génies* a été remplacée dans les tomes 26 & 27 du Cabinet des Fées, par les *Veillées de Thessalie :* production

charmante de Mlle de Luſſan, qui n'eſt pas, à proprement parler, une féerie, mais qui mérite une place dans notre Collection, par le merveilleux qui y règne. Cet ouvrage réunit d'ailleurs le double avantage d'inſtruire & d'amuſer, & l'on ne peut que nous ſavoir gré d'en avoir orné notre recueil.

CONTES
DE M. PAJON.

ÉRITZINE ET PARELIN.

ON sait que la coutume du calife Haroün Alraschid étoit de sortir les nuits, déguisé, avec son grand visir Giafar, & Mesrour, chef des eunuques, pour observer ce qui se passoit dans Bagdad, & veiller à la police de cette grande ville.

Il faisoit une de ces tournées nocturnes, lorsqu'il entendit un grand bruit : il approcha, & connut que le bruit partoit d'un caravanserail ; une multitude de voix qui s'élevoient confusément, paroissoit soutenir une contestation fort vive, & fort animée.

Le calife ordonna à Giafar de frapper à la porte ; dès qu'on eut appris que le souverain commandeur des croyans alloit paroître, le tumulte s'appaisa, & chacun attendit en silence ce que ce prince ordonneroit.

Pour lui, il promenoit ſes yeux de tous côtés, & cherchoit à découvrir par lui-même la cauſe du déſordre.

Un homme qu'à ſon habillement on reconnoiſſoit pour un marin, étoit l'auteur du trouble. On l'auroit jugé à ſon air agité & menaçant, quand l'action des autres étrangers qui l'entouroient n'en eût pas ſuffiſamment averti. Au fond de la chambre, quelques femmes ſecouroient une jeune perſonne belle comme le jour. Elle étoit évanouie; mais la pâleur que cet accident répandoit ſur ſon teint, lui donnoit l'air plus intéreſſant, ſans lui faire perdre aucune de ſes graces. Le calife la conſidéroit avec autant de plaiſir que d'attention, lorſque le marin s'avançant vers lui, lui dit d'un ton fier & audacieux: ſeigneur, puiſque vous êtes le calife, vous devez faire juſtice: ordonnez donc que cette femme ſoit remiſe entre mes mains: elle eſt mon épouſe; ne ſouffrez pas qu'on me faſſe perdre dans vos états un droit ſi légitime. Tandis que le marin parloit, cette femme évanouie reprenoit l'uſage de ſes ſens, & commençoit à r'ouvrir les yeux. Dès qu'elle l'entendit, elle s'écria: lui, mon époux! lui, juſte Dieu! Il n'eſt que mon bourreau. Ah! ſeigneur, pourſuivit-elle, en ſe jetant aux pieds du calife, ayez pitié d'une infortunée qui n'a déjà que trop eſſuyé de malheurs, & ne mettez point, en me

livrant à ce barbare, le comble à toutes les horreurs dont j'ai déjà été la victime.

La belle affligée n'avoit pas besoin d'une grande éloquence pour faire condamner son adversaire. Le calife avoit jugé dès le premier regard qu'il avoit porté sur elle, & il étoit difficile de faire autrement. Elle joignoit à cette beauté éclatante qui éblouit, ces traits intéressans qui séduisent : on sentoit en la regardant ce plaisir & ce trouble que l'on éprouve à la naissance d'une passion : ce n'étoit ni cette admiration qu'exerce la beauté, quand elle est seule, ni ces desirs momentanés, que fait naître le caprice à la vue d'une figure qui plaît : c'étoit un sentiment plus tendre, plus délicieux que le premier, plus désintéressé que le second, & qu'il est plus aisé d'éprouver, que de définir.

Le calife avoit ordonné à Mesrour, avant que d'entrer dans le caravanserail, de faire venir ses gardes : ils arrivoient dans le moment. Le prince leur ordonna de garder à vue le marin, mais sans lui faire de violence, car il ne vouloit pas paroître le condamner sans l'entendre ; & il passa avec la belle infortunée, Giafar, & Mesrour, dans une chambre plus retirée du caravanserail. Il étoit fort impatient d'être instruit du sort de cette belle inconnue, & lui demandoit le récit de ses aventures, avec les égards les plus tendres, & l'em-

preſſement le plus vif. Elle avoit quelque répugnance à ſatisfaire le calife ; la majeſté d'un ſi grand prince l'intimidoit. Enfin, laſſe de réſiſter à des ſollicitations, qu'elle n'eſpéroit pas pouvoir faire finir autrement, elle prit ainſi la parole :

Souverain commandeur des croyans, vous me voyez dans un état ſi médiocre, que peut être aurez-vous peine à me croire, quand je vous dirai que je ſuis née princeſſe.

Mon père ſe nommoit Eritzin, & étoit ſouverain de l'île de Ceylan. Vous avez entendu parler ſans doute de la fameuſe révolution qui le renverſa du trône. Je n'étois pas encore née dans ces tems funeſtes ; mon père déſeſpérant de chaſſer l'uſurpateur autrement que par une guerre longue & cruelle, ſe ſacrifia lui-même au bien de ſes ſujets, & aima mieux abandonner un parti conſidérable, & de ſolides eſpérances qui lui reſtoient encore, que d'éterniſer la guerre civile, & d'attiſer le feu qui conſumoit ſa patrie. Il fit répandre le bruit de ſa mort, & ſe retira dans les états du roi de Borneo, qui de tout tems avoit été ſon allié. Il n'accepta de tous les dons que ce prince généreux lui offroit, qu'une petite terre ſur le bord de la mer, aſſez agréablement bâtie, mais peu proportionnée à l'état d'un grand roi, même dans l'infortune.

Ce fut-là que mon père ſe retira. Ma mère ;

qui aimoit beaucoup la cour & l'intrigue, murmura d'être obligée de s'enfevelir ainſi dans une ſolitude ; mais il fallut qu'elle obéît. Je nâquis la ſeconde année de la retraite de mon père : il étoit déjà conſolé de ſes malheurs. Livré à l'étude de la cabale & de l'aſtrologie, ces ſpéculations ſublimes rempliſſoient toute ſon ame.

On me cacha long-tems l'éclat de ma naiſſance : je paſſois ma vie dans le château de mon père. Je n'y voyois d'autre compagnie qu'un vieillard & ſa femme, qui habitoient une terre voiſine de la nôtre, & qui venoient ſouvent voir ma mère. Ils avoient un fils à peu-près de mon âge, qu'ils nommoient Parelin. C'étoit toute ma conſolation : nous fûmes élevés enſemble dès l'âge le plus tendre : dans l'enfance, & même dans la jeuneſſe, les gens plus âgés nous paroiſſent, pour ainſi dire, des hommes d'une autre eſpèce ; ainſi je ne voyois que Parelin avec qui je puſſe lier ce commerce intime, qui fait ſeul les délices de la vie. C'étoit à lui que je communiquois les plus ſecrettes penſées de mon ame ; j'étois la dépoſitaire de ſes petits ſecrets ; nous étions ſi contens, quand nous étions enſemble, que bientôt il nous fut impoſſible de l'être, quand nous étions ſéparés. Mon père qui s'apperçut de la force de cette inclination naiſſante, con-

sulta ses livres, & voici quel fut le résultat de ses recherches.

Je n'avois encore que quatorze ans, lorsqu'il me fit venir dans son cabinet. Après m'avoir tenu les discours les plus tendres sur l'intérêt vif & inquiet qu'il prenoit à ce qui me regardoit, il me parla de Parelin ; il m'avertit de ce qu'il avoit remarqué en nous, & m'apprit que nous étions amoureux ; car je ne savois pas encore ce que c'étoit que l'amour : je me livrois ingénument à mon cœur qui me conduisoit. Le peu que mon père me dit sur ce sujet, fut un trait de lumière qui éclaira les replis les plus cachés de mon ame. Mon père, en m'apprenant l'état de mon cœur, m'instruisit aussi de ma naissance, & me fit connoître que je ne pouvois absolument descendre jusqu'à Parelin en l'épousant. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi : la fille du roi de Ceylan ne pouvoit s'abaisser jusqu'à un particulier, dont la naissance n'étoit pas même noble, & quoique mon père ne fût connu de personne pour ce qu'il étoit, il lui restoit le souvenir de sa première grandeur, qui l'auroit trop humilié à ses propres yeux, s'il eût consenti à cette alliance.

Tout commerce me fut interdit avec Parelin ; il lui fut défendu de venir au château. Pour moi, je passois les nuits à pleurer, & les jours à me

promener aux lieux où j'avois le plus souvent vu Parelin. Que je suis malheureuse, me disois-je à moi-même ! Je suis la première, peut-être, qui a desiré de n'être pas née ce que je suis ; je n'ai aucun des avantages que procure un rang éclatant, & je n'en éprouve que le désagrément & la contrainte. Mes réflexions finissoient toujours par conclure, que je ne pouvois vivre sans aimer, sans voir Parelin ; mais comment faire ? Je n'osois en parler à mon père, que mes sollicitations auroient offensé. J'osois encore moins lui désobéir en écrivan à Parelin. Le hazard me servit.

Je me promenois souvent dans les bois, errante à l'aventure, & occupée de mon amour. Je vis paroître un jour celui qui faisoit l'objet de mes rêveries ; il s'étoit égaré à la chasse ; il accourut à moi dès qu'il m'apperçut. J'eus assez de force sur moi-même pour fuir. Hélas ! dès qu'il vit que je voulois m'éloigner : arrêtez, s'écria-t-il, je ne veux pas vous poursuivre, & si vous avez dessein de m'éviter, je vais m'éloigner promptement. Il s'étoit arrêté en disant ces mots : Je m'étois arrêtée aussi pour l'écouter : qu'on est foible quand on aime ! De ce moment, il me fut impossible de faire un pas, pour m'éloigner de lui ; je ne pouvois détourner mes yeux qui se fixoient malgré moi sur les siens ; il pleuroit, je pleurois aussi : nous ne restâmes pas long-tems

dans cette situation : nous nous approchâmes l'un de l'autre avec le même frémissement ; que si nous avions avancé vers un précipice ; mais malgré cette crainte, je sentois que j'étois entraînée par un pouvoir invincible. Il se jeta à mes pieds dès qu'il fut près de moi ; je fus prête à me mettre aux siens au lieu de songer à le relever ; car il me sembloit dans ce moment que j'avois eu tort avec lui.

Parelin, lui dis-je, ne m'accusez point ; vous n'avez jamais eu de sujet de vous plaindre de moi, vous n'en aurez jamais ; ne vous plaignez que de mes parens, dont les ordres nous séparent. Hélas ! dit-il, qui peut leur suggérer de nous traiter si cruellement ? On craint, lui répondis-je, que nous ne nous aimions trop. Je me trompois donc bien, s'écria-t-il, car je craignois de ne vous pas aimer assez ; mais qu'appréhendent-ils ? Et quel mal en peut-il arriver ? Je ne pus me refuser la douceur d'un éclaircissement qui s'offroit si naturellement, & me paroissoit si nécessaire. J'instruisis Parelin de mes sentimens : je ne lui cachai rien de ce que mon père m'avoit appris sur ma naissance. Hélas ! me dit-il, si j'avois été fils du roi de Ceylan, & vous fille de mon père, la différence des rangs n'auroit pas été un obstacle. Je sentis à ce reproche mon cœur se serrer ; mes yeux se remplirent

de larmes ; sa générosité sembloit m'accuser, & quoiqu'il me fût aisé de me justifier, à peine me trouvai je moi-même innocente à mes yeux. Que vous dirai je ? Je promis à mon amant de n'être jamais qu'à lui, quoi qu'il pût arriver ; je lui répétai mille fois les sermens de l'aimer toujours ; je craignois d'en faire trop peu pour le rassurer. La nuit vint, il fallut nous séparer, mais ce ne fut pas sans nous promettre de nous retrouver tous les jours au même endroit du bois. Je retournai au château soulagée des inquiétudes que me donnoient auparavant les combats de l'amour. Je m'étois déterminée à ne plus résister ; c'étoit m'être délivrée d'un grand fardeau ; & l'éclaircissement que je venois d'avoir avec mon amant, me paroissoit alors un arrangement solide que rien ne pouvoit déconcerter.

Mon père fut fort triste pendant le souper. Je m'apperçus même, qu'en me regardant, ses yeux se rempliſſoient de larmes : j'essayai de dissiper son chagrin par mille tendres caresses ; mais je ne faisois que l'attendrir davantage. Il voulut que ma mère se retirât, & lorsque nous fûmes seuls, ma fille, me dit-il, je veux vous apprendre le sujet de ma tristesse. Je dois mourir bientôt, je serois peu digne de vivre, si c'étoit là le sujet de mon inquiétude ; c'est vous seule, ma fille, vous seule, qui excitez mes craintes ; toutes

mes alarmes se réunissent sur vous, ainsi que toute ma tendresse ; votre sort est lié trop intimement au mien, pour que mes recherches sur l'un ne m'aient pas instruit de l'autre. Apprenez, ma fille, que si vous persistez à aimer Parelin, cette passion doit vous attirer les malheurs les plus cruels ; elle lui sera fatale à lui-même. Pour peu qu'on céde à l'amour, il nous entraîne ; si vous n'étouffez pas le vôtre, il vous maîtrisera ; vous épouserez Parelin, & par cette alliance honteuse vous mériterez les revers les plus funestes, dont cet hymen indigne vous rendra la victime. Je ne vous parle point de l'orgueil de votre naissance, qu'une passion aveugle & impérieuse vous a fait aisément oublier ; mais par pitié pour votre amant lui-même, ne courez pas au-devant des malheurs qui vous menacent. J'ajouterai une chose qui vous touchera peu, & qui feroit une forte impression sur une ame moins prévenue. Les astres vous destinent à épouser un prince qui me vengera, & qui vous fera remonter sur le trône de vos ancêtres, occupé par l'usurpateur. Je ne vous dirai rien de plus ; réfléchissez vous-même à vos devoirs, à vos intérêts ; je ne veux point exiger de vous des paroles que vous ne me refuseriez pas dans ces derniers moment, & que vous oublieriez peut-être après. J'aurois souhaité pouvoir vous en apprendre davantage

sur

sur votre sort ; mais je n'ai pu voir tout cela que fort confusément, & sans aucun détail. Peu de jours après cette triste conversation, il expira dans mes bras, sans qu'il parut aucune altération dans sa santé ; il sembloit qu'il s'endormoit d'un sommeil tranquille.

Je fus long tems occupée de mes regrets ; je ne pouvois me lasser de pleurer un père si tendre. Parelin respectoit ma douleur, & je n'entendois point parler de lui : ma mère, après avoir donné quelque tems à son deuil, me dit enfin, que nous avions grand tort de renoncer à toute société ; qu'il falloit revoir nos voisins, & faire revenir Parelin ; elle me laissa même entendre qu'elle ne s'éloigneroit pas de me le donner pour époux. Ce discours, qui peu de tems auparavant auroit comblé les vœux les plus chers de mon cœur, me fit alors frissonner. Les dernières paroles de mon père m'étoient toujours présentes ; je croyois l'entendre encore, qui me disoit que j'exposerois mon amant à d'affreux dangers, en répondant à son amour. Je confiai mes allarmes à ma mère qui les traita de visions & de puérilités ; elle m'aimoit, parce qu'il est presque impossible de ne pas aimer ses enfans ; mais du reste ses sentimens pour moi étoient subordonnés à toutes ses fantaisies ; & à parler juste, elle n'aimoit qu'elle ; elle s'ennuyoit dans notre solitude. Je

connoissois à fond son caractère, toute jeune que j'étois ; ainsi je ne fus point surprise de voir arriver au château les parens de Parelin, & Parelin lui-même. Sa vue me causa une émotion que je ne puis bien exprimer. Je ne savois si je devois me livrer au plaisir ou à la crainte : je voyois dans ses regards un amour si vif, il me paroissoit si content de me revoir, que je croyois déja l'oracle de mon père prêt à s'accomplir. Il s'avança vers moi ; jamais il n'avoit été si empressé & si séduisant ; je n'osois lui répondre, je ne pouvois me taire ; le combat étoit d'autant plus cruel, que c'étoit l'amour même qui combattoit contre l'amour. Etrange situation ! Je frémissois de voir mon amant si tendre, moi qui serois expirée du regret de le voir indifférent. Eh quoi ! me dit-il, n'avez-vous plus rien à me dire, lorsqu'il nous est permis de nous parler ? Avez-vous hérité de la haine de votre père ? Parelin, répondis-je, vous seriez plus content de moi si je vous aimois moins. Je lui appris ensuite ce que mon père m'avoit prédit sur mon sort & sur le sien ; je lui peignis avec des expressions si fortes les dangers qui devoient résulter de notre malheureuse passion, je lui promis avec tant de sermens de n'être jamais à un autre, puisque je ne pouvois être à lui, qu'il me sembloit qu'il ne pouvoit refuser de ressentir mes alarmes, & d'adopter le

projet de nous séparer ; mais il se jeta à mes genoux, transporté de joie ; si c'est-là, dit-il, le sujet de votre tristesse, je suis le plus heureux des hommes ; j'avois craint votre indifférence ; mais puisque vous m'aimez toujours, il n'est pas possible que vous vous arrêtiez à des craintes aussi vaines que celles qui vous troublent aujourd'hui.

Je voulois répliquer, mais Parelin impatient de dissiper tous mes doutes, ne me laissoit pas le tems de lui répondre ; il est bien difficile de ne pas écouter un amant qu'on aime ; il est impossible qu'il ne persuade pas dès qu'on l'écoute : j'avois un si grand intérêt à le croire, que toutes ses raisons me paroissoient convaincantes. Que nous sommes aveugles ! me disoit-il ; on nous menace des plus grands malheurs si nous nous aimons, mais les plus grand de tous n'est-il pas de ne nous point aimer ? Pour moi, je ne connois de plaisir ni de douleur que par vous ; rien ne peut m'intéresser dans l'univers que vous seule ; dites que vous m'aimez, je jouis de tous les biens ; tous les trônes du monde ne me rendroient pas heureux, si vous ne m'aimiez plus. Croyez, ma princesse, croyez que votre père s'est trompé, ou peut-être vous en a imposé, pour vous donner de nouveaux motifs de soutenir l'orgueil de votre naissance. Je trouvois trop bien

dans mon cœur tous les sentimens qu'il exprimoit, pour ne pas tirer les mêmes conséquences que lui ; il fallut finir par céder à ses instances ; nous convînmes d'agir l'un & l'autre auprès de nos parens ; & nous nous quittâmes remplis des espérances les plus flatteuses. Je m'étois persuadée que la prédiction étoit un piège que mon père m'avoit tendu pour s'assurer de moi ; il y avoit cependant des momens où mes inquiétudes renaissoient encore pour mon amant ; mais un seul de ses regards dissipoit tous les nuages, & mettoit le calme dans mon ame. Tel étoit alors l'état de nos cœurs ; mais tout changea bientôt de face ; ma vie depuis ce tems n'a plus été qu'une suite d'infortunes & de misères.

Parelin fut huit jours sans venir au château ; ma mère pendant ce tems là étoit de fort mauvaise humeur, sur-tout contre moi, & même elle me maltraitoit souvent. Je rêvois un soir dans mon lit à tout ce qui se passoit ; & j'en cherchois la cause, lorsque j'entendis qu'on parloit dans la chambre de ma mère, qui étoit à côté de la mienne. N'en doutez point, disoit une voix qui m'étoit inconnue, il y a quelque chose dans cet événement, qui passe la science d'Abdelec (c'étoit le nom du père de Parelin) les philtres amoureux n'opérent point sur Parelin ; ceux de haine, que l'on vous a donnés pour faire

prendre à Eritzine, sont aussi impuissans ; il faut que quelque cause secrette les mette tous deux à l'abri de ces charmes. Parelin souffre avec une constance inébranlable le traitement le plus rigoureux. Abdelec l'a fait enfermer dans un cachot obscur, où il ne vit que de pain & d'eau ; mais il persiste à dire qu'il ne vous épousera jamais, & qu'il mourra mille fois plutôt que de trahir la foi qu'il a jurée à Eritzine. Ma mère soupiroit & murmuroit en apprenant des nouvelles si tristes pour son amour ; & moi je ne pouvois revenir de ma surprise. Le reste de la conversation se tint si bas, que je ne pus en entendre un mot. Le lendemain, je trouvai ma mère de meilleure humeur ; son air étoit riant & plus ouvert ; elle m'accabloit de caresses qui me confondoient, quand je les comparois à ce que j'avois entendu la veille ; j'étois aussi embarrassée avec elle, que si j'eusse été coupable ; & j'étois déconcertée autant qu'elle auroit dû l'être : mais sur-tout je m'abstins religieusement de rien boire de ce qu'elle me présentoit. Le souvenir des philtres me faisoit trembler ; j'allois après le repas chercher de l'eau moi-même à une fontaine qui n'étoit pas éloignée du château.

Cependant Parelin ne paroissoit pas ; je n'avois aucune de ses nouvelles ; & la joie de ma mère commençoit à m'inquiéter : je craignois quelque

piège caché, & j'étois dans une situation où tout étoit un sujet d'alarmes.

J'étois livrée depuis quelques jours à ces inquiétudes, lorsqu'il arriva sur notre rivage une petite escadre qui étoit commandée par l'homme contre lequel, seigneur, dit Eritzine en s'adressant au calife, vous venez de me défendre si généreusement : cet homme piratoit ordinairement sur ces mers ; mais comme il recevoit alors une espèce de subside du roi de Borneo, il ne descendoit à terre que comme ami ; & nous n'avions rien à craindre de lui. Il vint plusieurs fois au château ; ma mère le reçut fort bien. Pour moi, toujours occupée du souvenir de Parelin, je m'apperçus à peine de l'arrivée du Pirate, & je fis encore moins d'attention aux fréquens entretiens qu'il avoit avec ma mère.

Sideni (c'est le nom du pirate) voulut à son tour nous traiter, & nous conduisit à son bord, où une fête magnifique nous étoit préparée. A la fin du repas, un homme qui paroissoit avoir quelque autorité sur les autres, & pour lequel Sideni lui-même avoit de grands égards ; j'ai su depuis que c'étoit un faquir ; mais il ne portoit pas alors l'habit ordinaire de ceux de son espèce : cet homme, dis-je, se leva & alla chercher une grande coupe d'or, qu'il remplit de vin de Chiras ; ma mère à qui la coupe fut d'abord présentée but,

& me la remit ; je suivis son exemple, & je rendis la coupe au pirate qui la saisit avec empressement. Pendant que cela se passoit, le faquir, qui étoit allé chercher la coupe, marmotoit entre ses dents quelques paroles en une langue que je n'entendois pas. Mais quelle fut ma surprise ; quand ma mère se tournant vers moi, m'exhorta d'un air grave & austère, à aimer toute ma vie l'époux que je venois de choisir ! Tout mon sang se glaça, & je crus que je mourrois de mon saisissement. Le faquir, qui prétendoit m'avoir mariée, m'apprit que je venois d'épouser Sideni.

Quoique je compriſſe aisément que je ne pouvois avoir contracté un engagement où la volonté n'avoit aucune part, je sentis toute l'horreur de la situation où je me trouvois ; je regardois ma mère qui, toute préparée qu'elle étoit à cette scène, étoit fort déconcertée ; elle pria le pirate de la faire reconduire chez elle ; elle fut obéïe sur le champ ; & au retour de la chaloupe, Sideni mit à la voile. Bientôt nous fûmes en pleine mer ; j'essayai plusieurs fois de me précipiter dans les eaux ; mais on veilloit sur moi avec trop d'attention, & toutes mes tentatives furent inutiles. Je regardois sans cesse le ciel ; j'aurois voulu y découvrir les signes prochains d'une tempête ; & la mort me paroissoit le seul remède à mes maux. Sideni n'osoit encore paroître devant moi ; mais

à sa place le faquir ne m'abandonnoit pas, & ne cessoit de me persécuter pour me ramener à ce qu'il appeloit la raison. Je le laissois parler sans l'écouter ni lui répondre; mon ame toute absorbée par le sentiment de ses maux, étoit dans un engourdissement stupide. La présence de Sideni me retira de cet abattement, mais pour me faire soutenir des assauts plus cruels.

Ce pirate impatient, & las d'attendre le succès des exhortations de son faquir, avoit pris le parti de négliger tous ces ménagemens. Un criminel pâlit moins à l'aspect de son juge, que je ne fis le voyant paroître. Je crus lire ma perte dans ses regards farouches.

Puisque vous ne voulez pas me rendre justice, dit-il, d'un air terrible, je saurai me la faire moi-même. A ces mots il avança pour me saisir; le faquir étoit à côté de moi; je me jetai à ses pieds, & le priai d'obtenir du pirate du moins un délai de quelques jours. Le délai fut accordé avec peine, & Sideni sortit en menaçant d'employer les dernières violences, si dans huit jours je ne me rendois à ses desirs.

Mon intention étoit de chercher la mort pendant ces huit jours, & d'échapper ainsi à la brutalité de ce barbare; mais j'étois si bien gardée, que j'aurois été sa victime, si le ciel ne m'eût envoyé le secours inespéré dont je vais parler.

Mon père m'avoit remis en mourant des tablettes d'émail, qu'il m'avoit recommandé de garder soigneusement. Je les avois ; mais dans le trouble où j'étois, je n'avois pas songé à les regarder, & je n'avois pas imaginé qu'elles pussent m'être d'aucune ressource : je les trouvai par hazard sous ma main, & je fus fort étonnée d'y voir tracés des caractères que je n'y avois pas encore apperçus ; je lus, & je vis qu'on m'exhortoit à lire & à prononcer tout haut les paroles qui étoient écrites au bas de la page.

J'obéis : je prononçai ces mots mystérieux que je ne comprenois pas ; & à l'instant je vis paroître un jeune homme de la figure la plus aimable, qui me demanda ce que je desirois : tirez-moi promptement d'ici, lui dis-je : j'eus à peine achevé, qu'il me prit dans ses bras, & je me trouvai sur le bord de la mer.

Aimable Génie, dis-je alors à mon libérateur, je vous dois plus que la vie ; mais vous n'avez rien fait pour moi, si vous ne me conduisez où est Parelin. Le Silphe, car ç'en étoit un, me prit encore dans ses bras, & je me trouvai sous une voute obscure, où la lumière du jour n'avoit jamais pénétré. Je tressaillis, & je craignis que le Génie ne m'eût trompée ; cependant j'avançois au hazard & j'appelois Parelin d'une voix tremblante ; on ne me répondoit point ; & j'étois

déjà en proie aux plus vives alarmes : enfin, au bout de quelque tems j'entendis un soupir, & je crus reconnoître la voix de mon amant : je volai vers l'endroit d'où le bruit partoit : est-ce vous, Parelin, m'écriai je, est-ce vous, cher amant ? Qui m'appelle, répondit-il d'une voix foible & mourante ? J'approchai, je sentis qu'il étoit couché à terre, je m'y jetai aussi : je n'ai plus qu'un moment à vivre, dit-il ; laissez-moi du moins expirer en paix. Parelin, repris-je, qu'osez-vous me dire ? Quoi ! ne connoissez-vous pas la voix d'Eritzine, ou ne l'aimez-vous plus ? Il n'osoit croire ce qu'il entendoit. Je me hâtai de l'instruire de tout ce qui m'étoit arrivé, & de l'aventure singulière par laquelle je me trouvois auprès de lui. J'allois mourir, me dit-il, de la douleur de vous avoir perdue ; je mourrai de la joie de vous retrouver. Hélas ! en quel tems, en quel état revoyez-vous votre malheureux amant ? Il me dit toutes les persécutions qu'il avoit essuyées, toutes les instances de ses parens pour le déterminer à épouser ma mère ; ils ont cru, disoit-il, me contraindre à changer à force de mauvais traitemens, ils ne savoient pas qu'étant séparé de vous, je ne pouvois sentir que la douleur de vous avoir perdue. Ma mère venoit souvent le visiter dans sa prison ; & c'est ce qui avoit causé son erreur quand je l'avois appelé ; elle l'avoit

instruit de mon mariage avec le pirate Sideni ; & le malheureux, désespéré de ce triste événement, avoit pris le parti de se laisser mourir de faim. Il y avoit déjà cinq jours qu'il n'avoit pris de nourriture ; on lui apportoit tous les jours du pain qu'il laissoit à terre ; j'en ramassai un morceau, il le reçut de ma main, & le mangea avec transport ; nous partagâmes désormais le pain & l'eau qu'on lui apportoit ; & ce partage nous les rendoit préférables aux mêts les plus délicats. Enfermés dans une caverne obscure, réduits à n'avoir d'autre aliment que de mauvais pain, d'autre lit que la terre, nous étions contens, parce que nous étions ensemble ; nous nous trouvions heureux, parce que nous avions été séparés. L'obscurité me mettoit hors d'état de consulter les tablettes d'émail ; mais je ne regrettois pas le secours que j'en aurois pu tirer. Mon amant me suffisoit ; il ne desiroit rien depuis que j'étois près de lui ; & nous aurions consenti volontiers à passer notre vie dans cette espèce de tombeau.

Cependant en marchant dans la caverne, je sentis sous mes pieds un anneau de fer ; j'y portai la main, & je m'apperçus que l'anneau tenoit à une espèce de trappe, qui résistoit au peu de forces que j'employois pour la lever, mais qui paroissoit devoir céder à un plus grand effort : Parelin commençoit à reprendre ses forces ; je

l'engageai à les essayer sur cet anneau ; il leva la trappe & nous vîmes qu'elle bouchoit l'entrée d'un assez petit degré que nous descendîmes sans balancer. Parelin me dit qu'il ne doutoit pas que ce ne fût là un de ces souterains que dans le tems des guerres civiles on avoit préparés dans tous les châteaux, pour se sauver en cas de malheur, & que suivant les apparences, celui-ci nous conduiroit dans la campagne.

Nous marchâmes assez long-tems sans que les conjectures de Parelin se vérifiassent ; j'étois presque morte de lassitude ; enfin nous apperçumes une lumière, foible encore, mais qui nous annonçoit du moins que nous n'étions pas loin de l'issue du souterain ; nous la vîmes bientôt en effet : dès que j'apperçus la lumière, mon premier soin fut d'employer les tablettes d'émail, & d'appeler le Silphe qui m'avoit déjà si bien servie. Il parut, & me demanda mes ordres ; Génie, lui dis-je, conduisez nous quelque part.... bien loin d'ici. Nous fûmes aussi-tôt transportés dans une campagne qui me parut très-agréable : je commandai au Silphe de nous y bâtir une habitation, je fus obéie dans le moment ; nous vîmes paroître une maison sans magnificence, mais élégamment ornée & très-commodément distribuée ; plusieurs esclaves attendoient nos ordres ; rien ne nous manquoit de tout ce qui contribue à la dou-

ceur de la vie ; nous nous aimions, nous étions enſemble, & nous prîmes aiſément le parti de reſter toujours dans ce lieu, & d'y oublier tout l'univers.

Le ſoir venu, nous ſongeâmes à nous coucher. Parelin me parut fort triſte quand je lui parlois de nous ſéparer. Croyez-vous, me dit-il, que je puiſſe déſormais vivre un moment éloigné de vous ? Ne ſuis-je pas votre époux, puiſque vous m'aimez ? De plus, vous voulez toujours reſter ici ; mais n'y ſerons-nous pas toujours dans la même ſituation ? Aurons-nous jamais plus de ſecours pour donner à notre mariage une forme plus authentique ? Que voulez-vous de plus pour rendre notre union ſacrée, que l'amour qui en a ſerré les nœuds : Il me perſuadoit, ou plutôt il m'entraînoit. Cependant je ne ſais quel ſentiment ſecret me retenoit ; une voix qui s'élevoit au fond de mon cœur me crioit de reſter ; mais quand Parelin parloit, je n'entendois que lui. Si vous voulez abſolument, pourſuivit-il, vous aſſujettir à des formes qui au fond ſont inutiles, appelons le Silphe votre ami ; qu'il ſoit le témoin & le dépoſitaire de nos ſermens. J'héſitois encore ; mais il prit les tablettes, & appela lui-même le Silphe qui parut à l'inſtant.

Génie, lui dit-il, daignez faire notre bonheur, & recevez les ſermens des deux époux les plus

tendres. Me l'ordonnez-vous ? dit le Silphe en s'adreſſant à moi ; je répondis, en rougiſſant que c'étoit auſſi mon intention ; il s'éleva alors un autel au milieu de la chambre ; le Silphe y brûla quelques parfums, & nous fit prononcer après, le ſerment de nous aimer toujours ; il eut l'air fort triſte pendant toute la cérémonie ; mais j'étois ſi remplie de mes propres idées, que je n'y fis aucune attention, & je n'y ſongeai qu'après la funeſte révolution qui détruiſit notre bonheur. Hélas ! à peine commençoit-il, qu'il diſparut comme un ſonge.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, je ne vis au lieu de la chambre où je croyois avoir couché, qu'un déſert horrible. Je pouſſai un cri perçant, qui réveilla Parelin qui dormoit à mes côtés. Sa ſurpriſe fut égale à la mienne. Je voulus appeler le Silphe ; mais les caractères tracés ſur les tablettes étoient abſolument effacés. Je compris alors la faute que j'avois faite de déſobéir à mon père en épouſant Parelin. Parelin qui étoit en quelque façon la cauſe de ce malheur, ne pouvoit ſe le pardonner, & ſa douleur étoit le plus cruel de mes chagrins.

Nous nous déſeſpérions tous les deux, lorſque le Silphe parut. N'attendez plus rien de moi, dit-il, princeſſe infortunée ; votre père m'avoit mis à votre ſervice, & je vous aurois toujours obéi ;

Adieu, malheureux Amants, je ne puis
plus rien pour vous !

mais vous êtes privée de mon secours en n'observant aucune des choses qu'il vous avoit prescrites ; vous avez continué d'aimer Parelin ; vous avez été jusqu'à l'épouser : c'en est fait, n'attendez plus que l'affreuse suite des malheurs qui vous ont été prédits ; c'est à regret que j'exécute des ordres si rigoureux ; mais aussi-tôt que vous avez rendu Parelin votre époux, j'ai été forcé d'enlever la demeure que je vous avois préparée : adieu, malheureux amans ; je ne puis plus rien pour vous.

Le Silphe disparut, & nous laissa dans la plus grande consternation ; nous n'avions point vu disparoître le château ; uniquement occupés de nous-mêmes dans ces momens si chers & si funestes, tout ce qui se passoit autour de nous ne nous frappoit point ; & c'étoit au milieu d'un désert horrible, que nous avions passé la nuit, sans nous en appercevoir.

Les malheurs que le Silphe nous avoit annoncés, nous effrayoient encore plus que les objets épouvantables dont nous étions environnés ; nous ne savions de quel côté tourner nos pas ; nous craignions de rencontrer par-tout les dangers qui nous avoient été prédits.

Ne nous quittons jamais, me disoit Parelin ; la séparation est la peine la plus cruelle que nous puissions éprouver ; & si nous nous mettons à

couvert de ces accidens, nous trouverons aiſément de la fermeté contre tous les malheurs dont le Silphe nous a menacés.

Nous reſtâmes long-tems errans dans ce déſert, n'oſant nous écarter, & vivant des fruits ſauvages que nous rencontrions; il y avoit un an que nous menions cette vie qui n'eût pas été bien triſte, ſi chacun de nous n'eût reſſenti que ſes peines, lorſque je donnai le jour à un fils. Sans ſecours, réduite à accoucher au milieu d'une forêt ſauvage, je vis avec douleur que mes peines alloient augmenter en s'étendant ſur le malheureux que je faiſois naître, & cette faveur des dieux, qui fait la conſolation des époux heureux, fut dans ces premiers momens un ſurcroît de déſeſpoir pour Parelin & pour moi.

Cependant la vue de mon fils, le charme de la nature, ſans diſſiper mes triſtes réflexions, en adoucirent en peu de jours l'amertume. Les peines des cœurs tendres ont une volupté ſecrette; le ſort de cet enfant infortuné, me cauſoit les plus vives alarmes; mais comme il m'affligeoit, parce que je l'aimois, ce ſentiment portoit avec lui une eſpèce de dédommagement; mon cœur ne ſe ſerroit plus en pleurant ſur lui; il s'ouvroit & s'épanouiſſoit comme dans la joie la plus vive, & l'excès de ma tendreſſe étoit plus fort que le ſentiment de mes peines. On ne connoît point

les

les ressources du cœur ; je croyois que le mien épuisé à aimer Parelin, n'étoit plus capable d'aimer aucune chose ; mais je vis naître alors en moi un nouveau sentiment presque aussi vif que le premier, & qui, loin de ralentir la vivacité de mon amour, en ranimoit encore l'ardeur. Mon fils faisoit mon occupation unique, parce que mon époux s'en occupoit uniquement.

Nous passions une partie du jour à l'accabler de caresses, & l'autre à pleurer le sort malheureux qui lui étoit destiné ; je comparois souvent ses traits enfantins à ceux de son père ; j'aurois voulu alors pouvoir me multiplier, pour leur prodiguer à tous deux en même tems les sentimens les plus vifs & les caresses les plus tendres.

Cette foible consolation de nos peines nous fut bientôt enlevée ; c'est ici que commencent les vrais malheurs de ma vie. Je croyois être au comble de l'infortune ; mais j'ignorois que j'étois destinée à éprouver des revers plus affreux.

Un ours d'une grandeur prodigieuse se lança un jour sur moi ; mais loin de me faire aucun mal, il se contenta d'arracher mon fils de mes bras, & l'emporta en fuyant d'une course précipitée. Parelin courut après le ravisseur un pieu à la main. Je voulois le suivre, mais la frayeur m'avoit ôté la force de marcher, & d'ailleurs Parelin & l'ours couroient avec tant de vitesse,

qu'il m'eût été impossible de les atteindre. J'attendis le dénouement de cette aventure avec la plus vive inquiétude. Chaque instant redoubloit mes alarmes, & la nuit qui arriva sans que j'eusse revu ni mon mari ni mon fils, mit le comble à ma désolation. Je ne doutai plus que l'instant fatal prédit par le Silphe ne fût enfin arrivé, & que nous ne fussions séparés pour jamais. J'attendis plusieurs jours aussi vainement: enfin ayant perdu toute espérance, je résolus de me donner la mort. J'allois me précipiter dans une fontaine qui couloit au milieu du bois : je sentis que quelqu'un me retenoit, je me retournai, & je vis le Silphe qui m'arrêtoit ; Eritzine, me dit-il, subissez votre sort sans murmurer ; c'est le seul moyen d'obtenir le pardon de votre désobéissance. Ranimez votre courage, vous en aurez encore besoin long-tems ; mais peut-être quelque jour vous serez heureuse. Je reverrai Parelin, m'écriai-je : Ah ! dites-moi s'il vit, & quel est son sort. Il vit, répondit le Silphe, mais il n'est plus de Parelin pour vous. S'il est ainsi, repris-je, qu'ai-je besoin de la vie ? C'est l'arrêt du destin, continua le Silphe & vous attenteriez à vos jours sans succès.

Vous pouvez juger en quel état me laissèrent ces dernières paroles du Silphe ; il est inutile de vous ennuyer du détail de mes chagrins dans la

forêt. J'y passai un an à faire retentir les antres les plus sourds de mes gémissemens ; je demandois mon époux & mon fils aux arbres, aux rochers, à toute la nature.

Je n'avois point encore vu de créature humaine dans ce désert ; mais la solitude m'étoit chère, & toute société m'auroit embarrassée. Les premiers hommes que j'y apperçus furent des matelots qui venoient faire de l'eau à la fontaine qui étoit au milieu du bois. J'étois trop malheureuse pour avoir rien à redouter ; ainsi je ne me détournai pas de mon chemin pour les éviter ; mais dès qu'ils m'apperçurent, ils me saisirent, & m'emmenèrent à leur bord. J'étois assez tranquille, & la captivité m'affligeoit peu ; mais mon courage m'abandonna à la vue du capitaine du vaisseau. C'étoit le même Sideni à qui ma mère m'avoit déjà livrée par une trahison si cruelle. Ce barbare désespérant de pouvoir rien obtenir par la douceur, en vint d'abord aux dernières extrémités ; il eut lieu de s'en repentir, & fut déconcerté du courage avec lequel je le reçus. Je rendis long-tems ses efforts inutiles, & plusieurs blessures que je lui fis le punirent de sa brutalité. Ma résistance changea son amour en rage ; furieux de voir son sang couler, il tira son poignard, m'en frappa, & me jeta dans la mer.

Ma perte paroiſſoit aſſurée : mais le ciel étoit trop jaloux de me punir, pour finir ſi-tôt mes ſouffrances. Un dauphin me porta juſqu'au rivage. Une vieille femme qui s'y trouvoit alors me prit dans ſes bras, & me tranſporta dans ſa petite cabane, qui n'étoit pas éloignée. J'avois perdu connoiſſance, & je n'ai ſu ce détail que par la vieille charitable qui me ſecourut ; quelques ſimples qu'elle appliqua ſur ma plaie, la guérirent en peu de jours. Elle n'oublia rien de ce qu'elle crut propre à me conſoler ; & tant de bonté & d'humanité auroient remis le calme dans mon ame, ſi quelque choſe eût pu le faire. Elle m'enſeigna la demeure d'un magicien qui, diſoit-elle, me donneroit un remède à mes maux, s'il y en avoit un poſſible. Je comptois peu ſur un pareil ſecours. Cependant je partis pour aller trouver le magicien, avec la même précipitation que ſi j'euſſe eſpéré quelque choſe de ſes ſoins. Dès qu'il m'apperçut : princeſſe, me dit-il, je ſais le ſujet qui vous amène ; ſi vous avez le courage d'aller chercher la toupie de diamant du roi des Génies, vous verrez finir vos malheurs. Il m'apprit alors que cette toupie lumineuſe étoit dans un lieu inacceſſible ; que la difficulté d'en approcher, quoique très-conſidérable, étoit cependant le moindre des dangers que j'aurois à eſſuyer ; que pluſieurs monſtres défendoient l'accès du lieu

où étoit le tréſor. Je vous donnerai le moyen, continua le magicien, de ſurmonter tous ces obſtacles, pourvu que de votre côté vous ayez aſſez de force pour ſortir victorieuſe de la dernière épreuve. Quelque choſe qu'on vous diſe, il ne faut ni parler ni tourner la tête, & avancer toujours vers la toupie lumineuſe. Prenez, me dit-il, ce poinçon dor, il vous ouvrira le paſſage au travers des rochers qui entourent le lieu où eſt la toupie de diamant, & vous garantira des monſtres qui la défendent. Le magicien m'enſeigna enſuite le chemin que je devois prendre : la route étoit fort longue, & j'ai conſumé un an à la ſuivre : enfin après des fatigues incroyables j'arrivai aux rochers qu'on m'avoit indiqués ; à peine eu-je frappé la roche avec le poinçon, qu'elle s'ouvrit pour me laiſſer paſſer, & ſe referma auſſi-tôt.

Je me trouvai dans une campagne délicieuſe, au bout de laquelle paroiſſoit un palais ſuperbe. Dès que j'approchai, je fus attaquée par une infinité de bêtes féroces.

Mais le poinçon d'or les diſſipa ſans peine, & j'entrai victorieuſe dans le palais.

Je vis qu'au fond d'une galerie à perte de vue, étoit une table d'or, ſur laquelle étoit poſée la toupie de diamant ; mille voix m'appeloient, & ne réuſſiſſoient ni à me faire répondre ni à me

faire tourner la tête. Je crus entendre le Silphe qui me croit que je prenois un mauvais chemin, & que je devois retourner en arrière. Au lieu de répondre, je tenois les yeux fixés sur le diamant que je venois chercher, & cette vue me rassuroit contre tous les prestiges. Mais j'eus à soutenir les combats les plus rudes, lorsque j'entendis la voix de mon époux & celle de mon fils; ils poussoient des cris lamentables, & se plaignoient qu'on les livroit à des supplices cruels, parce que j'allois ravir la toupie de diamant. Leurs cris perçoient mon cœur; & quelque prévenue que je fusse sur la nature de ce prestige, je fus tentée cent fois de tourner la tête ou de leur répondre. J'eus pourtant assez de courage pour observer la condition prescrite. J'avançai sans m'arrêter, sans tourner la tête, sans répondre, mais non sans verser bien des larmes. Dès que je fus près de la table, la toupie vint d'elle-même se placer dans ma main, & je lus ces mots gravés sur la table d'or: ton courage a réparé ta première foiblesse, tu mérites d'être heureuse, & tu le seras. Emporte la toupie de diamant; elle est à toi, & prends le chemin de Bagdad; c'est-là que tu sauras ton sort. Je sortis du palais plus tranquille que je n'y étois entrée, un silence profond avoit succédé à ce tumulte de voix qui m'avoient assailli d'abord.

Le poinçon d'or rouvrit la roche, & je pris la route de Bagdad. J'abordai hier à ce Caravanserail, où au lieu du bonheur que j'attendois, j'ai trouvé mon plus dangereux ennemi ; mais sans doute le ciel ne m'a pas trompée ; puisqu'il m'a procuré l'honneur d'embrasser les genoux du souverain commandeur des croyans ; il m'a mise du moins à l'abri de toute injustice.

Le calife qui s'étoit d'abord intéressé pour Eritzine, prévenu par sa beauté seule, lui offrit, dès qu'il la connut mieux, tous les secours que sa puissance le mettoit en état d'offrir : que ne puis-je, lui disoit-il, vous aider à retrouver votre amant ; mais du moins je punirai le barbare qui a voulu vous deshonorer. Le calife ordonna qu'on traînât à l'instant Sideni au supplice. Il se disposoit à conduire Eritzine à son Palais, lorsqu'on entendit un grand bruit à la porte du caravanserail.

L'hôte avoit renvoyé avec brutalité des gens qui venoient demander un logement pour la nuit. Ils avoient répondu à ses injures, & des injures on en étoit venu aux coups. Le calife envoya Giafar pour appaiser le désordre, & commanda en même tems que l'on préparât le plus bel appartement du palais pour Eritzine. Giafar revint un moment après ; tout avoit été appaisé par l'arrivée du maître de ces gens qui avoient excité le

rumulte. Ils appartenoient au roi de Borneo ; ce prince arrivoit à Bagdad ; & entrant dans la ville à une heure si indue, il avoit voulu coucher dans un caravanserail la première nuit, & remettre au lendemain à saluer le calife. Sans doute, ajouta Giafar qui instruisoit le calife de toutes ces circonstances, l'intention de votre majesté n'est pas que ce prince couche dans un caravanserail. Le calife ordonna à Mesrour de conduire Eritzine au palais, & alla trouver le roi de Borneo, auquel il se plaignit obligeamment du dessein qu'il avoit eu. Ils retournèrent tous au palais du calife où ils passèrent la nuit.

Le calife impatient d'apprendre le sujet du voyage du roi de Borneo, passa dès le matin dans l'appartement de ce prince. Il le trouva triste & inquiet. Je suis venu ici, dit le roi de Borneo, avec des espérances qui se changent en inquiétudes depuis que l'instant approche où elles doivent se vérifier. Je suis souverain d'un royaume floriſſant ; mais ce n'est pas l'éclat du trône qui fait le bonheur ; les rois ne sont heureux ou malheureux qu'en qualité d'hommes, & non en qualité de rois, & par des causes qui leur sont communes avec le reste de leurs sujets : sans cela la nature seroit trop injuste.

J'ai eu un fils unique, fruit de mon union avec une épouse charmante ; mais ce fils si cher, que

j'aimois autant que sa mère, me fut enlevé dès le berceau. J'ai toujours soupçonné de cet enlèvement, un misérable qui savoit un peu de magie, que j'avois fait punir, qui avoit juré de s'en venger, & qui disparut dans le tems où je perdis mon fils. Je n'épargnai aucun soin pour retrouver l'un & l'autre; mes peines furent inutiles. Lorsque le roi de Borneo mourut sans postérité, je montai au trône où ma naissance m'appeloit. Je pleurois encore mon fils, quoique je l'eusse perdu depuis plusieurs années. Je renouvelai mes recherches avec plus d'ardeur que jamais, & avec aussi peu de succès. Mais du moins le perfide Abdelec tomba entre mes mains; la force des tourmens lui fit avouer qu'il étoit le ravisseur de mon fils, mais il n'étoit plus en sa puissance; il s'étoit échappé de chez lui depuis environ trois ans. Je fis punir le coupable, & je pris le parti de parcourir moi-même les royaumes voisins, après avoir confié l'administration du mien à mon épouse. J'ai commencé mes courses par Bagdad; heureux si le ciel prend pitié de mes peines & daigne les abréger.

Voilà, seigneur, continua le roi de Borneo, le sujet de mon voyage, de ma tristesse, & de mes inquiétudes. Le calife offrit généreusement à ce prince de le seconder dans une recherche si juste. Il fit appeler tous ses visirs & leur or-

donna sous peine de la vie, de lui donner dans huit jours des nouvelles du fils du roi de Borneo. Giafar essaya quelques remontrances sur l'impossibilité d'exécuter cet ordre. S'il ne paroît dans huit jours, reprit le calife, vous périrez tous; & toi, malheureux, dit-il, à Giafar, si tu oses repliquer encore, je te ferai étrangler à l'instant par les muets. Les visirs s'en retournèrent fort consternés. Le calife ordonna une partie de chasse pour amuser Eritzine & le roi de Borneo.

Le roi de Borneo à qui cette princesse fut présentée, fut aussi ébloui de sa beauté que le calife l'avoit été, & prit le même intérêt à son sort. Les deux monarques ne la quittèrent point pendant la chasse, & veilloient sur elle avec une attention inquiéte. Un orage affreux dispersa tous les chasseurs. Eritzine, le calife, & le roi de Borneo furent obligés de chercher un abri dans une caverne qu'ils trouvèrent au milieu de la forêt.

Eritzine tira la toupie lumineuse pour guider leurs pas dans cet antre obscur à la faveur de la clarté que ce talisman répandoit. La caverne fut en effet aussi éclairée que si l'on eût vu luire le soleil le plus brillant.

Ils apperçurent à la faveur de cette lumière, une grande porte dor qui étoit au fond de la caverne. Ils n'avoient pas encore eu le tems d'asseoir leurs conjectures sur le spectacle qui les

frappoit, lorsque la toupie de diamant échappa des mains d'Eritzine qui fit de vains efforts pour la retenir, & s'élança d'elle-même contre la porte d'or.

A peine elle l'eut frappée, que la porte s'ouvrit, & laissa voir un palais superbe, où tous les trésors des fées & des génies paroissoient rassemblés. Une troupe de génies de tous les élémens entouroit un trône d'émeraudes sur lequel étoit assis un vieillard respectable. Le palais retentissoit d'une harmonie flatteuse, qui répandoit un doux calme sur les sens. Le vieillard se leva de son trône, dès qu'il vit entrer les deux princes & Eritzine : après avoir salué les deux monarques, il se jeta dans les bras de la princesse ; ma fille, lui dit-il, embrassez votre père : vos malheurs sont finis. C'étoit, en effet, le père d'Eritzine qui, après sa mort, débarrassé de l'enveloppe périssable de son ame, avoit été, pour prix de sa science & de ses vertus, reçu au rang des génies immortels qui commandent aux esprits élémentaires. Après que la vivacité des premiers embrassemens fut rallentie, le génie apprit à sa fille, qu'obligé, par le destin, à la punir de sa désobéissance, il l'avoit du moins secourue dans ses malheurs ; que c'étoit lui qui lui avoit envoyé le Sylphe qui l'avoit servie, la vieille & le magicien. Prince, ajouta-t-il s'adressant au calife, tout mon

pouvoir ne suffiroit pas pour m'acquitter envers vous des secours généreux que vous offriez à ma fille : je sais que la gloire est ce qui vous touche le plus; la vôtre brillera dans tous les âges, & votre nom célébré par des historiens dignes de vous, ira à l'immortalité avec leurs ouvrages. Le roi de Borneo ne me trouvera pas ingrat; je vais lui rendre son fils. Il le reverra couronné par la victoire; mais, pour prix d'un grand service, je lui demande de le donner pour époux à ma fille.

Un bruit éclatant de trompettes annonça alors l'arrivée du prince de Borneo. La princesse tourna la tête, & fit un cri de joie en reconnoissant Parelin. C'est vous, s'écria-t-elle, en se jetant dans ses bras; c'est vous, cher époux que je retrouve. Elle ne put en dire davantage : sa voix étoit étouffée par ses transports, & quand elle auroit pu parler, elle n'auroit pas trouvé de termes pour s'exprimer.

La joie d'avoir retrouvé un époux qu'elle adoroit, ne l'empêcha pas de songer à son fils. Elle le demanda : il parut plus brillant que la plus belle aurore. Telle étoit la figure de cet aimable enfant, que Parelin y retrouvoit tous les traits de sa mère, & qu'Eritzine voyoit en lui le portrait de Parelin; car elle ne s'étoit point accoutumée à le nommer autrement; & elle voulut qu'il conservât toujours ce nom, sous lequel il avoit

commencé à lui être cher. Le roi de Borneo prodiguoit tour à tour ſes careſſes à ſon fils, à Eritzine & à leur aimable enfant. Eritzine étoit ſi enivrée du plaiſir de revoir Parelin, qu'elle avoit peu d'empreſſement d'apprendre par quel miracle ce bonheur arrivoit. Le roi de Borneo fut plus curieux, & demanda à ſon fils ce qui lui étoit arrivé depuis ſa ſéparation d'avec Eritzine; car il avoit appris du calife toutes les aventures de cette princeſſe.

Je ſuivis juſqu'à la nuit, dit Parelin, l'ours qui emportoit mon fils. Je fus fort étonné de voir au milieu de l'obſcurité, la forêt éclairée par une lumière brillante. L'ours fuyoit du côté d'où partoit la clarté : je le ſuivis, & je découvris le palais où nous ſommes. L'ours y entra, j'entrai ſans héſiter après lui; il alla remettre mon fils au génie qui étoit ſur le trône. Ah! ſeigneur, lui dis-je en me proſternant à ſes pieds, ſerez-vous aſſez barbare pour faire mon malheur & celui d'une épouſe adorable? Le génie ſourit, & me dit qu'il falloit que les arrêts du deſtin s'accompliſſent. Le ſon de ſa voix, ſes traits qui me paroiſſoient abſolument les mêmes que ceux de votre père, me rempliſſoient d'un juſte étonnement. Je ne ſavois que penſer de ce que je voyois. Il s'apperçut de mon embarras. Parelin, me dit-il en m'embraſſant; oui, je ſuis Eritzin, le

père de celle que tu adores, & je veux être le tien. Il m'apprit, qu'instruit plus positivement après sa mort, de ce qu'il n'avoit auparavant découvert que fort confusément sur votre sort & sur le mien, notre amour lui avoit paru digne d'être heureux; que ma naissance n'étoit pas indigne d'Eritzine, puisque je devois le jour au roi de Borneo; que le perfide Abdelec m'avoit enlevé, & que, séduit par quelques grâces qu'il avoit cru voir en moi, il m'avoit fait passer pour son fils. Le génie ajouta que, quoiqu'alors il eût désiré notre mariage, la loi du destin l'avoit forcé d'éprouver ses dernières volontés. Que n'avez-vous eu moins de pitié de moi, dit Parelin à Eritzine, vous vous seriez épargné bien des peines. Je ne regrette pas ma complaisance, interrompit-elle, si elle vous a prouvé l'excès de mon amour. C'est le génie, continua le prince de Borneo, qui a empêché les philtres d'Abdelec. A l'égard de votre mère, elle est morte de douleur en apprenant mon évasion. Ainsi je suis resté dans ce palais que le génie transporte à son gré dans tous les lieux de l'univers. J'y trouvois tous les plaisirs; mais votre absence rassembloit toutes les peines. Le génie me disoit que je ne méritois pas d'être puni; que vous seule aviez désobéi; mais il me racontoit ce que vous souffriez, & portoit à mon cœur les coups les plus terribles: étoit-ce là

m'épargner ? Il m'a envoyé détrôner l'usurpateur qui régnoit à Ceylan : une armée de Silphes, sous la figure d'hommes, marchoit sous mes ordres, & m'a aisément rendu maître de l'empire; mais que m'importoit de conquérir un grand royaume; vous seule me suffisiez. Je retrouve mon père, mon épouse & mon fils : voilà tous les biens dont mon cœur sait jouir, & les seuls qui puissent me rendre heureux.

Pardonnez-moi, ma fille, dit alors le génie, les peines que j'ai été contraint de vous causer : vos plaisirs vous en paroîtront plus doux. J'ai souffert autant que vous : je ne vous perdois pas de vue; mais il m'étoit défendu de paroître à vos yeux. Le génie, en disant ces mots, serroit dans ses bras sa fille & Parelin. Le roi de Borneo l'imitoit. Tous versoient des larmes de joie; & le calife étonné, attendri de ce qu'il voyoit, partageoit leurs larmes & leurs plaisirs. Le génie donna à ce prince une cassette pleine des plus beaux diamans, & le fit reconduire à Bagdad par quatre silphes qu'il avoit à perpétuité à son service. Il transporta aussi-tôt son palais dans l'île de Ceylan. Eritzine & Parelin furent couronnés avec l'applaudissement de tous leurs sujets. La félicité pure dont jouissoient ces époux fortunés, fut pour eux un nouveau motif de travailler au bonheur de leurs peuples; ils auroient voulu les rendre

aussi heureux qu'ils l'étoient eux-mêmes. Leur gouvernement fut le modèle de celui des princes qui les suivirent, leur amour inaltérable, celui de tous les cœurs sensibles, & leur bonheur l'objet de tous les amans. Après avoir fourni leur carrière, la mort leur en ouvrit une nouvelle. Ils furent reçus, ainsi que leur père, parmi les génies, & l'immortalité qu'on leur accordoit ne leur parut flatteuse, que parce qu'elle leur donnoit le moyen de s'aimer à jamais.

L'ENCHANTEUR,

OU

LA BAGUE DE PUISSANCE,

CONTE.

IL y a dans l'Asie un pays assez grand qui n'est habité que par des bergers. On l'appelle les Prairies tranquilles. Elles sont bordées d'un côté par la mer, & de l'autre par des montagnes presqu'inaccessibles, qui confinent aux états d'un Enchanteur nommé Astramond. Les bergers de cette contrée suivent, sans s'en écarter, les loix de la simple nature. Il n'y a point parmi eux de supérieur; ils sont tous amis, parce qu'ils sont égaux, & vivent ensemble comme s'ils étoient frères. Leurs biens ne sont pourtant pas en commun; ils n'en ont d'autres que leurs troupeaux, & chaque famille a son troupeau séparé. Comme tous les pâturages de ce pays sont également bons, que le climat y est toujours tempéré, & qu'il n'y a point de bêtes sauvages; il n'arrive jamais d'accident à aucun troupeau; & la paix publique n'est jamais troublée par aucun malheur particulier. Le seul obstacle au bonheur continuel de ce peuple tranquille, est

le voisinage de l'enchanteur; ce n'est pas qu'il ne leur laisse toute liberté; mais ils sont obligés de lui payer un tribut qui leur est fort onéreux; c'est que, tous les quatre ans, il a droit de venir chez eux faire la revue des filles qui ont atteint l'âge de quatorze ans; & il est maître d'emmener celle qui lui plaît le plus. Comme dans les Prairies tranquilles, tous les pères & mères aiment leurs enfans, & que tous les jeunes gens sont amoureux, ce tribut paroît fort dur aux bergers, quoiqu'il ne soit pas toujours exigé avec la dernière rigueur; & la crainte qu'inspire la visite d'Astramond, ne trouble pas peu la félicité pastorale de cette contrée. Mais on se contente de gémir tout bas, de crainte d'attirer pis.

Un jour que le vieillard Ariston, un des plus riches & des plus respectables patriarches de la contrée, se promenoit sur le bord de la mer, il y apperçut assez près du bord, une corbeille dans laquelle il y avoit un enfant que poussoit vers le rivage un petit chien noir & blanc qui nageoit de toutes ses forces. Ce spectacle attendrit Ariston, il se déshabilloit déjà pour aller au-devant du berceau flottant & soulager le pauvre animal qui lui faisoit pitié; mais il n'en eut pas le tems, & le petit chien arriva dans un clin d'œil jusqu'à lui, avec la corbeille qu'il ne lâcha que quand elle fut aux pieds du vieillard. Alors il s'y cou-

cha lui-même & paroiſſoit attendre qu'Ariſton ſe chargeât du dépôt qu'il venoit de lui confier. Ariſton regardoit avec ſurpriſe ce qui ſe paſſoit autour de lui. Il ne ceſſoit de conſidérer cet enfant dont la phyſionomie le charmoit. Il ſourioit au vieillard, lui tendoit ſes petits bras comme pour demander l'hoſpitalité ; le petit chien aboyoit doucement, & ſa voix n'étoit pas comme celle des chiens ordinaires ; elle reſſembloit au chant des fauvetes. Ariſton étoit attendri, les larmes couloient de ſes yeux ; il prit la corbeille, & baiſa cent fois le petit enfant qui lui rendit ſes baiſers avec une grace charmante. Il pouvoit avoir huit ou dix mois ; ſes langes étoient de belles dentelles, & il avoit un gros diamant ſur ſon bonnet. Le vieillard content du tréſor qu'il venoit d'acquérir, s'achemina vers ſon habitation ; le petit chien marchoit devant lui & paroiſſoit lui ſervir de guide, comme s'il eût ſu le chemin. En approchant de ſa maiſon, Ariſton entendit des cris qui lui firent doubler le pas ; un de ſes enfans vint à ſa rencontre & lui dit que ſa femme étoit en travail : c'étoit la cauſe des cris qu'il entendoit ; mais ils ceſsèrent un inſtant après. Ariſton entra dans la chambre de ſa femme, & vit le petit chien qui deſcendoit du lit de l'accouchée. Eſt-ce vous, bonhomme, s'écria la femme, qui m'amenez ce petit animal ? C'eſt une fée ſans

doute ou un génie secourable: je souffrois des douleurs extrêmes, il a sauté sur mon lit, m'a touché avec sa patte, mes douleurs ont cessé, & je suis accouchée sans peine d'une jolie petite fille. Ariston vit alors la plus jolie enfant du monde dont sa famille venoit de s'accroître; il la baisa tendrement en l'approchant de la corbeille. Aussi-tôt l'enfant qui y étoit s'agita extraordinairement, il sembloit qu'il voulût faire place à la nouvelle fille d'Ariston; il la serroit avec ses petites mains, & il formoit de petits sons doux, comme s'il avoit eu peur de l'effrayer. Cela parut fort singulier à Ariston ainsi qu'à sa femme qui n'avoit pas encore pris garde à cet enfant. Elle le baisa beaucoup, résolut de l'alaiter aussi-bien que sa fille, & frappés des caresses qu'il venoit de faire à leur fille, ils le nommèrent Caressant Leurs premières années n'eurent rien de remarquable. Ils reçurent l'éducation commune à tous les enfans de la contrée, c'est-à-dire, qu'on les forma à être modérés dans leurs desirs, à respecter les vieillards, à aimer leurs camarades, & à dire toujours la vérité. A l'âge de dix ans, Caressant & Blanchette faisoient l'admiration & l'amour de toute la contrée. Caressant surpassoit les bergers de son âge, par son esprit & par son adresse; car on avoit soin d'exercer l'un & l'autre par des jeux. Les exercices du corps étoient la lutte & la

course; ceux de l'esprit étoient des questions que les vieillards proposoient sur des sujets de morale, proportionnés à l'âge & à la portée des répondans. On s'assembloit pour cela deux fois la semaine dans une prairie; & c'étoit là que la jeunesse s'exerçoit: les filles & les garçons étoient ensemble. On commençoit par les questions, & un jour on demanda à Caressant, qui avoit alors près de quatorze ans, ce qu'il falloit pour être heureux. Etre sage, répondit-il, & .... il en resta là, comme s'il eût craint d'en trop dire, & regarda en rougissant Blanchette qui rougit aussi. Les vieillards le remarquèrent, & voulurent savoir ce que Caressant avoit pensé; ils n'eurent pour cela qu'à le demander; car on ne mentoit point dans ce pays, & on ne refusoit rien aux vieillards. Caressant leur dit d'un air assez embarrassé, qu'il avoit voulu dire que pour être heureux, il lui sembloit qu'il ne suffit pas d'être sage, mais qu'il faut aimer & plaire à ce qu'on aime. J'aime Blanchette, ajouta-t-il, en paroissant se rassurer; je ne le lui ai jamais dit; mais je ne crois pas qu'elle puisse l'ignorer. Depuis que je me connois je ne suis occupé que de lui plaire; je ne veux vivre que pour elle, & je ne suis affligé que de la difficulté de m'en rendre digne. Je tâcherai du moins de faire en sorte que personne n'en soit plus digne que moi. A ce dis-

cours toute l'assemblée se regarda en souriant.

Blanchette rougissoit encore davantage. Ariston qui la vit décontenancée la rassura. Ma fille, lui dit-il, & vous, mes amis, apprenez un secret qui n'est encore connu que de moi & de Caressant qui, sans doute, est le fils de quelque grand prince. A ce mot de prince il se fit un murmure confus, non pas que ce titre en imposât aux bergers, dans cette contrée les respects ne se rendent qu'à la vertu; mais on étoit étonné de cette aventure. Ariston raconta comment il avoit trouvé Caressant, il montra le superbe diamant de sa coiffure, & personne ne douta de la grandeur de sa naissance. Tout cela donnoit bien à penser à Blanchette. Il y avoit long-tems qu'elle savoit que Caressant n'étoit pas son frère; mais elle avoit ignoré son rang jusqu'alors, & elle commença à craindre; car elle avoit ouï dire à ses parens que les rois & les princes n'aimoient véritablement qu'eux-mêmes. Ariston qui devinoit la cause de l'embarras de sa fille, adressa la parole à Caressant: vous savez nos mœurs, lui dit-il, vous connoissez ma tendresse pour vous; cette contrée est bordée par des monts escarpés qui la séparent de tous les royaumes de l'Asie, parmi lesquels sans doute est celui où règnent vos parens: rien ne me paroîtra difficile pour vous servir. Je traverserai les montagnes avec vous, &

je vous menerai dans les lieux où on respecte les princes pour l'amour de leur dignité ; mais vous aimez Blanchette, & je ne crois pas que ma fille soit ingrate envers vous ; je serois outré d'être obligé de vous refuser ; mais en quittant nos prairies, vous ne devez plus songer à ma fille. Choisissez entre la grandeur pour laquelle vous êtes né, & la tranquillité dans laquelle vous pouvez vivre si vous restez parmi nous. J'ai peu de biens, & je dois le partager entre tous mes enfans ; vous partagerez avec eux, & votre part sera double en épousant Blanchette. A ce mot Ariston fut interrompu par Caressant qui partit comme un éclair pour se jeter à ses pieds ; il les baigna de ses larmes ; sa voix étoit étouffée, il ne pouvoit parler. Il prononçoit seulement le nom de Blanchette à qui il tendoit la main, quoique la posture où il étoit l'empêchât de la voir. Ariston le releva en l'embrassant. J'entends votre silence, dit-il, & ce jour est le plus doux de ma vie. Blanchette est à vous, si vous lui plaisez. Alors Caressant se prosterna de nouveau aux pieds d'Ariston, & Blanchette versant un torrent de larmes de joie, courut embrasser aussi les genoux de son père. Caressant, s'écria-t-elle, Blanchette est à vous, & ne sera jamais qu'à vous. Aimez-vous, chers enfans, dit Ariston en les relevant ; aimez-vous toujours autant que vous

êtes aimables. Cette scène fit pleurer presque toute l'assemblée. Toute la contrée partagea la joie des jeunes amans. On les regardoit déjà comme époux, & rien ne paroissoit égaler leur félicité. Cependant, pour célébrer leur mariage, il falloit attendre que l'enchanteur Astramond eût fait sa revue ; car on ne pouvoit marier aucune fille dans le pays, qu'après qu'elle lui avoit paru indigne de son choix. Une année se passa, & elle parut à Blanchette & à Caressant plus courte qu'un moment : ils ne l'avoient employée qu'à s'aimer & à se le dire. Le tems de la revue fatale approchoit, & déjà on en commençoit les préparatifs. Blanchette n'avoit pas de grandes inquiétudes, il lui sembloit que mille de ses compagnes devoient avoir la préférence sur elle ; mais Caressant étoit dans un trouble qu'on ne sauroit exprimer. Il ne lui paroissoit pas possible que l'enchanteur, s'il avoit des yeux, pût choisir une autre que Blanchette. La jeune bergère aimoit cette inquiétude qui lui prouvoit l'amour de Caressant ; mais quand les derniers jours qui précédoient la revue arrivèrent, elle commença à craindre aussi, & l'idée qu'il n'étoit pas impossible qu'on la séparât de son amant, la faisoit frémir : elle lui jura mille fois qu'elle mourroit plutôt que d'être à un autre qu'à lui. Il s'en falloit bien que cette promesse le consolât : il n'envisageoit rien que d'affreux, &

il n'osoit pas seulement douter de son malheur : il passa les quinze dernières nuits sans fermer l'œil, & Blanchette de son côté ne dormoit guère mieux que lui : aussi tous deux, au bout de ce tems, étoient à peine reconnoissables. Ariston s'en inquiéta & en parla à sa fille. Ne vous allarmez pas, mon père, lui répondit-elle, je ne saurois perdre trop ce qui pourroit attirer sur moi le choix de l'enchanteur. S'il choisit un autre que moi, si je suis assez heureuse pour passer ma vie avec vous & avec l'époux que vous m'avez destiné, croyez que je ne serai pas long-tems sans reprendre cette santé qui vous est chère : mais si le ciel est contraire à mes vœux, si le choix d'Astramond m'oblige à le suivre, qu'ai-je à faire d'une vie qu'il me faudroit passer loin de vous & loin de Caressant ? La veille de ce jour redoutable arriva enfin. Caressant alla trouver Blanchette dès la pointe du jour : j'ai, lui dit-il, ma chère Blanchette, un projet à vous confier. Cet enchanteur vous aimera sans doute s'il vous voit, & nous ne saurions espérer qu'il choisisse une autre que vous ; mais il n'est peut être pas sans pitié, il ignore notre amour : il ne sait pas que son choix doit être l'arrêt de mort d'un homme qui ne l'a jamais offensé. J'irai à sa rencontre, je mouillerai ses genoux de mes pleurs, je lui demanderai en grace de ne vous pas voir, & de permettre que vous seule ne paroissiez pas

à sa revue. Je le toucherai peut-être, ou je mourrai à ses pieds. Enfin, charmante Blanchette, il n'y a pas d'autre parti à prendre; si vous paroissez, vous serez à l'enchanteur. Pendant ce discours de Caressant, sa maîtresse versoit un torrent de larmes: c'étoit de ces larmes douces que chérissent les amans, & qu'inspire l'assurance d'être aimé. L'idée du prince parut très raisonnable à Blanchette; elle ne concevoit pas qu'on pût refuser quelque chose à Caressant; cependant ils voulurent avoir l'approbation d'Ariston, & ils coururent lui confier leur dessein; mais le sage vieillard le désapprouva, & leur fit entendre qu'il étoit imprudent. Vous croyez, leur dit-il, tous les cœurs faits comme le votre; mais, mes enfans, au-delà des bornes de cette contrée, rien ne ressemble à ce que vous voyez ici. Nous ne connoissons que la nature, & nous ne l'avons pas défigurée; le reste du monde ne s'occupe qu'à l'étouffer ou à la corrompre. Votre démarche ne fera naître dans l'ame d'Astramond, que la curiosité, & la curiosité y fera naître l'amour. Attendez votre sort; je ne dis pas sans crainte, mais sans foiblesse, & ayez confiance aux dieux qui aiment la vertu. Ce discours auroit plu à tout autre qu'à des amans; il ne servit qu'à augmenter le trouble des enfans d'Ariston, en leur ôtant le seul rayon d'espoir qu'ils avoient conçu: ils passèrent le reste du jour & toute la

nuit dans un état horrible. Enfin ce jour, ce funeste jour parut: toutes les filles furent rangées en rond dans une grande salle de branchages ornés de fleurs, qu'on avoit élevée au milieu de la prairie. Cette salle ne recevoit de jour que par le haut, afin que la lumière se distribuât également sur tous les visages. C'étoit l'enchanteur lui-même qui avoit ordonné que cela fût ainsi. Autour de cette salle étoient tous les jeunes bergers dont les maîtresses étoient renfermées: la terreur étoit peinte sur leurs visages & dans tous leurs mouvemens. On entendoit parmi eux un murmure confus, & ils s'agitoient comme de jeunes arbrisseaux battus de la tempête: au milieu d'eux tous on distinguoit Caressant à sa pâleur mortelle & à l'égarement de ses yeux: c'étoient les seules marques auxquelles on pût le reconnoître, tant la frayeur avoit défiguré son beau visage. L'enchanteur étoit attendu avec impatience; il arriva enfin, & entra dans le sallon. Il y parut, non pas comme un tyran injuste, ou comme un ravisseur barbare. Il avoit la physionomie douce, & la contenance paisible, & il y eut peut-être plus d'une bergère qui lui trouva seulement l'air trop indifférent: en effet, une impression de langueur étoit répandue sur toute sa personne: il ne paroissoit pas fort pressé de faire un choix, & promena ses yeux assez froidement sur cette charmante as-

ſemblée. Cette diſpoſition de l'enchanteur, qui n'échappa à perſonne, raſſura un peu la tendre Blanchette, & lui donna le courage de faire un mouvement qui devoit la faire remarquer : Careſſant avoit voulu que le petit chien noir & blanc ſuivît Blanchette dans le ſallon de verdure. Conſervé par lui, & ſauvé de la fureur des eaux, il eſpéroit qu'il garantiroit ſa maîtreſſe du danger qu'elle couroit : le petit animal étoit entré de bonne grace dans le ſallon : mais dès que l'enchanteur avoit paru, il s'étoit mis à trembler, & ſembloit chercher à s'enfuir. Il étoit déjà à quelques pas de Blanchette : elle craignit de le perdre, & elle ſortit de ſa place pour le prendre dans ſes bras. Ce mouvement attira l'attention de l'enchanteur, il s'approcha & ſe trouva vis-à-vis de Blanchette comme elle ſe relevoit en tenant ſon petit chien. Les bergères attentives remarquèrent, qu'en ce moment Aſtramond parut troublé, il rougit, & perſonne ne douta que Blanchette ne l'eût atteint d'une violente paſſion. En effet, il la toucha de ſa baguette, & dans l'inſtant elle ſe ſentit tranſportée dans un char où Aſtramond s'aſſit à côté d'elle : & le char fut dérobé par un nuage à tous les yeux. Toutes les bergères ſortirent en foule du ſalon, & tous les bergers heureux, qu'Aſtramond ne pouvoit plus troubler, ſe précipitèrent dans leurs bras. Dans

cette contrée innocente, les desirs de l'amour ne faisoient pas oublier les devoirs de l'amitié. Bientôt tous ces amans heureux se rassemblèrent autour de Caressant pour le secourir : il s'étoit évanoui à la nouvelle du choix de l'enchanteur, & on le porta chez Ariston sans qu'il reprît l'usage de ses sens. Là les jeunes bergers le laissèrent & allèrent goûter leur bonheur, sans se réjouir de sa peine, tandis qu'Ariston & sa femme, les larmes aux yeux, s'empressèrent de lui rendre les soins les plus tendres. Les premières marques de connoissance qu'il donna, furent des signes de désespoir : ses discours étoient sans liaison, & tous ses mouvemens étoient furieux. La douleur profonde du père & de la mère de Blanchette, calma un peu ses transports : il devint plus tranquille, & il parvint à pouvoir se plaindre ; mais plusieurs jours se passèrent sans qu'il voulût voir la lumière ni prendre aucune nourriture. A la fin, vaincu par les tendres prières de ses hôtes qui n'étoient guère moins affligés que lui, il consentit à vivre ; mais il ne s'y détermina que par une espérance dont il ne put se défendre, de rejoindre Blanchette & de fléchir l'enchanteur. Dès que Caressant eut pris sa résolution, il la déclara à Ariston en lui disant adieu : & quelques difficultés insurmontables qu'on lui présentât, rien ne put le détourner de quitter un séjour où

Blanchette n'étoit plus, & d'aller chercher celui qu'elle habitoit. On eut beau lui dire que la demeure d'Astramond étoit inaccessible, non-seulement aux traces, mais même aux yeux des mortels. Il partit, ne pouvant choisir qu'entre la mort ou la recherche de Blanchette, & laissa tout le canton des bergers affligé de sa perte & de son malheur. Ariston & sa femme vouloient l'accompagner, mis il ne le souffrit pas, craignant avec raison, qu'ils ne succombassent aux fatigues & aux dangers qu'il envisageoit avec joie pour lui dans son entreprise: ils le conduisirent jusqu'aux montagnes, où ils se séparèrent après les adieux les plus tendres & les plus douloureux. C'étoit seulement quand il avoit voulu partir, que Careſſant s'étoit apperçu qu'avec Blanchette il avoit perdu son petit chien: jusques-là il n'avoit songé qu'à sa maîtresse. Cette seconde perte rendit encore la première plus sensible, & le malheureux Careſſant s'engagea dans les montagnes sans secours sans précautions, & avec le seul désir d'y trouver la mort. Il y marcha deux jours &deux nuits sans presque s'arrêter & sans savoir où il alloit: il cherchoit Blanchette & la demandoit à tous les rochers parmi lesquels il erroit. L'eau des torrens le désaltéroit: quelques fruits sauvages faisoient sa nourriture, & la concavité des rochers lui servoit d'asyle pour se reposer; car ces lieux stériles étoient

ſans aucunes habitations, parce qu'ils n'étoient pas ſuſceptibles de culture. Le triſte Careſſant ne s'appercevoit pas de l'horreur qui l'environnoit: il ne s'appercevoit que de la perte de Blanchette: & ſeulement quand il ſe trouvoit arrêté par quelque précipice, il ſongeoit que s'il n'avoit pas perdu ſon chien noir & blanc, ce petit animal l'auroit guidé par un chemin plus praticable. Il ne prenoit pas garde qu'il ne faiſoit que tournoyer dans ces affreuſes montagnes. Il avoit l'eſprit trop troublé pour faire quelqu'attention à ſon chemin, & au bout de huit jours de marche preſque continuelle, il ſe trouva à cent pas de l'endroit où il s'étoit ſéparé d'Ariſton. Il le reconnut, parce que la laſſitude extrême dont il étoit accablé affoibliſſant tous ſes ſens, affoiblit auſſi ſa douleur, lui laiſſa promener ſes regards autour de lui avec un peu de tranquillité: mais en reconnoiſſant qu'il s'étoit égaré, l'idée du tems qu'il avoit perdu, renouvela ſi vivement ſa douleur, qu'il perdit connoiſſance. Exténué par l'excès de la fatigue, & le peu de nourriture qu'il avoit pris; dénué de toute apparence de ſecours, le malheureux Careſſant étoit prêt à finir ſa vie dans cet évanouiſſement. Il revint cependant, & ſon premier mouvement fut d'en être fâché: bientôt il ſe ſut mauvais gré de ſentir ſon ame dans une aſſiette plus tranquille: & enfin il s'apperçut avec ſurp

prise qu'il étoit dans un appartement superbe; couché sur un beau lit; au pied duquel étoit son petit chien noir & blanc, & à côté, un pigeon d'une blancheur & d'une beauté extraordinaires. A cette vue il se sentit pénétré d'une joie pure: il baisa son petit chien mille fois avec transport, & lui demanda des nouvelles de Blanchette. A ce mot le pigeon blanc battit des aîles: & le petit chien par ses mouvemens n'annonça que des choses heureuses: cette conversation muette dura long-tems, & Caressant ne s'en lassoit pas. Il partageoit ses caresses entre le chien & le pigeon pour qui il se trouvoit beaucoup d'inclination; & de moment en moment il sentoit renaître dans son cœur le calme & l'espérance, quand un homme d'une figure majestueuse entra dans la chambre. Vous voyez, dit-il, en s'approchant du lit; vous voyez, aimable Caressant, l'enchanteur qui vient de vous sauver la vie; mais c'est aussi celui qui vous a ravi Blanchette & votre petit chien. A ces mots Caressant sauta à terre avec une action mêlée de respect & de colère: & un second mouvement le fit prosterner aux pieds de l'enchanteur qu'il baignoit de larmes, sans avoir la force de proférer une seule parole: le petit chien & le pigeon pleuroient aussi, & l'Enchanteur laissa échapper quelques larmes; mais se faisant effort il releva Caressant avec amitié, & lui adressa

ainsi

ainſi la parole : Vous me ſuppliez, Careſſant, comme un juge ſévère, & cependant vous êtes auſſi néceſſaire à mon bonheur que je le ſuis au vôtre. Aimez Blanchette, elle vous aime & n'exiſte plus pour moi : mais vous ne ſauriez la poſſéder, que vous n'apportiez la bague de puiſſance, qui eſt dans le palais des fées. Partez & marchez pendant ſept jours vers le midi, vous arriverez au palais ; prenez-y la bague qu'on vous permettra de toucher, & ſoyez sûr qu'en me l'apportant, vous recevrez Blanchette en échange pour ne vous en ſéparer jamais. Je ne puis vous donner ici votre petit chien, ni ce beau pigeon : mais je vous les garde avec fidélité : je vous aſſure avec vérité que leur bonheur & le mien dépendent, ainſi que le vôtre, du ſuccès de votre entrepriſe.

Ce diſcours de l'Enchanteur donna beaucoup d'eſpérance à Careſſant ; il remercia Aſtramond de ſes promeſſes, & s'engagea de bon cœur à lui apporter cette bague merveilleuſe dont Blanchette devoit être le prix. Il auroit bien voulu emmener le petit chien & le pigeon ; mais l'Enchanteur n'avoit garde de s'en deſſaiſir ; & Careſſant partit, chagrin de partir ſeul, mais plein d'ardeur & d'eſpérance. L'empreſſément qu'il avoit de ſe voir maître d'un tréſor qui devoit lui rendre Blanchette, lui fit faire une diligence incroyable ; & dès le matin du ſeptième jour, il

apperçut le palais des fées, qui se voyoit de fort loin par l'éclat des pierres précieuses dont il étoit construit. Cette vue redoubla son ardeur ; mais ses forces ne répondoient pas à ses desirs ; & comme il avoit marché presque sans s'arrêter, il se sentit épuisé, & fut obligé de s'asseoir sous un palmier : il s'y endormit, & en se réveillant il fut surpris de se trouver sous une tente de drap d'or & sur un riche sopha au bout duquel étoit assis un homme d'une physionomie un peu sombre, mais majestueuse, & dont les traits avoient quelque air de ceux d'Astramond : il gardoit un profond silence lorsque cet inconnu lui adressa la parole d'un ton prévenant : « Vous voyez, dit-» il, une malheureuse victime de la méchan-» ceté d'Astramond. Le cruel est mon frère ; » mais les sentimens de la nature ne lui sont pas » connus ; & il me persécute depuis le moment de » ma naissance. Nous sommes égaux en pouvoir ; » & il n'a pu me dépouiller du mien, mais il » m'a porté de plus sensibles coups. Il m'a enlevé » ce que j'aime ». Vous soupirez, continua l'inconnu, en s'appercevant que ce mot d'enlevement frappoit vivement Careſſant : joignons nos larmes & notre vengeance. « Il tient sous » son pouvoir la fée que j'adorois, métamor-» phosée en chien ; & votre adorable Blanchette » sous la figure d'un pigeon, est réduite aux

» mêmes extrémités par ſa barbarie. Mais la
» bague de puiſſance peut nous rendre tous deux
» heureux. Ni lui ni moi ne pouvons en être
» poſſeſſeurs ; c'eſt à vous, aimable & mal-
» heureux Careſſant, que les deſtinées la réſer-
» vent. Servons-nous en pour notre vengeance
» & notre bonheur ; dès que vous en ſerez le
» maître, vous n'avez qu'à ſouhaiter d'être dans
» mon palais, vous y ſerez tranſporté ſur le
» champ. Vous me confierez la bague précieuſe ;
» je partirai ; & dans un clin d'œil j'aurai puni
» le cruel perſécuteur de nos amours, & je vous
» rendrai votre aimable maîtreſſe. Ne redoutez
» plus Aſtramond ; la bague vous rendra ſon
» maître ; & comme elle ne ſe peut obtenir
» que de la volonté de celui qui la poſſede,
» vous n'avez rien à craindre des efforts qu'il
» feroit en vain pour vous l'arracher. Adieu,
» cher Careſſant ; je pourrois vous en dire davan-
» tage & vous donner un nom qui m'attireroit
» votre amour & votre reſpect ; mais je ne veux
» rien tenir que de votre reconnoiſſance & de
» votre compaſſion. Ne perdez point de tems ;
» & ſi vous êtes ſenſible au ſervice que je vous
» rends, en vous apprenant les cauſes de votre
» infortune & les moyens de la réparer, daignez
» m'aſſocier au bonheur dont je vous enſeigne
» les chemins. Je vous attends demain dans

» mon palais ». En finissant ces paroles, l'inconnu disparut sans donner à Caressant le tems de lui répondre. Il demeura quelques momens à réfléchir sur l'aventure singulière qui venoit de lui arriver. Il repassoit dans sa mémoire tout ce qu'il venoit d'entendre ; & quand la bonté de son cœur ne l'auroit pas intéressé au sort des malheureux, quand son propre intérêt ne lui auroit pas paru lié avec celui de l'inconnu, le discours de cet homme n'avoit pas été si obscur pour Caressant, qu'il ne crût y entrevoir que cet inconnu étoit son père, & dès-lors il lui devoit toute sa tendresse & sa confiance. Cette idée s'accordoit fort bien avec ce qu'il avoit appris d'Ariston, de la manière dont il l'avoit trouvé exposé sur les eaux & conduit au rivage par le petit chien noir & blanc, qui sans doute étoit sa mère métamorphosée, comme disoit l'inconnu, par Astramond. Les réflexions qui déterminèrent Caressant à se rendre le lendemain chez l'inconnu, l'occupèrent & retardèrent un peu sa marche, de sorte qu'il étoit nuit quand il arriva au palais. Ce palais est, pour ainsi dire, la cour des fées ; c'est-là qu'habite la souveraine, & c'est de là qu'elle dirige à son gré tous les évènemens du monde en présidant aux démarches des intelligences qui les conduisent. Caressant fut très-bien reçu par les fées ; mais il ne vit point la fée souveraine ; elle étoit

déjà renfermée pour travailler aux affaires de l'univers ; elle travailloit dès que le soleil étoit couché, & n'étoit visible que pendant le jour qu'elle passoit à donner ses ordres & à bien instruire ceux qui devoient les exécuter. Elle n'eut pas besoin qu'on l'avertît de l'arrivée de Careſſant. Elle en étoit instruite depuis long-tems ; elle savoit sa naissance, sa fortune, sa destinée, & avoit ordonné qu'on le fît coucher dans l'appartement des songes : c'étoit celui qu'elle donnoit à ceux qu'elle vouloit favoriser ; car il n'étoit pas permis de révéler entièrement aux hommes leur destinée ; c'est un pouvoir réservé seulement aux dieux ; mais elles pouvoient donner à ceux qu'elles en trouvoient dignes, quelques idées qui les instruisissent un peu, sans les éclaircir tout-à-fait ; ce qu'elles faisoient aisément & communément par des songes. Careſſant trouva dans son appartement un repas préparé ; plusieurs fées & plusieurs génies soupèrent avec lui, & lui firent avec beaucoup de politesse les honneurs de leur habitation. Ils s'apperçurent qu'il étoit rêveur & inquiet ; & ne voulant pas l'importuner, ils le laissèrent seul de bonne heure, après lui avoir dit qu'ils viendroient le prendre le lendemain matin pour le présenter à la fée souveraine. Careſſant resté seul se coucha sur une estrade de velours qui étoit au fond de la chambre ; &

quelques sujets de réflexions qu'il pût avoir, la fatigue du voyage l'endormit bientôt. Vers la fin de la nuit, à l'heure où les songes font la plus vive impression, il lui sembla être dans la plaine où il avoit passé la veille à quelques pas du palais des fées. Il n'y étoit pas seul. A sa gauche étoit Astramond qui le tenoit par la main ; à la gauche d'Astramond étoit un vieillard vénérable, & à la gauche de ce vieillard un homme qu'il reconnut pour celui qu'il avoit rencontré la veille, & qu'il croyoit son père. Vis-à-vis d'eux étoit une dame d'une beauté parfaite & d'une taille imposante ; cette dame reçut des mains du vieillard une bague d'une turquoise gravée, & vint la présenter à Careſſant. Dès que celui-ci l'eut à son doigt, la dame, le vieillard & Astramond disparurent. L'inconnu resta, & Careſſant le vit s'avancer à lui, tenant Blanchette par la main. L'amoureux Careſſant vola à leur rencontre ; & dans l'instant qu'il les touchoit il vit Blanchette changer de figure, & l'inconnu s'abîmer dans la terre. L'émotion que ce songe fit sentir à Careſſant le réveilla ; & à son réveil les mêmes idées se représentèrent si vivement à son imagination, qu'il douta si son rêve n'étoit pas une réalité. Il faisoit réflexion à tant de choses extraordinaires qui lui arrivoient ; & reconnoissant quelqu'avis mystérieux dans le songe qu'il venoit de faire ; il tâchoit de l'ac-

corder avec la conversation de l'inconnu qui étoit lui-même un des personnages de son rêve ; mais il trouvoit bien de la difficulté à lier toutes ces idées ; & il y travailloit assez inutilement, lorsqu'on vint l'avertir que la fée souveraine l'attendoit. Quand il fut à la porte de son appartement, elle descendit de son trône, fit plusieurs pas au-devant de lui, & lui adressa ainsi la parole : « Je » vous connois, jeune homme, & je vous aime » parce que vous êtes vertueux. Soyez-le toujours, & défendez-vous des pièges qui sont » semés autour de vous. N'oubliez jamais les » bienfaits, quand vous auriez reçu des injures » de la même main. Vous allez être possesseur » d'un trésor qui vous appartient, & qui vous » rendra plus puissant que les plus puissans rois. » Souvenez-vous que la puissance doit être » accompagnée de la justice, & que la justice » exige une exacte connoissance de la vérité. » Daignez suivre mes avis, cher Caressant ; » défiez-vous toujours des apparences ; voyez & » faites tout par vous-même si vous le pouvez ; » par-là vous serez bientôt heureux, & vous » serez le bonheur de tout ce que vous devez » aimer ». En finissant ce discours elle présenta à Caressant la bague enchantée, & acheva de le déconcerter ; il s'étoit troublé d'abord en reconnoissant la fée souveraine pour la dame qu'il avoit

vue en ſonge recevoir des mains du vieillard une turquoiſe ; & cette turquoiſe étoit préciſément la bague myſtérieuſe que la fée lui offroit en ce moment. Cette juſtification d'une partie de ſon rêve interdit Careſſant ; ſes yeux s'attachoient à terre ; & il n'oſoit avancer la main pour prendre la bague : la fée pour l'encourager reprit ainſi la parole : « Acceptez, Careſſant, ce bien qui » eſt à vous ; & ne ſongez qu'à en faire un » bon uſage : ſouvenez-vous de votre rêve & » de mes conſeils ; je ſais où vous allez ; rendez-» vous y promptement, votre ſort s'y éclaircira». Careſſant un peu remis par ces paroles remercia la fée, accepta la bague, & s'étant ſouhaité dans le palais de l'Enchanteur inconnu, il s'apperçut dans l'inſtant qu'il y étoit. Ce palais étoit ſuperbe & rempli des plus belles perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, au milieu deſquelles l'Enchanteur parut venant à la rencontre de Careſſant. Toute cette cour avoit une contenance fort triſte, & ne ſembloit pas faire de trop bon gré cortège au maître du palais ; celui-ci s'avança vers Careſſant & l'embraſſa d'un air très-ſatisfait ; après lui avoir fait voir les beautés de ſon palais, qui marquoient merveilleuſement ſa puiſſance, il le conduiſit dans un jardin ſuperbe, où s'étant aſſis ſous un cabinet de chevre-feuille, l'Enchanteur prit ainſi la parole : cher Careſſant, vous voilà

maître d'un tréſor qui vous rend égal en puiſſance à moi & au perfide Aſtramond mon frère. Vous jugeriez aiſément avec quelle joie je vois votre bonne fortune, ſi vous ſaviez quels ſont les ſentimens qui m'intéreſſent à vous ; mais vous n'avez rien fait ſi vous ne mettez Aſtramond hors d'état de vous diſputer Blanchette ; quelque pouvoir que vous donne votre bague enchantée dont je connois toute la vertu, ce n'eſt pas aſſez. Le pouvoir eſt inutile & même dangereux pour qui ne ſait pas s'en ſervir : vous n'êtes pas initié aux myſtères de la magie ; & ſans cet art les taliſmans les plus forts ne ſont rien. Outre l'intérêt tendre que je prends à votre bonheur, vous ſavez qu'un intérêt plus perſonnel encore m'anime à ſoutenir la juſtice de votre cauſe. Vous ſavez que nos querelles ſont pareilles, & que notre vengeance doit être commune. Familier dès ma plus tendre enfance avec les enchantemens, j'ai lés connoiſſances & l'expérience qu'exige la réuſſite de notre entrepriſe ; confiez-moi donc promptement votre anneau ; & croyez qu'avant la fin du jour nous verrons Aſtramond humilié à nos pieds & l'objet de notre amour, heureux dans nos bras. L'Enchanteur ſe tut après ces mots & examina avec attention la contenance de Careſſant qui ne ſe preſſoit pas de répondre. Il ſe rappeloit ſon rêve dans le palais des fées, & les ſages conſeils qu'il avoit re-

çus de la fée souveraine, qui avoient un rapport assez clair & à son rêve & à toutes ses aventures. On lui avoit recommandé bien précisément de ne pas se fier aux apparences, & de faire tout ce qu'il pourroit par lui-même. D'ailleurs il y avoit dans le discours de l'inconnu des obscurités qui sembloient avoir quelque chose d'artificieux. Careſſant ne comprenoit pas pourquoi cet homme ne se déclaroit pas tout naturellement son père, comme il avoit voulu le faire entendre dans cette seconde conversation, ainsi que dans la première. Après avoir réfléchi profondément à toutes ces choses pendant quelque tems, Careſſant se détermina à ne se point dessaisir de son anneau, à s'éclaircir de la vérité des faits que racontoit l'inconnu, & enfin à terminer lui-même, au moyen de son anneau, ses malheurs & ceux de Blanchette. Cette résolution qu'il déclara à l'Enchanteur, parut lui déplaire beaucoup. Sa physionnomie se renfrogna dans le premier instant; mais bientôt maître dans l'art de composer son visage, il prit la parole avec l'air le plus insinuant, & sans se plaindre du parti que prenoit Careſſant, il lui fit sentir que c'étoit le chemin le plus long & le moins sûr pour venir à bout de leurs desseins. Le plus difficile, dit-il ensuite, n'est pas de recouvrer Blanchette; je puis espérer de vous la rendre par les efforts de ma seule puissance;

mais ce n'eſt rien faire ſi nous ne mettons pas Aſtramond hors d'état de l'enlever une ſeconde fois : la ſeule bague dont vous êtes poſſeſſeur eſt ſupérieure aux conjurations d'Aſtramond ; mais vous manquez de la ſcience néceſſaire pour en faire un bon uſage : ainſi votre défiance recule votre bonheur, & celui d'un homme qui peut-être ne vous a pas été inutile, & a cru vous donner des marques de l'intérêt tendre qu'il prend à vous. Cependant je n'en ſerai pas moins ardent à vous ſervir ; je vais vous quitter, & j'eſpère qu'avant le retour du ſoleil, je vous ramenerai Blanchette. Peut-être cette preuve de mon amour pour vous me méritera-t-elle votre amitié, & qu'alors vous ne croirez pas imprudent de me confier cette bague puiſſante, dont l'uſage très-difficile peut ſeul procurer ma ſatisfaction, & aſſurer la vôtre. En diſant ces mots, l'Enchanteur frappa des mains, & toute ſa ſuite accourut auprès de lui : mes amis, leur dit-il, ayez ſoin de cet hôte aimable ; tâchez de divertir ſa mélancolie, & ne lui laiſſez rien à déſirer de tout ce qui peut être en votre puiſſance. Alors il demanda ſon char, monta deſſus & s'éleva dans les airs, où bientôt on le perdit de vue. Careſſant retourna au palais, fort étonné de tant de merveilles, fort inquiet de la ſuite de tout cela, & incertain même de ſes propres ſentimens. On lui fit voir

le palais où toutes les choſes rares & ſuperbes étoient raſſemblées avec profuſion. Enſuite on le mena dans une ſalle de ſpectacle, où on lui fit entendre une muſique mélodieuſe, & d'où on le ramena à l'heure du ſouper, dans un ſallon orné des peintures les plus agréables, dans lequel il trouva une table ſervie fort délicatement. Il y fut ſervi par les courtiſans de l'Enchanteur; & pendant ſon ſouper toutes les belles perſonnes que renfermoit ce palais, jouèrent des inſtrumens, chantèrent des odes galantes, & dansèrent des danſes de tous les genres. Careſſant étoit trop occupé de ſon amour & de la conduite qu'il avoit à tenir, pour que tous ces divertiſſemens lui fiſſent une vive impreſſion; il en fut médiocrement touché; & la choſe à laquelle il fit le plus d'attention, fut l'air de contrainte & de triſteſſe répandu ſur le viſage de toutes ces belles perſonnes qui s'empreſſoient à le divertir. Son ſouper ne fut pas long : il ſe retira dans ſon appartement, dès qu'il crut pouvoir le faire, ſans marquer trop de mépris pour les jeux qu'on lui offroit; & après avoir remercié avec beaucoup de politeſſe ceux qui s'étoient donné la peine de les exécuter, on le conduiſit juſqu'à la porte de ſa chambre, & on l'y laiſſa entrer ſeul, parce qu'il ne voulut pas accepter l'offre de le ſervir, que lui firent les courtiſans de l'Enchanteur. Un inſtant

après qu'il fut dans sans chambre, où appuyé sur une table, il s'abandonnoit à ses réflexions, il entendit ouvrir sa porte. Il se retourna pour voir ce que c'étoit, & en se retournant, il apperçut sa chère Blanchette conduite par l'Enchanteur maître de ce palais. En ce moment toutes ces inquiétudes s'évanouirent, & ses sens furent pénétrés de la joie la plus pure : il vole à Blanchette; & les yeux mouillés de larmes, il embrassa ses genoux, ne prononçant que des mots mal articulés & entrecoupés par l'excès de son transport. Blanchette le releva en lui donnant sa main à baiser ; & prenant la parole avec un air, où il y avoit plus de douceur & de modestie que de joie: Careſſant, lui dit-elle, si vous lisez dans mon cœur, vous voyez combien j'en suis touchée, & vous saurez bientôt que j'éprouve les mêmes sentimens que je vous inspire; mais vous aurez désormais tout le tems de vous livrer à votre amour, & la passion ne doit pas faire taire la vertu. Voulez-vous être ingrat envers celui qui vous fait voir Blanchette? Prosternons-nous à ses pieds, & recevons ses bienfaits avec la reconnoissance qui leur est dûe. Non, interrompit l'Enchanteur, vous ne me devez rien. Careſſant ; j'ai travaillé pour moi en travaillant pour vous, & je préparois mon bonheur en avançant le vôtre. Peut-être qu'à présent vous m'accorderez votre confiance :

adieu. Je vous laisse avec Blanchette; après une absence si longue, & dans un instant si doux, je crois que vous avez bien des choses à vous dire. Il sortit en finissant ces mots, sans que Caressant éperdu de son bonheur, fût en état de lui dire une seule parole. Quand Caressant se vit seul avec sa maîtresse, il sentit redoubler ses transports; il s'approcha d'elle avec une ardeur qui tenoit de l'ivresse; mais elle le repoussa doucement, & alla s'asseoir sur son sopha, où elle poussa de profonds soupirs, & répandit un torrent de larmes. Qu'avez-vous, ma Blanchette, dit le tendre Caressant, vous me percez le cœur? Caressant, lui dit-elle, touchez-moi avec votre bague, & désirez que je vous paroisse ce que je suis: l'Enchanteur est un traître, & je ne suis point Blanchette. Caressant à ces mots sentit un frisson mortel courir dans ses veines. Il croyoit bien les larmes & l'aveu sincère de cette femme; mais il se trouvoit retombé dans toute l'horreur de ses malheurs passés; & il ne pouvoit se résoudre à perdre du moins la ressemblance de Blanchette, quoiqu'il se reprochât en même tems d'avoir été la dupe d'une illusion qu'il croyoit que son cœur auroit dû démêler. Il étoit dans cet état, immobile, & n'écoutant plus la dame du sopha, qui cherchoit à le calmer, lorsque l'Enchanteur parut d'un air menaçant & sa baguette à la main, attentif à ce qui

ſe paſſoit entre Careſſant & la fauſſe Blanchette, qui étoit ſon ouvrage ; il avoit par la puiſſance de ſon art, connu que la ruſe étoit découverte ; & il accouroit pour ſe venger non pas de Careſſant que la turquoiſe garantiſſoit de tout enchantement, mais de l'innocente & malheureuſe créature par qui il avoit voulu faire réuſſir ſes noirceurs. Dès qu'elle le vit entrer, elle s'enfuit ; & ſe cachant derrière Careſſant, elle le conjura de la ſauver. Careſſant étoit trop troublé pour l'entendre ; mais la néceſſité animant ſon courage, & rétabliſſant ſa préſence d'eſprit, il courut à l'Enchanteur qui étendoit déjà ſa baguette pour en frapper l'image de Blanchette, & il le toucha avec ſa bague, en ſouhaitant par un mouvement naturel, qu'elle pût mettre le magicien hors d'état de nuire. Auſſi-tôt l'Enchanteur demeura immobile dans la même attitude où il étoit, & ſemblable à une ſtatue.

Quoique Careſſant n'ignorât pas la vertu de la bague de puiſſance, il lui fallut quelque tems pour s'accoutumer à l'idée du pouvoir dont il ſe voyoit revêtu. Après avoir conſidéré quelque tems avec étonnement le magicien immobile ; malheureux, lui dit-il, tu vois ta perfidie découverte : tu voulois m'enlever cet anneau myſtérieux, qui me donne le pouvoir de te punir ; tu voulois m'enlever Blanchette ? Qu'eſt-elle de-

venue : parle & dis la vérité, je te l'ordonne : à ces dernières paroles de Careſſant, le magicien parut ſe ranimer comme un homme qui reprend ſes ſens : ſa baguette lui échappa de la main, & il parla en ces termes :

Vous n'avez pas beſoin de menaces pour me faire dire la vérité ; un pouvoir plus fort que le mien m'y contraint malgré moi ; & la vertu de la bague de puiſſance ne me permet pas de refuſer rien de ce que vous deſirez : ne craignez rien pour Blanchette, elle n'eſt pas en mon pouvoir ; mais apprenez juſqu'à quel point je ſuis coupable & digne de votre fureur ; mes projets ne ſe bornoient pas à vous enlever Blanchette & à punir Aſtramond ; je voulois vous faire périr vous-même : vous en paroiſſez étonné, pourſuivit-il en voyant l'altération que ces dernières paroles avoient produite ſur le viſage de Careſſant ; mais vous ceſſerez de l'être quand vous ſaurez qui je ſuis.

Hiſtoire du Magicien.

Je ne vous ai point trompé quand je vous ai dit que j'étois frère d'Aſtramond ; Netaor eſt mon nom ; nous ſommes fils tous les deux d'un enchanteur célèbre qui tenoit le premier rang parmi ceux que la connoiſſance de l'art des fées élève au-deſſus

au-dessus des hommes. Il travailla long-tems à composer l'anneau mystérieux & tout-puissant dont vous êtes aujourd'hui possesseur.

J'avois environ quinze ans, lorsque cette admirable production de l'art magique fut achevée; & mon frère n'avoit qu'un an plus que moi. Quoique nous fussions dans un âge où l'ambition est inconnue encore, ou émoussée par des sentimens plus vifs, comme nous avions été initiés de bonne heure aux mystères de la féerie, ces connoissances avoient avancé notre esprit; & nous comprîmes l'un & l'autre l'importance du trésor que notre père possédoit. Il étoit dans un âge avancé; & l'art qu'il professoit, quoiqu'il donne la facilité de prolonger la vie, ne donne pas le pouvoir de l'éterniser; sans cela les enchanteurs seroient semblables aux dieux. Ainsi chacun de nous commença à regarder son frère comme un rival qui lui disputeroit la possession de la bague. Je ne m'étois jamais senti de penchant à aimer mon frère; cette rivalité donna une entière activité à l'antiphatie que j'avois pour lui; chaque jour elle fit de nouveaux progrès, ou plutôt chaque jour elle se signala par des querelles & des dissentions qui alarmèrent mon père; il nous avoit souvent exhortés à vivre bien ensemble; il avoit employé vainement pour nous réunir, tous les

moyens que la raison & la tendresse peuvent fournir à un père ; il s'apperçut enfin que l'espérance de posséder l'anneau étoit ce qui nous divisoit ; & voulant ôter cette source de discorde, il nous fit un jour appeler.

Fils ingrats & dénaturés, nous dit-il, vous soupirez après le moment où je ne serai plus ; & vous vous disputez déjà le trésor que je possède ; mais je vais vous punir, & vous le perdrez tous deux. A l'instant il tira l'anneau & le jeta dans un vase rempli d'eau & d'herbes odoriférantes ; à peine eut-il prononcé quelques paroles mystérieuses, que l'eau commença à bouillonner ; un aigle sortit du fond du vase & s'éleva dans l'air, tenant l'anneau mystérieux. Allez, dit-il, portez ce talisman dans le palais de la fée souveraine ; qu'il y reste jusqu'à ce que les arrêts du destin soient accomplis ; alors se tournant vers nous ; vous l'avez perdu, continua-t-il, & vous n'en jouirez jamais ; il est réservé pour le fils de l'un de vous. Celui qui le premier aura aimé sincèrement, qui aura mérité d'être aimé de même, qui enfin après avoir épousé l'objet de son amour en aura eu un fils, celui là sera le père du puissant d'entre les mortels ; nul effort humain ne peut enlever la bague du palais de la fée ; & ce fils bienheureux l'y prendra sans peine.

Allez : puisse l'amour adoucir vos caractères sauvages ; puissiez-vous vivre plus unis, ayant perdu l'intérêt que vous aviez à vous haïr !

Mon père se trompoit ; ma haine n'en devint que plus vive. Je haïssois Astramond comme un rival ; je le regardai dorénavant comme un ennemi qui m'avoit enlevé mon bien. Cependant nous partîmes tous deux ; & suivant les ordres de notre père, nous parcourûmes l'univers pour chercher des épouses. J'avois déjà voyagé quelque tems, mais sans succès ; vainement je m'efforçois de plaire ; je ne me sentois aucun penchant à aimer. Je fis réflexion qu'en remplissant les conditions prescrites par mon père, je risquois encore de ne pas réussir si mon frère plus heureux se marioit le premier ; je formai le dessein de traverser ses amours ; de chercher moi-même à le supplanter auprès de celle qu'il aimeroit ; & d'assurer ainsi le succès de l'entreprise. Je savois qu'il étoit arrivé depuis quelque tems dans l'île inconnue. Le roi de cette île avoit une fille, dont la beauté étoit célèbre par toute la terre. Je m'y rendis en diligence, & voulant donner dès mon arrivée une idée de ma puissance qui pût en imposer & prévenir en ma faveur ; je montai un char tiré par six rhinoceros qui jetoient du feu par les narines. La ville fut en un instant remplie de fumée ; le peuple que la nouveauté du

spectacle avoit d'abord attiré, rentra avec effroi dans les maisons; & quand j'arrivai au palais du roi, je ne trouvai ni gardes ni sentinelles; les cours avoient l'air d'un désert. Cependant je descendis du char, & faisant prendre à mes rhinocéros la forme de satyres armés de masses, je montai dans la chambre du roi avec ces gardes qui n'avoient pas l'air moins effrayant que ma voiture.

La princesse étoit à côté du roi, & mon frère étoit auprès d'elle; je frémis à cette vue; un transport jaloux s'éleva dans mon ame; & mon cœur qui jusques-là n'avoit su que haïr, ne commença à connoître l'amour, que sous une forme qui ressembloit à la haine. La conversation fut courte; le roi répondit en termes obscurs à la demande que je lui fis de sa fille; j'approchai de la princesse; mes yeux furent éblouis, & je n'eus pas la force de proférer une parole; je connus l'embarras pour la première fois de ma vie; je jetois tour à tour sur elle des regards enflammés d'amour, & sur mon frère des yeux étincelans de colère. Je crus même m'appercevoir que les yeux de la princesse & les siens se cherchoient & se rencontroient toujours; j'eus besoin de faire un effort sur moi-même pour ne pas éclater; le roi s'apperçut de ce qui se passoit dans mon ame; & voulant prévenir toute querelle, seigneur, dit-

il, vous honorez beaucoup ma fille en prétendant à sa main : je voudrois pouvoir vous rendre heureux l'un & l'autre, & que le plaisir d'acquérir l'un de vous ne fût pas acheté par la perte de l'autre; je veux du moins que ma fille & moi tenions entre vous une balance égale; & que celui qui sera refusé ne puisse nous imputer son malheur. Ecoutez-moi, voici à quelles conditions vous pouvez obtenir ma fille; j'aime mon peuple, & son bonheur fait le principal objet de mes soins. Celui de vous qui par sa puissance procurera à mes peuples l'avantage le plus désirable sera l'époux de la princesse; ce sera la voix du peuple qui vous jugera. Le roi nous donna huit jours pour nous préparer; & je passai ce tems à suivre assidûment la princesse. Mon frère n'étoit pas moins exact que moi; & si j'avois le désagrement de le voir toujours auprès d'elle, j'avois du moins le plaisir secret de voir combien ma présence le gênoit. Pour moi, chaque jour ma passion prenoit de nouvelles forces; & ma haine pour mon frère croissoit à mesure. Cependant je songeois aux moyens de gagner le prix proposé : je jugeai que les plaintes les plus communes des hommes roulant sur leur pauvreté, je n'avois pas de moyen plus sûr pour les rendre heureux, que de les combler de richesses; content de cette

idée je ne doutai plus du succès de mon entreprise; une seule chose m'inquiétoit; la réflexion que j'avois faite me paroissoit si naturelle, que je craignois que mon frère ne me prévînt. Un jour que suivant notre coutume nous donnions tous les deux la main à la princesse qui se promenoit dans ses jardins; je lui représentai l'injustice que l'on me feroit, si mon frère, sous prétexte de son droit d'aînesse, vouloit être le premier à signaler son pouvoir; que le hasard pouvant faire que nos idées fussent semblables, alors celui qui auroit exécuté la sienne le premier, auroit tout le mérite, ce qui étoit contre toute équité; j'insistai pour que la question du rang fût décidée par le sort, ou pour qu'il restât égal entre nous; mais Astramond me regardant avec un souris dédaigneux: il n'est pas nécessaire, dit-il, d'importuner la princesse pour une chose si peu importante; quelque droit que j'aie à la préséance, je vous la cède en cette occasion; j'ai trop d'autres avantages sur vous, pour ne pas sacrifier celui-ci sans regret; il ne me nuira point. Ce discours plein de mépris auroit attiré de ma part la réponse la plus outrageante, si la princesse n'eût interposé toute l'autorité qu'elle avoit sur nous pour étouffer ce commencement de querelle; j'obéis avec regret, remettant ma vengeance après la décision du mariage.

Cependant le jour marqué arriva; le peuple ne l'attendoit pas avec moins d'impatience que nous; & chaque particulier ne doutoit pas que ce qu'il souhaitoit ne fût ce que nous ferions. Je me rendis dans la grande place de la ville; tout le peuple y étoit assemblé. Peuples, leurs dis-je, vous allez être riches. A l'instant je frappai la terre de ma baguette; elle s'ouvrit, & on vit s'élever insensiblement une haute montagne composée de pièces d'or & d'argent. On poussa mille cris d'applaudissemens, qui furent bientôt interrompus par d'autres cris que jetoient ceux qu'étouffoit la foule qui couroit à la montagne; elle disparut presque en aussi peu de tems qu'elle avoit été élevée; & l'avidité du peuple fit un effet aussi prompt que mon art. Je me croyois sûr de la victoire; mais après que le premier tumulte fut passé, Astramond se rendit dans la place; le peuple occupé de compter l'or & l'argent qu'il avoit amassé, faisoit à peine attention à lui. Cependant il traça un cercle avec sa baguette, prononça tout bas quelques paroles; & ensuite élevant la voix : peuples, dit il, c'est demain que vous devez donner le prix. J'ai droit de compter sur votre reconnoissance; je vais vous rendre heureux. Son discours fit peu d'impression; la journée se passa en réjouissances; on éleva ma générosité jusqu'au ciel; on ne parloit point d'Astramond;

il n'en paroiſſoit point inquiet, & ſa ſécurité me donnoit de l'embarras. Je cherchois en vain à deviner ce qu'il pouvoit avoir fait de ſi important. Comme je faiſois d'aſſez triſtes réflexions ſur cette affaire, je fus ſurpris de voir les habitans de cette ville, ces citoyens avides que des tréſors inépuiſables avoient à peine ſatisfaits, paroiſſant tout à coup faire peu de cas de ces riceſſes que je venois de leur prodiguer, les prodiguer eux-mêmes entre eux. Chacun paroiſſoit occupé d'une affaire importante; ils ſe cherchoient, ſe parloient, s'embraſſoient, ſe partageoient leur fortune; quelques-uns donnoient tout ce qu'ils avoient, quelques autres refuſoient tout ce qu'on leur offroit. Il régnoit entre eux une cordialité dont je n'avois jamais eu l'idée. Frappé de ce ſpectacle auquel je ne m'attendois pas, je me rendis inviſible & je les ſuivis dans leurs maiſons. Là, je vis les époux, les pères, les enfans & les femmes s'attendrir, s'embraſſer, s'aimer; une joie vive & pure brilloit dans leurs cœurs qui s'ouvroient avec confiance. A tout moment chaque maiſon ſe rempliſſoit d'hôtes qui accouroient avec ardeur; c'étoient des amis qui venoient ſe jurer de s'aimer toujours; des ennemis qui avoient honte de s'être haïs, des ingrats qui ne l'étoient plus, & qui demandoient pardon de l'avoir été; les femmes n'avoient jamais trouvé leurs maris ſi aimables; les hommes

n'avoient jamais vu leurs femmes si belles; il n'en fallut pas davantage pour faire triompher Astramond; tous les suffrages se réunirent en sa faveur.

Le lendemain la princesse lui fut accordée tout d'une voix. Pour moi, désespéré, outré de douleur & de rage, je me renfermai pour rêver aux moyens de troubler cette union. La force étoit inutile; car Astramond étoit aussi puissant que moi; il fallut avoir recours à la ruse.

Le lendemain du mariage de mon frère avec la princesse; le roi voulut prendre avec les nouveaux mariés le divertissement de la chasse. J'imaginai que le désordre qu'entraîne ce plaisir pourroit me fournir une occasion favorable; & je résolus de tout tenter pour enlever ma belle-sœur. Je commençai par m'assurer pendant la nuit d'un vaisseau étranger; j'en corrompis l'équipage en leur donnant assez pour les engager à seconder mes vues sans les leur découvrir; & je leur ordonnai de se tenir prêts à mettre à la voile quand je paroîtrois. Je retournai ensuite au palais; je passai le reste de la nuit à songer aux moyens de cacher & d'exécuter ma perfidie. Dès que le jour parut, je me rendis avec toute la cour à l'appartement des nouveaux mariés. La joie qui brilloit sur le visage d'Astramond répandit l'amertume dans mon cœur; & je commençai à haïr la princesse, parce qu'elle

faisoit le bonheur de mon frère. Mais je sentis qu'il m'étoit essentiel de voiler mes sentimens, & je composai mon air, de façon qu'il auroit été difficile à mon frère qui avoit l'ame belle, de se défier de moi : je fis plus ; je m'approchai de lui & de sa femme, & en présence de toute la cour je leur demandai leur amitié, en les priant de me pardonner les obstacles que j'avois tâché de mettre à leur bonheur. Mon frère, dis-je, je l'avoue, l'ambition m'a égaré ; tant que j'ai espéré de pouvoir parvenir avant vous à la possession de la bague qui a toujours fait l'objet de mes desirs, j'ai été injuste & j'en rougis ; mais je ne suis point insensé. Votre mariage m'ôte tout espoir de posséder le trésor magique dont les dieux vous jugent avec raison plus digne que moi. Je vous l'aurois disputé peut-être toute ma vie ; mais je ne vous l'envierai jamais. Ce fut ainsi que je parlai à mon frère, qui me répondit & m'embrassa avec cordialité. Mon frère est l'homme du monde le plus généreux, & je suis le plus perfide. L'amitié qu'il me marqua dans cet entretien ne me fit point perdre de vue la noirceur que je méditois, & je partis pour la chasse dans l'intention de l'exécuter. Nous allâmes dans une vaste forêt qui est vis-à-vis de la ville, & qui confine à la mer ; là, le roi faisoit entretenir un grand nombre de bêtes féroces : c'étoit la seule chasse qu'il aimât ; & il ne

le plaisoit qu'à suivre des lions, des tigres ou des léopards. A une des lisières du bois, & précisément celle qui regarde la ville, il y a une espèce de ceintre assez étendu & formé par la forêt même : là, on avoit tendu des toiles qui suivoient la disposition du lieu, & c'étoit là qu'on poussoit les animaux qui n'avoient pas d'autre refuge, parce que la mer entoure le bois par-tout ailleurs. La princesse dans un char se rendit à cette prairie ceintrée; & elle y attendit sans danger le spectacle des bêtes que l'on précipiteroit dans les toiles. Le roi, Astramond & moi, suivis de tous les hommes de la cour, nous entrâmes dans le bois, & nous nous abandonnâmes à la poursuite souvent périlleuse des tigres & des lions. Je ne songeois qu'à saisir un favorable instant pour exécuter mes noirs desseins, & je ne laissois pas d'être fort embarrassé sur les moyens : j'en choisis un enfin, & je ne tardai pas à l'exécuter. Comme nous étions engagés assez avant à la chasse d'un tigre, & que j'étois à côté de mon frère, je me mis à lui répéter d'un air naïf les plus tendres protestations d'amitié; & insensiblement je rallentissois le train de mon cheval : de sorte que nous nous trouvâmes assez loin derrière toute la cour; alors je fis cabrer mon cheval, & je l'obligeai à se renverser : mon frère s'arrêta quand il me vit tomber; mais me relevant aussi-tôt, & tirant

une fiole de ma poche, vous savez, lui dis-je, que je ne serai pas embarrassé à me démêler de là; ne vous arrêtez pas pour moi, je vous conjure, & ne laissez pas le roi sans votre secours, exposé à la fureur des bêtes féroces : je vous rejoindrai dans un moment. Astramond, qui savoit, qu'en effet, j'avois ainsi que lui, des remèdes sûrs pour tous les accidens, se contenta de m'embrasser, & poussa son cheval pour rejoindre le roi. Aussitôt que j'eus perdu mon frère de vue, je remontai à cheval, & je courus à toute bride à la prairie où étoit la princesse; je me présentai à elle avec un air effrayé : malheureuse princesse, lui dis-je, suivez-moi sans perdre de temps, le roi votre père..... Hélas! à peine pourrez vous arriver assez tôt auprès de lui; fracassé par une chûte horrible, il touche à sa dernière heure; & tandis que mon frère épuise en vain notre art pour le ranimer, je suis venu. En disant ces mots, je m'apperçus que Daïlé étoit évanouie: je la pris dans mes bras, & rentrant dans la forêt, je me hâtai de gagner la mer par des sentiers détournés, en m'éloignant toujours de la chasse que j'entendois. La fortune servit bien ma méchanceté; je parvins au rivage sans avoir rencontré personne : je mis promptement à la voile, & je me vis en peu d'heures assez éloigné du rivage sans être poursuivi, pour ne plus craindre d'être atteint,

Le premier mouvement que le succès de mon entreprise excita en moi, fut le plaisir de m'être vengé de mon frère & de la princesse qui m'étoit devenue odieuse, parce qu'elle aimoit Astramond. Je me figurois avec plaisir tous les transports où ce dernier devoit être livré par la perte de sa maîtresse. Je me peignois sa rage, son désespoir; & je jouissois de toutes ses peines. Je voyois avec joie la tristesse & l'abattement exprimés dans tous les traits de la princesse; en regardant ses beaux yeux noyés de larmes, je disois: c'est ainsi que souffre celui qu'elle aimoit & que je déteste. Je me repaissois continuellement de ces cruelles idées; & la haine attachoit toujours mes regards sur elle autant qu'auroit pu faire l'amour le plus tendre. Mais il est difficile de considérer long tems la beauté sans qu'elle reprenne ses droits; tant de charmes firent à la fin sur moi une impression que l'on ne peut pas appeler de l'amour, mais qui étoit bien différente de la haine. Je considérai même que j'étois le maître de faire à mon frère un nouvel outrage, & plus cruel encore que le premier; je ne pouvois espérer de séduire la princesse qui me regardoit avec horreur, & m'accabloit sans cesse des reproches les plus humilians: j'étois le maître à la vérité d'user de violence; mais je crus pouvoir trouver dans les prestiges de mon art des secours plus convenables. Nous abordâmes

après quelques jours de navigation dans ce canton où je bâtis le palais que vous voyez ; j'y rassemblai en vain tous les plaisirs ; la princesse insensible à tout ce qui l'environnoit, ne sortoit jamais de la tristesse profonde où elle étoit plongée ; j'étois sans cesse auprès d'elle ; mais le jour que j'avois choisi pour l'exécution de mon dessein, j'animai un fantôme qui, sous ma figure, se rendit auprès d'elle. Vers le milieu du jour, elle entendit un grand bruit aux portes du palais : peu de tems après je parus dans un char sous les traits d'Astramond ; & fondant sur le fantôme qui étoit auprès d'elle, je combattis contre lui pendant quelques tems ; & enfin l'ayant percé de plusieurs coups, je le renversai sans vie & noyé dans les flots de son sang. Chère épouse, dis-je alors à la princesse, revoyez Astramond : le cruel qui nous avoit séparés a expié son crime par la perte de sa vie. Ce palais délicieux sera désormais le témoin de notre bonheur, après l'avoir été de vos peines ; rien ne peut plus troubler nos plaisirs : en disant ces mots, je me précipitois dans ses bras ; mais la princesse qui n'étoit pas encore bien revenue de sa frayeur, me repoussa doucement ; j'ai peine, dit-elle, à me remettre du trouble que cet événement m'a causé. Je consentis sans peine à retarder un triomphe que je croyois sûr : je fis enlever le corps du fantôme, & je passai le reste du

jour, attendant avec impatience la nuit qui devoit achever mon bonheur & consommer mon crime.

La princesse qui me prenoit pour Astramond, jetoit sur moi les regards les plus tendres, & me tenoit les discours les plus passionnés : peu fait pour les délicatesses de l'amour, je m'embarrassois peu de songer que ces caresses étoit destinées à un autre ; mais je ne pus m'empêcher de sentir quelqu'émotion lorsque la princesse se rappelant tout ce qui s'étoit passé dans la journée, peignoit l'horreur que lui inspiroit mon crime avec la même vivacité que son amour pour Astramond. Je fus cependant me faire violence. Enfin la nuit arriva ; un souper délicieux qui sembloit être apprêté par la volupté même, ne fut que le prélude des momens plus heureux que j'espérois. La joie & l'amour se peignoient à la fois dans les yeux de Daïlé ; les nymphes que j'avois destinées à la servir, vinrent la prendre pour la conduire au lit nuptial ; on vint m'avertir quelques momens après, que la princesse étoit déshabillée : je volai, la chambre étoit éclairée de mille bougies, & parfumée par plusieurs cassolettes qui exhaloient les odeurs les plus agréables. La princesse étoit couchée & n'avoit jamais été si belle. J'allois être au comble de mes vœux ; mais lorsque je fus à quelque pas d'elle, je sentis qu'une force invincible

m'empêchoit d'avancer plus avant ; je fis des efforts inutiles ; j'eus recours sans succès à tous les secrets de mon art ; dans le tems que je m'efforçois si vainement de rompre l'enchantement qui m'arrêtoit, j'entendis la voix de mon père : (il étoit mort depuis quelque tems). Arrête, me dit cette voix ; arrête, malheureux. Je frémis en entendant ces paroles ; mais quel fut mon étonnement lorsque je vis la princesse se lever avec effroi du lit où elle étoit couchée, & s'enfuir précipitamment, en s'écriant : qu'allois-je faire ! ô dieux ! c'est Néraor ! Il me fut aisé de comprendre par-là que mon enchantement étoit rompu, & qu'il falloit abandonner le projet que j'avois formé.

Pour mettre le comble à mon désespoir, je sus peu de jours après par les nymphes qui servoient la princesse, qu'elle avoit des signes non équivoques de grossesse. Cette nouvelle redoubla ma rage & contre elle & contre mon frère : la haine étant désormais le seul sentiment qui me restât, prit une nouvelle activité : je mis tous mes soins à imaginer des moyens de la rendre malheureuse. Je la fis enfermer dans un souterrein où le soleil n'avoit jamais pénétré : mille insectes que je savois qu'elle avoit en horreur, y étoient sa compagnie habituelle. Je connoissois

combien

combien son cœur étoit sensible & compatissant, & ce fut une nouvelle arme que j'eus contre elle. Chaque jour une troupe de mes satellites entroit dans le souterrein : on l'éclairoit alors par des torches allumées ; & à la lueur de ces sombres lumières, elle voyoit les supplices que l'on faisoit éprouver à des malheureux. Je ne pouvois lui en faire éprouver de semblables : car l'enchantement de mon pere subsistoit toujours, & ni moi, ni mes satellites ne pouvions arriver jusqu'à elle. Il y avoit déjà sept mois qu'elle étoit dans ce cruel état, & il y en avoit huit que je l'avois enlevée, lorsque dans le silence de la nuit mon père m'apparut : ce n'étoit point un songe ni une illusion, j'étois éveillé : je vis ce vieillard respectable tel qu'il avoit toujours été lorsqu'il vivoit parmi les humains : une épée étincelante étoit dans ses mains, la colère étoit peinte dans ses yeux. Fils indigne de moi, ne te lasseras-tu point de marcher dans les sentiers du crime ? Obéis aux ordres que je te vais donner, où tu mourras. Quitte ces lieux, monte un vaisseau & parcours les mers, & tu deviendras enfin vertueux & heureux ; emmène avec toi la femme de ton frère, mais cesse de la rendre malheureuse : c'est ainsi que tes destins peuvent s'accomplir : il dit, & disparut en me montrant avec un geste menaçant l'épée qu'il tenoit, & dont un seul rubis formoit la garde. Je

n'hésitai point à suivre ses ordres : le lendemain je fis équipper un vaisseau, & j'y montai avec la princesse & ma suite. Nous courûmes les mers pendant un mois, sans éprouver aucun accident : au bout de ce mois la princesse accoucha & mit au monde un fils : c'est vous, Caressant, qui êtes ce fruit de l'amour d'Astramond. J'étois encore en proie aux tristes reflexions que cet événement me faisoit faire, lorsque l'on vit paroître un vaisseau : il cingloit à pleines voiles, & venoit vers nous : jugez avec quelle surprise je reconnus, lorsque nous fûmes à portée, que ce vaisseau étoit monté par Astramond. Nous reconnoître & donner le signal du combat, ne fut pour nous que la même chose. On combattit pendant quelque tems avec une égale ardeur des deux côtés. Je cherchai mon frère pour décider le combat d'un seul coup : je ne tardai pas à le rencontrer : mais quoique la frayeur entre difficilement dans mon ame, je fus saisi d'effroi en voyant dans ses mains cette même épée que j'avois vue à mon père. Je ne pus soutenir cette fatale vue : je tournai d'un autre côté, & mon exemple décourageant mes soldats, nous fûmes en peu d'instans vaincus & mis aux fers. Astramond me fit conduire en sa présence : on amena en même tems la princesse & le fils à qui elle venoit de donner le jour. Mon frère qui ne doutoit pas que la prin-

ceſſe ne ſe fût laiſſée enlever de concert avec moi, devint furieux à cette vue : il me croyoit le père de ſon fils : dans le premier tranſport de ſa colère, il métamorphoſa la princeſſe en petit chien noir & blanc, & la fit jeter à la mer avec le berceau dans lequel vous étiez ; & ordonnant auſſi-tôt qu'on m'ôtât mes fers : tu ne mérites pas, me dit-il, de mourir par mes mains, vis pour être en proie à tes remords : & ſi ton cœur n'en eſt pas capable, pour regretter la perte de l'indigne objet de ton amour. En finiſſant ces mots il me fit mettre dans une chaloupe, & me laiſſa à la merci des flots. J'abordai au bout de deux jours au rivage, & me rendis à mon palais. Je ne concevois pas quel étoit le ſens de l'oracle de mon père, & j'attendois avec impatience qu'il ſe vérifiât. Quelquefois l'épée que j'avois vue dans les mains d'Aſtramond, me faiſoit croire qu'il avoit voulu me tromper. Tourmenté par les plus triſtes idées, j'ai cherché à m'en diſtraire en attirant ici par divers enchantemens toutes les beautés que leur malheur a fait tomber dans mes pièges : mais les plaiſirs ne m'offroient que de foibles diſtractions. Je ne pouvois me venger d'Aſtramond qui ſe tenoit trop bien ſur ſes gardes pour être ſurpris, & c'étoit là le ſeul plaiſir auquel mon ame pût être ſenſible : j'avois du moins la conſolation de ſavoir qu'il n'étoit pas plus heureux que moi.

Aucune des bergeres qu'il enlevoit dans les prairies tranquilles ne lui avoit fait oublier la princeſſe de l'île inconnue. Enfin, depuis peu de jours un gnome mon ami étant venu me viſiter dans mon palais, ne m'a pas médiocrement étonné en m'apprenant ce qui ſe paſſoit chez Aſtramond ; qu'il avoit retrouvé la princeſſe ſous la figure d'un petit chien noir & blanc, & qu'elle avoit offert de lui prouver ſon innocence en envoyant ſon fils chercher la bague de puiſſance.

L'amour jaloux, la haine & l'ambition ſe ſont réveillés dans mon cœur à ces fatales nouvelles : je n'ai pu voir ſans frémir de rage, que mon frère alloit voir ſon amour heureux, & ſeroit poſſeſſeur de la bague de puiſſance. J'ai voulu m'aſſurer moi-même de la vérité de ce que diſoit le gnome : je me ſuis tranſporté inviſible au palais d'Aſtramond : mais de nouveaux ſentimens ſe ſont élevés dans mon ame, lorſque j'ai vu l'adorable Blanchette. Je l'ai aimée dès le premier moment avec fureur : & peut-être ſerois-je encore chez Aſtramond à m'enivrer du plaiſir de la regarder, s'il ne l'eût changée en pigeon pour éviter les diſtractions que ſa vue auroit pu vous cauſer, & vous faire partir ſans délai pour aller chercher la bague de puiſſance. Qu'eſt-il beſoin que je vous faſſe un plus long récit ? vous ne ſavez que trop le reſte. Mon deſſein étoit d'im-

moler Astramond, la princesse son épouse & vous même, qui êtes le fruit d'un amour odieux, à qui je dois imputer tous les malheurs de ma vie. Je comptois posséder Blanchette, & l'anneau de puissance : tous mes projets sont avortés, tous mes vœux sont trahis, que tardez-vous? vengez-vous : faites périr celui qui a voulu vous perdre. Je te réserve, dit Caressant, un supplice plus cruel. A l'instant il souhaita qu'Astramond, Daïlé & Blanchette parussent : il les vit arriver à l'instant sur un char traîné par des colombes. La princesse avoit tout l'éclat que la jeunesse peut donner à la beauté : les quinze années qu'elle avoit passées sous la figure d'un petit chien n'étant point comptées dans son âge. Caressant se jeta aux pieds d'Astramond & aux siens. Possédez, leur dit-il, la bague de puissance ; elle est à vous ; je ne demande que Blanchette. Astramond & la princesse embrassèrent leur fils, & ne voulurent point abuser de sa générosité. Je ne veux, dit Astramond, vous demander la bague que pour m'en servir un moment pour punir ce traître. Non, dit Caressant, permettez que je vous demande sa grace, il va la mériter. A l'instant touchant le magicien de sa bague : deviens vertueux, lui dit-il : l'effet fut aussi prompt que la parole. Telle étoit la vertu de cet anneau mystérieux : mais Néraor n'en étoit pas plus heureux. Ses remords

le tourmentoient & l'agitoient autant qu'avoit fait sa fureur. Careſſant s'en apperçut au trouble de ſes yeux, & le touchant une ſeconde fois, il lui ordonna d'oublier tout le paſſé.

Alors ſes yeux s'animèrent, ſon viſage devint plus ſerein, ſa phyſionomie plus ouverte, il ſe jeta dans les bras de Careſſant & dans ceux de ſon frère, qui le reçurent avec bonté. Careſſant rendit en même tems la liberté à tous les princes & princeſſes que Néraor avoit enchantés dans ſon palais. Celle qui avoit paru ſous la figure de Blanchette n'ayant point d'amant, fut deſtinée à Néraor, qui étoit devenu digne d'être aimé. Aſtramond & la princeſſe de l'île inconnue voulurent renouveler la cérémonie de leur mariage le même jour que l'on feroit ceux de Careſſant avec Blanchette, & de Néraor avec la princeſſe enchantée. Careſſant voulut que tous ces mariages fuſſent célébrés dans la prairie tranquille, les ſix époux y paſsèrent une vie longue que leur bonheur leur fit paroître courte ; & Careſſant n'employa la bague de puiſſance qu'à rendre plus heureux les bergers qui l'élurent pour leur Roi.

HISTOIRE

DES TROIS FILS D'HALI BASSA DE LA MER; ET DES FILLES DE SIROCO, GOUVERNEUR D'ALEXANDRIE.

LE jeune Néangir avoit passé les années où l'on commence à se connoître soi-même, dans un village éloigné à peu près de quarante lieues de Constantinople. Un vieux musulman nommé Mohamed, vivant dans un état médiocre avec Zinebi sa femme, avoit pris soin de lui pendant ce tems: Néangir se croyoit leur fils.

Il avoit déjà atteint sa dix-huitième année. Il étoit d'une figure aimable, ayant les yeux vifs, la physionomie gracieuse: il paroissoit hardi & déterminé plus qu'il n'auroit dû l'être dans l'état où il avoit été élevé.

Un jour Mohamed & sa femme l'abordèrent en poussant quelques soupirs qui naissoient de la tendresse qu'ils avoient pour lui, & lui déclarè-

rent qu'ils avoient résolu de l'envoyer à Constantinople pour le pousser dans le monde. Il faut que vous nous quittiez, mon cher fils, lui dit Mohamed, en demeurant auprès de nous, vous ne parviendrez à rien. Nous vous avons mis en état de vous avancer, soit à la guerre, soit parmi les docteurs de notre loi; vous avez lu l'alcoran tout entier; nous ne vous abandonnerons pas; donnez-nous de vos nouvelles.

Après ce discours, Mohamed & sa femme donnèrent à Néangir quatre sultanins d'or, l'associèrent à une caravane qui passoit pour aller à Constantinople, payèrent au conducteur ce qu'il falloit pour son voyage, l'embrassèrent encore, & il partit.

Après un voyage qui dura quelques jours, parce que les caravanes ne vont pas vîte, Néangir arriva dans cette grande ville. On a beau avoir de l'esprit, on ne connoît point ce que l'on n'a jamais vu, sur-tout quand on n'en a jamais entendu parler: ainsi le jeune homme n'avoit aucune notion, ni des rues ni des habitans de la ville où il entroit. Il songeoit à cela, lorsqu'il fut abordé par un homme de bonne mine, qui s'approcha de lui d'une façon polie, lui tâta avec la main le haut de son turban, & après l'avoir considéré quelques momens, lui proposa de venir dans sa maison, en lui promettant de lui donner

retraite jusqu'à ce qu'il fût placé. Néangir ne voyant rien de mieux à faire, accepta ses offres & le suivit.

L'inconnu conduisit le jeune homme dans un appartement assez propre, où il trouva une jeune fille d'environ douze ans, qui arrangeoit trois couverts, comme si elle eût deviné que l'inconnu ameneroit compagnie avec lui. Zelide, lui dit l'inconnu, ne vous avois-je pas bien dit que je trouverois quelqu'un pour souper avec nous, & que je l'engagerois à y venir? Vous dites toujours vrai, mon cher père, répondit la jeune fille; vous ne vous êtes jamais trompé, & vous ne trompez pas les autres. Une vieille esclave qui arriva de la ville dans ce moment, servit quelques plats de pilau de différentes couleurs (1), mit trois vases remplis de sorbet sur la table, & se retira.

Pendant le repas, le maître de la maison entretint son hôte de diverses choses, dont Néangir étoit charmé; ce qui l'enchantoit pourtant le plus c'étoit la petite Zelide. Il écoutoit l'inconnu; mais il ne levoit pas les yeux de dessus cette ai-

(1) Le pilau est un ragoût de viande cuite avec du riz: on en fait de diverses couleurs. On fait le jaune en y mêlant du safran, le vert en y mettant des pistaches, &c.: cela réjouit la vue.

mable enfant. Il n'avoit pas tort : elle étoit belle au-delà de toute expreſſion ; ſes yeux noirs & animés d'un feu rempli de modeſtie, paroiſſoient plus grands que ſa bouche, dont l'éclat auroit effacé celui des rubis. Ses cheveux tomboient par boucles ſur une gorge qui ne commençoit que d'éclorre ; & ſon habillement étoit une ſimare verte & or, dont le brillant relevoit encore ſa beauté.

Mon cher père, dit Zelide en héſitant, ce jeune homme me regarde ſans ceſſe ; ſi Hazan le ſait, il ſera jaloux. Non, non, dit l'inconnu, vous n'êtes pas pour ce jeune homme : ne vous ai-je pas dit qu'il eſt deſtiné à votre ſœur Argentine ? je vais bientôt fixer ſon cœur pour elle. A l'inſtant l'inconnu ſe leva, ouvrit une armoire d'où il apporta des fruits & une caraffe de liqueur. Il prit auſſi dans ſa main une petite boîte de nacre garnie d'argent qu'il poſa ſur la table.

S'étant aſſis, il dit au jeune homme : goûtons de cette liqueur, & ſur le champ il lui en verſa dans un verre. Donnez-m'en auſſi quelques goutes, dit Zelide. Non, non, répondit l'inconnu, vous en avez aſſez pris il y a quelques jours & Hazan auſſi. Mais buvez-en donc, dit-elle : ce jeune homme croira que nous lui donnons quelque poiſon ; j'en boirai avec lui, dit l'inconnu ; cet élixir, n'eſt plus dangereux à mon âge comme il l'eſt au vôtre,

L'inconnu après en avoir pris, & lorsque Néangir eut bu ce qui étoit dans son verre, ouvrit la boîte qu'il avoit mise sur la table, & la présenta au jeune homme. Néangir vit avec transport le portrait d'une jeune personne qui paroissoit tout au plus avoir douze ans, & plus charmante que tout ce que l'on peut imaginer. Il demeura comme inanimé à cette vue, & son cœur qui n'avoit jamais éprouvé ce que c'étoit que l'amour, fut saisi de mille mouvemens rapides qui se succédoient incessamment.

Le père de Zelide parut voir avec joie la situation de Néangir; & Zélide en mettant sa main sur celle de son père, lui dit en riant : mon cher père, nous la verrons.

Mais, dit Néangir, expliquez-moi tant de mystères. Pourquoi m'avez-vous conduit ici? Je ne m'en plains pas, vous me recevez comme votre fils. Pourquoi m'avez-vous fait boire de cette liqueur dangereuse qui m'enflamme? Pourquoi me montrez-vous un portrait qui me fait perdre ma raison?

Je vais, lui répondit l'inconnu, vous en expliquer une partie : il ne m'est pas permis de vous dire le reste. Je prends à témoin le ciel & ma chère Zelide, qui est le seul bien que la fortune m'ait laissé, que je ne vous abuse point. Le portrait que vous avez, & dont je vous fais présent,

eſt celui d'une ſœur de Zelide; vous en êtes amoureux, & vous ne ſerez pas inconſtant pour elle. Faites tous vos efforts pour la retrouver; vous vous retrouverez vous-même.

Où la chercher? juſte ciel! dit Néangir, en baiſant la charmante image que l'inconnu lui avoit donnée; vous faites tout le plaiſir & tout le malheur de ma vie! Je ne puis vous en dire davantage, reprit l'inconnu; je vais vous mieux inſtruire, dit Zelide avec vivacité; dès demain achetez une montre d'argent dans le bazar des juifs, à la ſeconde boutique à droite, & lorſqu'il ſera près de minuit..... Elle ne put achever, parce que ſon père lui ferma la bouche avec ſa main, en lui diſant: Ah! taiſez-vous, petite; voulez-vous par votre indiſcrétion vous attirer le ſort de vos malheureuſes ſœurs? Dans le mouvement que fit l'inconnu pour empêcher Zelide de parler, il fit tomber ſur la table la bouteille où étoit la liqueur dont Néangir avoit bu; auſſi-tôt il s'éleva une épaiſſe vapeur qui éteignit les lumières; la vieille eſclave entra en faiſant des cris perçans; & Néangir épouvanté de cette aventure, ſortit dans l'obſcurité.

Néangir paſſa le reſte de la nuit ſur les marches d'une moſquée, où il auroit pu dormir s'il eût eu l'eſprit & le cœur plus tranquilles; mais il étoit agité par les évènemens qui lui étoient

arrivés, & rempli d'amour pour la charmante perſonne dont il avoit le portrait. Cette image étoit gravée ſi profondement dans ſon ame, qu'il croyoit impoſſible qu'elle pût jamais s'en effacer.

Lorſque le jour parut, il ſerra dans la toile de ſon turban, ce portrait qui lui étoit devenu ſi cher; & ſe reſſouvenant des paroles de Zelide, il demanda le chemin du Bazar, & alla à la boutique qu'elle lui avoit indiquée.

Le marchand à qui il demanda une montre, le reçut gracieuſement, & lui en préſenta une qu'il lui choiſit lui-même comme étant la meilleure, & en demanda trois ſultanins d'or. Néangir les lui donna ſans beaucoup marchander; mais le maître de la boutique ne voulut pas lui donner la montre ſans ſavoir où il demeuroit. Je ne ſais, lui dit Néangir, où je dois loger; je ne ſuis ici que depuis hier, & je ne pourrois pas retrouver la maiſon où l'on m'a reçu en arrivant. Eh bien! reprit le marchand, je vais vous conduire chez un bon muſulman, où vous ſerez logé & nourri à merveille & à bon marché; vous n'avez qu'à m'accompagner. Néangir ſuivit, en effet, le marchand; & après avoir paſſé quelques rues, ils entrèrent dans une maiſon où le juif recommanda le jeune homme qui donna d'avance le ſultanin d'or qui lui reſtoit, & y demeura.

Après le dîner, il s'enferma dans ſa chambre,

& voulut revoir le charmant portrait qui occupoit toujours son idée. Il le trouva dans son turban où il l'avoit mis; mais il sentit dans la même toile une lettre qui lui parut être cachetée; il la tira avec précipitation, reconnut le dessus pour être de l'écriture de Zinebi, il l'ouvrit; elle étoit conçue en ces termes :

MON CHER FILS,

« Je vous écris cette lettre que nous avons » mise mon mari & moi dans votre turban; c'est » pour vous avertir que vous n'êtes point mon » fils. Nous croyons que vous êtes né d'un bien » plus grand seigneur que nous, mais qui est » bien loin; vous trouverez dans ce même pa- » quet une lettre, par laquelle il nous menace » bien fort si nous ne vous rendons à lui. Ne nous » écrivez pas, & ne venez pas nous chercher, » cela seroit inutile; vous ne nous trouverez » plus: nous vous aimons toujours bien. Adieu ».

Néangir trouva sous la même enveloppe une autre lettre, d'une main qui lui étoit inconnue; elle contenoit ces mots :

« Perfides, vous êtes sans doute d'intelligence » avec ces cabalistes qui ont enlevé les deux filles

» de l'infortuné Siroco, & qui leur ont ôté le talis-
» man qu'il leur avoit acheté. Vous me retenez,
» mon fils; mais j'ai découvert votre asyle; je vais
» bientôt vous punir de votre crime : j'en jure
» par le prophète ; le tranchant de mon cimeterre
» vous anéantira plus promptement que l'éclair
» ne perce la nuée ».

Le malheureux Néangir, après avoir lu ces deux lettres, où il ne comprenoit pas encore grand'chose, demeura accablé de tristesse. Après quelques réflexions, il entrevit qu'il étoit fils du seigneur qui écrivoit à Mohamed & à sa femme ; mais il ne savoit où le trouver, & étoit bien persuadé qu'il ne reverroit plus ceux qui avoient passé jusqu'alors pour ses parens. Que mon père, s'écrioit-il, est imprudent, d'avoir menacé si-tôt ceux qui prenoient soin de moi! Il falloit venir me retirer de leur maison, & ne pas leur faire une si grande peur, qu'ils m'envoyassent seul, sans asyle, & sans savoir ce que je deviendrois.

Néangir, accablé de ses pensées, sortit pour se dissiper, & ne revint que lorsque la nuit fut entiérement tombée; étant prêt à rentrer, il vit à la clarté de la lune briller quelque chose sur le pas de sa porte; il ramassa ce qu'il voyoit, & trouva une montre d'or enrichie des plus belles pierreries. Il regardoit de toutes parts, pour voir si

elle n'appartenoit à perſonne ; & ſe trouvant ſeul, il la mit dans ſon ſein avec la montre d'argent qu'il avoit achetée le matin.

Ce préſent que la fortune venoit de lui faire, calma un peu les inquiétudes que lui donnoit ſa ſituation ; j'aurai, diſoit-il, de ces bijoux, plus de mille ſequins qui me ſerviront juſqu'à ce que j'aie trouvé mes parens.

Conſolé par cette idée, il ſe coucha tranquillement après avoir mis ſes deux montres ſur l'eſtrade où il ſe préparoit à dormir. S'étant éveillé par haſard au milieu de la nuit, il entendit une voix auſſi douce qu'un timbre d'argent, qui ſembloit ſortir d'une des deux montres (comme elle en ſortoit en effet) qui dit : ma chère Aurore, ma chère ſœur, vous a-t-on montée à minuit? Non, ma fidelle Argentine, répondit une autre voix ; & vous? Moi ? répondit la première, on m'a auſſi oubliée ; quel malheur, il eſt une heure paſſée, nous ne pourrons ſortir que demain de notre priſon. Oui, dit la première voix, en cas que l'on ne nous néglige pas encore comme aujourd'hui ; nous n'avons plus affaire ici, dit Aurore, rendons-nous à notre deſtinée : partons.

Auſſi-tôt le jeune Néangir qui s'étoit levé à moitié, ſurpris d'un ſemblable prodige, vit à la clarté de la lune les deux montres ſauter par terre,

terre, & rouler hors de sa chambre par la chatière (1). Il ouvrit sa porte avec précipitation, courut après sur l'escalier sans pouvoir les atteindre, & elles passèrent par-dessous la porte de la rue. Le jeune homme voulut l'ouvrir; mais elle étoit fermée à clef, il ne put y réussir; il jugea bien à la vivacité des deux montres qui s'enfuyoient, qu'il appelleroit en vain pour se faire ouvrir & pour les suivre, & qu'elles étoient déjà bien loin : il prit le parti de retourner se coucher.

Le lendemain, tous ses malheurs qui s'augmentoient à chaque moment, revinrent à son imagination plus vivement que jamais. Il se voyoit sans parens, sans amis, sans bijoux & sans argent. Une espèce de fureur s'empara de lui, il remit tout en désordre son turban où il avoit trouvé les deux lettres fatales qui avoient commencé à le désespérer; il mit son poignard à sa ceinture, & sortit avec précipitation pour

(1) Les Turcs aiment fort les chats, & il y a par conséquent des chattières dans leurs maisons pour les laisser passer; la raison de leur amitié pour ces animaux, est que Mahomet en avoit un qui, s'étant une fois endormi sur la manche de sa robe, & la prière étant venue, il aima mieux couper sa manche que de réveiller son chat. *Voyez les Voyages de Thevenot.*

courir chercher le marchand qui lui avoit vendu la montre d'argent.

Néangir étant arrivé au Bazar, ne trouva pas d'abord le juif qu'il cherchoit. Il demanda de ſes nouvelles dans la boutique où il l'avoit vu le jour précédent, & où étoit aſſis un homme d'une phyſionomie ſimple, & qui le reçut avec douceur. Il va revenir, dit cet homme à Néangir; il eſt mon frère, & chacun à notre tour nous gardons cette place, tandis que l'autre va en ville faire nos affaires. Ah! quelles affaires? s'écria Néangir; vous êtes le frère d'un trompeur qui m'a vendu hier une montre qui s'eſt enfuie cette nuit; mais je le retrouverai, ou vous m'en répondrez, puiſque vous êtes ſon frère. Que dites-vous? dit le juif en préſence du peuple qui s'étoit aſſemblé. Une montre qui s'enfuit! ſi l'on vous avoit vendu quelque baril de liqueurs, vous pourriez avoir raiſon; mais pour une montre cela eſt impoſſible. C'eſt ce que nous verrons chez le cadi, répondit Néangir. Dans cet inſtant, il apperçut le juif à qui il avoit affaire; & ſans lui donner le tems de l'éviter, il le ſaiſit, & fit ſes efforts pour le conduire chez le juge. Le marchand eut beau réſiſter, la populace aida au jeune homme, & le marchand fut traîné dans la maiſon du cadi.

Pendant ce tumulte, celui que Néangir avoit

trouvé dans la boutique, s'approcha de son frère, & lui dit d'un ton assez haut pour que le jeune homme l'entendît : ah! mon frère, n'avouez rien, où nous sommes perdus tous deux.

Lorsque l'on fut arrivé chez le cadi, & que l'on eut écarté la populace à coups de bâton (1), il écouta d'abord la plainte de Néangir, qui lui parut fort extraordinaire ; il interrogea ensuite le marchand juif qui, au lieu de répondre, leva les yeux au ciel, & s'évanouit.

Le juge, sans l'attendre, dit tranquillement au jeune homme, que ses discours n'avoient aucune apparence, & qu'il alloit faire remener le marchand chez lui. Alors Néangir ne se possédant plus, je vais, dit-il, faire revenir cet homme de son évanouissement, & lui faire avouer la vérité : en disant ces mots, il tira son poignard, & en donna un coup sur la cuisse du juif, qui jeta un cri perçant. Vous voyez, dit le juif au cadi, que ce jeune homme est un furieux, il a perdu la raison, je lui pardonne la blessure qu'il m'a faite ; mais de grâce, seigneur, ordonnez que l'on m'ôte de ses mains.

Dans ce moment le bassa passa par hasard devant la maison du cadi ; & ayant entendu un si grand bruit, il entra pour s'informer de ce qui

(1) C'est la manière de se faire faire place en Turquie.

le causoit. Quand il fut instruit de ce qui s'étoit passé, il regarda Néangir avec attention, & lui demanda avec douceur comment toutes ces choses étoient possibles. Seigneur, lui répondit Néangir je puis vous jurer qu'elles sont vraies, & elles vous paroîtront vraisemblables, quand vous saurez que j'ai été moi-même la victime des secrets cabalistiques de ces sortes de gens qu'il faudroit exterminer de dessus la terre : j'ai été moi-même changé en marmite à trois pieds pendant trois ans, & je ne suis redevenu homme, que lorsque mon couvercle a été entouré d'un turban.

A peine Néangir eut-il achevé ces mots, que le bassa transporté de joie déchira sa robe, & dit, en embrassant Néangir : ah ! mon fils, mon cher fils, est-il possible que je vous retrouve ? Ne sortez vous pas de la maison de Mohamed & de Zinebi ?

Oui, seigneur, répondit Néangir, ce sont eux qui ont eu soin de moi dans mon malheur, & qui, par leurs conseils & leur exemple m'ont rendu dans la suite moins indigne de vous appartenir. Que béni soit le grand prophète, reprit le bassa, qui me rend l'un de mes fils dans le moment que j'osois le moins l'espérer. Vous savez, ajouta-t-il, en s'adressant au cadi, que pendant les trois premières années de mon mariage, j'eus trois fils de la belle Zambac à qui il n'y a que les houris

qui puissent être comparées. Lorsqu'ils eurent atteint l'âge de trois ans, un sage derviche de ma connoissance fit présent à l'aîné d'un tesbuch du plus beau corail (1), en lui disant: gardez ce trésor, soyez fidèle au prophète, & vous serez heureux. Il donna au second, qui est celui que vous voyez, une plaque de cuivre où le nom de l'envoyé de dieu étoit gravé en sept langues différentes, & lui dit que le nom de l'ami du très-haut vous couvre la tête; que le turban, qui est le signe des fidèles croyans, l'accompagne toujours, & vous jouirez d'une félicité parfaite.

Le même derviche donna au troisième un brasselet, qu'il lui mit lui-même à la main droite, & il lui dit: que votre droite soit pure, & que votre gauche ne soit point tachée; conservez ce trésor qui a été formé à Médine, & votre bonheur ne sera point troublé.

Mon fils aîné n'a pas bien observé le précepte du sage derviche. Quels malheurs lui sont arrivés depuis! Son sort est aussi triste que celui du dernier de mes enfans. Pour empêcher que la même infor-

(1) Le tesbuch est une espèce de chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains, divisé en trois endroits de trente-trois en trente-trois grains, par un petit cordon qui en fait la séparation. Les Turcs tiennent ce chapelet à leur main quand ils vont en visite, particuliément quand ils s'approchent des grands.

tune ne tombât sur celui que vous voyez, je l'avois fait élever dans un lieu écarté, sous la garde du fidèle eunuque Gouloucou, tandis que j'étois à combatre contre les ennemis de notre loi. A mon retour, je n'ai plus retrouvé ni Gouloucou, ni mon fils. Jugez depuis ce tems quel a été mon désespoir. Il n'y a que quelques lunes que j'ai appris que ce fils si cher étoit chez un particulier nommé Mohamed, & avec Zinebi sa femme. Je l'avouerai, je les ai cru coupables de son enlèvement. Apprenez-moi, mon fils, de quelle manière vous étiez tombé entre leurs mains.

Seigneur, lui répondit le jeune homme, je ne puis me souvenir des premières années de ma vie. Je vivois dans un château sur le bord de la mer avec un vieil eunuque dont vous me rappellez le nom dans ce moment. J'avois environ douze ans, lorsqu'un jour qu'il me fit sortir pour me promener, nous trouvâmes un homme de la figure de ce juif que vous voyez, qui nous aborda en dansant, & qui nous réjouit infiniment. Mais après cela, je ne sais de quelle manière cette aventure m'arriva; je sentis un étourdissement qui me fit perdre entièrement la tête; je voulus y porter mes mains pour sentir ce que je devenois, elles se changèrent en une anse; enfin, je fus métamorphosé en marmite de cuivre. J'ignore si mon conducteur fut surpris de cette aventure;

mais pour moi, je sais bien que j'en demeurai immobile d'étonnement. Je me sentis enlever au même instant, & je connus que l'on m'emportoit avec précipitation. Quelques jours après sur le soir, autant que je m'y pus connoître, celui qui m'avoit enlevé, me posa à terre auprès d'une haie, & bientôt je l'entendis ronfler auprès de moi. Je résolus de me sauver de ses mains; & pour cet effet, je me glissai du mieux que je pus au travers des épines, & je marchai environ une heure.

Vous ne sauriez concevoir, seigneur, combien il est embarrassant de marcher avec trois pieds, principalement quand on a les jambes aussi roides que je les avois. A chaque pas que je voulois faire, un de mes pieds, s'il étoit devant, labouroit le sable, & s'il se trouvoit derrière, il étoit prêt à me faire tomber sur le nez. Enfin, après bien de la peine, je sentis que j'étois arrivé dans un potager, & je me sauvai au travers des choux. Je résolus de rester en cet endroit, & j'y passai une nuit assez tranquille.

Le lendemain, au lever de l'aurore, je m'apperçus que l'on marchoit auprès de moi; je sentis que l'on me soulevoit & que l'on m'examinoit de tous côtés. J'entendis ensuite la voix d'un homme qui s'approchoit, & qui appeloit une femme du nom de Zinebi. Ah! répondit-elle en m'empor-

tant : Mahomed, mon cher seigneur, je viens de trouver dans notre jardin la plus belle marmitte du monde.

Mohamed, que j'appris par là être le mari de Zinebi, me prit entre ses mains, & me parut très-content de moi. Cela me fit plaisir ; on aime toujours à plaire quand on ne seroit qu'une marmite. Dès ce moment, ces bonnes gens me mirent en usage après m'avoir donné la satisfaction de me bien remplir. J'étois devenu gourmand dès l'instant de ma métamorphose.

Zinebi, selon ce que j'ai connu depuis, n'avoit alors que vingt deux ans, & avoit de la beauté. Si je lui étois utile, de son côté elle avoit de moi un soin tout particulier. C'étoit une grande douceur pour moi d'être écumé tous les matins par une femme aussi aimable qu'étoit celle de Mohamed. Au surplus, le tems de ma métamorphose aura peut-être été (excepté l'honneur que j'aurai d'être votre fils) le tems le plus heureux de ma vie. Je ne travaillois point ; je ne pensois pas à grand'chose. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui n'en font pas davantage pendant tout le tems qu'ils sont au monde, & qui sont très-contens d'eux-mêmes ? J'ai mené ainsi pendant trois ans une vie fort douce avec ces bons musulmans.

Après ce tems, il arriva un matin que Zinebi m'ayant rempli d'un grand filet de bœuf qu'elle

avoit assaisonné, & que m'ayant mis sur un feu modéré, elle eut peur que son ragoût ne s'évaporât. Elle ne trouva rien autre chose pour entourer mon couvercle que le turban de son mari; elle s'en servit pour cet usage, & elle sortit aussi-tôt en fermant sa porte après elle. Dès qu'elle fut partie, le feu qui ne m'avoit point incommodé jusqu'alors, commença à me bruler la plante des pieds. Je me reculai avec bien plus de facilité que je n'avois fait trois ans auparavant, quand je m'étois sauvé dans le jardin de Mohamed; je sentis que je grandissois en un moment: enfin, je me vis redevenir homme.

Après l'heure de la troisième prière, Mohamed & Zinebi rentrèrent. Quel fut leur étonnement de ne plus trouver leur marmite, & de voir un jeune homme qui leur étoit inconnu? Je les instruisis de ce que j'étois, & je leur contai l'histoire de ma métamorphose, à laquelle ils ne vouloient point d'abord ajouter foi; mais ayant pris à part Zinebi, je lui rappelai quelques particularités dont je pouvois seul avoir été témoin. Vous souvenez-vous, lui dis-je, qu'un jour que votre mari étoit sorti, j'avois entendu que vous vous étiez plus parée qu'à l'ordinaire, & qu'il vint un jeune homme que je vous entendis nommer Acanzel, à qui vous dites de ne rien craindre, & que Mohamed ne reviendroit point de tout le jour.

Que vous le fîtes asseoir auprès de vous & (1)....

Zinebi fut assurée que je disois vrai. Il ne serviroit de rien, me dit-elle tout bas, de parler de cela à mon mari; je vais l'assurer que vous ne nous trompez point. Elle parla à son tour en particulier à Mohamed, qui vint m'embrasser, me nomma Néangir, & me dit que j'étois son fils. Il m'a en effet traité pendant deux ans avec autant de bonté, que s'il m'eût donné la naissance, jusqu'au tems que lui & sa femme m'ont envoyé en cette ville. Je vous ai dit, messeigneurs, ce qui m'est arrivé depuis, & voici les deux lettres que j'ai trouvées; voyez si elles vous assureront mieux encore de la fidélité de mes discours.

Tandis que Néangir faisoit son récit, on avoit vu avec étonnement, que le sang qui sortoit de la blessure du juif s'étoit arrêté; & dans ce moment on vit paroître à la porte du divan, une jeune personne que son habillement fit connoître pour une juive. Elle paroissoit d'environ vingt-deux ans, & toute charmante, malgré le désordre où elle étoit. Sa coiffure étoit entièrement dérangée, ses cheveux tomboient par grosses boucles sur ses épaules & sur sa gorge, qui étoit plus qu'à

(1) L'Editeur est au désespoir de ne point rapporter ce que Néangir dit à Zinebi; mais il y a dans cet endroit du manuscrit une lacune d'environ deux pages.

moitié découverte; elle avoit relevé un des côtés de sa robe pour marcher avec plus de facilité; & son visage étoit animé comme celui d'une femme extrêmement agitée. Elle avoit dans une main deux béquilles de bois blanc, & étoit suivie de deux hommes, dont l'un fut reconnu par Néangir, pour le frère de celui qu'il venoit de blesser; & dont il crut reconnoître l'autre pour celui qu'il avoit vu à l'instant de sa métamorphose. Ces deux hommes avoient la cuisse entourée d'une large bande de toile, & étoient appuyés chacun sur deux potences, semblables à celles que la jeune personne tenoit dans sa main.

La belle juive s'étant approchée de celui à qui Néangir avoit donné un coup de son poignard, mit les deux béquilles auprès de lui. Elle le considéra un moment, & le voyant dans la situation où il étoit, elle ne put retenir ses larmes. Ah! malheureux Izouf, lui dit-elle en soupirant, faut-il que votre inclination dangereuse vous fasse des affaires aussi funestes? Voyez dans quel état vous vous êtes mis, ainsi que vos deux frères. Pendant qu'elle parloit de la sorte, les deux hommes qui la suivoient étoient entrés, comme malgré eux, & s'étoient assis sur le tapis de pied, à côté du juif blessé.

Le bassa, le cadi & Néangir furent surpris de cette aventure, & frappés de la beauté de la

juive; ils lui demandèrent qu'elle leur expliquât ce mystère. Messeigneurs, lui dit-elle, vous voyez en moi une fille infortunée, que la passion la plus forte attache malgré elle à l'un de ces trois hommes. Je me nomme Sumi, & je suis fille de Moïzès, un de nos plus fameux rabins. C'est Izaf que j'aime, ajouta-t-elle en montrant celui des deux juifs qui étoit entré le dernier, & malgré son ingratitude, je ne cesserai de l'aimer tout le reste de ma vie. Ennemi cruel de celle qui vous adore & de vous-même, ajouta-t elle en s'adressant à Izaf, instruisez vos juges de tous vos malheurs, & tâchez d'obtenir votre grace & celle de vos deux frères, par votre sincérité & votre repentir.

Pendant que Sumi parloit de la sorte, les trois juifs avoient les yeux baissés, & gardoient un profond silence. Le cadi ayant fait asseoir la belle juive sur une pile de carreaux, & ordonné à Izaf de lui obéir, il raconta ainsi son histoire, qui étoit en même tems celle de ses deux frères.

Histoire des trois juifs jumeaux.

NOUS sommes tous trois jumeaux, fils du célèbre Nathan Ben-Sadi, & de la sage Dizara: notre père nomma l'aîné de nous trois Izif, le second Izouf, & moi qui suis le dernier Izaf.

Il nous instruisit dès notre enfance des plus profonds secrets de la cabale ; & il trouva en nous un génie également porté à ces connoissances, dans lesquelles je puis dire que nous l'emportons sur tous les autres Chaldéens. Comme nous sommes nés sous la même constellation & dans la conjonction des mêmes planettes, non-seulement notre esprit & nos inclinations sont entièrement semblables ; mais la nature a mis entre nous une simpathie si extraordinaire, que lorsqu'il arrive à l'un de nous quelque bonheur, il se répand sur les deux autres ; quand l'un de nous est exposé à quelque infortune, le même malheur arrive en même-tems à ses deux frères ; & si l'un est blessé, nous le sommes tous trois, comme vous le voyez, dans le même instant & de la même manière, quand nous serions éloignés de plus de mille lieues l'un de l'autre.

Enforte donc, dit le cadi, en interrompant Izaf, que si quelqu'un de vous étoit brûlé ou pendu, les deux autres se trouveroient avoir le même sort sans qu'il en coutât de bois ni de corde davantage? Seigneur, lui répondit Izaf, nous n'avons pas encore poussé l'expérience jusques-là ; mais je suis persuadé que cela arriveroit sans difficulté. Je suis bien aise, dit le juge, de savoir cette particularité : continuez votre histoire.

Nous avions perdu notre mère dès notre enfance, poursuivit Izaf ; & lorsque nous eumes atteint l'âge de quinze ans, notre père fut attaqué d'une maladie dangereuse, à laquelle ni les remèdes ordinaires, ni ses secrets ne purent apporter aucun soulagement. Sentant approcher la mort, il nous appela auprès de lui. Mes enfans, nous dit-il, je ne vous laisserai point de grands trésors ; mes richesses ne consistent que dans les secrets dont je vous ai déjà fait part. Vous possedez plusieurs pierres constellées, & vous savez en former vous-mêmes de plus puissantes ; mais il vous manque les trois anneaux des filles de Siroco ; tâchez de les avoir ; mais prenez garde en voyant la beauté de ces trois jeunes personnes, que l'amour ne vous blesse pour elles ; ces jeunes beautés sont d'une religion différente de la vôtre ; elles sont destinées aux trois fils du bassa de la mer ; vous ne pouvez être unis avec elles ; si elles vous inspirent de l'amour, vous serez les plus malheureux de tous les hommes. Pour vous garantir de l'infortune qui vous menace, la fille du rabin Moïsès possede le livre des secrets que son père a tracés lui-même avec l'encre qui a écrit le Talmuld : vous savez qu'elle aime Izaf : elle a plus de pouvoir que vous ; conservez son amitié, & ayez recours à elle.

A peine Nathan-Ben-Sadi eut-il achevé ces

paroles qu'il expira, & nous laissa dans une impatience mortelle de posséder les trois talismans des filles de Siroco. Nous nous informâmes de sa demeure, & nous apprîmes qu'après la fameuse bataille de Lepanthe, où on l'avoit crut mort, il s'étoit sauvé, & qu'il se tenoit caché dans une maison écartée, craignant de payer de sa tête le malheur arrivé à l'armée navale du grand seigneur. Nous apprîmes en même tems que ses trois filles étoient trois prodiges de beauté; que l'aînée se nommoit Aurore, la seconde Argentine & la troisième Zelide.

Le bassa & son fils, entendant ces noms, firent un mouvement de surprise; mais ils ne voulurent pas interrompre Izaf. Nous prîmes le parti, continua le juif, de nous déguiser en marchands étrangers pour approcher de ces trois jeunes personnes. Nous eûmes à crédit les bijoux les plus précieux & les plus dignes de leur plaire; & sous prétexte de leur en vendre quelques-uns, nous fûmes introduits auprès d'elles par un esclave à qui nous fîmes un présent assez considérable.

A leur aspect, nous ne pûmes éviter l'écueil dont Nathan-Ben-Sadi nous avoit tant recommandé de nous garder. Eh! qui auroit pu résister aux attraits qui s'offrirent alors à nos regards? Les trois sœurs étoient assises ensemble sur un

divan ; & il sembloit que leurs charmes différens se prêtassent un mutuel secours. L'incomparable Aurore avoit une simarre de moire d'or ornée des pierres les plus belles. Argentine étoit blonde & portoit une robe de drap d'argent. La jeune Zelide qui me frappa plus que les autres, quoiqu'elle fût encore dans l'enfance, étoit parée d'un habillement de toile de perse du meilleur goût. Quand il n'y auroit eu aucune sympathie entre mes frères & moi, nous aurions été tous trois remplis d'amour dès le même instant.

Parmi les choses curieuses que j'avois prises sur moi, j'avois porté un flacon rempli d'un élixir, dont la vertu étoit de faire naître un amour parfait entre une femme & un homme, aussi-tôt qu'ils en auroient bu l'un & l'autre. C'étoit un présent de la belle Sumi, dont elle avoit fait usage pour moi, & dont je n'avois pas voulu me servir pour elle. Je montrois cette liqueur aux trois belles qui choisissoient parmi nos bijoux ce qui leur plaisoit le plus, & j'avois pris une tasse de cristal pour leur en verser & les engager à en boire, lorsque Zelide, entre les mains de qui j'avois mis le flacon, jeta les yeux sur un papier dont il étoit enveloppé, & s'écria : Ah ! perfides, quelles sont les paroles que je lis. *Ne goûtez de cette liqueur qu'avec celui qui vous est destiné pour époux : tout autre ne veut que vous séduire.* Je portai mes regards

gards sur ce papier & je reconnus l'écriture de Sumi.

Cependant mes deux frères avoient déjà troqué avec Aurore & Argentine quelques-unes de leurs marchandises contre les deux anneaux qu'elles avoient à leur doigt, & qui étoient le premier objet de nos désirs. Dès que les deux sœurs de Zelide furent privées de leurs bagues, nous fûmes dans le dernier étonnement de voir à leur place une montre d'or & une montre d'argent, les plus belles que l'on pût trouver. La vieille esclave qui nous avoit introduits, revint dans ce moment, suivie d'un eunuque noir, & nous annonça le père de Zelide. Nous devînmes tremblans de frayeur. Mes deux frères prirent l'un la montre d'argent, l'autre, la montre d'or qu'ils cachèrent dans leur sein. La vieille esclave, étonnée de ne plus trouver deux de ses maîtresses, arracha le flacon des mains de Zelide qui s'étoit évanouie; & tandis que l'eunuque & elle ne savoient quel parti prendre, nous nous sauvâmes le plus promptement qu'il nous fut possible.

Nous n'osâmes revenir dans la maison où nous logions; nous nous retirâmes chez Sumi que je trouvai toute en larmes, dans la crainte de ne nous plus revoir. Qu'avez-vous fait, malheureux, nous dit-elle? est-ce ainsi que vous avez suivi les conseils de Nathan-Ben-Sadi? Engagée par un

preſſentiment ſingulier, j'ai conſulté ce matin le livre des ſecrets, & j'ai vu que dans cet inſtant vous abandonniez votre cœur à la paſſion funeſte qui doit vous perdre. Ne croyez pas que je l'endure. C'eſt moi qui ai écrit à Zelide la lettre qui l'a empêchée de boire de votre élixir d'amour parfait. Et vous, ajouta-t-elle en s'adreſſant à mes deux frères, vous ne connoiſſez pas encore le prix du vol que vous avez fait en enlevant les deux montres que vous avez. Vous le ſaurez en liſant dans ce livre; mais n'eſpérez pas jouir de vos conquêtes : la connoiſſance que vous allez avoir ne ſervira qu'à vous rendre plus malheureux.

Sumi nous préſenta en effet le livre de Moïsès, & nous y trouvâmes ces paroles : *Si la clef d'or & la clef d'argent montent les deux montres à minuit, elles reprendront leur état pendant toute la première heure du jour. Elles ſeront toujours en la garde d'une femme, & reviendront toujours à elle; c'eſt la fille de Moïsès qui eſt deſtinée à les garder.*

Mes deux frères furent très-ſurpris & extrêmement irrités de ces paroles. Puiſque nous y ſommes forcés, dirent-ils à la fille de Moïsès en lui donnant les deux montres, reſtez en poſſeſſion du tréſor qui nous appartient : du moins vous n'aurez pas non plus qu'elles, le taliſman que nous leur avons enlevé. Ils ſortirent avec dépit en prononçant ces mots : pour moi, je demeurai

auprès de Sumi ; & nous attendîmes la nuit avec impatience, afin de voir la suite de cette aventure.

Lorsque la nuit fut avancée, Sumi monta elle-même les deux montres, & à minuit nous vîmes reparoître la belle Aurore & sa sœur. La fille de Moïsès fut étonnée de l'éclat de leur beauté. Ces deux jeunes personnes sembloient sortir des bras du sommeil. Elles parurent surprises & inquiètes de se trouver dans un lieu qui leur étoit inconu ; & lorsque Sumi leur eut appris toute l'horreur de leur destinée, elles s'embrassèrent en versant un torrent de larmes. La belle Sumi les consola en leur promettant de ne les point abandonner, les assurant que le bonheur le plus parfait succéderoit à leur infortune. Dès qu'une heure fut sonnée, elles redevinrent montres.

Je passai le reste de la nuit chez la fille de Moïsès ; & lorsque le jour parût, je sentis dans mon cœur des mouvemens extraordinaires. Mon ame se rempliſſoit de fureur & de crainte ; un pouvoir inconnu m'entraînoit malgré moi, & me séparoit de Sumi. Ah ! m'écriai-je, je sens que l'on conduit un de mes frères en prison : adieu, trop aimable Sumi, il faut que je le suive.

Je sortis en effet, & je rencontrai Izaf tout effrayé, qui me dit qu'il sentoit les mêmes alarmes que moi, & que sans doute on avoit re-

connu Izouf pour un de ceux qui avoient été chez Siroco. Il me vint sur le champ dans l'idée un moyen de délivrer mon frère. Je dis à Izif de courir après lui, & de tâcher de lui donner un sabre pour se défendre, & moi j'entrai dans un *Bagne* que je trouvai en chemin, & où je savois que plusieurs archers se rassembloient tous les jours pour boire du vin. J'avois de l'argent, & je proposai à neuf ou dix de ces gens de leur donner à chacun deux sequins, s'ils vouloient souffrir que je les battisse à mon gré. Les archers sont extraordinairement avares, & souffriroient tout pour de l'argent. Ils acceptèrent ma proposition avec plaisir, & reçurent leur paiement d'avance. Aussitôt je commençai à fondre sur eux avec un sabre que le maître du *Bagne* me prêta, & tandis que j'accablois de coups ces gens que j'avois payés pour cela, la même chose arrivoit, par sympathie, à mes deux frères, avec ceux à qui ils n'avoient rien donné; je sortis vainqueur d'entre les mains des archers qui m'environnoient, & je trouvai en chemin mes deux frères qui avoient eu, toujours par sympathie, le même bonheur avec ceux qui vouloient les conduire au cachot. Après être échappés de ce danger, & que l'on m'eût beaucoup félicité sur le secret que j'avois trouvé, nous crûmes ne devoir pas rester à Constantinople : & sans dire adieu à Sumi, nous sortîmes de la ville,

Le lendemain, nous apprîmes que l'on avoit détruit notre maison, & pillé tout ce que nous possédions. Cela nous chagrina infiniment; mais vous jugez bien, messeigneurs, que nous n'eûmes garde d'aller nous en plaindre. Il ne nous restoit que ce que nous portions sur nous de bijoux & de marchandises, & les deux bagues des filles de Siroco. Nous résolûmes de nous séparer pour n'être pas si facilement reconnus, & de mener une vie errante.

Quelques jours après je me trouvai sur le bord de la mer aux environs de Constantinople; je vis un vieil eunuque assis à la porte d'un château qui paroissoit isolé; je m'approchai de lui. Il vouloit d'abord m'éviter, mais avec quelques bijoux dont je lui fis présent, je l'apprivoisai de manière qu'il me permit de m'asseoir auprès de lui, & il lia lui-même la conversation. Il me dit qu'il étoit auprès d'un jeune seigneur, fils du Bassa de la mer. Il me dit que depuis long-tems le Bassa étoit absent pour la guerre que l'on avoit alors contre les chrétiens. Il me parla du talisman que son élève possédoit, & dont je connoissois la vertu. Il m'instruisit que ce jeune homme étoit destiné dès son enfance, ainsi que deux frères qu'il avoit, à épouser les filles Siroco, dont il me raconta l'aventure que je savois mieux que lui. A son discours, tout l'amour que le premier moment avoit fait naître

dans mon cœur pour Zelide, se ralluma & m'enflamma de jalousie : Quoi ! dis-je en moi-même, c'est peut-être cet enfant qui lui est destiné ; c'est peut-être avec lui que Zelide doit boire de l'élixir d'amour parfait. Il faut rompre un projet aussi funeste pour moi.

Je résolus d'enlever le fils du Bassa, & pour réussir dans ce dessein, il me vint dans l'esprit de contrefaire l'insensé. Je commençai à chanter & à sauter de toute ma force. Je proposai à l'eunuque de faire venir son élève, & je l'assurai que je le divertirois infiniment. Le vieil esclave alla chercher le fils du Bassa, & je continuai de danser devant lui. Le jeune homme se réjouissoit de voir les tours que je faisois, & l'eunuque rioit de toute sa force. Je lui proposai, ainsi qu'au jeune homme, de leur apprendre l'exercice que je faisois, ils y consentirent ; l'eunuque fut bientôt si fatigué, qu'il fut obligé de cesser ; & le jeune homme étoit tout en eau. Je demandai à l'esclave qu'il allât chercher de quoi boire ; & tandis qu'il étoit rentré, je profitai de cette circonstance pour conseiller au jeune homme d'ôter la toile de son turban, qui lui chargeoit trop la tête. Il suivit mon avis, & aussi-tôt il fut changé en une marmite dont je me saisis, & que j'emportai en courant si vîte, que l'eunuque qui ressortit à l'instant ne put m'atteindre. Je vis de loin que le vieil esclave déses-

péré de ne plus revoir son élève, se précipita dans la mer, d'où je ne me donnai pas la peine de l'aller retirer.

Dans cet endroit le Bassa interrompit le juif pour s'écrier : Ah ! sage Derviche, vous aviez bien raison, dès que la plaque de cuivre n'a plus été accompagnée du signe des fidèles croyans, mon fils n'a plus été. Et vous, malheureux, continua le Bassa en s'adressant à Izaf, voyez ce jeune homme, n'est-ce pas lui dont votre malice a causé le malheur ? Je crois le reconnoître, dit Izaf ; mais puisqu'il a repris sa première forme, je ne suis plus si coupable que je croyois l'être. Je marchai pendant quelques jours, continua le juif, avec le butin que j'emportois, & je m'éloignois de Constantinople, lorsqu'un soir je me trouvai accablé de lassitude, quoique je n'eusse pas fait pendant la journée un chemin fort considérable. Je me sentois le corps froissé comme si j'eusse reçu plusieurs coups. Je me couchai sur l'herbe auprès d'un jardin, après avoir mis ma marmite auprès de moi, & je m'endormis. Mon sommeil fut troublé par mille inquiétudes. Tantôt je sentois la gaieté se répandre dans mon ame, quelquefois la crainte s'en emparoit ; un moment après succédoit la tristesse. Enfin à mon réveil je ne vis plus ma marmite auprès de moi ; je me trouvai en

simple caleçon, & je reconnus mes deux frères qui dormoient à mes côtés dans le même état auquel j'étois.

Ils s'éveillèrent; je leur demandai en tremblant s'il savoient pourquoi nous étions tous trois dans cette situation. Hélas! répondit Izouf, après nous avoir considérés tous deux & avoir porté ses regards sur lui-même, je le vois, nous sommes ruinés: Ah! quelle malheureuse aventure! Je le pressai de m'instruire de ce qui leur étoit arrivé. Ces jours derniers, me dit Izouf, mon frère & moi, nous étions plus contens qu'à l'ordinaire; apparemment qu'il vous étoit arrivé quelque fortune que par sympathie, comme vous savez que cela nous arrive toujours, nous partagions avec vous. Cela étoit vrai, lui répondis-je; il y a quelques jours que j'avois enlevé le fils du Bassa de la mer, que j'avois fait changer en marmite. Eh bien, continua mon frère, hier, comme nous voyagions gaîment, nous avons passé auprès d'un Caravanserail où nous avons entendu que l'on chantoit des chansons, que l'on faisoit de grands éclats de rire, enfin où nous avons vu tous les signes d'une joie complette. Nous sommes entrés, & nous avons trouvé quelques turcs qui avoient avec eux des danseuses de Circassie d'une extrême beauté: il y en avoit deux parmi elles dont les traits étoient incomparablement au-

dessus de l'éclat des autres. Nous avons été bien reçus, & on nous a fait asseoir à table pour boire du vin que l'on versoit avec profusion. On nous avoit placé auprès des deux plus belles circassiennes dont les prévenances nous charmoient. Les hommes qui étoient avec elles n'en marquoient aucune jalousie. Après avoir passé quelque tems dans les plaisirs, une des deux belles circassiennes a dit à sa compagne : leur frère a dansé, il faut qu'ils dansent aussi. Nous ne comprenions pas ce que ces deux femmes vouloient dire. Je l'entends fort bien, dis-je à mon frère ; j'ai dansé lorsque j'ai voulu enlever le fils du bassa: c'est apparemment cela qu'elle vouloit dire, me répondit Izouf ; car aussi-tôt ces deux femmes nous ont pris par la main, & nous ont fait danser avec une vivacité étonnante. Quelque tems après, nous étant remis à table, & ayant repris du vin plus violent que le premier, la vapeur de cette boisson nous a monté à la tête ; les hommes qui étoient avec les circassiennes, ont tiré leur sabre, & nous ont menacé de nous tuer. Le vin & la lassitude nous avoient tellement affoiblis que nous ne pouvions nous défendre : nous nous sommes ou évanouis ou endormis, & nous nous trouvons ce matin auprès de vous, dans l'état où vous nous voyez : on nous a dépouillé de tout ; mais ce que nous devons le plus regretter, ce sont les deux

talismans des filles de Siroco que nous avions fait monter en cachette pour les déguiser, & que nous portions sur nous.

Après avoir déploré quelque tems notre infortune, nous ne trouvâmes point de meilleur parti à prendre, que celui de revenir à Constantinople, où nous jugions bien que l'on ne nous chercheroit plus, & de recourir aux bontés de Sumi. Nous nous mîmes en chemin, & après avoir souffert la faim & éprouvé bien des fatigues, nous arrivâmes chez cette aimable fille. Elle fut attendrie, sans être surprise de l'état où elle nous voyoit; elle avoit lu nos malheurs dans le livre de Moïsès. Comme sa fortune ne lui permettoit pas de nous donner de grands secours, nous lui proposâmes de vendre tous les matins la montre d'argent, en quoi la belle Argentine avoit été changée. Vous savez, lui dîmes-nous, que tous les jours elle reviendra vous trouver, à moins que la clef d'argent ne la monte à minuit; ainsi vous ne courez pas risque de la perdre. Sumi y consentit, à condition que nous nous informerions toujours de la demeure de celui à qui nous la vendrions, pour qu'elle pût y porter sa sœur Aurore, & qu'Argentine ne se trouvât pas seule en cas que l'on songeât par hasard à la monter à l'heure marquée. Depuis ce tems nous faisons ce commerce, qui nous fournit à chacun un sultanin

par jour, & les deux filles de Siroco n'ont point encore manqué de revenir ſous la garde de Sumi. Hier Izouf vendit la montre d'argent à ce jeune homme; & le ſoir quand il le vit prêt à rentrer, il mit par ordre de Sumi la montre d'or ſur le pas de ſa porte. Apparemment (continua Izaf en s'adreſſant à Néangir) vous avez négligé de les monter, car elles ſont revenues de grand matin.

Quel déſeſpoir pour moi, dit Néangir! Si j'avois eu plus de préſence d'eſprit, j'aurois vu l'adorable Argentine, dont le portrait ſeul m'a charmé. Ce n'eſt pas votre faute, dit le cadi, vous n'êtes pas ſorcier. Par le fleuve de lait qui coule dans le paradis, iroit-on deviner qu'il faut monter ſa montre à pareille heure? Mais ce qu'il y a à faire, c'eſt que je vais obliger ce marchand à vous la rendre, & ce ſoir vous ne l'oublierez pas. Il ne nous eſt pas poſſible de la rendre aujourdhui, dit Izouf, elle étoit déjà livrée ce matin, avant que ce jeune homme vînt nous trouver. Eh bien, dit le Juge, vous rendrez l'argent : n'eſt-ce pas trois ſultanins d'or que ce jeune homme vous a donnés? Le juif fort content du jugement du cadi, fouilloit déjà dans ſa poche pour les rendre, quand Néangir, qu'une pareille déciſion impatientoit, s'écria : il s'agit bien de mon argent. C'eſt l'adorable Argentine que je demande : ſans elle, tout eſt inutile pour moi. Mon cher cadi, dit le Baſſa, ne voyez-

vous pas que vous n'avez pas raison, & qu'un tréſor tel que celui que mon fils a perdu n'a point de prix. Seigneur, lui répondit le juge, vous avez plus d'eſprit & d'autorité que moi : prononcez ſur cette affaire, car pour moi je n'y connois plus rien. J'y conſens, dit le Baſſa : venez mon cher fils, venez dans mon *Haram :* ne nous quittez pas, charmante Sumi : que l'on y conduiſe les trois frères; j'eſpère que dans peu nous ſerons tous contens.

Mais, ſeigneur, reprit le juge, prenez garde qu'un de ces trois hommes ne nous échappe; il iroit peut-être donner de l'argent à quelque baſſa ou à quelque cadi pour ſe laiſſer acabler de coups, & nous nous trouverions aſſommés par ces deux frères qui lui reſſemblent ſi fort, ce qui arrive à l'un arrive aux autres. Seigneur, répondit Izouf, vous n'avez rien à craindre de ſemblable; quand les cadis prennent de l'argent, ce n'eſt pas pour ſe laiſſer battre. Repoſez-vous ſur moi du ſoin de tout, dit le baſſa : je ſuis plus intéreſſé qu'un autre à voir la fin de cette aventure.

Le baſſa ſe leva en diſant ces mots, & on laiſſa le cadi juger des affaires moins difficiles. Le baſſa fit monter ſon fils ſur un cheval de main, ainſi que la belle juive; il étoit entr'eux; & les trois juifs conduits par les eſclaves du baſſa, ſuivoient lentement appuyés ſur leurs béquilles.

Quand le cortège fut prêt à entrer chez le Bassa, on vit sur un banc de pierre qui étoit près de la porte, deux femmes assises, dont on ne pouvoit connoître les traits, parce qu'elles étoient couvertes d'un voile; on ne laissoit pas de voir à leur taille & à leur air, qu'elles étoient dans la première jeunesse; elles étoient habillées de la manière la plus galante; leur caleçon étoit de satin brodé d'argent, & elles avoient des pabouches du levant, d'une finesse extraordinaire, l'une d'elles tenoit sur ses genoux un sac assez grand de taffetas couleur de rose, lié de rubans verts, dans lequel il y avoit quelque chose qui paroissoit remuer. Ces deux jeunes femmes se levèrent à l'approche du Bassa pour s'avancer auprès de lui, & celle qui portoit le sac lui dit: mon bon seigneur, achetez notre sac & ce qui est dedans, sans le voir: combien voulez-vous le vendre, dit le Bassa; trois cens sequins, répondit l'inconnue; le Bassa se mit à rire de la proposition & passa sans lui répondre; vous ne vous repentirez pas du marché, reprit l'inconnue; peut-être que demain nous reviendrons, vous en donnerez quatre cens sequins, & si ce n'est qu'après demain, nous en aurons cinq cens; il augmentera de cent sequins par jour, allons, dit l'autre femme voilée, en tirant sa compagne par sa robe, ne nous amusons pas davantage; il pourroit crier, & notre secret seroit

peut-être découvert. A ces mots les deux jeunes personnes s'éloignèrent, & on les eut bientôt perdues de vue.

Néangir, à qui il étoit arrivé des choses qui n'arrivent à personne, étoit celui que cette aventure auroit le plus frappé, s'il n'eût été entiérement occupé de sa chère Argentine; les autres crurent simplement que ces deux femmes étoient folles, & entrèrent dans le palais sans y faire beaucoup d'attention.

On laissa les trois juifs sous la garde de quelques esclaves, dans un sallon qui étoit dans une avant-cour. Néangir qui étoit entré dans l'intérieur du Haram avec son père & la juive, fut étonné de la magnificence qui s'offroit à ses regards; les meubles & les tapis précieux paroient des chambres où l'or brilloit de tous côtés sur les plafonds & sur les lambris; plusieurs femmes esclaves de diverses nations, étoient assises sur des piles de carreaux, & un grand nombre d'eunuques debout les bras croisés sur la poitrine, attendoient en silence les ordres de leur maître, prêts à les exécuter au premier regard.

Au fond de la salle, sur une estrade, étoit une femme d'environ trente-cinq ans, d'une beauté extraordinaire, malgré l'abattement où elle paroissoit: elle étoit presque couchée, & avoit sa tête sur le dedans de sa main; dès que la Bassa

parut, toutes les femmes se levèrent avec respect : incomparable Zambac (dit le Bassa en s'adressant à celle qui s'étoit levée de dessus l'estrade) douce lumière de ma vie, félicitez-moi ; voici votre fils que j'ai retrouvé aujourd'hui après qu'il vous a coûté tant de pleurs. Zambac tressaillit à ce discours : mon souverain & cher seigneur, dit-elle au Bassa, puissiez-vous surmonter tous les ennemis de notre invincible sultan ; & quand l'ange de la mort aura fermé vos yeux, puissiez-vous être aimé de la plus belle des houris pour le présent que vous me faites.

Néangir connoissant par ces discours que Zambac étoit sa mère, s'étoit prosterné à ses genoux.

Zambac lui prit la tête entre ses mains & la baisa : que toute ma maison partage ma joie (reprit le Bassa) que l'on avertisse mes deux fils, Ibrahim & Hassan, qu'ils viennent embrasser leur frère : Hélas ! seigneur, dit Zambac, ne vous souvenez-vous plus que c'est l'heure ; Hassan pleure sur sa main & Ibrahim cherche. Que le grand prophète soit loué à jamais, dit le Bassa, il faut les laisser faire ; mon fils, ajouta-t-il, en s'adressant à Néangir, nous les verrons ce soir.

Pardonnez, seigneur, dit la belle Sumi, si je vous demande l'explication de ce mystère : je

pourrai vous servir ; & le livre des secrets que je possède pourra m'en découvrir quelqu'un qu'il vous sera avantageux de connoître : charmante Sumi, dit le Bassa, je vous devrai la félicité de ma vie : venez avec moi dans leur appartement ; la vue de mes deux malheureux fils vous en apprendra plus que mes discours ne pourroient faire.

Sumi & Néangir ayant suivi le Bassa, entrèrent dans un grand sallon où ils trouvèrent deux jeunes gens de la figure la plus aimable ; l'un paroissoit avoir dix-neuf ans, & l'autre dix-sept ; le plus jeune étoit assis auprès d'une table, sur laquelle il étoit penché, & avoit le front appuyé sur sa main droite qu'il arrosoit de ses larmes. Le jeune homme ayant levé les yeux un moment quand le Bassa étoit entré, Néangir & la belle Juive virent avec étonnement que la main qu'il baignoit de ses pleurs étoit d'ébène. La tristesse du jeune homme parut redoubler à l'espect de ceux qui le regardoit ; il remit les yeux sur sa main en poussant un profond soupir ; & ses larmes recommencèrent à couler avec abondance.

L'autre jeune homme étoit occupé à ramasser avec activité des grains de corail qui étoient dispersés dans le sallon sous les tables & sous les meubles ; il les arrangeoit les uns auprès des autres sur la même table où le premier jeune

homme

homme étoit appuyé. Néangir & Sumi remarquèrent qu'il en avoit déjà rassemblé quatre-vingt-dix-huit ; mais que lorsqu'il paroissoit satisfait de les voir réunis, tout étoit sauté de dessus la table, & s'étoit répandu dans tous les coins du sallon où le jeune homme alloit les ramasser de nouveau.

Vous voyez, dit le Bassa, quel est le sort de mes malheureux fils : l'un cherche pendant trois heures du jour les grains que vous voyez, & l'autre dont la main droite est devenue noire, pleure pendant le même tems l'accident qui lui est arrivé, sans que j'aie pu savoir quelle est la cause de leur infortune.

Ne restons pas en ce lieu plus long-tems, dit Sumi ; il semble que notre présence aigrisse leur douleur ; permettez-moi d'aller chercher le livre des secrets ; il nous découvrira sans doute d'où vient le malheur qui les accable, & nous apprendra quel remède on peut y apporter. Le Bassa suivit le conseil de la belle Juive ; mais Néangir vit avec une peine extrême la résolution où cette aimable personne étoit de les quitter. Si Sumi nous laisse, dit-il au Bassa, je ne pourrai voir ma chère Argentine, cette nuit, qu'elle doit la venir retrouver avec la belle Aurore ; je languis d'impatience jusqu'à ce moment, & je mour-

rai de douleur s'il se passe sans que je possede l'objet de mon amour.

Rassurez-vous, dit Sumi, vous me reverrez avant la nuit; je vous laisse en ôtage mon cher Izaf; pourrez-vous craindre que je vous abandonne? Néangir conduisit la belle Juive jusqu'à la dernière porte du Haram; elle voulut voir encore les trois juifs avant que de sortir: Néangir à sa prière ordonna aux esclaves de son père de ne les laisser manquer de rien; & sur-tout d'avoir un soin particulier de l'amant de Sumi.

A peine la belle Juive avoit-elle quitté Néangir, qui étoit dans le vestibule où étoient les trois juifs, qu'il vit entrer un homme qui étoit conduit par une vieille esclave.

Néangir ne reconnut pas d'abord celui qui entroit pour le même inconnu qui l'avoit reçu chez lui il y avoit deux jours, parce qu'il avoit changé d'habillement. Il étoit vêtu d'une robe magnifique doublée de zamour; il portoit un turban orné d'une aigrette de plumes de héron (1) &

(1) L'auteur mahométan parle de cette plume, pour marquer que le guerrier avoit le commandement des armées; lorsque l'empereur turc donne le commandement à quelqu'un, il le présente à ses troupes en disant à haute voix: *voilà votre général.* Les soldats restent dans le silence jusqu'à ce que l'empereur ait détaché une des trois aigrettes de

un sabre garni de pierreries ; mais Néangir reconnut la vieille esclave pour la même qu'il avoit vue chez l'inconnu, & qui servoit la jeune Zelide : seigneur (dit la vieille esclave au guerrier qu'elle conduisoit) je ne me suis point trompée, je les ai bien reconnus, quand je les ai suivis depuis la maison du cadi jusqu'en ce palais ; ce sont eux-mêmes ; frappez & vengez-vous.

Aussi-tôt le visage de l'inconnu parut enflammé de colère ; il mit le sabre à la main, & alloit fondre sur les trois juifs, quand il fut retenu par Néangir & par les esclaves du Bassa. Qu'allez-vous faire, seigneur, lui dit Néangir ? Voulez-vous attaquer des gens à qui le Bassa donne un asyle dans sa maison ? Ah ! mon fils, dit le guerrier, le Bassa protège-t-il des malheureux qui m'ont privé de ce que j'avois de plus cher au monde ? Il ne les connoît pas sans doute, s'il leur donne une retraite, & il ne vous connoît pas vous-même. Il les connoît, Seigneur, répondit Néangir, & il sait que je suis son fils ; venez, que je vous présente à lui, il calmera le courroux qui vous transporte.

L'inconnu & la vieille esclave suivirent Néan-

plumes de héron qui sont sur son turban, & que le général l'ait attachée sur le sien. Aussi-tôt les soldats, avec acclamation, mettent la main sur leurs têtes, pour marquer qu'ils sont prêts à suivre ses ordres.

gir dans l'intérieur du palais & trouvèrent le Baſſa qu'on avoit déjà inſtruit de la violence que l'on vouloit faire chez lui. Quelle fut la ſurpriſe de Néangir, quand il vit ſon père embraſſer ce guerrier avec toutes les marques de la joie la plus vive! Quoi! c'eſt vous, mon cher Siroco, dit le Baſſa; vous que l'on avoit cru perdu dans cette malheureuſe journée, où les ennemis de notre loi furent les vainqueurs (1)? Mais dans quel état vous offrez-vous à mes yeux, d'où vient ce viſage animé du même feu dont il étoit enflammé, lorſque vous combattiez pour notre ſouverain ſultan? Appaiſez votre colère, & prenez de plus douces eſpérances : j'ai déjà retrouvé mon fils que vous voyez; quel préſage de notre bonheur!

Le Baſſa à ces mots ayant fait aſſeoir Siroco : je ne doutois pas, dit le dernier, que vous n'euſſiez bientôt le plaiſir de revoir un fils ſi cher; il y a quelques jours que notre ſouverain prophète m'apparut en ſonge, environné d'une lumière éclatante; il me dit : ne manquez pas d'aller

(1) L'auteur turc a dit ci-deſſus dans l'hiſtoire des juifs, que c'étoit lors de la bataille de Lepanthe. Cette bataille fut donnée le 7 Octobre 1571, ſous le règne de Selim II. Tous les hiſtoriens atteſtent que Siroco, gouverneur d'Alexandrie, y fut tué auſſi bien qu'Hali Baſſa de la mer, dont il eſt parlé ici; mais il faut qu'ils ſe ſoient trompés, puiſque notre auteur dit le contraire.

demain à l'heure du coucher du soleil, à la porte du côté de Galata ; vous y trouverez un jeune homme que vous conduirez chez vous ; c'eſt le ſecond fils du Baſſa de la mer votre ancien ami : pour ne vous pas tromper, portez vos doigts ſur le haut de ſon turban, vous ſentirez la plaque de cuivre où mon nom eſt gravé en ſept langues différentes. J'ai ſuivi les avis du prophète, continua Siroco, & j'ai trouvé en effet ce jeune homme ; j'ai été charmé de lui, & c'eſt avec un plaiſir extrême que je l'ai rendu amoureux d'Argentine dont je lui ai donné le portrait ; mais lorſque je m'applaudiſſois de la conquête que ma fille avoit faite, & que je reſſentois par avance le plaiſir de vous rendre votre fils, quelques gouttes de l'élixir d'amour parfait ſe ſont répandues ſur la table, & ont cauſé une vapeur obſcure pendant laquelle il m'a laiſſé. Ce matin, cette eſclave que vous voyez, eſt venue me dire qu'elle avoit reconnu les traîtres qui m'ont enlevé mes deux filles ; j'ai volé à la vengeance ; mais puiſque vous m'aſſurez qu'elle ſeroit inutile, je veux ſuivre vos conſeils & m'en remettre à la deſtinée.

Croyez qu'elle nous ſera favorable, dit le Baſſa ; nous ſommes preſque aſſurés d'avoir cette nuit la montre d'or & la montre d'argent. Envoyez dans ce moment chercher la jeune Zelide ;

qu'elle vienne dans les bras de Zambac dont elle ſera bientôt la fille, partager le plaiſir de revoir deux ſœurs qu'elle aime ſi tendrement. Siroco fit ſigne à ſon eſclave d'obéir; & elle partit.

Dans ce moment Ibrahim & Haſſan, dont la peine étoit finie pour ce jour-là, parurent & embraſsèrent Néangir que le Baſſa leur fit connoître. Il ſembloit que chacun eût oublié ſes chagrins. Néangir que ſon amour occupoit ſans ceſſe, auſſi-bien que ſon frère Haſſan, qui avoit pris comme lui de l'élixir d'amour parfait, étoit rempli des plus flatteuſes eſpérances. On avoit annoncé à Ibrahim que la fille de Moïzès alloit apporter le livre des ſecrets où l'on pourroit en trouver quelqu'un pour l'empêcher de chercher pendant le reſte de ſa vie; le repas que l'on ſervit fut animé par la joie que donnoit à chacun une ſi douce attente.

Après que l'on ſe fut repoſé quelques heures, on vit paroître la belle juive qui portoit le livre de Moïzès. Elle l'ouvrit en diſant à Haſſan : venez, & voyez vous-même votre deſtinée. On trouva en effet ces paroles écrites en Hébreu : *la main droite a été noircie, & eſt devenue d'ébène, pour avoir touché du lard d'un animal impur, en pétriſſant la galette de l'eſclave chrétienne; elle reſtera ainſi juſqu'à ce que le dernier de la race de l'animal impur ait été noyé dans la mer.*

Hélas! dit Haſſan, je m'en ſouviens : une eſclave de Zambac faiſoit un gâteau ; elle m'avertit de n'y pas toucher, parce qu'il étoit fait avec du ſain-doux ; malgré ſa défenſe, j'y portai la main ; auſſi tôt elle devint telle que vous la voyez. Ah! ſage Derviche, s'écria le Baſſa, vous aviez bien raiſon ; dès que mon fils a négligé le précepte que vous lui aviez donné en lui faiſant préſent du bracelet, il en a été ſévèrement puni, mais ajouta-t-il, en s'adreſſant à Sumi, où trouver le dernier de la race de l'animal immonde qui a cauſé le malheur de mon fils ? Liſez, dit Sumi ; après avoir tourné quelques feuillets, le Baſſa vit ces paroles : *le petit cochon noir eſt dans le ſac de taffetas couleur de roſe, que portent les deux danſeuſes Circaſſiennes.*

A ces mots, le Baſſa au déſeſpoir ſe laiſſa tomber ſur un ſopha. Ah! dit-il, c'eſt le ſac que les deux inconnues vouloient ce matin me vendre trois cens ſequins ; ce ſont apparemment ces deux femmes qui ont fait danſer Izif & Izouf, & qui leur ont pris les deux taliſmans des filles de Siroco ; elles ſeules auroient pu finir tous nos malheurs ; qu'on les retrouve ; je leur donne la moitié de mes tréſors. Ah! Ciel! que je ſuis malheureux de les avoir laiſſé partir!

Tandis que le Baſſa exaloit ainſi ſes regrets, Ibrahim avoit ouvert à ſon tour le livre. Il rougit

en y voyant ces mots : *le tesbuch a été défilé pour jouer à* PAIR ET NON : *le maître a voulu tricher & en escamoter un grain ; le tesbuch n'a plus été complet : que l'infidèle musulman cherche le corail qui manque.*

O Ciel ! dit Ibrahim, je rappelle à ma mémoire cette malheureuse aventure ; j'avois coupé le fil de ce chapelet fatal, & je jouois avec la belle Aurore ; je tenois les quatre-vingt-dix neuf grains dans ma main, elle devina *non ;* j'en laissai tomber un pour gagner, il fut *pair*, & elle perdit : j'ai eu beau chercher depuis, je n'ai jamais pu retrouver le grain que j'ai laissé échapper.

Ah ! sage Derviche, s'écria le Bassa, vous aviez bien raison : dès que le tesbuch que vous lui aviez donné n'a plus été complet, mon fils en a porté la peine : mais, reprit-il, le divin livre de Moïsès ne peut-il pas nous enseigner comment mon fils sera délivré du tourment qu'il endure chaque jour ? Ecoutez, dit Sumi, voici ce que je lis : *le grain de corail est tombé dans le cinquième pli de la robe de moire d'or :* quel bonheur, dit le Bassa, nous reverrons bientôt la belle Aurore : ne manquez pas, mon fils, de chercher dans le cinquième pli de sa robe, c'est d'elle sans doute que le livre des secrets entend parler.

La belle juive referma le livre de Moïsès, & dans ce moment parut la vieille esclave de Siroco,

accompagnée de plusieurs eunuques qui conduisoient la jeune Zelide. Cette aimable enfant étoit ce jour là plus belle encore que Néangir ne l'avoit trouvée lorsqu'il avoit soupé avec elle. L'espérance de revoir son cher Hassan, avoit augmenté ses charmes. Dès que ce tendre amant la vit paroître, il se jeta à ses genoux & lui baisa la main. Seigneur, dit-il au Bassa, pardonnez-moi mes transports : vous savez quelle est la force de l'élixir d'amour parfait dont j'ai goûté avec la belle Zelide, je n'avois pas besoin d'en prendre pour l'adorer, sa beauté seule suffisoit pour me rendre l'amant le plus passionné, mais ces deux charmes réunis lui ont donné toute mon ame. Pourquoi voulez-vous me faire languir plus longtems? Ordonnez que nous soyons unis dans ce moment par des nœuds éternels.

Mon fils, y songez-vous, dit le Bassa? Lorsque l'infortune de vos deux frères dure encore, & qu'il est incertain quand elle finira, voulez-vous être seul heureux? Que dis-je? pouvez-vous l'être, & avez-vous jamais entendu parler que quelqu'un se soit marié ayant une main d'ébène? Attendez du moins que le petit cochon noir soit noyé. Oui, mon cher Hassan, dit Zelide, notre plaisir en sera plus parfait quand mes deux malheureuses sœurs auront repris toute leur beauté. J'ai apporté le flacon d'amour parfait pour en faire boire avec elles

à vos deux frères. Les liens les plus charmans nous uniront tous ensemble. En disant ces mots, elle présenta au Bassa la bouteille qu'elle prit des mains de la vieille esclave, & le Bassa la fit enfermer en sa présence.

Zambac, qui n'avoit jamais vu Zélide, étoit enchantée de ses grâces & de son esprit, elle ne cessoit de l'accabler de ses caresses. Comme le soir étoit prêt à venir, on descendit dans les jardins du Bassa pour prendre le frais. Leur aspect charmoit les regards, & mille fleurs les plus rares répandoient un parfum délicieux. On admiroit sur-tout plusieurs terrasses à perte de vue, qui formoient des espèces de degrés qui descendoient jusqu'au bord de la mer.

La belle Zambac choisit la terrasse la plus basse pour se reposer, & toute la compagnie se plaça sous un cabinet de jasmins qui étoit à l'extrémité (1) : à peine y fut-on assis, que l'on fut étonné d'entendre au travers du mur que quelqu'un parloit avec véhémence. Ingrates, disoit un homme, après que depuis cinq ans je vous ai aimées avec la passion la plus vive, je ne puis espérer de vous que des rigueurs! Voyez vous-

(1) Quand les turcs sont au bout d'une allée, ils n'en reviennent pas, comme nous, pour y retourner; quand ils y ont été une première fois, ils disent qu'ils n'y ont plus affaire.

même l'injure que vous venez de me faire. Il faut me bannir entiérement du monde ; & cette caverne où nous sommes n'eſt plus aſſez obſcure pour me cacher aux yeux de tous les humains.

Chacun prêtoit toute ſon attention ; & on n'entendit que de grands éclats de rire pour toute réponſe. Ah ! perfides, reprit la même voix que l'on avoit entendue ; après tant de bienfaits, devois-je appréhender de ſemblables mépris ? Eſt-ce là ce que vous m'aviez promis quand je vous ai fait avoir les taliſmans de beauté ? Hélas ! ils n'ont fait que vous engager à me quitter & à me trahir ; & lorſque je vous ai retrouvées, vous me faites l'affront le plus ſenſible : eſt-ce là le prix que je devois recevoir après vous avoir donné moi-même le petit cochon noir qui peut vous faire une fortune éclante ?

La ſurpriſe & la curioſité de tout le monde redoubla à ces paroles. Le Baſſa ordonna auſſi-tôt que l'on abattît le mur qui le ſéparoit de la voix qu'il venoit d'entendre. Tous ſes eſclaves vinrent, & ſon ordre fut bientôt exécuté ; mais on ne trouva plus l'homme qui avoit parlé ; on vit ſeulement deux jeunes perſonnes d'une beauté parfaite qui, ſans paroître allarmées le moins du monde de ce qui leur arrivoit, s'avancèrent légérement, & vinrent preſque en danſant ſur la terraſſe où l'on étoit. Elles étoient accompagnées

d'un vieil eunuque que le Baſſa reconnut pour Gouloucou, à qui il avoit laiſſé le ſoin de Néangir avant qu'il fût changé en marmite.

Dès que cet eſclave reconnut le Baſſa, il ſe proſterna le viſage contre terre. Otez-moi la vie, dit-il; je dois recevoir la mort pour avoir laiſſé perdre votre fils; mais ma faute n'a pas été un crime & ne mérite pas de grands ſupplices. Levez-vous, Gouloucou, dit le Baſſa: j'ai retrouvé mon fils; votre faute eſt pardonnée. On m'a dit que vous aviez voulu vous punir vous-même, & que vous vous étiez jeté dans la mer quand mon fils avoit diſparu; apprenez-moi comment vous êtes échappé des flots; mais ſur-tout inſtruiſez-moi qui ſont ces deux belles perſonnes que nous trouvons, & ce que ſignifient les diſcours que l'on vient de tenir dans ce ſouterrein.

Seigneur, répondit Gouloucou, lorſque je me fus précipité dans la mer après avoir perdu mon jeune maître, la crainte de la mort ſe préſenta à mon eſprit, le déſir de prolonger mes jours, ſi naturel aux plus malheureux, me fit nager quelque tems le long du rivage. Il étoit ſi eſcarpé que je ne pouvois ſortir des eaux: enfin je parvins à un endroit plus uni où je me jetai accablé de laſſitude. Je trouvai ſur le rivage un bon Derviche qui me fit rejeter l'eau que j'avois bue, & qui prit ſoin de moi. Je lui appris le malheur qui ve-

noit de m'arriver en perdant mon jeune seigneur; il ne me parut point étonné de cette aventure. Je sais, me dit-il, ce qu'il est devenu; il n'est pas perdu pour toujours : évitez cependant la colère de votre maître. Je vais vous donner à deux jeunes dames que vous devez servir; vous les accompagnerez dès aujourd'hui à une grande fête dont elles seront : obéissez à leurs ordres. Je suivis le Derviche qui me présenta à ces deux jeunes personnes que vous voyez, & je les ai toujours suivies depuis comme leur fidèle esclave : c'est à elles à vous instruire de leur sort & de leurs aventures.

Mais, dit le Bassa avec empressement, qu'est devenu à l'instant le petit cochon noir dont je viens d'entendre parler? Seigneur, dit une des deux jeunes personnes avec vivacité, dès que le vieillard avec qui nous étions a entendu le bruit que l'on a fait en commençant à abattre le mur de la caverne, il s'est enfui par l'ouverture qui donne dans la campagne, & l'a emporté. Ah! dit le Bassa, que l'on coure après lui, & qu'on s'en saisisse. Ne vous allarmez pas, seigneur, dit en souriant la compagne de celle qui avoit parlé d'abord; cet homme est un Derviche, il est amoureux de nous, il ne manquera pas de revenir; ordonnez seulement que l'on garde l'entrée de cette caverne, pour qu'il ne puisse plus en sortir quand il y sera rentré.

Le jour étant presque tombé, toute la compagnie rentra dans le palais. Le Bassa & Siroco y conduisirent les deux inconnues. Ils étoient charmés de leur jeunesse & de leurs attraits; mais ils étoient encore plus curieux de savoir si ce n'étoit point elles qui possédoient les deux talismans qu'Izif & Izouf avoient pris à Aurore & à Argentine.

On entra dans une galerie magnifique qui précédoit l'appartement des femmes. Cet endroit étoit éclairé par un grand nombre de girandoles garnies de lampes d'argent. Dès que chacun fut placé on apporta le caffé & le sorbec, avec des fruits & des rafraîchissemens de toute espèce. Le Bassa voulant s'éclaircir sur ses doutes, ordonna que l'on amenât les trois juifs, afin de voir s'ils ne reconnoîtroient pas les deux jeunes personnes pour celles qui les avoient fait danser dans le caravanserail, & qui leur avoient pris tous les bijoux qu'ils possédoient; mais on vint annoncer au Bassa que, tandis que ses esclaves étoient allés pour abattre le mur de la terrasse, les trois juifs s'étoient sauvés.

La belle juive pâlit à cette nouvelle; mais s'étant approchée d'une girandole sans qu'on l'observât, elle tira de sa poche le livre des secrets, & y ayant regardé, elle vint reprendre sa place, en disant à moitié haut : *ils attraperont le Der-*

viche ; il ne faut pas s'en inquiéter. Pour Haſſan, il ne put s'empêcher de s'écrier : nous ſommes bien malheureux ! quand la fortune ſemble nous venir joindre par un côté, elle s'enfuit par l'autre.

Un des pages du Baſſa qu'il chériſſoit extrêmement, ne put s'empêcher de rire de cette réflexion. Seigneur, dit-il, que vous importent ces trois hommes ? N'aimez-vous pas mieux ces deux jeunes perſonnes que tous les juifs du monde ? Cette fortune nous eſt venue en danſant, l'autre s'en va avec des béquilles ; elle ne s'enfuira pas bien loin.

Le Baſſa, choqué de cette liberté, ordonna au page de ſe retirer & de ne plus paroître en ſa préſence. Je vous obéis, Seigneur, dit le page ; mais dans peu de tems je reviendrai en ſi bonne compagnie que vous me verrez avec plaiſir. Le page ſortit à ces mots, ſans que l'on comprît ce qu'il vouloit dire.

Les difficultés augmentoient le déſir que l'on avoit de ſavoir ſi les deux belles inconnues poſſédoient les taliſmans des deux filles du gouverneur d'Alexandrie. Néangir leur demanda ſi elles voudroient finir l'infortune de deux perſonnes adorables. Vous voyez (leur dit-il en montrant ſes deux frères & lui) trois jeunes gens enflammés de la paſſion la plus forte. Mais deux de ces objets que nous aimons endurent la plus cruelle

peine, & sont privés de leurs attraits. S'il ne dépendoit que de vous, voudriez-vous leur rendre leurs charmes & leur liberté?

A ces paroles les deux inconnues semblèrent s'animer de la plus vive colère. Quoi! nous (dit l'une d'elles avec une espèce d'emportement) nous finirions les malheurs de quelques amans! Non, ne l'espérez pas: nous ne sommes point vos esclaves, & vous ne pouvez pas nous y forcer. Après que l'amour a été assez cruel pour nous priver des objets de notre tendresse, que tout l'univers éprouve la même infortune. Oui, ma chere sœur (ajouta-t-elle en s'adressant à sa compagne) quoique ma tête soit devenue légere, je n'oublierai pas nos sermens; si nous en avons le pouvoir tous ceux que l'amour voudroit favoriser seront aussi malheureux que nous l'avons été.

Chacun fut extrêmement surpris de ce discours, & on pria l'inconnue d'expliquer quel avoit été son malheur, & par quel accident sa tête étoit devenue légère. Après avoir fait signe à sa compagne, comme pour lui demander permission de parler; elle commença ainsi son histoire.

Je me nomme *Dély*, & ma sœur que vous voyez s'appelle *Tézile*. Nous sommes toutes deux nées en Circassie. Nos parens ne sont pas d'une condition distinguée, & sont sans aucune fortune;

une. Ayant vu en nous, dès notre enfance, quelques traits de beauté, ils nous destinèrent à entrer dans le serail du souverain des fidèles croyans. Dans ce dessein on nous instruisit de tous les arts qui peuvent plaire. Je puis dire que dès notre plus tendre jeunesse nous excellions à jouer de toutes sortes d'instrumens, à chanter & sur-tout à la danse.

C'étoit avec un regret extrême, que ceux à qui nous devions le jour se privoient de nous: notre caractère qui étoit d'une gaité extraordinaire, que nous avons conservée malgré nos malheurs, les charmoit. Fortune barbare (disoit quelquefois notre père) faut-il que vous nous forciez à quitter ces deux enfans, & à les sacrifier à un souverain qui n'en connoîtra pas le prix aussi bien que nous? Non, mes chers enfans, ajoutoit-il en nous embrassant, l'amour qu'il pourra ressentir pour vous n'égalera jamais notre tendresse.

Cependant ceux qui venoient chercher les Odalisques du serrail, étoient déjà arrivés. Ils avoient été frappés de notre beauté, & nous regardoient comme les plus dignes d'être offertes à leur souverain, lorsqu'un soir nous vîmes entrer dans notre demeure deux jeunes hommes d'une figure charmante. L'un paroissoit avoir vingt ans; ses cheveux étoient noirs, ses yeux extrêmement vifs, & son visage étoit animé des plus belles

couleurs. L'autre, qui paroissoit au plus de quinze ans, étoit blond, avoit les yeux bleus, le teint d'une blancheur extrême, mêlé du plus bel incarnat du monde : enfin il avoit autant de charmes que pourroit en avoir la plus belle fille.

Ils se présentèrent d'un air timide, & feignirent de s'être égarés. Ils dirent que la nuit qui les avoit surpris, les avoit obligés de se réfugier dans notre maison. Nos parens tremblèrent d'abord dans la crainte que nos conducteurs ne fussent irrités de ce que deux hommes avoient paru devant nous. Cependant ma mère, charmée de leur air, & touchée de la situation où ils paroissoient, consentit à leur donner retraite.

Si la vue de ces deux jeunes étrangers avoit touché nos parens, nous avouerons que nous en fûmes enchantées. On devoit nous emmener le lendemain, & notre départ qui nous plaisoit auparavant, dans l'espérance de parvenir au rang des sultanes, parut à nos yeux dans ce moment le plus effroyable supplice : nos soupirs s'échappoient malgré nous, & l'amour le plus violent étoit déjà entré dans notre cœur.

La nuit vint : j'étois couchée auprès de Tézile. Entiérement occupées de ces jeunes étrangers, nous n'avions pu nous endormir ; j'entendis parler bas à mon oreille : je pensai m'écrier ; mais le jour qui commençoit à naître me fit voir le plus

jeune des deux étrangers, qui étoit assis près de moi, tandis que son compagnon étoit auprès de Tézile.

Ne faites pas de bruit, belle Dély (me dit le jeune homme en me prenant la main) ne perdez pas un prince qui ne connoît l'amour que depuis deux jours, & qui ne le connoît que par vous.

Comme dès notre enfance, on nous avoit destinées au sultan, je n'avois jamais apperçu d'homme que mon père; je demeurai muette d'étonnement & de crainte. Le jeune homme me baisa tendrement la main que je n'eus pas la force de retirer d'entre les siennes. Il m'apprit qu'il se nommoit *le prince Délicat*, & qu'il étoit le fils du roi de l'*île de Marbre Noir*, située au milieu de la mer noire; que c'étoit cette île inconnue jusqu'alors à l'Europe & à l'Asie, qui avoit donné à ce grand lac le nom de *mer de Marmora*. Il me dit que le jeune homme qui l'accompagnoit étoit un des plus riches seigneurs de ce pays là, & qu'il possédoit des secrets qui le mettoient au-dessus des rois. Le prince Délicat ajouta qu'il s'étoit sauvé du royaume de son père, parce qu'on vouloit le marier avec une princesse de ses parentes, spirituelle, jeune & d'une beauté sans égale, mais qui avoit un œil un tant soit peu moins grand que l'autre.

Vous ne sauriez croire, messeigneurs, com-

bien je fus flattée de la conquête que j'avois faite ; la délicateſſe de mon amant me charma plus que ſon rang & ſa naiſſance. Je tournai languiſſamment mes yeux vers lui pour qu'il vît que je les avois parfaitement égaux : à ce regard, il penſa perdre la raiſon. Je vis ſes yeux s'égarer : prêt à tomber de foibleſſe, il ſe pencha ſur l'eſtrade où j'étois couchée : je penſai mourir de frayeur qu'il ne s'évanouît. Je n'étois couverte que d'une peau de tigre que mon père avoit tué à la chaſſe, & dont il m'avoit fait préſent : le déſordre où j'étois ne me permettoit pas de me lever. Tézile mit une robe, & vint à ſon ſecours avec Thélamir. Lorſqu'il revint à lui, l'état où je me trouvai valoit plus que le plus tendre aveu que j'aurois pu faire ; je m'étois levée à moitié pour ſoutenir ſa tête, qui étoit tombée ſur mon ſein ; & ma ſœur, tremblant que l'on ne nous ſurprît en cet état, eut de la peine à l'arracher d'entre mes bras.

Nous reprîmes bientôt notre raiſon ; mais elle ne revint que pour nous allarmer. Qu'allons-nous devenir, lui dis-je en ſoupirant ? C'eſt aujourd'hui même que nous devons partir ma ſœur & moi pour Conſtantinople ; vous ſavez à qui nous ſommes deſtinées : nous ne nous ſommes vus que pour un moment ; nous ne nous ſommes aimés que pour être ſéparés à jamais l'un de l'autre.

Eſpérons mieux, dit Thélamir : nous vous

suivrons; & la distance qu'il y a d'ici jusqu'au séjour où l'on veut vous conduire, est assez grande pour que nous ayions le tems de prévenir le malheur qui nous menace. Si pendant votre route, vos conducteurs ne me permettent pas de vous voir, je trouverai des moyens pour que le prince Délicat puisse vous entretenir de sa passion, & pour parler de mon amour à l'adorable Tézile.

J'allois lui demander quels étoient les moyens dont il parloit, lorsque nous entendîmes du bruit; nos deux jeunes amans n'eurent que le tems de nous baiser la main, & se sauvèrent.

C'étoit nos conducteurs qui venoient nous chercher. Après avoir embrassé nos parens pour la dernière fois, nous trouvâmes une caravane composée de plusieurs chameaux qui portoient chacun deux grandes loges de bois à leurs côtés (1). On nous fit entrer ma sœur & moi dans une de ces loges où l'on voyoit le jour par une fenêtre qui étoit au haut, & où l'on pouvoit s'asseoir & se coucher commodément.

Nous marchâmes pendant quelques jours, tristes & inquiétes de savoir ce que nos amans étoient devenus. Je parlois sans cesse à ma sœur

(1) C'est la façon de faire voyager les femmes dans ces pays. Il y a une loge attachée à chaque côté du bât d'un chameau. Cette loge est meublée, & on donne à celles qui y sont enfermées tout ce qui leur est nécessaire.

du prince Délicat, & elle ne m'entretenoit que de son cher Thélamir. Enfin, un matin je vis par la fenêtre qui étoit au-dessus de notre loge, une jeune personne avec des habits semblables aux vôtres, qui m'appela par mon nom. Je me levai avec transport, & je reconnus le prince Délicat qui étoit ainsi déguisé. Il m'apprit que Thélamir l'avoit habillé de cette manière, & qu'il avoit supposé être un marchand d'esclaves, qui en avoit une d'une beauté parfaite dont il vouloit faire présent au sultan. Thélamir (nous dit le prince) a loué une caisse sur le même chameau où l'on vous a mise, & m'y a enfermé; je suis venu à bout de lever le toît de ma loge, & je suis monté jusqu'à votre fenêtre par-dessus le bât du chameau.

Nous fûmes enchantées de ce stratagême; mais notre conversation ne put pas durer longtems : nous entendîmes nos conducteurs qui accouroient en criant, parce que Délicat ne faisant plus le contrepoids dans sa cabane, tout l'équipage alloit tomber de notre côté. Il rentra dans sa loge dont il remit la couverture, & tout fut appaisé.

Thélamir qui s'étoit associé avec les marchands qui nous conduisoient, n'osoit entrer dans la cabane de son esclave prétendu, de peur de se rendre suspect, & il ne pouvoit nous parler; mais le jeune prince exprimoit à ma sœur

les tendres sentimens de son ami, d'une manière si touchante, que son amour pour lui s'augmentoit tous les jours.

Ce n'étoit pas assez de nous voir & de nous parler; nous approchions de Constantinople : il s'agissoit de sortir de l'espèce d'esclavage où nous étions. Un jour Délicat nous apprit que Thélamir avoit trouvé sur le chemin un bon Derviche à qui il avoit fait croire que nous étions ses sœurs qu'on lui enlevoit malgré lui, & qu'il avoit demandé un asyle pour nous, en cas qu'il pût nous arracher des mains de nos ravisseurs; que le Derviche y avoit consenti; qu'ainsi, lorsque le soir nos conducteurs seroient endormis, nous n'aurions qu'à sortir par le toît de notre cabane & venir avec lui.

En effet, avec l'aide de mon amant, nous levâmes le haut de la caisse où nous étions, & au commencement de la nuit Thélamir ouvrit celle de Délicat dans laquelle nous étions descendues : nous sortîmes & laissâmes le chameau; & ceux qui le conduisoient, achever leur voyage.

Thélamir nous servit de guide. Nous retournâmes sur nos pas, & après avoir marché quelque tems par des chemins inconnus à tout le monde, nous arrivâmes à la retraite du Derviche dont Délicat nous avoit parlé; il nous attendoit : Thélamir lui avoit donné de l'argent. Nous trou-

vâmes un grand repas préparé. Nous nous dédommageâmes de l'ennui que nous avions souffert sur le chameau : nous ressentions le plaisir d'être réunis dans un endroit qui n'étoit pas somptueux mais il étoit ignoré de tout l'univers.

Thélamir qui n'avoit pas vu Tézile depuis le tems que nous étions parties, étoit le plus empressé. Pour moi, je me livrai à toute ma gaîté. Je remarquai que le bon Derviche se prenoit d'amour pour ma sœur & pour moi ; je l'engageai à boire du vin & des liqueurs, afin de l'enflammer encore. Tézile chanta quelques chansons qui pensèrent le mettre hors de lui, & je lui fis, pour me réjouir, des caresses dont mon cher Délicat ne put s'empêcher de me faire de tendres reproches.

Nous passâmes la nuit dans ces plaisirs ; & le lendemain le Derviche enchanté de nous, nous fit présent d'un eunuque pour nous servir, & nous dit qu'il vouloit nous rendre les plus belles personnes de l'univers. Allons ensemble, nous dit-il, dans un Caravanserail qui n'est pas éloigné d'ici, vous y trouverez deux juifs qui possédent des trésors inestimables qu'ils ont volés, songez à vous en emparer.

Thélamir nous conseilla de profiter de ses avis ; & nous allâmes dans le Caravanserail où le Derviche nous conduisit. Nous y trouvâmes quelques

marchands qui s'y étoient retirés : nous fûmes bien reçus, & nous nous mîmes à table avec eux.

Nous ne fûmes pas long tems sans voir paroître les deux hommes que le Derviche nous avoit dépeints. Ma sœur en fit placer un à côté d'elle, & je fis mettre son compagnon auprès de moi.

Le Derviche nous avoit dit, sans que nous pussions savoir ce que cela signifioit, que *leur frère avoit dansé ;* nous les fîmes danser aussi : ils peuvent se vanter de s'être bien divertis ce jour-là ; nous les mîmes en tel état que nous leur emportâmes facilement tout ce qu'ils avoient, & nous les abandonnâmes à leur destin.

Lorsque nous les eûmes quittés, Tézile sembla au prince, à Thélamir & à moi cent fois plus belle qu'elle n'étoit auparavant, & je parus de même à leurs yeux. Thélamir qui connoissoit mille secrets, nous félicita sur le trésor que nous avions acquis, sans nous dire quel il étoit.

Siroco, en cet endroit, dit tout bas au Bassa, il n'en faut point douter, elles ont les talismans de beauté que les juifs avoient pris à mes deux filles : le Bassa lui fit signe qu'il en étoit persuadé ; mais il ne voulut pas interrompre Dély.

Quoique Délicat, continua-t-elle, fût plus charmé que jamais de mes appas, il désaprouvoit l'entreprise que nous avions faite ; il ne voulut

plus retourner chez le Derviche, & nous fit embarquer pour l'île de Marbre Noir.

Il n'eſt pas étonnant que cette île ſoit inconnue à tout l'univers; les rochers plus noirs que du jais dont elle eſt entourée, répandent aux environs une obſcurité effrayante qui ne permet pas d'y aborder : nos matelots ne ſe connoiſſoient plus; & quoique nous en euſſions été prévenues, nous fûmes épouvantées nous-mêmes de la nuit où nous nous trouvions; cependant Thélamir guida notre pilote, & nous arrivâmes ſans danger.

A notre abord, nous trouvâmes un pays charmant. Le jour le plus pur faiſoit briller la verdure; les arbres les plus beaux, & que l'on ne voit dans aucun autre endroit du monde, élevoient leur cime à perte de vue ; les ruiſſeaux dont l'eau s'étoit filtrée au travers des marbres, rouloient leurs ondes plus claires que le criſtal ſur un gravier de mille couleurs différentes.

Les habitans reconnurent leur prince, qui avoit repris ſes habits d'homme, & vinrent en foule au-devant de nous ; mais ils nous apprirent que le roi étoit plus irrité que jamais contre ſon fils Délicat, de ce qu'il ne vouloit pas épouſer la princeſſe Okimpare (c'étoit le nom de ſa couſine) & de ce qu'il s'étoit échappé ſans permiſſion. On ne lui conſeilla pas d'aller à la capitale de

l'empire, de peur qu'il n'éprouvât toute l'indignation de son père.

Ce n'étoit point l'ambition qui me guidoit; j'aimois mon cher prince pour lui-même; j'aurois cependant été ravie d'être dans une cour que je me figurois brillante, & de m'y voir en état de dominer. Nous suivîmes les avis les plus sages, & nous nous retirâmes dans un château que Thélamir avoit dans un endroit écarté au milieu d'une vaste forêt.

Ce palais pouvoit s'appeler un séjour enchanté, il étoit bâti d'un marbre si poli, que les fleurs des jardins, les fontaines & les autres objets dont il étoit environné, paroissoient dans les murs comme dans un miroir. Les appartemens étoient d'une étendue immense & parés de meubles les plus précieux. Il y avoit sur-tout un petit appartement meublé de taffetas jaune & argent que je me destinai, parce que comme j'ai les cheveux noirs, il me convenoit à ravir. Nous avions ma sœur & moi plusieurs femmes des plus belles qui nous servoient, & nous changions de robes tous les jours. Rien n'étoit comparable à notre félicité: hélas! que n'a-t-elle été plus durable?

Toute mon ame étoit à mon cher Délicat qui de son côté m'aimoit à la folie. Mais ma sœur qui le flattoit aussi (non seulement parce qu'il devoit

être roi) donnoit souvent des jalousies affreuses à Thélamir. Nos plus beaux jours étoient troublés par des explications pleines de tendres reproches, dont cependant les larmes de Tézile triomphoient toujours.

Au milieu des plaisirs dont nous jouissions, nous apprîmes que le roi étoit dangereusement malade. Je conseillai à mon cher prince d'aller à la cour pour savoir si cette nouvelle étoit vraie, & afin de se montrer aux sénateurs & aux premiers seigneurs de l'empire. Il résista long-tems à ma prière; il sembloit qu'il prévît le malheur qui devoit nous arriver : enfin Tézile, qui lui en parla un matin en présence de Thélamir, le persuada; mais comme son amour pour moi l'occupoit plus qu'une couronne, il nous promit qu'il seroit de retour avant la nuit.

Le jour finit cependant, sans que nous le vissions arriver. Tézile qui étoit la cause de son départ, marquoit des inquiétudes qui paroissoient trop tendres au jaloux Thélamir. A mon égard, je ne puis exprimer quelle étoit mon agitation. Je me levai au milieu de la nuit; & dans l'espérance de le trouver, j'allai seule sur le chemin que je lui avois vu prendre au travers de la forêt. Mon pressentiment ne m'avoit point trompée; j'entendis du bruit, c'étoit mon cher prince : il descendit de cheval dès qu'il me reconnut, & nous

nous asſîmes ſur le gazon pour nous faire part de nos mutuelles allarmes.

Nous ne parlâmes point de ſon voyage ; le plaiſir d'être réunis nous occupoit entiérement. *Cher prince* (lui diſois-je, & ces paroles doivent bien m'être demeurées dans la tête) *c'eſt vous ſeul que j'adore : Ah ! que ma ſœur n'aime pas ſi tendrement que moi !* Mon cher Délicat étoit tranſporté de plaiſir. Sa tête étoit preſque collée à la mienne, & il me répondit : *Quelle eſt l'ardeur dont je vous aime ; non, l'amour de Thélamir n'égalera jamais celui que je reſſens pour vous !*

A peine Délicat eut-il prononcé ces paroles, que j'entendis du bruit derrière nous ; nous n'eûmes pas le tems de nous retourner, &, d'un même coup de ſabre, on nous abattit à tous deux la tête ; elles roulèrent ſur l'herbe à quelques pas de nous.

De par Mahomet (dit Siroco) vous le mériez : pourquoi vous ſervir des lieux communs pour exprimer votre amour ? Qu'eſt ce que ſignifie *que je vous adore, les autres n'aiment pas comme moi ?* Si vous euſſiez dit des choſes plus recherchées, cet accident ne vous ſeroit pas arrivé. Que voulez-vous, dit Tézile qui prit le parti de ſa ſœur, quand le cœur eſt bien épris, l'eſprit ne ſe donne pas la peine de chercher ce

que l'on veut dire ? Il faut avouer, seigneur, dit Dély, que vous êtes injuste : si on coupoit la tête à tous les diseurs de rien, il n'y auroit plus de sûreté dans le monde.

Pour achever, poursuivit la jeune Circassienne, dès qu'on nous eut abattu la tête, j'entendis la voix de Thélamir en colère, qui nous disoit : *Parjures, répondez-moi ; je vous en donne encore le pouvoir pendant quelques momens. Infidèlle Tézile, perfide Délicat, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'apperçois que vous vous aimez : quel sujet vous ai-je donné de me trahir ?*

Je vis à ce discours que Thélamir s'étoit trompé, & qu'il m'avoit pris pour ma sœur. Hélas ! lui répondit ma tête avec une voix foible, je ne suis point Tézile, je suis la malheureuse Dély que vous privez du jour aussi-bien que votre ami. Thélamir sembla faire réflexion sur son erreur : je puis vous rendre la vie, reprit-il d'un ton plus modéré ; banniſſez vos allarmes. Aussi-tôt il chercha la tête du prince, qui ne faisoit que pousser quelques soupirs ; il nous mit à chacun une pastille magique dans la bouche, & nous replaça la tête sur le cou. La vertu des pastilles étoit merveilleuse, nos têtes reprirent parfaitement sans qu'il restât aucune marque qu'elles eussent été coupées ; mais comme

Thélamir n'y voyoit goutte, il avoit mis ma tête sur le corps de Délicat, & avoit placé celle du prince sur mon cou.

Nous nous levâmes aussi-tôt, & nous fûmes étourdis des différentes idées qui s'élevoient de notre cœur à notre tête; nous portâmes nos mains à notre front; celles du prince n'étoient point accoutumées à trouver une coiffure de femme, ni les miennes à sentir un turban, nous ne pouvions comprendre ce que nous étions devenus.

Nous vîmes paroître dans ce moment Tézile, suivie de plusieurs esclaves qui portoient des fleurs: elle avoit entendu sortir Thélamir, & elle avoit été alarmée de ne me plus trouver dans mon appartement; elle venoit nous chercher. Dès que la lumière parut, quelle fut ma surprise de voir ma tête sur un autre corps que le mien! Ma sœur qui s'étoit approchée de nous, crut d'abord que j'avois troqué d'habilement avec Délicat; mais ma robe s'étant ouverte dans ce désordre; ma gorge qui paroissoit, l'assuroit du contraire.

Comme chacun aime sa personne plus que toute autre, nous ne pûmes d'abord nous empêcher de marquer un peu d'humeur à Thélamir. Cependant Délicat m'aimoit avec des sentimens si tendres, qu'après un peu de réflexion il se félicita de l'échange qui s'étoit fait. J'ai toujours, (me dit-il,) le même cœur brûlant d'amour pour

vous, belle Dély, & je suis en possession de votre tête ; mon bonheur est parfait.

Thélamir, confus de toutes ses erreurs, nous dit qu'il avoit encore deux pastilles magiques semblables à celles dont nous avions éprouvé la vertu, & il nous proposa de recommencer l'opération. Tout bien examiné nous ne voulûmes pas y consentir. Puisque vous refusez mes offres, nous dit-il, ne m'accusez donc plus de rien, & que vos plaintes finissent : prenez chacun cette pastille magique, ajouta-t-il en nous les présentant, s'il arrive que vous soyez décapités quelque jour, vous vous en servirez, & chacun reprendra ce qui lui appartient. Nous acceptâmes son présent, & nous retournâmes tous ensemble au château.

Quand nous fûmes rentrés, nous nous trouvâmes dans un grand embarras. Ma tête, sans penser, conduisoit le corps du prince dans mon appartement jaune & argent. Mes femmes ne voulurent pas lui en permettre l'entrée, & me dirent qu'il n'y avoit plus rien qui fût à mon usage ; on me conduisit dans l'appartement de Délicat.

Lorsqu'on me deshabilla pour me mettre au lit, je pensai mourir de surprise de voir tant d'hommes autour de moi : mes yeux n'étoient point accoutumés aux objets différens qu'ils voyoient ; tout cela m'éblouissoit & passoit mon imagination. Je me figurois que la tête de Délicat

qui

qui étoit alors sur mon corps dans mon appartement étoit aussi étonnée que la mienne, & j'étois bien curieuse d'en savoir des nouvelles : parmi toutes ces différentes idées, je ne dormis pas d'un sommeil bien tranquille.

Que vous devez (dit Zambac) avoir eu de plaisir ! Vous pouvez dire que vous avez bien connu le cœur de votre amant, puisque votre esprit étoit à portée de l'examiner de si près. Dites-moi, je vous prie, s'il vous aimoit d'un amour véritable ? Vous seriez bien en état de faire des *dissertations sur le cœur & l'esprit.* Vous avez eu le cœur d'un homme & la tête d'une femme : cela est admirable.

Ces dissertations, répondit Dély, pourroient fort bien vous ennuyer ; tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que l'amour des hommes est dans le cœur, & celui des femmes est avec la vanité, le caprice & les autres passions, dans la tête, où l'imagination agit plus que le sentiment. Ah ! dit Zambac, il n'y a que dans l'île de Marbre Noir où cela est comme vous le dites ; dans tout le reste du monde, c'est le cœur seul qui agit chez les femmes. Passons sur ces réflexions, reprit Dély : elles nous conduiroient trop loin.

Le lendemain, continua-t-elle, nous nous regardâmes au miroir, & comme il n'est rien qui ne devienne familier, nous ne fûmes plus

étonnés de nous trouver comme nous étions. Nous n'eûmes qu'à troquer de coiffure. Je devins une jolie blonde (car je vous ai dit que mon cher Délicat avoit le visage aussi aimable que la plus belle fille) & le prince étoit devenu brun, ayant les traits que vous voyez, & que j'ai repris depuis; dès le jour même, tout le monde dans le palais fut accoutumé à notre métamorphose.

Quelque tems après nous apprîmes la mort du roi de l'île de Marbre Noir. La tête du prince Délicat qui avoit été autrefois la mienne, étoit pleine d'ambition: il voulut aller à la capitale de l'empire pour se faire proclamer Roi: mais notre embarras fut extrême, il n'étoit pas possible que l'on reconnût l'un de nous pour héritier du sceptre: c'étoit une fille qui avoit les traits du prince, & le prince étoit méconnoissable avec un autre visage que celui qu'on lui avoit toujours vu, de raconter aux sénateurs & aux premiers seigneurs de l'empire notre aventure, ils n'y auroient jamais ajouté foi: nous avions eu bien de la peine à la croire nous-mêmes, quoiqu'elle nous fût arrivée. Cependant ma tête l'emporta, & nous allâmes mon amant & moi nous présenter aux états assemblés.

Nous trouvâmes que le roi lui-même, quand il s'étoit vu prêt de mourir, avoit proscrit son fils, & placé sur le trône la princesse Okimpara.

La plupart des grands du royaume & des sénateurs, déclaroient ouvertement qu'ils lui auroient préféré le fils du défunt roi, s'ils avoient pu le connoître, mais on ne le pouvoit voir ni en Délicat ni en moi. On nous regarda comme des imposteurs; nous fûmes enfermés dans une tour du palais, & la nouvelle reine nous fit faire notre procès.

Peu de jours après notre emprisonnement, Tézile & Thélamir qui nous avoient suivis, vinrent nous annoncer que nous étions jugés. Ils nous dirent qu'ils avoient été dans une inquiétude mortelle sur le genre de supplice que l'on nous destinoit; mais que, par un bonheur inoui, nous étions condamnés à voir la tête tranchée.

Je dis franchement à ma sœur que je ne voyois rien là de trop réjouissant. Quoi! me dit Thélamir, ne concevez-vous pas que dès qu'on vous aura coupé la tête je ferai usage des pastilles magiques que je vous ai données, & que ..... Il n'eut pas le tems d'achever; Okimpare avoit donné des ordres précis; l'échafaud étoit dressé; on nous conduisit dans la grande place qui étoit le palais où les principaux de l'empire & les peuples étoient assemblés.

Le bourreau fit d'abord sauter ma tête de dessus les épaules du prince; dans l'instant ma sœur & Thélamir volèrent sur l'échafaud; ce dernier

se saisit du coutelas & coupa la tête de Délicat que j'avois. Ma sœur mit une des pastilles magiques dans ma bouche, & remit sur mon col ma tête naturelle : elle reprit au mieux ; Thélamir en fit autant à mon amant, & dit à haute voix, en le présentant au bord de l'échafaud : *Sénateurs, & vous peuples reconnoissez le prince Délicat, le fils de votre roi, & votre légitime souverain.* Les sénateurs & les peuples jetèrent des cris de joie, & tout le monde reconnut Délicat pour son maître. Okimpare qui étoit sur un balcon du palais, s'évanouit de désespoir, & fut emportée chez elle.

Je courus à mon cher prince pour l'embrasser ; mais, hélas ! je m'apperçus que son visage pâlissoit ; je vis ses yeux qui perdoient leur éclat & qui se couvroient d'un nuage. Ah ! me dit-il, d'une voix presque éteinte, je me meurs, ma chère Dély ; mais je meurs roi & fidele ; je vis dans ce moment qu'une artère de son cou n'avoit pas bien repris, & que le sang de mon cher prince couloit sous sa robe ; le malheureux Délicat ne put se soutenir plus long-tems, il tomba à nos pieds & il expira.

Transportée de fureur, d'amour & de désespoir, je pris le coutelas qui étoit tombé sur l'échafaud. Thélamir voulut me saisir la main dans la crainte que je ne me perçasse ; je le punis moi-même d'avoir mal remis la tête à mon cher prince, & de nous l'avoir coupée dans la forêt ;

je le frappai au milieu du cœur ; il tomba mort auprès de mon amant . . . . .

Chacun donnoit toute son attention à une histoire aussi surprenante, lorsque l'on s'apperçut que Dély ne pouvoit plus poursuivre, & que son visage se couvroit d'une pâleur mortelle ; Tézile étoit tombée sur les coussins où elle s'étoit assise : le souvenir du malheur funeste que Dély racontoit, avoit si fort touché les deux sœurs, qu'elles étoient évanouïes. Zambac ordonna à ses femmes d'employer tous leurs soins à les soulager, & les fit emporter dans un appartement proche du sien.

On fit diverses réflexions sur l'histoire que Dély venoit de raconter. Ibrahim qui étoit accoutumé à chercher, & qui n'avoit autre chose dans l'esprit, dit que tandis que les deux jeunes Circassiennes étoient évanouïes, on devroit voir si elles n'avoient point sur elles les talismans des deux filles de Siroco. Le Bassa lui reprocha cette pensée, qui en effet n'étoit pas bien régulière ; quoi ! mon fils, lui dit-il, mépriſez-vous ainsi les droits de l'hospitalité ? Ces deux belles filles nous ont fort bien dit qu'elles n'étoient point nos esclaves, & que nous ne devions rien obtenir d'elles que de leur gré ; attendons jusqu'à demain, nous trouverons peut-être le moyen de les intéresser en notre faveur. Ces deux belles per-

sonnes, dit Zélide, ont fort bien pensé quand elles ont fait serment de ne contribuer au bonheur d'aucun amant; si j'étois séparée de mon cher Hassan; je voudrois que tout le monde partageât mon malheur. Hassan qui étoit à ses pieds, jeta sur elle un regard qui peignoit la tendresse.

Cependant minuit approchoit. Néangir qui étoit placé auprès de la belle juive, lui montroit le portrait de la charmante Argentine, & entendoit avec un plaisir extrême, qu'elle étoit plus belle encore qu'on ne l'avoit dépeinte. Toute la compagnie étoit dans l'attente des deux montres qui devoient venir trouver Sumi. Le Bassa avoit ordonné que toutes les portes fussent ouvertes pour que rien ne les empêchât d'entrer dans le palais; mais on trembloit en même tems que celui qui les avoit achetées le matin, ne les eût montées par hasard, & qu'elles ne revinssent pas cette nuit, lorsqu'on vit entrer le jeune page que le Bassa avoit banni ce soir-là de sa présence. Le Bassa le regarda avec colère. Azémi, lui dit-il, (c'étoit le nom du jeune page) est-ce ainsi que vous obéissez à mes ordres? Ne vous avois je pas défendu de paroître devant moi?

Seigneur, répondit modestement Azémi; j'étois en-dehors auprès de cette porte d'où j'ai entendu le récit des deux belles danseuses; je vois que vous aimez les histoires; je viens vous en ra-

conter une qui ne sera pas si longue; mais qui vous intéressera beaucoup davantage. Ayez la bonté de l'écouter, & si elle ne vous plaît pas, faites-moi punir sévèrement. Je le veux, dit le Bassa; prends bien garde à ce que tu vas dire.

Mon souverain seigneur, reprit Azémi, je me promenois ce matin dans la ville. J'ai vu un homme qui marchoit à côté de moi, suivi d'un esclave de bonne mine. Cet homme est entré chez un boulanger où il s'est fait donner du meilleur pain, dont il a chargé son esclave. Il est entré ensuite chez un marchand de fruits. Il a acheté les plus excellens qu'il a pu trouver, qu'il a donnés de même à celui qui l'accompagnoit. Nous avons passé dans le marché où il a pris le meilleur gibier, & de toutes sortes d'épiceries pour l'assaisonner, qu'il a encore données à celui qui portoit les autres provisions.... Ah! sur mon ame, dit Siroco, Azémi aura cinq cent coups de bâtons sous la plante des pieds; son récit n'est point intéressant. Attendez quelque moment, dit le jeune page; on ne peut juger des choses, que quand on en a vu la fin.

L'inconnu, continua le Page, a dit ensuite à son esclave; portez tout cela à la maison, & que le souper soit prêt ce soir à minuit; j'aurai compagnie; mais nous n'avons qu'une heure à de-

meurer à table. L'esclave l'a quitté pour exécuter ses ordres.

J'ai encore suivi de loin cet inconnu, & je l'ai vu acheter une montre qui m'a paru d'argent, qu'il a mise dans sa manche & qu'il a emportée; & à quelques pas de là, j'ai l'ai vu ramasser une montre d'or qu'il a trouvée à ses pieds. J'ai couru à lui, & j'en ai retenu ma part; il m'a dit que cela étoit juste, il m'a conduit dans sa maison pour partager; là il m'a donné quatre cent sequins pour la moitié du bijou qu'il avoit trouvé en ma présence, & m'a congédié.

Je me suis rendu ensuite à mon devoir; & je vous ai accompagné, seigneur, quand vous êtes entré chez le cadi. J'ai entendu par l'histoire des trois juifs, de quelle importance étoient les deux montres que j'avois laissées à celui qui m'avoit donné les quatre cent sequins. J'ai couru chez lui; il étoit sorti, je n'ai trouvé que son esclave qui m'avoit vu avec lui quelques momens auparavant, & qui m'a pris pour un de ses amis. J'ai dit que j'avois oublié de dire quelque chose d'important à son maître; il m'a fait entrer pour attendre qu'il fût revenu. J'ai vu les deux montres sur une table, j'ai mis à la place de la montre d'or, les quatre cent sequins qu'il m'avoit donnés, & à la place de la montre d'argent, trois sultanins que je savois qu'elle lui avoit coûté;

& j'ai écrit sur un papier que j'ai laissé sur la même table; puisque vous avez parlé de souper à minuit, vous connoissez les deux montres. Vous savez qu'elles ne restent jamais à celui qui les achète ou qui les trouve; il est bien heureux quand il peut avoir son argent. J'ai emporté les deux montres, & dans le moment je viens de les monter: Aurore & Argentine sont à l'heure que je vous parle, enfermées à double tour dans ma chambre.

A ces mots, Siroco transporté de joie, se jeta au cou d'Azémi; & tout le monde pensa l'étouffer à force de l'embrasser. Néangir plus ardent que les autres vouloit aller trouver sa chère Argentine, & enfoncer la porte d'Azémi, sans savoir où étoit sa chambre. Monseigneur, dit le page, attendez un moment; je vais satisfaire votre impatience.

Il sortit en effet, & revint dans le même instant, en conduisant par la main la belle Aurore & la charmante Argentine. Zélide courut à elles pour les embrasser, & Siroco ne put retenir les larmes que lui arracha le plaisir de revoir deux filles si charmantes qu'il avoit perdues depuis si long-tems. Zambac les fit placer auprès d'elle, & ne pouvoit se lasser d'admirer leur beauté. Néangir trouvoit sa chère Argentine mille fois plus adorable, qu'elle ne lui avoit paru dans le portrait que Siroco lui avoit donné.

Tandis que tout le monde étoit dans l'admiration des deux charmantes sœurs, Ibrahim s'approcha de la belle Aurore, & se jetant à ses genoux, il chercha dans les plis de sa robe; dans le cinquième pli, il trouva le grain de corail qu'il avoit perdu. Il fut comblé de joie à cette vue : il l'enfila promptement avec les quatre-vingt-dix-huit grains qui lui restoient, & dit avec transport : *le tesbuch est complet, je ne chercherai plus.*

Hassan à ces mots ne put dissimuler sa tristesse! Eh moi, dit-il en soupirant, je dois pleurer encore, & je serai seul malheureux : c'étoit du moins une consolation pour moi, mon cher frère, de vous voir courir dans notre chambre, tandis que j'étois plongé dans la plus vive douleur. On tâcha de consoler Hassan, en lui représentant que l'on ne pourroit pas manquer le Derviche qui avoit emporté le sac de taffetas couleur de rose.

Comme Néangir étoit encore pénétré de la crainte qu'il avoit eue que l'inconnu qui avoit acheté le matin les deux montres, ne les eût montées à minuit, si Azémi n'avoit pas eu l'adresse de les lui enlever, il demanda à Argentine si elle savoit quel étoit cet homme, & d'où il avoit pu tenir le secret. Tout ce que j'en puis dire, lui répondit Argentine, c'est le musulman chez qui vous couchiez hier, quand vous nous avez oubliées. En sortant de votre chambre,

tandis que vous ouvriez votre porte pour nous suivre sur l'escalier, nous entendîmes quelqu'un qui disoit : j'ai bien compris les discours que vous veniez de tenir dans la chambre de mon hôte : allez, aimables enfans, dès demain je vous acheterai, & je ne serai pas si négligent que lui. Que nous vous avons d'obligation, mon cher Azémi, dit Néangir en embrassant encore le jeune Page, cet homme auroit joui de la vue de mon adorable maîtresse! qui peut savoir ce qui lui seroit arrivé aussi-bien qu'à sa sœur? Ah! seigneur, dit le Page, vous vous allarmez trop; les provisions qu'il avoit faites montrent bien qu'il ne vouloit que les régaler à souper.

On s'empressa de servir les deux sœurs. Elles mangèrent quelques fruits; le Bassa fit apporter le flacon d'amour-parfait que Zélide lui avoit confié : Néangir en versa lui-même à sa chère Argentine; & Ibrahim en prit aussi avec la belle Aurore. Aussi-tôt leurs yeux brillèrent d'un feu nouveau, & ils se jurèrent tendrement de s'aimer toujours.

La joie étoit si grande, que l'on ne faisoit pas attention qu'elle ne devoit durer que jusqu'à une heure. Cette heure fatale sonna, les deux filles du gouverneur d'Alexandrie disparurent, & redevinrent montres.

Azémi demanda qu'on les lui laissât jusqu'au

lendemain, & promit sur sa tête qu'il finiroit leur enchantement. Le Bassa & Siroco lui accordèrent sa demande du consentement de Sumi. Azémi, lui dit le Bassa, on vous confie un trésor d'où dépend tout notre bonheur ; nous vous avons trop d'obligation pour vous refuser ; prenez aussi cette bourse de mille sequins, pour vous dédommager de ceux que vous avez rendus au Musulman. Toute la compagnie se sépara, enchantée d'avoir vu les deux incomparables filles de Siroco, & flattée de l'espérance de les posséder bientôt pour toujours. Chacun se retira dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Dès que l'aurore parut, Azémi descendit dans les jardins. Il n'avoit pu dormir dans la joie où il étoit de posséder une somme aussi considérable que mille sequins, & dans le dessein de rendre aux deux filles de Siroco leurs charmes & leur liberté. Après avoir parcouru quelques allées solitaires, il fut frappé d'une voix charmante qui l'attira dans un bosquet. Les oiseaux qui s'éveilloient sembloient vouloir disputer le prix aux accens de la voix qui se faisoit entendre, & la personne qui leur répondoit, imitoit leurs ramages avec tant d'art, qu'il ne sembloit lui servir que d'accompagnement.

Le jeune page s'approcha doucement, & reconnut les deux Circassiennes. L'une, c'étoit

Dély, étoit assise sur le gazon, & il vit auprès d'elle Tézile qui avoit cueilli des fleurs, & qui les arrangeoit dans les cheveux de sa sœur : comme ces deux jeunes personnes se croyoient sans témoins, elles étoient ensemble sans contrainte. Les cheveux de Dély, que Tézile étoit occupée à entrelacer avec des fleurs, étoient répandus sur ses épaules & sur son sein. Tézile avoit relevé les manches de sa robe & laissoit voir des bras d'une beauté parfaite. Azémi avoit admiré la veille la beauté des deux Circassiennes; la fraîcheur du matin & la solitude l'augmentoient encore à ses yeux.

Azémi étoit de la figure la plus aimable & dans la première jeunesse. Les mouvemens qu'il éprouva dans ce moment lui firent presque oublier les intérêts de ses maîtres & des filles de Siroco. Après avoir joui pendant quelques tems du charmant spectacle qui s'offroit à ses regards, il voulut s'approcher, dès que Dély entendit du bruit elle se leva à moitié pour s'enfuir. Le jeune page la retint. Pourquoi m'éviter, dit-il, qu'avez-vous à craindre de moi dans les jardins de ce palais ? Ce que nous craignons, dit Tézile en souriant ? c'est que vous n'aimiez plus l'une de nous que l'autre, & qu'il n'y en ait une de malheureuse. Vous n'êtes pas le vieux Derviche qui ne fait le malheur que de celle qu'il aime le plus.

Ce Derviche vous tient au cœur, dit Azémi ; qui ne cherchoit qu'un prétexte pour les faire rester, permettez-moi de m'asseoir auprès de vous, & contez-moi, je vous prie, ce que vous devîntes après que vos amans eurent perdu la vie dans l'île de Marbre Noir, & comment vous avez retrouvé le Derviche dont vous parlez.

Il est aisé de vous satisfaire, dit Tézile ; lorsque je vis tomber mon cher..... Ah ! dit le page, laissez, je vous en conjure, conter Dély ; vous avez tout l'esprit possible, mais elle a un ton attendrissant qui charme. Puisque vous le voulez, répondit Dély, je vais vous contenter. Dès que le malheureux prince & Thélamir eurent perdu la vie, la reine Okimpare qui étoit démeurée la maîtresse nous fit conduire ma sœur & moi à son palais, & pour se venger de ce que j'avois été sa rivale, elle nous condamna à chanter & à danser dès le jour même dans un grand spectacle qu'elle donna au peuple.

Dans le trajet que ma tête avoit fait d'un corps sur un autre, il étoit bien naturel qu'elle se fût un peu éventée. Je ne m'appercevois pas combien il convenoit peu de danser après avoir perdu un amant aussi parfait que mon cher Délicat. Je charmois tout le monde pour ma légereté.

Pour ma sœur, plus sage que moi, elle chantoit des airs si tendres & si languissans, qu'elle faisoit

soupirer d'ennui : elle choisissoit des paroles assez mauvaises pour faire couper la tête à toutes les danseuses de l'univers. On ne venoit à nos spectacles que pour la danse, le reste auroit fait enfuir tout le monde.

C'est dans ce tems-là que ma sœur me fit entendre raison, & que nous fîmes le serment de rendre tous les amans aussi malheureux que nous l'avions été. Dès que nous voyions deux cœurs unis ensemble, nous attachions l'amant par les manières les plus engageantes ; nous le détruisions dans l'esprit de sa maîtresse par les discours les plus envenimés ; rien ne résistoit au poison que nous savions répandre sur tous ceux que l'amour ou les convenances unissoient. Toutes les femmes en portèrent des plaintes si vives à la reine, qu'elle nous bannit pour toujours de son empire. On nous mit dans un vaisseau avec notre eunuque Gouloucou, & on nous conduisit aux environs de Constantinople, où on nous laissa.

Nous vîmes sur le rivage un vieillard dans une occupation qui nous parut singulière. Il s'amusoit à noyer dans la mer de petits cochons noirs, & leur parloit comme s'ils eussent eu pu l'entendre. Votre race funeste, leur disoit-il, a causé le malheur de celui à qui j'ai donné le bracelet fait à Médine : vous périrez tous. Nous nous appro-

châmes de lui par curiosité, & nous reconnûmes le même Derviche qui nous avoit reçu chez lui lorsque nous nous étions échappées des marchands qui nous conduisoient au serrail.

Dès que le vieux Derviche nous reconnut, il abandonna son occupation & vint à nous avec des transports de joie infinis. Nous lui demandâmes ce que signifioit ce que nous venions de voir & d'entendre; sans vouloir nous instruire, il nous donna retraite dans une caverne qu'il habitoit, & nous fit présent du dernier petit animal qui restoit en vie, en nous disant que le Bassa de la mer en donneroit tout ce que nous voudrions. Je mis le présent qu'il nous faisoit, comme une chose précieuse, dans mon sac à ouvrage, d'où j'ôtai ma grande navette. Ce matin nous l'avons voulu présenter au Bassa qui s'est moqué de nous; nous avons résolu de nous venger du Derviche qui nous avoit attrapées; en entrant nous l'avons trouvé endormi, nous lui avons entièrement coupé la barbe, il n'osa plus se montrer. C'est ce qui nous réjouissoit si fort quand on a abattu le mur de la caverne où nous étions avec lui.

Pour celui-là, dit Azémi, vous aviez raison hier de dire que vous aviez la tête légere. Vous vous fâchez, vous pleurez, vous riez selon qu'il vous en vient la fantaisie. Cela fait une variété charmante, mais quand vous finîtes hier par vous

évanouir,

évanouir, la chose étoit bien plus jolie ; j'espérois qu'aujourd'hui vous en feriez autant, cela m'auroit fait plaisir. Et par quelle raison, dit Tézile ? Oh ! dit le page, une femme qui pleure ou qui s'évanouit, est adorable : celui qui se trouve auprès d'elle dans ce moment a le bonheur de la consoler ou de la secourir, au lieu qu'une femme contente qui rit & qui s'amuse n'a besoin de rien ; tout le monde lui devient inutile. Vous pourriez ajouter, dit Dély en souriant, qu'un évanouissement épargne à un homme les frais d'une déclaration, ses soins peuvent marquer son amour sans qu'il l'exprime. Je n'osois dit Azémi, porter le discours jusques-là, mais puisque vous avez deviné, il faut en tomber d'accord. Avouez aussi que si un évanouissement épargne une déclaration, il épargne en même tems la peine d'un refus : voyez combien il accommode tout le monde.

Vous me donnez presque regret, reprit la belle Circassienne, de n'avoir pas eu le bonheur de me trouver mal ; vous êtes jeune & aimable, ajouta-t-elle en donnant sa main à Azémi, je crois qu'il y auroit plaisir à vous avoir obligation. Eh bien (dit le page) ressouvenons-nous de la mort de votre amant. Lorsque Thélamir eut mal remis la tête du Prince, qui pâlit, & que vous vous apper-

çûtes que son sang couloit encore... ... Ah! n'achevez pas, dit Dély, mon parti est pris aujourd'hui ; je ne veux plus me chagriner ; il y a tant d'autres moyens pour plaire que vous en trouverez si vous voulez. Comment ferois-je, répondit Azémi ? Vous avez juré de rendre tous les amans malheureux : oui, ceux des autres, dit Tézile, à l'égard des nôtres cela pourroit être différent. Tous mes vœux seroient comblés, reprit Azémi, si je pouvois vous plaire ; les moyens les plus sûrs pour y réussir seront ceux que vous me dicterez ; enseignez-moi comment il faut se conduire. Mais dit Dély, il faut avoir de la douceur, de la discrétion, rendre toutes sortes de petits services à l'objet qu'on aime ! Oh, dit Tézile, nous en avons appris de bien plus charmans parmi nos compagnes dans l'île de Marbre Noir. Eh! quels sont-ils? dit le page avec vivacité. C'est de faire des présens, reprit Tézile ; il n'y a rien qui touche plus que cela. Vous m'y faites songer (reprit Azémi qui avoit encore d'autres desseins que celui de plaire aux deux jeunes Circassiennes), recevez, belle Dély, cette montre que je vous avois destinée. (En disant cela, il lui présenta la montre d'or, & Dély la prit en l'admirant) & puisque vous aimez que l'on vous rende des services, permettez-moi d'achever votre coiffure ;

j'y consens, dit la jeune Circassienne : nous verrons un peu votre adresse.

Azémi se mit à genoux auprès d'elle ; il étoit enchanté de tenir ses cheveux plus noirs que du jais, qui descendoient jusqu'à la ceinture de la jeune Dély. Il laissoit à tout moment échapper quelques fleurs qui tomboient dans le sein de la belle Circassienne, d'où la main du Page alloit les retirer. La jeune personne rioit de ce badinage, & ne punissoit pas Azémi bien sévérement.

La présence de Tézile gênoit un peu l'amoureux Azémi. En vérité, lui dit-il, vous n'avez pas cueilli les plus belles fleurs de ces jardins. Si vous vouliez en aller choisir d'autres dans le parterre, vous avez parlé de présens, je vous donnerois une montre d'argent ; voyez-là ; je vous prie de la recevoir de moi. Tézile déjà jalouse de ce qu'Azémi avoit plus d'attention pour sa sœur que pour elle, se mit à rire du présent. Voilà, dit-elle, une galanterie bien digne d'un Page. A-t-on jamais parlé de montres d'argent à des femmes telles que nous ? L'or & les diamans les plus beaux sont seuls dignes de nous appartenir. Vous êtes bien difficile, dit Azémi ; mais je parie que l'une de vous deux a un cachet d'argent qui conviendroit parfaitement au présent que je vous fais. C'est la vérité, dit Dély : ma sœur, mettez votre

cachet monté d'argent à cette montre ; j'en ai un d'or, comme vous savez, je vais le mettre à celle que je tiens.

Dans ce moment les deux Circassiennes attachèrent, en effet, les deux pierres constellées qu'elles avoient prises dans le Caravanserail à Izif & à Isouf qui les avoient fait monter en cachet ; aussi-tôt les deux montres s'échappèrent des mains de Tézile & de sa sœur, & Aurore & Argentine parurent en leur place avec chacune leur talisman de beauté à leur doigt.

Les deux filles de Siroco furent d'abord surprises elles-mêmes du changement qu'elles éprouvoient ; elles n'étoient plus accoutumées à voir la lumière du soleil ; le jour sembloit les éblouir ; les fleurs, les eaux & la verdure paroissoient renaître pour elles. Lorsqu'elles eurent reconnu les anneaux qu'elles avoient à leurs mains, elles furent assurées que leur enchantement étoit fini pour toujours ; la joie éclata sur leur visage. Elles s'embrassèrent en se félicitant mutuellement de leur bonheur.

Les deux jeunes Circassiennes furent saisies d'étonnement en voyant naître devant elles deux personnes charmantes qui leur étoient inconnues ; mais quand elles s'apperçurent que c'étoit l'effet des talismans qu'elles avoient eus en leur posses-

sion & dont elles se voyoient privées, elles ne purent s'empêcher de verser des larmes. Azémi, qui s'étoit levé par respect en voyant les deux filles du gouverneur d'Alexandrie, approcha de Dély d'un air timide pour essayer de calmer sa douleur; mais elle ne voulut plus l'entendre, & le repoussa avec la main en détournant les yeux de dessus lui. Aurore & Argentine les consolèrent de la manière la plus tendre. Cessez de vous affliger, leur dirent-elles : le trésor que vous avez perdu ne vous étoit pas si nécessaire qu'à nous; la destinée de votre beauté n'y étoit point attachée; il vous reste des charmes assez puissans pour engager tous ceux dont vous voudrez triompher; & mon père qui nous aime tendrement, reconnoîtra ce que nous vous devons en vous faisant la fortune la plus brillante.

Azémi ayant perdu l'espérance de fléchir en sa faveur les deux Circassiennes, courut au palais pour informer le Bassa & le gouverneur d'Alexandrie de ce qui venoit d'arriver. Ils vinrent aussitôt avec Néangir & Ibrahim qui ne cherchoit plus le grain de corail. Ils confirmèrent aux deux jeunes Circassiennes les promesses qu'Aurore & Argentine leur avoient faites; ces deux aimables filles les remercièrent de leurs bontés, & semblèrent reprendre leur tranquillité.

Le bruit du déſenchantement de la charmante Aurore & de la belle Argentine s'étant répandu dans le Haram, Zambac ſortit dans les jardins accompagnée de Zelide & de Sumi. Tout le monde ſe trouvoit réuni à l'exception du malheureux Haſſan qui pleuroit alors ſur ſa main d'ébéne. Au milieu de la joie où on ſe livroit, & des tendres careſſes que chacun faiſoit aux deux charmantes filles de Siroco, Zélide ne put cacher le regret qu'elle avoit de ne point voir ſon amant dant cette aſſemblée. Mes chères ſœurs, diſoit-elle à Aurore & à Argentine, je n'ai point été privée comme vous de mon taliſman; mon malheur n'a pas été auſſi grand que le vôtre, mais il dure plus long-tems, & je ſuis encore incertaine quand il finira.

La jeune Zélide avoit à peine achevé ces paroles, que l'on vit paroître les eſclaves à qui le Baſſa avoit ordonné de garder l'entrée de la caverne du Derviche, & de la murer dès que quelqu'un y ſeroit entré; au milieu d'eux étoit Haſſan, que l'on vit de loin battre des mains, & témoigner la joie la plus vive. Il vint en courant faire voir que ſon ſupplice étoit fini, & que ſa main étoit redevenue comme elle étoit avant qu'il eût pétri la galette de l'eſclave chrétienne. J'étois (dit-il) occupé à pleurer comme à mon ordinaire, lorſque

j'ai senti que les larmes se refusoient à mes yeux; au contraire, la joie se répandoit dans mon cœur. Alors j'ai éprouvé dans la main droite un frémissement inconnu, j'ai levé les yeux pour la considérer, j'ai vu qu'elle perdoit sa noirceur; enfin elle reprit entièrement son mouvement & sa couleur naturelle. Mais, ajouta-t-il en s'adressant à Zélide, ce n'est pas ma guérison qui me flatte le plus, ce qui met le comble à ma félicité, c'est que rien ne peut désormais retarder le bonheur que j'aurai d'être à vous, & de vous donner pour jamais cette main qui vous est destinée.

La Bassa envoya dans ce moment Azémi chez le Cadi pour l'inviter à venir prendre part à sa joie, & célébrer le mariage de ses trois fils avec leurs charmantes maîtresses. Je ne croirai point, dit-il, nos malheurs finis, que ces tendres amans ne soient unis pour toujours.

Au milieu des plaisirs qui commençoient cette heureuse journée, on étoit curieux de savoir comment la main d'Hassan avoit été guérie. On ne doutoit point que le petit cochon noir ne fût noyé; mais on ignoroit à qui on avoit cette obligation. Les esclaves qui accompagnoient Hassan, dirent qu'ils venoient exprès pour annoncer au Bassa que, le matin, ils avoient vu trois hommes qui couroient après un autre, & qui le battoient

avec violence; que celui qu'ils poursuivoient s'étant sauvé dans la caverne, les trois hommes y étoient entrés après lui, & qu'alors ils avoient exécuté les ordres qu'ils avoient reçus, & bouché l'ouverture du souterrain.

Au même instant on entendit de grands cris sur la terrasse où toute la compagnie s'étoit reposée la veille, & l'on vit venir en courant, un homme que les deux Circassiennes reconnurent pour le vieux Derviche, quoiqu'il cachât avec sa main sa barbe coupée. On apperçut en même-tems que c'étoit les trois juifs qui n'avoient plus leurs béquilles, qui le poursuivoient aussi vivement que s'ils n'avoient jamais eu la cuisse blessée. Quand le vieillard vit tant de personnes assemblées, il voulut fuir de l'autre côté; mais les esclaves du Bassa l'arrêtèrent aussi-bien que les trois jumeaux.

Lorsque le Derviche fut au milieu de la compagnie, l'étonnement du Bassa fut extrême de reconnoître celui qui avoit autrefois donné à ses trois fils le tesbuch, la plaque de cuivre & le bracelet: il ne put s'empêcher d'aller à lui & de l'embrasser. Ne craignez rien, mon père, lui dit-il, vous êtes dans la maison d'un fidèle Musulman qui vous revère; celui qui voudroit vous faire outrage périroit dans le moment, mais instruisez-

moi, je vous prie, qui vous a fait l'injure de vous ôter le signe vénérable de votre profession, j'en ferai un exemple terrible.

Les deux jeunes Circassiennes ne purent se tenir de rire à ces paroles. Seigneur, dit l'une d'elles, c'est notre ouvrage; mais il l'a bien mérité. Alors elles racontèrent que le Derviche étoit celui qui étoit amoureux d'elles, & ce qu'elles avoient rapporté à Azémi. Hélas! dit le Derviche qui avoit les yeux baissés pendant leur récit, devois-je attendre autre chose de deux jeunes imprudentes à qui mon cœur s'étoit malheureusement livré! Les hommes les plus sages ont un moment de foiblesse qui les séduit, & sont d'autant plus à plaindre, que ce ne sont point ordinairement des femmes raisonnables qui triomphent de leur vertu. Leur sagesse sert à soutenir la nôtre; il n'y a que la légéreté & la folie qui soient l'écueil de la raison. Un bonheur cependant est, que l'on guérit plus aisément d'une passion qui ne doit sa naissance qu'à l'imprudence & au caprice, que de celle qui auroit un autre soutien. Mes yeux se sont ouverts; j'ai vu le tort que j'ai eu lorsque j'ai laissé surprendre mon cœur aux attraits de ces deux jeunes personnes; je suis entièrement sorti de mon aveuglement. Pour vous instruire à présent, mesdei-

gneurs, de la peine que j'en ai soufferte, je vous dirai qu'hier, quand j'entendis que l'on abattoit le mur qui formoit le fond de la caverne qui me servoit de demeure, je fus honteux de paroître dans l'état où je suis, & je me sauvai avec le sac de taffetas couleur de rose. J'étois cette nuit dans la campagne; ces trois hommes que vous voyez sont venus se reposer auprès de moi; ils m'ont dit qu'ils venoient d'échapper d'un grand danger, & qu'en blessant l'un deux, on les avoit blessé tous trois. Je ne pouvois ajouter foi à leur discours. J'ai cueilli des simples que je connois parfaitement, j'en ai appliqué sur la blessure de l'un deux, & les deux autres quelques heures après ont été guéris aussi bien que lui, quoique je n'eusse rien mis sur leur plaie. Nous avons passé tranquillement la nuit ensemble; mais à la pointe du jour l'un d'entr'eux m'a considéré avec attention. Ah! a-t-il dit à ses compagnons, c'est celui qui accompagnoit les danseuses qui nous ont dépouillés de tout dans le caravanserail. Ce discours m'a frappé. Je les ai envisagés à mon tour, & j'ai reconnu les deux hommes à qui les jeunes Circassiennes que vous voyez & que j'accompagnois alors, avoient pris les talismans des filles de Siroco, & toutes les marchandises qu'ils possédoient. La peur m'a saisi; j'aurois mieux

aimé dans ce moment avoir de bonnes jambes qu'un bel habit. Ils se sont levés pleins de fureur, & se sont jetés sur moi. J'ai voulu fuir & éviter leur colère; j'ai couru chercher un asyle dans mon souterrein; ils m'ont suivi jusques sur la terrasse de vos jardins, ils se sont saisis du sac où étoit le petit cochon noir, & l'ont jeté dans la mer; c'est ce que j'aurois fait moi-même depuis long-tems, si les deux ingrates que j'aimois n'eussent pas troublé ma raison. Je sais, seigneur, ajouta le Derviche en s'adressant au Bassa, que le bonheur d'un de vos fils dépendoit de cet évènement; ce sont ces trois juifs qui l'ont délivré de la peine qu'il a soufferte; bien loin de les punir vous devez leur accorder de grandes récompenses. Tout ce que je désire, c'est que notre grand prophète les en rende dignes en les attirant à la religion des fidèles musulmans.

Pendant que le Derviche parloit de la sorte, Izif & Izouf regardoient les deux jeunes Circassiennes, & la beauté de ces deux aimables personnes faisoit sur eux l'effet qu'elle produisoit à l'égard de tout le monde; c'est-à-dire, qu'elle captivoit entièrement leur cœur. Ils avoient déjà vu ces deux belles filles dans le caravanserail où elles étoient avec le Derviche, & ils n'avoient pu les voir sans les aimer; ce moment acheva de triompher de leur liberté.

Siroco assura les trois juifs qu'il oublioit le larcin qu'ils avoient fait à ses deux filles, & le Bassa leur demanda qu'elle récompense ils vouloient du service qu'ils venoient de lui rendre en noyant le petit cochon noir. Seigneur, dit Izouf, les plus grands trésors ne nous toucheroient point sans la possession d'une personne aimable qui pût les partager avec nous. Accordez à Izif mon frère & à moi ces deux belles personnes, il montra les deux Circassiennes, en disant ces mots : la charmante Sumi sera le partage de notre frère Izaf; vous comblerez tous nos desirs; mais sans cela nous ne pouvons être parfaitement heureux.

Zambac demanda aux deux Circassiennes si elles y vouloient consentir. Après tous nos malheurs, dit Tézile, il ne nous est pas permis de choisir notre destinée. Nous suivrons vos volontés & celles de l'illustre Bassa votre époux; mais à condition que ceux que vous nous destinez embrasseront la foi du prophète.

Le Bassa & Siroco, qui désiroient ardemment de donner à Mahomet trois prosélites aussi illustres que les trois fils du célèbre Nathan-Ben-Sadi, les en pressèrent avec instance. Le Bassa voyant qu'ils hésitoient, envoya secrettement chercher le flacon d'élixir d'amour parfait, & en fit verser à Izouf par Tézile, sans qu'il sût de quelle liqueur on l'invitoit à boire. Dès qu'il en eut goûté, il

se jeta aux genoux de la belle Circassienne, & promit de faire tout ce qu'elle exigeroit de lui.

Izif & Izaf n'eurent pas besoin de prendre de l'élixir pour éprouver les mêmes transports que leur frère. La sympathie étoit toujours la même entre les trois jumeaux, & dès que l'un fut soumis aux loix de Tézile, Izif tomba aux pieds de Dély & Izaf à ceux de la belle juive. Cette belle personne ne pouvant avoir d'autres sentimens que ceux de son cher Izaf, embrassa aussi la foi du prophète.

Azémi vint dans ce moment annoncer l'arrivée du cadi. Le jeune page ne témoigna pas un grand regret de voir que les deux belles Circassiennes alloient épouser les deux juifs. L'amour qu'il avoit pris pour elles n'alloit pas jusqu'à leur sacrifier sa liberté. Il dit à Dély & à sa sœur quelques mots à l'oreille, sans que l'on pût l'entendre; les deux jeunes sœurs lui répondirent d'un signe de tête en souriant.

Le cadi étant arrivé, les trois juifs en sa présence reçurent le turban, des mains du vieux derviche qui fut consolé de la perte de sa barbe par la joie qu'il ressentoit de voir s'augmenter ainsi le nombre des fidèles croyans.

Après la cérémonie le cadi fit celle de six mariages; & pour que l'union fût entière entre ces époux, on présenta de l'élixir d'amour parfait

à Dély & à sa sœur; elles étoient les seules qui n'en eussent point pris; elles burent tout ce qui restoit dans le flacon, & n'en laissèrent pas une goutte pour toutes les danseuses qui sont venues après elles.

BIBLIOTHÈQUE
DES FÉES
ET DES GÉNIES.

LA PRINCESSE

LA PRINCESSE MINON-MINETTE ET LE PRINCE SOUCI.

CONTÉ (1).

IL y avoit une fois un jeune roi nommé *Souci*, qui fut élevé par la fée Girouette; sans cesse elle passoit d'un avis à un autre, d'un sentiment à un désir; d'une volonté déterminée à un doute; ainsi rien ne pouvoit être fixe dans sa conduite, & par conséquent dans une cour où elle étoit maîtresse absolue. Elle avoit d'abord résolu de tenir, selon

(1) Ce Conte & le suivant, Aphanor & Bellanire, sont imprimés dans un Recueil intitulé: *le Pot-Pourri, ouvrage de ces Dames & de ces Messieurs*, attribué au comte de Caylus.

l'usage, le jeune roi dans la dépendance; sans lui donner aucune ouverture d'esprit; elle changea d'avis, & lui abandonna le gouvernement; mais l'autorité permet rarement de réparer les défauts de l'éducation. Cependant la fée emportée par ses idées nouvelles, partit pour les aller mettre à exécution, après avoir formé un conseil dont le choix se fit avec promptitude, & donné la charge de premier ministre au bon homme Tope, qui n'avoit jamais contredit personne, & que par conséquent Girouette avoit trouvé un des hommes les plus admirables.

Le jeune Souci avoit un extérieur agréable; mais l'envie de plaire, qui seule en donne les moyens, lui manquoit, & ce défaut rendoit ses manières peu prévenantes : il avoit un fond d'esprit; mais privé de toute sorte d'éducation, il étoit gauche & timide, sans avoir la moindre idée du monde & de la réflexion.

Girouette avoit dit une fois, sans avoir pensé depuis à dire le contraire, est-ce qu'il faut qu'un enfant réfléchisse? Il faut le rendre timide. On avoit si parfaitement exécuté ses ordres, que tout lui paroissoit nouveau, & que les choses les plus simples le surprenoient.

Le conseil qu'elle avoit choisi à la hâte, quand le prince s'étoit trouvé majeur, étoit dans le même goût, & quand on y ouvroit un avis, les con-

seillers, ainsi que le prince, répondoient, ah, ah! Quoique cette réponse n'ait jamais rien avancé, bien des gens l'employent encore aujourd'hui en beaucoup d'occasions qui n'ont rien de surprenant.

Les décisions de ce conseil & la négligence d'un roi, qui ne travailloit jamais avec ses ministres, furent la source d'un grand désordre. Cependant on ne peut nier que Souci n'eût beaucoup de courage, car dans une révolte assez générale qui s'éleva, le peuple armé menaçoit le palais, & le prince cependant proposa à son ministre de jouer du flageolet, il y consentit sans peine, d'autant que l'air étoit assez convenable à la situation, c'étoit celui-ci:

Quand ils auront tout dit,
N'auront plus rien à dire,
O lire, &c.

On ne peut jamais répondre de ce qui échauffe ou tranquillise le peuple. Les révoltés instruits de la sécurité du prince, ne doutèrent point qu'il n'eût des ressources, & peut-être même des intelligences parmi eux; ainsi la méfiance se joignant à l'admiration du sens froid du roi, tout les esprits se calmèrent sans aucune effusion de sang, & Tope s'en applaudit: son histoire peut trouver sa place en cet endroit.

Presque dans toutes les cours les ridicules ont été souvent la source des fortunes, aussi Girouette, après s'être amusée du caractère de ce bon homme, l'avoit goûté : à tout il répondoit, Tope; si bien que le nom lui en étoit demeuré. En reconnoissance d'un service qu'il avoit rendu autrefois à une fée, & dont je n'ai jamais bien su le détail, il en avoit reçu plusieurs éponges qui retenoient les paroles, ainsi quand il devoit aller au conseil, il prenoit l'éponge de cette assemblée, il la pressoit dans son oreille sans faire semblant de rien, & souvent il avoit rencontré de fort bons avis.

Quand la révolte fut appaisée, le conseil résolut de marier le roi. Plusieurs princesses lui furent proposées. La fée, qui avoit voulu terminer cette affaire avant son depart, après avoir beaucoup varié sur le choix, & roulant quelqu'autre projet dans sa tête, dit au roi & à toute sa cour, qu'elle croyoit la princesse Diafane plus convenable; mais que ne voulant rien prendre sur elle, c'étoit au roi & à son conseil à examiner & à faire toutes les démarches nécessaires. Le bon ministre approuva d'abord cette alliance, & s'écria : Tope; mais quelques éponges sur les mariages, qu'il alla chercher dans son tiroir, lui représentèrent une si grande quantité de oui & de non, qu'il abandonna cette affaire, & déclara qu'il diroit Tope à tout ce qu'on feroit, & même qu'il

le signeroit. Dans cet embaras, il y avoit à cette cour une charge de grand Discoureur, occupée par un sujet distingué : on le chargea de parler sur cette affaire, il y consentit avec joie ; & il dit tant de choses pour & contre, qu'on ne put encore s'arrêter à aucun avis. Cependant ceux qu'on avoit envoyés pour connoître le caractère & la figure de la princesse Diafane, rapportèrent qu'elle étoit grande & bien faite, mais fort légère, s'appuyant peu sur ses écuyers qui n'avoient d'autre attention auprès d'elle que celle de la retenir contre les efforts du vent. On avoit eu dix exemples du risque qu'il lui avoit fait courir, il est vrai que tous les poètes de sa cour avoient célébré sans hyperbole la façon dont elle avoit traversé les eaux sans se mouiller les pieds, & les prairies sans offenser les fleurs ; mais quelque flatteur qu'il soit de remarquer dans sa souveraine quelques-uns des attributs accordés à la divinité, ses sujets craignoient de la perdre, des poids dans ses souliers ou dans ses poches l'auroient trop incommodée ; on prenoit le parti de ne la point faire sortir quand il y avoit du vent ; & pour plus grande sûreté, ses écuyers tenoient chacun un cordon de soie qui lui servoit de ceinture, telle à-peu-près que nous en voyons encore aujourd'hui à nos ecclésiastiques ; il est à présumer que c'est de cette nécessité que quelques-uns ont emprunté cette parure.

Le grand Discoureur s'échauffa sur le rapport de ces émissaires, & finit par dire qu'il y avoit à tout cela du plus ou du moins; le roi imagina que c'étoit un ridicule qu'on vouloit donner à cette princesse, & toute la cour fut du même avis. On résolut que Souci feroit un voyage pour en juger par lui-même, sous le nom de son propre ambassadeur. L'expédient n'étoit pas nouveau, même dès ce tems, mais il étoit bon, & convenoit à la situation.

De plus, il y a bien des choses qu'on est obligé d'employer, quoiqu'elles ayent déjà servi.

On peut juger de la magnificence de l'ambassade, par le rang de l'ambassadeur: il laissa gouverner son royaume par son premier ministre qui, selon sa louable coutume, signa & répondit Tope, à tout; aussi le bon-homme fut-il aimé de tout le monde, & bien des gens sans avoir rien à lui demander, alloient simplement le consulter sur leurs affaires, pour avoir le plaisir de s'entendre applaudir. Le roi fut reçu à la cour de Diafane avec la même magnificence qu'il y parut. Après la première audience, il en demanda une particulière, pour, disoit-il, être en état de rendre à son maître un compte plus particulier sur une affaire aussi importante, à laquelle, ajouta-t-il poliment, il craignoit que la prévention du premier coup-d'œil n'apportât encore trop d'illu-

sion. On connoissoit l'ambassadeur pour ce qu'il étoit; mais on feignoit de l'ignorer : rien n'est aussi plaisant dans les cours que ces sortes de secrets publics. Pour éviter l'embarras du cérémonial dont on étoit fatigué, le roi proposa que cette seconde entrevue se fît dans un jardin; la princesse eut quelque peine à y consentir, mais voyant que le plus beau tems & le plus calme ne lui laissoit aucune raison de refus, elle fut bien aise d'avoir cette politique pour le roi qui l'avoit proposé. A peine avoient-ils fait les premières révérences, qu'un petit vent commença à ébranler la princesse dont les écuyers s'étoient éloignés par respect, le roi voulut aller à elle, le vent qu'il fit en l'approchant, joint à un autre qui s'éleva, l'éloigna de lui, il courut après elle en disant : ah, ah! Eh! quoi donc, princesse, vous me fuyez? Mon dieu non, lui dit-elle, courez un peu plus vîte; vous m'arrêterez, & je vous serai bien obligée: aussi voilà ce que c'est, continua-t-elle avec humeur, d'être venus se parler dans un jardin, comme si on ne se parloit pas mieux & plus sûrement dans une chambre bien fermée; cependant le roi couroit; mais le vent alloit plus vîte; il étoit si bien augmenté, que la princesse fut en un moment à l'extrémité du jardin, & malheureusement devant un saut de loup qui donnoit sur la campagne : elle le franchit comme un oiseau; le roi s'arrêta

sur le bord, en disant plus d'une fois : ah, ah; & suivit quelque-tems des yeux la belle Diafane emportée dans la plaine ; tantôt en ligne droite, tantôt en tournant; bientôt il la perdit de vue, & la cour & le peuple accablés de ce malheur, coururent dans la plaine à pied & à cheval pour secourir leur princesse, qui véritablement étoit en risque ; car le vent qui l'emportoit augmentoit à chaque instant, & précédoit un orage épouvantable. Le roi demeuré seul avec sa suite, rentra dans le palais, faisant des réflexions sur l'extraordinaire legéreté de sa prétendue. Il ne fut pas si touché des inconvéniens d'une telle alliance, que frappé du ridicule d'avoir une femme qui prenoit mieux le vent qu'aucun cerf-volant. Sans plus attendre il détermina son départ; il montoit même à cheval au moment qu'on ramenoit la princesse dans un carrosse. Elle avoit été trouvée à deux lieues de l'endroit d'où elle étoit partie, mouillée jusqu'aux os, & plaquée contre une meule de foin qui se trouva par bonheur sur sa route. Souci prétextant la crainte de l'incommoder, & l'envie de la laisser sécher, lui fit faire des complimens, & partit.

Mécontent de cette aventure & ennuyé des mauvaises plaisanteries qu'on faisoit sur l'ambassade, sur la princesse & sur l'entrevue, dégouté d'ailleurs d'être environné d'une foule de gens, qui sans

ceſſe interprétoient toutes ſes actions, comme ſi un roi n'en pouvoit faire de ſimples ou d'indifférentes, il réſolut de voyager ſeul; pour cet effet il renvoya toute ſa cour, & ne réſerva qu'un écuyer, dont il fut ſéparé bientôt après.

Ces réflexions & ce goût pour la ſolitude ne lui étoient pas venus ſans inſpiration : la fée Aveline avoit des deſſeins ſur lui; auſſi on aſſure qu'elle lui avoit ſoufflé ce projet dans l'oreille, après avoir ſoufflé bien d'autres choſes; car elle avoit fait naître l'orage, & avoit commandé le vent qui avoit ſi mal mené la pauvre Diafane. Elle vouloit encore, ce qui étoit bien plus difficile, le rendre digne de la belle Minon-Minette qu'elle avoit élevée, qui méritoit par ſes charmes & ſon eſprit d'épouſer le roi de l'univers le plus accompli. Pour parvenir à ſes fins, ſachant qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire ſur la fée Girouette, & connoiſſant les bonnes diſpoſitions du beau Souci, qui n'avoient beſoin que d'être cultivées, d'abord qu'il fut ſéparé de ſa cour, elle égara ſon écuyer; & le ſoir même, pendant qu'il dormoit dans une forêt au pied d'un arbre, elle lui déroba ſes armes & ſon cheval, perſuadée que dans une telle ſituation il ne déclareroit point ſa naiſſance; qu'il chercheroit à plaire & à réuſſir par lui-même; & qu'enfin ſi ſon caractère & ſa figure, dégagés de toute parure & de toute

illusion, convenoient à Minon-Minette, qui n'étoit point dans la confidence, elle n'auroit plus qu'à travailler à une alliance sortable d'ailleurs. A son réveil, le roi surpris & affligé du vol qui lui avoit été fait, chercha long tems, mais inutilement ce qu'il avoit perdu. Le besoin de manger interrompit ses recherches, & il se mit en chemin, s'abandonnant au hasard. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il rencontra Aveline sous la figure d'une petite vieille chargée d'une bourée énorme par sa grosseur. Elle ne fut pas longtems sans succomber sous un tel poids: il lui demanda si elle ne s'étoit point fait de mal? Elle lui répondit que non, & il passa son chemin. Et ma bourée, lui cria t elle; où est donc la politesse? Vraiment, vraiment, vous êtes un jeune homme bien élevé. Que savez-vous donc faire? Moi! rien, lui répondit-il. Je n'en doute pas, répliqua-t-elle, vous ne savez pas seulement charger une bourée; oh bien, approchez-vous; je suis plus savante, moi; je vous la chargerai très-bien. Le roi rougit de ces reproches, dont il sentit en partie la vérité, & prit en effet la bourée. Aveline, charmée de cette première épreuve, le suivit toujours sous la figure de vieille en lui parlant, tantôt lui adressant la parole, tantôt se parlant à elle-même: enfin rognonnant comme font presque tous les vieillards. Je voudrois, dit-

mère, je venois au-devant de vous, pour vous aider si vous étiez trop fatiguée. Voilà un jeune homme, lui répondit la vieille, qui ne se fera pas prier pour vous céder la bourée : vous voyez qu'on ne peut la porter de plus mauvaise grace. Voulez-vous me la remettre, Monsieur, lui dit-elle? Le roi piqué d'honneur, n'eut garde d'accepter ses offres, & marcha plus légèrement, animé par la présence de la princesse, dont chaque instant lui découvroit des graces & des beautés; mais surpris d'un événement dont il ne pouvoit arranger les liaisons, il voulut au moins par une assez platte vanité, faire entendre qu'il n'étoit pas fait pour porter des bourées : on voyoit aisément qu'il n'y étoit pas accoutumé; il parla du vol de son cheval & de ses armes, il cita ses domestiques; mais il n'osa parler de son royaume : ses soins furent inutiles; on ne faisoit pas semblant de l'entendre. Ils arrivèrent enfin au château, dans lequel il n'apperçut qu'une très-belle maison qui ne présentoit rien de singulier. On lui montra l'endroit où il devoit poser sa bourée; honteux d'avoir fait une pareille entrée dans cette maison, & craignant d'être reconnu, le roi se seroit promptement éloigné, si les charmes de la princesse qui commençoient à faire leur effet, ne l'eussent arrêté. Minon-Minette, sans lui faire aucune honnêteté, étoit entrée

dans la maiſon ; & la vieille de ſon côté s'étoit retirée dans une petite chambre au rez-de-chauſſée. Le prince demeuré ſeul, abandonné à ſes réflexions, étoit aſſez embarraſſé de ſa perſonne, quand un domeſtique vint lui demander s'il ne vouloit pas ſe repoſer dans le ſalon ? Il le ſuivit & ſe trouva dans une très-belle pièce remplie de livres, d'inſtrumens de muſique, de maſques & d'habits de comédie. Il ſe plaça dans un coin ; & ſucceſſivement il vit arriver différentes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ſeules ou ſéparément, firent uſage de ces différentes choſes ſans lui rien dire, & ſe contentant de le ſaluer foidement. La belle Minon-Minette parut en enſuite, ſuivie d'une compagnie d'autant plus agréable, qu'elle étoit compoſée de gens qui tous avoient des talens ; leur converſation étoit en cela plus piquante ; car ſoit l'attention à laquelle il a fallu ſe ſoumettre pour les acquérir, ſoit les liaiſons qui ſe trouvent d'un art à l'autre, il eſt certain que les talens nourriſſent l'eſprit, indépendamment de la reſſource dont ils ſont eux-mêmes. On ne fit aucune attention au roi ; & quand on vint dire qu'on avoit ſervi, on ſe parla bas ; il remarqua qu'on l'examinoit, & qu'on balançoit ſi on le feroit mettre à table. Cette humiliation le piqua : enfin, on lui propoſa une place peu diſtinguée, la princeſſe

lui disant froidement ; Monsieur, mettez vous là. Le dîné fut enjoué ; chacun brilla par ses agrémens. Le roi voulut parler ; quelques femmes relevèrent ce qu'il dit, & firent quelques plaisanteries dont il sentit vivement la force ; mais à chaque instant Minon-Minette faisoit plus d'impression sur son cœur ; il sentoit le ridicule de sa passion ; il ne savoit rien faire au milieu de tant de jeunes gens doués de tous les talens agréables, & de tout l'usage brillant du monde. Quelle honte pour lui, & quelle envie de tirer quelque chose de son propre fonds : il y faisoit en vain des efforts ; un roi n'a jamais parlé sans être écouté & applaudi ; quelle différente situation ! Après le dîné, la compagnie forma un concert délicieux ; il convint lui-même, & rougit de son ignorance. La veille, il croyoit tout savoir, & le lendemain il vit clairement qu'il ignoroit tout : il joignit à cette cruelle conviction, la timidité, la honte, & l'embarras d'un homme qui devient amoureux & qui n'est point accueilli. Il ne faut pas tant de motifs à un amant pour aller chercher la solitude ; il descendit dans le jardin, il y rêva, il y soupira, il y maudit son sort, il y forma cent projets de départ & d'oubli, & finit par aller chercher la petite vieille dans le dessein de s'instruire, de lui faire des questions, de se mettre au fait ; du

moins de parler de la belle Minon-Minette. Il la trouva dans un salle basse qui filoit sa quenouille ; il l'aborda avec la politesse & l'air intéressé que donne l'amour qui croit avoir besoin de quelqu'un. Hé bien, lui dit la vieille, on ne reconnoît point mal ici le soin que vous avez pris de porter la bourée : on vous a fait dîner à table, tous ces gens-là ont bien de l'esprit, n'est-il pas vrai ? Comment vous en êtes-vous tiré ? Pas trop bien, répondit le roi : mais Minon-Minette est bien belle : convenez, ma bonne mère, que tous ceux qui l'environnent sont amoureux d'elle : peut-on la voir sans l'aimer ? Tant pis pour eux, répliqua la vieille ; car elle n'a jamais aimé : elle a toujours désespéré, rebuté ceux qui se sont attachés à son char. Et c'est pour cela, interrompit le roi avec vivacité, qu'on a nommé sa maison le château du Démon blanc. Nous y voilà, reprit la vieille. Tous mes rivaux, ajouta le roi, sans doute sont princes, rois, ou fils de rois. Non, il y en a dans le nombre qui ne sont que de simples particuliers, que leur mérite & leur esprit égalent aux souverains. Voilà les plus dangereux, s'écria le prince ! Un roi plus aimable que puissant, poursuivit la vieille, pourra seul la toucher. Vous me désespérez, interrompit Souci ; cependant j'aimerai, je me rendrai digne du cœur de la princesse, je

lui sacrifierai tout mon amour-propre, rang, dignités; mes sentimens & mes attentions continuelles sauront réparer tout ce qui me manque : dites-moi ce qu'elle aime. Les talens l'amusent, reprit-elle, le naturel est ce qui la touche : allez, retournez auprès d'elle, je vous sais gré de votre confidence. Que puis-je vous offrir, dit le roi, dans la situation où je suis? voulez-vous que demain j'aille chercher votre bourée? Votre offre me suffit, répondit la vieille en lui donnant un peloton; il vous sera quelque jour d'une grande utilité. A quoi peut me servir un peloton de fil? dit le roi en lui-même; cette bonne femme radote assurément. La bonne Aveline ne fit pas semblant de lire dans sa pensée, & ajouta : quand ce peloton n'aura plus de vertu, vos peines seront finies. C'est donc le fil de ma vie? dit il en le prenant. C'est celui du malheur de votre amour, ajouta-t-elle. Il la quitta & revint dans la salle où l'on alloit commencer une comédie. La belle Minon-Minette étala tous ses charmes dans la justesse & la précision de ses rôles; elle dansa comme elle chanta, c'est-à-dire, à merveille. Le roi, charmé & enivré de ses talens, étoit outré de n'en point avoir : il envioit le bonheur de ceux qui sur la scène lui disoient des choses tendres; à chaque instant il étoit plus mécontent de lui-même. On soupa

avec

avec la joie & la gaieté que les talens satisfaits produisent à leur suite : on fit quelques plaisanteries au roi : on lui demanda s'il ne vouloit pas déclarer ce qu'il savoit faire ? Minon-Minette taxa ses refus de modestie ; un autre dit qu'il les examinoit pour les écraser tous le lendemain par les talens qu'il sauroit leur faire voir. Le roi cependant étoit sur les épines ; car les rieurs n'étoient ni ne pouvoient être pour lui : on peut assurer que jamais roi ne s'étoit trouvé à pareille fête. Enfin, une dame fort agréable le pria de leur apprendre au moins son nom ? Il lui répondit qu'il se nommoit Souci. La femme qui lui avoit fait la question, poursuivit ainsi : Souci, en causez-vous ? Non, dit-il, j'en éprouve. Cette réponse auroit pu intéresser pour lui : mais quand on a résolu dans le monde de tomber sur quelqu'un, rien n'arrête, sur-tout quand on croit ce quelqu'un plus foible : ainsi on accabla le prince de plaisanteries ; & son nom fut l'amusement du soupé. Le roi fut piqué, offensé & déconcerté. Voir rire de son nom est une chose que les gens du monde ne savent pas ordinairement soutenir. L'ironie & la plaisanterie n'ont jamais entré dans l'éducation des rois : cependant ménagé par la belle Minon-Minette, il lui fut plus aisé de prendre sur lui & de ne rien répondre ; mais cet effort lui coûta beaucoup. Après qu'on eut bien

ri, plus mécontent de lui-même peut-être que des autres, en sortant de table, emporté par un premier mouvement dont il ne fut pas le maître, il partit résolu de se guérir d'un amour dont il devoit espérer si peu; car les chagrins d'une passion malheureuse éloignent de l'éclat du monde, & conduisent à la solitude.

La fée Grimace, qui avoit élevé le prince Fluet, consulta Girouette sur la princesse qu'elle lui feroit épouser. Celle-ci qui ne consultoit jamais ses livres pour se conduire, lui dit qu'il n'y en avoit aucune qui fût préférable à la belle Minon-Minette; aussi Grimace résolut de ne rien épargner pour la lui faire épouser. Elle arriva donc à la cour de cette beauté, où elle fut reçue comme une fée le devoit être par une autre fée aussi polie que la bonne Aveline. Elle n'avoit mené Minon-Minette à la campagne, que pour lui faire juger du roi Souci avec plus de tranquillité, & sur le prétexte de lui faire voir un petit maître humilié. Ainsi d'abord qu'il eut pris son parti, elles abandonnèrent le séjour du château, & vinrent reprendre dans la capitale leurs occupations ordinaires. Fluet fut présenté, il étoit assez joli, mais si délicat, que le plus foible excès de danse ou de chant l'obligeoit à demeurer plusieurs jours dans le lit. Il avoit des talens & des connoissances; mais excepté la douce considération qu'il avoit pour lui-même, tout étoit

petit. Minon-Minette produisit sur son cœur l'effet ordinaire à ses charmes, mais son discernement reconnut dans sa juste étendue le mérite de ce nouvel amant. L'amour mécontent s'anime & s'irrite dans le cœur le plus foible. Le prince peu satisfait de la beauté qu'il aimoit, lui fit un jour des reproches, & lui témoigna des regrets assez ordinaires, & qu'on n'auroit jamais imaginés capables de le mettre en danger, & d'exposer sa petite personne sacrée; cependant il s'échauffa si fort, qu'il fut obligé de garder le lit plus de quinze jours. Grimace éprouva les plus cruelles alarmes; elle ne douta point de sa mort, ou de l'altération de son tempérament, & se fâcha si fort contre Aveline, qu'elle lui dit que sa belle élève étoit une mijorée, qui s'admiroit tout le jour, qui étoit charmée de sentir qu'elle étoit agréable pour faire enrager l'univers : elle ajouta que cela méritoit punition; qu'une belle personne devoit plutôt qu'une autre prendre son parti pour laisser les autres s'établir sans distraction. Elle finit par jurer par sa dent qu'elle ne seroit heureuse, ni tranquille qu'elle n'eût trouvé le pont sans arche, & l'oiseau sans plume. La colère redoubla mille fois les grimaces dont ses plus simples réflexions étoient ornées : mais quand par son art elle eut découvert l'amour de Minon-Minette pour le

beau Souci ; elle résolut son départ, méditant toutes sortes de vengeance. Aveline ne put soupçonner ses mauvais desseins. Les bons caractères ne sont pas méfians. Les grimaces de la fée déguisoient absolument ses sentimens, de façon qu'elle la vît partir tranquillement & sans regret avec son petit protégé.

Cependant le roi Souci se reprocha plus d'une fois son départ : il sentit que les peines de l'absence sont plus cruelles. Il eut la consolation dans son malheur de retrouver ses armes & son cheval ; l'un & l'autre lui furent d'un grand secours, & Aveline avoit su le prévoir.

Après avoir traversé plusieurs déserts, il arriva dans un pays habité. Malheureusement pour la géographie, les royaumes n'étoient connus en ce tems que par le nom de leurs rois ; ainsi on ne sait pas aujourd'hui la véritable position des terres. A peine étoit-il sur la frontière de ce pays, qu'il fut arrêté & conduit enchaîné comme un criminel à la capitale. Pour toute réponse aux plaintes qu'il fit d'un procédé si injuste, on lui répondit qu'il étoit dans les états du roi de Fer. Le prince le reçut sur son trône noir, au milieu d'une cour en pleureuses & en deuil de tous ses parens qu'il avoit fait mourir. Il lui dit : jeune homme, que viens-tu faire dans mon pays ? Le hasard m'y a conduit, lui répondit-il ; si j'échappe

à tes cruautés, ton exemple me servira à traiter différemment mes sujets. Ah, ah! tu me parois bavard, s'écria ce roi féroce : je saurai t'occuper; que sais-tu faire? Je saurai te vaincre si tu veux accepter le combat que je te présente. Les hommes les plus durs en apparence ont toujours été les plus faciles à réduire & à modérer quand on leur tient tête; alors sous le nom de raison, de générosité ou de conviction, ils ont souvent caché la foiblesse de leurs cœurs & la mollesse de leurs sentimens. Le roi qui aimoit à jouer le redoutable, tout autant qu'à l'être en effet, frémit à la seule proposition d'un combat singulier, descendit de son trône, lui tendit la main en lui disant : je n'ai trouvé que toi qui fût digne de mon amitié. Tu es indigne de la mienne par ta barbarie, tu ne m'inspire que de l'horreur, répondit le prince : les rois doivent l'exemple : le silence de m'a part auroit l'air d'une approbation. Cet emportement étoit un peu fort; on pourroit même le trouver déplacé; mais il semble que la jeunesse doive nécessairement abuser pour apprendre à connoître la mesure des procédés. Cependant le roi de Fer s'écria : c'est trop aussi m'insulter dans ma propre cour; en attendant que je sache si tu n'en imposes point, car tout le monde est rempli d'aventuriers qui se disent rois pour tromper le public, je saurai t'apprendre à

parler : qu'on le mette dans le bijou (c'est le nom qu'il avoit donné à une prison favorite, dont il avoit arrangé & ménagé toutes les horreurs); elle n'avoit point assez d'étendue pour s'y coucher ; elle n'étoit point assez élevée pour y demeurer debout ; & cette petite chambre de fer étoit pendue à quatre grosses chaînes dans un salon voûté, où l'on faisoit successivement éprouver par art, des froids rigoureux & des chaleurs insupportables. On ouvrit cent différentes serrures pour y faire entrer Souci. Girouette, occupée de quelque nouvelle idée, ne pensoit seulement pas à son existence : ç'en étoit fait du malheureux Souci, si Aveline qui avoit observé ses démarches, ne lui eût fait entendre une voix dont le son le charma ; car il crut reconnoître celle de Minon-Minette qui lui dit : & le peloton? Il le prit par soumission, sans savoir à quel usage il le pourroit employer ; il lia un des barreaux de sa petite maison de fer ; & sans aucun effort il le coupa en autant de morceaux qu'il voulut. Il répéta cette opération autant qu'elle lui fut nécessaire ; il sortit du bijou & se trouva dans le salon. Il vint ensuite faire la même manœuvre à une fenêtre de cette pièce, sur laquelle il monta ; mais il apperçut à quelques toises du salon un grand mur fort élevé, qui lui ôta toute espérance de liberté. Il ne savoit quel parti prendre ; à

bout d'idées, réſolu de s'abandonner à toutes les cruautés du roi de Fer, il voulut au moins le priver d'un tréſor auſſi précieux que ſon peloton ; & comme ordinairement on s'adreſſe au ciel pour remercier les abſens, il le jeta en l'air, en diſant à la vieille : je ſuis plus malheureux que tu n'es puiſſante ; tiens, je te remercie. Le peloton ſe dévida, & par un bonheur, que la fée détermina ſans doute, le bout du fil lui demeura dans la main. Il ſentit de la réſiſtance ; & jugeant que le peloton s'étoit arrêté quelque part, il aima mieux ſe confier à la fragilité d'un fil, qu'à la cruauté d'un roi. Il étoit ſi jeune & ſi ingambe, qu'il ſe trouva bientôt fort au-deſſus du grand mur. En ſe balançant il le franchit ; & le fil le conduiſit enſuite à terre où le peloton qu'il eut grand ſoin de dévider, le vint promptement retrouver ; il le mit dans ſa poche, & remerciant mille fois la généreuſe vieille, il ſortit de la ville. L'étonnement & la fureur du roi furent extrêmes, quand au point du jour il ne trouva point ſon priſonnier dans le bijou. Chaque examen redoubloit ſa ſurpriſe ; il fit tuer le gouverneur de la priſon avec tous les geoliers, & fit partir ſes gardes, la garniſon de ſa capitale, & même le peuple, avec ordre de lui ramener le prince mort ou vif ; mais avec le ſecours du peloton, il avoit paſſé une rivière des plus larges

& des plus rapides, & s'étoit jeté dans une immense forêt, qui le mit en peu de tems hors des états de ce roi barbare.

Ces épreuves ne suffisoient pas encore à Aveline pour l'instruction du beau Souci; elle s'attachoit d'autant plus à le rendre un homme de mérite, que sa figure avoit fait impression sur le cœur de la belle Minon-Minette; & que loin de trouver plaisant de le voir dans sa première entrevue chargé d'une bourée, elle en avoit été touchée, ainsi que de toutes les humiliations qu'il avoit souffertes dans le château du démon blanc. Aveline vouloit la rendre heureuse par le mérite de son amant. Persuadée qu'un amour bien placé ne sauroit être trop violent, elle voulut augmenter les sentimens qu'elle avoit reconnus; elle lui déclara donc la naissance de celui qui la touchoit : & voulant redoubler ces mêmes sentimens par la compassion, elle lui contoit, sans oublier la moindre circonstance, tous les détails des peines & des inquiétudes que souffroit son amant. Elle insistoit principalement sur le regret qu'il avoit de l'avoir quittée, & sur la façon dont son idée étoit présente à son esprit. Minon-Minette la conjura cent fois de le secourir : il a son peloton, dit-elle; il faut l'accoutumer à chercher des ressources dans son esprit. Mais il n'y pense pas, reprit-elle; faites-lui du moins

entendre ma voix : ce fut, en effet, celle de Minon-Minette que la fée porta jusqu'à lui, & qui lui dit : *& le peloton?* Enfin la princesse ne respira qu'après que Souci eut passé le fleuve, & qu'il n'eut plus à redouter le roi de Fer. Dès ce moment la princesse résolut de déclarer la guerre à ce roi cruel, & de joindre ses forces à celles de Souci, qui prendroit le commandement des deux armées.

Cependant le prince étoit à pied, plus malheureux de son amour que de ses autres infortunes. Aveline lui fit trouver des fruits dont elle augmenta la saveur & les sucs, pour le mettre en état de résister à une fatigue qu'elle croyoit nécessaire pour former son tempérament. Minon-Minette trouvoit ce procédé un peu dur ; aussi après avoir rougi & éprouvé toutes les contrariétés que l'esprit fait souffrir à une jeune personne en écrivant une première lettre à son amant, elle conjura la fée de la lui faire tenir. Aveline y consentit ; & sans demander à la voir, elle l'a fit tomber d'un arbre sur lequel il cherchoit sa subsistance. Il l'ouvrit par une curiosité naturelle, & trouva qu'elle contenoit ces mots : *Prince, espérez ; qui a pu échapper au roi de Fer, peut attendrir un démon blanc.* Qu'elle joie pour un amant qu'une telle lettre ! elle lui étoit nécessaire pour soutenir la vie fatigante & retirée qu'il menoit, & sur-tout

pour calmer les inquiétudes de son amour. Enfin il arriva dans un pays plus ouvert, & se trouva dans une prairie de la plus grande beauté. Elle étoit terminée par des rochers couverts de mousse, qui formoient un admirable point de vue. On distinguoit au midi quelques ouvertures, devant lesquelles il apperçut plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, marchant doucement, ou posées dans des attitudes tranquilles. Il en approcha, & trouva des vieillards qui l'accueillirent & lui offrirent leurs secours; surpris d'en voir un si grand nombre, il apprit qu'il étoit arrivé à la caverne de la vieillesse. Cette divinité triste, mais la plus désirée, & à laquelle on offre le plus de vœux, avoit fait choix, pour demeurer auprès d'elle, des plus anciens du monde, mais aussi des plus aimables. Peu conteurs & de bonne foi sur leur vie passée, ils avoient acquis la solidité du jugement, sans rien perdre de leur gaieté naturelle; une attention, une marque d'amitié de la jeunesse les charmoit; ils l'aimoient & s'y intéressoient: par conséquent un seul procédé flatteur lui attiroit les bons conseils qu'elle pouvoit désirer; la satisfaction d'avoir bien vécu étoit leur jouissance, & la condamnation de ce qu'ils avoient eux-mêmes pratiqué, étoit la source de l'indulgence; en un mot, les passions éteintes les mettoient en état de n'être plus que de bons livres

qui réuniſſoient un agréable expoſé, & une diction ſéduiſante à l'avantage de répondre aux objections. Leur genre de vie étoit réglé ; & quoique pour ainſi dire, ils vécuſſent du paſſé, ils jouiſſoient encore du préſent. Malgré la température de la caverne qu'ils habitoient, ils venoient encore jouir des faveurs d'un aſtre qu'on admire dans tous les tems, & qu'on goûte ſur la fin d'un âge qui reſſent ſon éloignement, ſon retour, ſon abſence ; enfin toutes ſes influences. La Vieilleſſe paroiſſoit ſur un trône antique prêt à s'écrouler, & qui rappeloit l'ancienneté des tems ; il étoit long & peu élevé, pour éviter la fatigue d'y monter : il étoit orné d'un lit pour le rendre plus ſupportable à une ſouveraine auſſi décrépite, mais à tous momens importunée par les demandes & les prières de tous ceux qui vouloient obtenir ſes bontés, ou la continuation de ſes faveurs. Ces dernières étoient les plus vives & les plus ardentes ; elle en tiroit vanité, parce qu'ils ne lui demandoient que ce qu'ils connoiſſoient : mais elle avoit tant vu périr d'humains, qu'elle étoit peu ſenſible aux ſollicitations ; ſemblable aux autres ſouverains, on peut dire qu'elle n'aimoit rien. Un nombre infini de chemins conduiſoient à ſon empire : ceux de la valeur, de la richeſſe, & de l'oiſiveté étoient peu battus ; mais en général tous ces chemins étoient traverſés & inter-

rompus par les vices, les débauches, les folies & les erreurs. La jeuneſſe les voyoit de ſi loin, qu'elle ignoroit leur exiſtence : le hazard les avoit préſentés à preſque tous ceux qui les avoient ſuivis, & ſouvent les précautions en avoient écarté ceux qui de bonne heure s'étoient flattés de les rencontrer. Le roi profita du ſéjour qu'il fit avec eux, & de leur amitié, pour ſe corriger de mille défauts qu'il avoit regardés juſques-là comme des perfections. Quels ſecours en effet un bon eſprit ne peut-il pas tirer de ces livres vivans, quand ils joignent, comme ceux-ci, la douceur à l'expérience! Le roi ſentit & connut tout ce qu'ils valoient; il profita de leurs vieux talens : ils avoient le plaiſir de les voir exécutés par un jeune prince qui dévoroit leurs leçons pour ſe rendre digne de ce qu'il aimoit, & qui n'étoit occupé que des moyens de leur plaire; & de reconnoître par ſes procédés les obligations qu'il leur avoit. Cependant pluſieurs fois dans le jour il eſſayoit ſon peloton; mais il retomboit toujours, & ne s'attachoit point en l'air; car il n'avoit point acquis le degré de perfection & d'agrément, qui devoit le rendre digne de la belle Minon-Minette. Les nouvelles qu'il en recevoit aſſez fréquemment, adouciſſoient un peu les rigueurs de cette longue abſence. Il trouvoit écrit, tantôt ſur un rocher, tantôt ſur l'écorce d'un arbre,

ou sur une fleur : *elle se porte bien ; elle vous aime ; elle voudroit vous voir ; votre absence l'ennuie :* & c'est depuis ce tems que l'on dit que tout parle aux amans dans la nature. Devenu plus hardi par ces témoignages flatteurs, il fit des réponses, dans lesquelles il témoigna tout l'excès de son amour. Il augura bien de ses premières lettres ; car les ayant posées sous des fleurs, il ne les trouva plus quelques momens après ; & bientôt il reçut des réponses qu'il ne put attribuer qu'à l'objet de tous ses vœux, & dont il ne put remercier que la vieille qui lui avoit fait présent de l'admirable peloton.

Cependant les préparatifs de la guerre que Minon-Minette avoit résolu de déclarer au roi de Fer, ne purent se faire avec assez de secret ; & Grimace en fut instruite. Elle étoit encore moins amie de ce prince, que piquée contre Minon-Minette.

Aveline avoit jusques-ici paré quelques-unes de ses mauvaises intentions ; enfin, la princesse résolue de se mettre à la tête de son armée, pour s'accoutumer à la fatigue, voulut monter à cheval tous les jours & aller à la chasse. Aveline approuva son dessein, en lui recommandant expressément de ne jamais sortir de ses états, si elle n'étoit avec elle. La princesse lui promit d'y faire attention : mais un jour qu'elle étoit

montée sur sa belle haquenée blanche, occupée des idées tendres que lui donnoit une lettre qu'elle avoit reçue de Souci ; peu savante d'ailleurs sur les frontières de son état, tout d'un coup elle apperçut à quelques pas d'elle une maison de feuilles mortes, dont la vue lui fut d'un mauvais augure. Se souvenant alors des conseils d'Aveline, elle voulut tourner la bride de sa haquenée, mais elle étoit demeurée immobile. La princesse sentit ensuite qu'une force supérieure la mettoit à terre ; ses efforts & ses cris furent inutiles : elle voulut prendre la fuite ; mais elle trouva de tous les côtés une résistance qu'elle ne put surmonter, & qui la força de prendre le chemin de la maison de feuilles mortes. A peine étoit-elle auprès de la porte, que Grimace parut. Vous voilà donc à la fin, belle Minon-Minette ; il y a long-tems que je vous guette & que mon trébuchet vous attend. Venez ici, ma mignone : ah ! je vous apprendrai à vouloir faire la guerre à mes amis. Les choses ne se passeront pas à votre fantaisie ; vous lui demanderez pardon à genoux, à ce roi ; & pour obtenir la paix, vous le prierez de vous faire l'honneur de vous épouser : en attendant, servez-moi, s'il vous plaît. La princesse fut réduite pour ce soir-là aux plus bas emplois du ménage. Du pain noir fut son unique soupé, & un peu

de paille fut le lit qu'on lui présenta. Le lendemain sur le midi, pour l'exposer à la plus grande chaleur du jour, on l'envoya garder les dindons de la fée. Elle auroit trop souffert dans une telle occupation, son teint auroit été du moins altéré, si par le plus grand bonheur elle n'avoit trouvé dans la campagne un éventail : ce meuble manquoit à tout le ridicule d'une gardeuse de dindons, qui d'ailleurs avoit des habits magnifiques. Elle ne fut pas aussi frappée de la singularité de la découverte, qu'elle fut touchée de son utilité. En effet, l'éventail lui fut non-seulement d'un grand secours, mais il lui causa la plus grande joie; car en l'ouvrant, elle y trouva une lettre de son amant: alors elle ressentit la protection de la fée. L'amour & l'amitié satisfaits à la fois se réunirent pour lui donner de l'espérance & la soulager dans ses peines : mais le soulagement est bien court & bien rare, quand on est soumis à des gens injustes.

Grimace, étonnée de voir qu'après plusieurs jours du plus grand soleil, la princesse conservoit l'éclat de son teint sans la plus foible altération, examina toutes ses actions; & surprise de lui voir un éventail, elle voulut l'en priver; mais il lui étoit moins utile encore que cher à son cœur. Donnez-moi cet éventail, lui dit-elle en

fureur ? Vous m'ôterez plutôt la vie, lui répondit la princesse ; & ne sçachant comment se garantir de la violence à laquelle Grimace se disposoit, elle le mit sous ses deux pieds. Il y fut à peine, qu'il l'enleva. Grimace frémit de l'insulte que l'on faisoit à son autorité ; mais le pouvoir d'Aveline devint supérieur au sien, à cause de la droiture de ses intentions. Pendant que cette méchante fée éprouvoit une colère impuissante, Minon-Minette parcouroit l'air sur son éventail. Le roi Souci de son côté, ayant essayé son peloton, voyageoit dans le même élément au bout de son fil. Les deux voitures se rencontrerent, & la princesse cria : voilà l'oiseau sans plume, & le pont sans arche. Quoique leur entrevue se passât en l'air, elle ne leur fut pas moins sensible. L'éventail s'étendit ; le prince y fut reçu ainsi qu'Aveline qui parut en même tems. Elle approuvoit leur amour, & ne les empêcha point de s'en donner les plus tendres assurances. Leur conversation ne fut pas longue ; ils mirent pied à terre en présence des deux armées, qu'Aveline avoit eu soin de faire rassembler. L'élite des deux royaumes les composoit ; ils reconnurent leurs princes avec transport, & marchèrent sous leurs ordres avec une si grande ardeur contre le roi de Fer, que ses états

furent

furent bientôt conquis, & qu'il se trouva réduit à défendre sa capitale, dans laquelle il se renferma avec Grimace. Le siége fut vif; mais la grimace & la dureté ne sont pas redoutables. Le roi & la fée furent obligés de se rendre prisonniers de guerre, & servirent d'ornement au char des vainqueurs. Le roi de Fer, qui vouloit vivre à quelque prix que ce fût, brigua l'emploi de garder les moutons du roi Souci: il l'obtint; mais ce ne fut qu'après avoir prêté serment de les traiter avec douceur. Il y a des auteurs qui assurent que Grimace fut changée en pelotte, connue en effet sous ce nom, & qu'elle fut continuellement piquée d'épingles. Mais le plus grand nombre, & je suis de ce sentiment, veut qu'Aveline ait donné la liberté à Grimace, en lui conseillant de faire le mariage de Fluet & de Diafane: elle suivit son conseil. Aveline, après avoir réuni les nouvelles conquêtes aux états de ses protégés, les rendit heureux en présence de Girouette qu'on eut beaucoup de peine à trouver dans le monde, & qui fut bientôt étonnée de tant de besogne faite. Souci gouverna par lui-même & très-bien, après avoir donné au bonhomme Tope la charge de son premier maître-d'hôtel. Le bonheur de Souci & de Minon-Minette fut constant & de longue durée; il les con-

duisit enfin dans la carrière de la vieilleſſe, dont ils furent l'exemple & l'admiration, après avoir laiſſé leurs royaumes à leurs beaux enfans.

APHRANOR ET BELLANIRE.

CONTE.

BELLANIRE passoit pour être fille d'Orizalchus, grand ynca du Pérou : mais je n'en répondrois pas; car il étoit, dit-on, fort jaloux d'un certain Muzilanor qui étoit pourtant son frère, & de plus, grand prêtre du soleil.

La reine Zelenide étoit fort dévote; elle étoit presque toujours au temple; on prétendoit que c'étoit pour le prêtre; moi je pense que c'étoit pour le dieu.

De son côté, Muzilanor avoit un fils nommé Aphranor, qui ne lui appartenoit peut-être pas plus que Bellanire à Orizalchus. Cependant les présomptions parloient en sa faveur; il étoit vain, dissimulé, impatient, intéressé : en un mot, il sentoit le prêtre. Après que ces deux sujets-là eurent été quinze ans, l'un entre les mains de Muzilanor, & l'autre entre les mains de Zele-

nide, ils s'apperçurent tous deux que leurs talens n'étoient pas d'élever des enfans; ils voulurent réparer la sottise de leur éducation. Muzilanor crut y réussir en confiant la jeunesse d'Aphranor à un salamandre de ses amis, nommé Telmaïs; & Zenelide, en confiant celle de Bellanire à une silphide qui avoit beaucoup fréquenté les hommes, & qui avoit été trop souvent trompée, pour ne pas instruire une fille à devenir trompeuse.

Le projet de l'ynca étoit de marier sa prétendue fille à son prétendu neveu. On consulta l'oracle sur cette alliance; l'oracle répondit qu'elle étoit impraticable, à moins qu'on ne vît arriver trois choses qui paroissoient impossibles: la première est, qu'Aphranor cessât d'être un sot: la seconde, qu'une princesse abominablement laide devînt aussi belle que Bellanire; & la troisième, que Bellanire & Aphranor se rencontrassent dans le temple de l'amour vrai.

Après de tendres adieux, la silphide s'envola dans son char avec Bellanire; le salamandre dans le sien avec Aphranor; l'ynca alla végéter dans le palais; & la reine alla faire sa prière dans le temple du soleil.

Après qu'Aphranor eût voyagé deux jours dans le char de feu du salamandre sans en pouvoir tirer un mot, il ne put pas s'empêcher de lui dire: monsieur, je vous trouve bien froid, & je

trouve votre char bien chaud. Je vous entends, répondit Telmaïs, ma voiture vous incommode, & ma personne vous ennuye : vous attendez peut-être de moi des leçons? Oh! pour des leçons, reprit Aphranor, je vous en dispense volontiers; mais j'attendois du moins de la conversation. Vous vous êtes trompé, dit le salamandre, je suis très-silencieux. J'en suis fâché, répliqua Aphranor, car je suis très-grand parleur. Consolez-vous, poursuivit le salamandre; nous ne vivrons pas long-tems ensemble : nous allons bientôt nous quitter. Comment nous quitter! répartit Aphranor? vous vous êtes chargé de mon éducation. C'est, répondit le salamandre, en vous abandonnant à vous-même, que je vais en prendre soin. Les avis, les maximes, les préceptes glissent presque toujours sur un homme de votre âge : on ne cesse d'être un sot qu'à force de faire des sottises; vous avez toutes les dispositions possibles pour vous instruire de cette façon. Afin que vous n'y trouviez point d'obstacles, je vais changer votre figure, & vous en donner une charmante; cela prêtera de la grâce à tous vos ridicules. Plus vous serez à la mode, plus vous acquerrez de l'expérience en peu de tems; & pour lors vous vous direz à vous-même ce qu'il seroit inutile de vous dire à présent. Il le toucha alors de sa baguette. Aphranor en perdant ses traits, sans perdre

sa façon de penser, devint le plus joli sot du monde; & le salamandre disparut à ses yeux.

Ce prince, en voyant qu'il n'avoit plus sa figure, réfléchit qu'il feroit aussi bien de ne pas garder son nom, & résolut de prendre celui de Zémire. Dans le moment qu'il formoit ce projet, il rencontra une jeune personne qui étoit un prodige de beauté & de bêtise, & qui avoit pour compagne un prodige de laideur & d'esprit. Aphranor l'aborda d'une façon légère, & lui fit avec grâce un compliment dans lequel il n'y avoit pas l'apparence de bon sens. Elle en fut enchantée, & parut rassembler toutes les puissances de son ame pour répondre. Oh! pour cela... monsieur vous avez bien raison.... elle a de l'esprit comme un ange, s'écria aussi-tôt Aphranor. La compagne qui croyoit que le prince railloit, voulut saisir la conversation, & parla avec toute la finesse imaginable. Le prince la regardant avec dédain, dit à l'autre: vous avez-là une amie qui me paroît étrangement babillarde. Il est vrai, répondit-elle; c'est la fille d'une de mes gouvernantes, car je suis princesse au moins. Je le crois bien, reprit le prince, mais pour cette bonne personne-là, n'a non plus l'air d'être la fille de quelqu'un. Et dites-moi, je vous prie, peut-on savoir où vous allez? Je voyage pour me former, répondit la princesse. Vous vous mocquez, dit le prince, il

faut voyager pour vous faire voir, vous trouverez des gens qui vous formeront tant que vous voudrez. Et vous, ma belle enfant, dit-il au prodige de laideur, quel eſt votre projet? Monſieur, répondit-elle, je vais dans les pays étrangers chercher à m'établir. Eh bien ! répartit le prince, c'eſt un ſervice que vous rendez au vôtre.

La converſation ſe ſoutint quelque tems dans ce goût-là. Je ſuis perſuadé que le lecteur s'imaginera que la belle princeſſe étoit Bellanire, & la laide étoit la ſilphide : c'étoit tout le contraire.

La ſilphide ne fut pas plutôt dans ſon char avec Bellanire, qu'elle lui demanda lequel elle aimoit mieux d'être parfaitement bête, ou completement laide avec beaucoup d'eſprit. La princeſſe trouva l'alternative embarraſſante, & demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir. Le lendemain elle tint ce diſcours à la ſilphide : madame, il eſt bien joli d'être belle, mais il eſt humiliant d'être bête. Eh ! bien, répondit la ſilphide, je vais vous rendre laide. Arrêtez, je vous prie; s'écria Bellanire. Je vois, pourſuivit la ſilphide, que vous vous déterminez pour la beauté, cela ſuffit; je vais vous arracher un cheveu, & vous n'aurez pas le ſens commun, Mais, madame, dit la princeſſe, en l'arrêtant encore, ſi j'ai de l'eſprit, faut-il abſolument que je ſois laide? Oui repliqua la ſilphide, ſi vous voulez avoir de l'eſprit, comme un ange,

il faut que vous soyez laide comme un démon. Mais, poursuivit-elle, seriez-vous bien aise qu'on vous admirât? Oui, dit la princesse. Il faut donc être belle, reprit la sylphide. Mais aimeriez-vous mieux qu'on vous aimât? Ah! sans doute, répondit la princesse : il faut donc être laide, dit aussi-tôt la sylphide. Vous m'étonnez, répartit la princesse; je vous parle vrai, dit la sylphilde; il n'y a que les laides qui soient sûres d'être sincèrement, solidement, passionnément aimées. Premièrement, on ne leur fait point de déclaration, sans avoir la tête absolument tournée; ce qui est un grand avantage pour une femme; & il n'y a que des gens d'esprit qui en soient amoureux; au lieu qu'il n'y a que des sots, qui, par sottise & par air, le deviennent d'une belle bête. D'ailleurs l'habitude des yeux affoiblit également la beauté & la laideur. L'une devient insipide quand on la voit sans plaisir; l'autre devient dangereuse quand on la voit sans peine.

Je n'avois jamais imaginé, dit la princesse, que la laideur fût essentielle, pour faire une grande passion. C'est que vous n'avez point d'expérience, répartit la Silphide; il n'y a rien de si heureux pour une femme que d'être laide; mais je dis laide à l'excès. Quand elle a de l'esprit, sa difformité devient un trésor pour son amour-propre. Le premier moment est contre elle, j'en

conviens; mais les momens qui suivent la dédommagent bien. Elle perd la victoire, avec sa figure qui est l'effet du hazard : mais elle la rappelle, la remporte & la fixe par le charme de son esprit, qui est un lien dépendant d'elle-même. Les qualités de son cœur, la solidité de son caractère, la douceur de sa société deviennent un bandeau qui cache son visage, & un flambeau qui éclaire son mérite.

Oh ! je ne balance plus, s'écria Bellanire ? Je meurs d'impatience d'être laide. La peinture que vous venez de faire, m'en donne une extrême impatience. Madame, je vous prie de me rendre promptement laide, autant qu'on le peut être. Volontiers, dit la silphide : elle lui posa la main sur le visage, marmota quelques paroles, & lui présenta un miroir, en lui disant : j'espère que vous aurez tout lieu d'être contente. Ah ! s'écria Bellanire avec transport ! Ah ! que je vais faire de passions : je suis abominable. Ainsi ce fut par la plus grande coquetterie qu'elle se détermina à être laide.

Maintenant, dit la silphide, je vais prendre la figure que je vous aurois donnée, si vous aviez voulu être belle, & je feindrai d'être aussi bête que vous l'auriez été. Vous verrez, que je ferai beaucoup de conquêtes, & que je ne ferai pas une passion.

Ce fut peu de tems après ces changemens, qu'elles rencontrèrent le prince dont je vais reprendre la conversation. La princesse le trouvoit fort sot, & il trouva la princesse fort laide. Peut-on savoir, lui demanda-t-elle, où vous allez? Où je vais, répondit-il? Ah! parbleu, je vais où certainement je ne vous trouverai pas : je vais au temple de l'amour. Comment, dit la princesse, à qui l'esprit tenoit lieu d'expérience : vous allez au temple de l'amour de dessein prémédité? Sans doute, dit le prince : je prétends devenir amoureux.

Ah! croyez-moi, dit la princesse : on ne le devient que lorsqu'on ne veut pas l'être. Savez-vous bien, reprit le prince, que voilà une déclaration détournée que vous me faites? Mais je suis obligé de vous avertir que toutes vos avances ne vous avanceront de rien. Passe pour cette princesse : il n'est pas possible de la voir sans l'aimer. Bon, dit la tilphide, comment voulez-vous me persuader votre amour? Vous ne m'avez pas seulement demandé mon nom? C'est un garçon qui ne sait pas vivre, dit Bellanire. Je vous avoue, répondit le prince, que je n'ai pas osé prendre cette liberté. Il certain, repliqua Bellanire, que, si c'est une liberté que de demander le nom de quelqu'un, il y en a d'autres qui méritent la préférence sur celle-là.

Le prince s'approcha alors de la silphide, en lui disant : c'est dommage que la fille de votre gouvernante soit si affreuse ; elle ne manque pas d'esprit, mais en vérité elle est trop laide ; elle abuse de la permission. Ha ! ha ! répondit la silphide, avec un air chagrin, vous savez donc qu'on lui a donné la permission d'être laide ! Le prince la regardant, en haussant les épaules, s'approcha de Bellanire : il faut avouer, lui dit-il, que votre princesse est des plus belles, mais elle est aussi trop bête. Bellanire lui répondit par de grands éclats de rire. Je ne vois pas, dit le prince, ce qu'il y a là de si risible. Voilà une jolie rencontre que je fais : deux personnes, dont il y en a une qu'on n'ose pas regarder, & l'autre avec qui on ne peut pas parler. Mesdames, continua-t-il brusquement, je vous souhaite un bon voyage ; mais comme je suis pressé de finir le mien, ne trouvez pas mauvais que je ne vous accompagne pas dans le vôtre.

Eh ! bien, dit la silphide à Bellanire, ne trouvez-vous pas que je doive être fort flattée de l'admiration que je lui ai causée. Je n'en suis pas surprise, dit Bellanire ; vous possédez le talent de la bêtise à un degré si éminent, qu'il n'y a aucun portrait qui ne l'emporte sur vous. Vous aimez donc mieux rester comme vous êtes, poursuivit la silphide ? Sans contredit, répartit

la princeſſe. Je me mire dans ma laideur, depuis que je vois votre ſottiſe. Puiſque vous penſez ainſi, dit la ſilphide, je puis vous laiſſer le ſoin de votre conduite : des affaires indiſpenſables me rappelent dans le royaume des ſilphes. Mais je veux, avant de vous quitter, vous marquer ma confiance. Voilà deux petites fioles, ſi vous voulez éprouver par vous-même à quel point la beauté eſt inutile ſans eſprit, frottez-vous le viſage avec trois gouttes de cette eſſence, vous deviendrez belle à ravir, & bête à impatienter. Lorſque vous vous verrez tentée de revenir à l'eſprit, aux dépens de la figure, prenez trois gouttes de cette autre fiole, vous redeviendrez ce que vous êtes à préſent. Je dois ſeulement vous avertir de prendre garde de caſſer la première fiole; car la liqueur, en s'évaporant, vous rendroit votre figure naturelle. Il eſt vrai que s'il ſe trouvoit avec vous quelqu'un de transformé, l'enchantement ceſſeroit, & il paroîtroit ſous ſes véritables traits.

La ſilphide, après cette inſtruction, quitta la princeſſe, en lui recommandant de changer de nom, & de s'appeler Phyliride. Phyliride la remercia, & la pria de ne l'abandonner jamais.

Elle marcha quelque tems, n'ayant point de honte d'être laide, parce qu'elle ne rencontroit perſonne. Peu de tems après, elle vit un étranger

l'aborder, la regarder, la considérer, & s'écrier avec joie : ah ! la voilà trouvée à la fin ; c'est un trésor pour notre reine que cette fille-là. Assurément, continua-t-il, en s'adressant à elle, il faut que vous soyez bien heureuse pour être aussi laide ; car ce n'est pas pour vous flatter, mais je n'ai jamais rien vu d'aussi laid que vous. Je ne vois pas, répliqua Phyliride, qu'il y ait là de quoi tant vanter mon bonheur. Comment, reprit-il, vous ne savez pas apparemment que vous allez devoir la plus grande fortune à votre laideur ? Oui, sans doute, continua-t-il, je n'ai point vu de visage plus propre à faire une dame d'honneur. Il y a trois ans que par l'ordre de la reine, je cours le monde pour trouver une femme aussi hideuse, pour obtenir l'amitié de la princesse sa fille ; je n'ai rencontré que des laideurs auxquelles on s'habitue, mais la vôtre aura toujours la grace de la nouveauté ; qu'il me tarde que la princesse vous voie, vous êtes laide à faire plaisir.

Certainement, dit Phyliride, je sens cette préférence comme je le dois ; j'en suis pénétrée de reconnoissance : mais oserois-je vous demander le nom de la reine & de la princesse sa fille ? Je vais vous satisfaire, dit cet homme. Notre reine s'appele la reine Inconséquente, & monsieur son mari, le prince Sans-Conséquence. Voilà

des noms, dit Phyliride, qui promettent beaucoup. Je réponds qu'ils tiennent parole, répondit l'étranger ; & la princeſſe, reprit Phyliride, elle s'appelle, reprit l'étranger, la princeſſe aux Paſſades. Apparemment, dit Phyliride, que c'eſt une principauté qu'on lui a donnée pour ſes menus plaiſirs. Elle a bien ſon agrément, répliqua l'étranger, mais elle n'eſt pas avantageuſe pour l'établiſſement d'une princeſſe : comme la nôtre eſt fort belle, elle a beaucoup d'amans ; & comme elle a un bon caractère, elle a beaucoup de bontés pour eux ; mais elle a le malheur de n'en pouvoir garder aucun ; ſes dames d'honneur lui en ont tant enlevés, qu'elle s'eſt réſolue de n'en avoir plus qu'une ſeule, qui fût d'une figure à ne lui point faire craindre de rivalité.

En s'entretenant ainſi, ils arrivèrent au palais de la reine Inconſéquente. Tout y annonçoit le caractère de celle qui l'habitoit : les tapiſſeries étoient de velours, & les portières de toiles peintes : les lits avoient quatre couvertures d'édredon ; il n'y avoit point de rideaux ; on ne faiſoit jamais de feu, & les cheminées étoient garnies d'écrans ; toutes les portes étoient fermées avec des paravents pardeſſus, & toutes les fenêtres étoient ouvertes.

Phyliride fut étonnée de cet arrangement, elle remarqua qu'il n'y avoit pas un ſiége, pas

même un tabouret; elle en demanda la raison à son guide; c'est, lui répondit-il, parce que la reine, qui est la bonté même, veut qu'on soit toujours assise devant elle.

On s'assied donc à terre, dit Phyliride; il faut, reprit le guide, que vous ayez bien de l'esprit, pour avoir pu deviner cela.

Enfin, ils parvinrent à l'appartement de la reine, qui avoit une robe de taffetas vert, garnie de queues de martes zibelines. Comme il faisoit froid ce jour-là, elle étoit avec sa fille à son balcon, environnée de trente courtisans, dont vingt-six se plaignoient d'avoir une fluxion de poitrine : c'étoit l'infirmité courante.

Tous, en appercevant Phyliride, s'écrièrent: ah! la vilaine créature! Approchez, lui dit la princesse aux Passades : vous avez une physionomie qui me revient assez, & je veux bien vous faire ma dame d'honneur. Princesse, répondit Phyliride, j'en ai autant qu'une autre. Elle avoit résolu, pour mieux réussir à la cour, de ne pas faire paroître la moitié de son esprit : il n'y a que les gens riches qui ont soin de cacher leurs revenus. Elle entra en charge dès le jour même, & ne manqua pas d'étudier avec soin le caractère de la reine, de la princesse & du roi.

La reine étoit vertueuse par système, & par son inconséquence ordinaire, ne l'étoit guère

par pratique. Elle penſoit fort bien, & ſe conduiſoit fort mal : elle vouloit avoir des amis & ne pouvoit avoir que des amans ; ſon cœur étoit froid, & ſon imagination étoit vive : l'un & l'autre ſe croiſoient preſque toujours ; de ſorte qu'il y avoit des momens où elle ſe croyoit tendre ; mais l'imagination vatioit, & pour lors elle ſe détachoit ſans regret de celui auquel elle étoit attachée d'inclination. Elle n'alloit point à l'opéra, parce qu'elle n'aimoit pas la danſe, & donnoit très-fréquemment des bals où elle ſe mettoit en nage à force de danſer. Elle haïſſoit ſon mari, parce qu'elle le trouvoit ſot, & elle aimoit un homme beaucoup plus ſot, parce qu'il n'étoit pas ſon mari ; de façon que ſi c'eût été l'amant qui eût été le mari, c'eût été le prince Sans-Conſéquence qui fût devenu l'amant.

Au reſte, ce prince étoit très-bien nommé, il diſoit des choſes libres, & ne prenoit point de libertés. Il étoit toujours de l'avis de ſa femme qui n'étoit jamais du ſien. C'étoit un homme admirable pour faire préparer des tables de jeu, pour donner à tirer, pour ramaſſer les éventails qui tomboient, pour dire qu'on fît ſouper, pour ſervir au commencement du repas, & pour s'endormir à la fin. En un mot, de tous les valets-de-chambre de ſon palais, il étoit le premier,

premier, le plus assidu, le plus soumis, le plus maltraité.

A l'égard de la princesse aux Passades, il y avoit deux sentimens sur l'étimologie de son nom ; les uns prétendoient qu'elle s'appeloit ainsi, parce qu'elle étoit le fruit d'une passade ; les autres soutenoient que ce nom lui venoit de ce qu'elle les aimoit. Ceux qui connoissoient la princesse, donnoient raison aux seconds. Il faut cependant dire à son avantage, que si elle changeoit si souvent d'amans, c'étoit par principe d'éducation. Madame sa mère la reine lui avoit répété bien des fois, que la fille d'un roi, d'un prince, d'un duc, & même d'un marquis, devoit fuir avec soin tous ceux qui lui diroient un seul mot d'amour, & qu'elle ne devoit faire accueil qu'à ceux qui lui marqueroient de l'estime. Peu de tems après, elle donna des preuves de sa docilité. Deux petits Messieurs devinrent amoureux d'elle : le premier lui fit une déclaration dans toutes les formes, dans laquelle le mot d'amour & de *je vous adore* étoit répété à chaque phrase : elle en fut très-offensée, & le bannit pour jamais de sa présence.

Le second lui dit simplement, que ses sentimens étoient fondés sur la plus parfaite estime : sa vertu en fut si fort attendrie, qu'elle le rendit heureux. Mais par malheur pour lui, il s'avisa

dans l'ivresse de son bonheur, de lui dire que rien n'égaloit le transport de son amour. La princesse fut aussi-tôt révoltée, & lui dit fièrement : je voudrois bien savoir pour qui vous me prenez, monsieur ? Voilà des propos bien singuliers, & qui ne me conviennent en nulle façon : jusqu'à ce moment vous vous étiez tenu dans les bornes du respect, & vous m'en manquez. Sortez de chez moi, & sachez que je prétends qu'on m'estime, & qu'il ne me convient pas qu'on m'aime.

Voilà ce que c'est que d'avoir des principes, & l'on peut juger par-là combien l'éducation est nécessaire aux enfans. Phyliride se conduisoit très-bien avec elle, & obtint bientôt toute sa confiance. Phyliride, lui dit-elle un jour, je voudrois bien entretenir ce soir en particulier un jeune étranger, & je vous charge de l'introduire dans mon appartement. Madame, dit Phyliride, sans doute que ce jeune étranger vous estime ? Il me l'a assuré, répondit la princesse, & vous ne sauriez croire combien je suis sensible à cette impression. C'est que madame est bien née, répartit Phyliride. Et vous Phyliride, continua la princesse, vous estime-t-on aussi ? Madame, dit Phyliride, avant que j'eusse eu la petite vérole, on m'estimoit beaucoup. Voilà qui est bien étonnant, dit la princesse ; je n'au-

rois jamais cru que l'estime & la petite vérole eussent quelque chose à démêler ensemble? Je le croyois comme vous, répondit Phyliride, mais l'expérience m'a convaincue du contraire, & depuis ce malheureux tems, on ne m'estime plus. Eh bien! moi, répliqua la princesse, je ne vous en estime pas moins, & je vous en aime davantage.

La toilette finit; le jeune étranger se présenta. Le lecteur s'imagine que ce jeune étranger étoit Aphranor avec sa nouvelle figure & son nouveau nom; & le lecteur ne se trompe pas.

Phyliride & lui furent étonnés de se reconnoître; il lui demanda des nouvelles de la belle imbécille: Phyliride lui promit de la lui faire voir, mais en grand secret, parce que la princesse ne souffroit point de belles personnes à sa cour. Le prince qui alors s'appeloit Zémire quitta Phyliride pour aller estimer la princesse. On attend peut-être une description de ce qui s'y passa, mais je me suis imposé la loi de ne blesser en rien la bienséance. Il faut être assez voluptueux pour n'être jamais trop libre. Phyliride pendant ce tems eut recours à la fiole de beauté; elle perdit sur le champ sa laideur & son esprit, il ne lui resta que ce qu'il falloit, pour lui faire sentir qu'elle en avoit eu, & qu'elle n'en avoit plus.

Zémire en sortant de chez la princesse, fut très-

étonné de trouver la belle bête; & comme il étoit pour lors plus en état de rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté, il regretta Phyliride: il commençoit à ne la plus trouver si laide, & il trouvoit toujours l'autre aussi sotte.

Phyliride reprit le lendemain sa figure ordinaire, & son esprit augmenta encore son enjoûment, lorsque Zémire lui confia que la belle princesse l'avoit excédé d'ennui. Oui, disoit-il, je serois charmé de la voir, pourvu qu'elle ne parlât point, & je consentirois à vous regarder pourvu que vous parlassiez toujours. Eh bien! reprit Phyliride, il y a un accommodement; je ferai peindre la belle princesse, je vous donnerai son portrait, & vous le regarderez pendant que je vous entretiendrai; par ce moyen vous verrez la princesse sans l'entendre, & vous m'entendrez sans me voir; c'est à ce que je crois un bon marché pour tous les trois. Ce projet fut exécuté: le prince regarda attentivement le portrait pendant la première conversation; le lendemain il partagea ses regards entre le portrait & Phyliride, une autrefois Phyliride les eut tous pour elle; quelques jours après Zémire ne se servit plus du portrait. Enfin, il le rendit à Phyliride; c'étoit l'équivalent d'une déclaration. Ah! qu'on est flattée d'être aimée quand on est laide!

Les entretiens de Phyliride éclairoient de plus

en plus Zémire sur ses ridicules ; & Phyliride faisoit usage de son esprit pour se corriger de ceux qu'elle avoit eus sous la figure de Bellanire. Mais il falloit pour leur perfection les exposer en perspective, & animer ces mêmes défauts, sous leurs yeux : c'est ce qui leur arriva.

La princesse aux Passades prit la résolution d'aller dans un lieu qu'on nommoit le tourbillon des coquettes. Ce n'est point un voyage pour lequel il faille avoir recours à l'art de quelque magicien, ou au char de quelque fée; on y va souvent de plain-pied; c'est y être arrivé, que d'y vouloir aller. On mit Phyrilide de la partie, afin qu'on s'en moquât ; mais elle étoit laide, toutes les coquettes devinrent ses amies. La princesse aux Passades étoit belle; toutes le coquettes furent ses ennemies. On lui jugea un vilain caractère, parce qu'elle avoit de beaux yeux. On eut par conséquent bonne opinion de l'ame de Phyliride.

C'est-là qu'on voyoit les fêtes sans gayeté, les intrigues sans mystère, l'éclat sans plaisir, & le bonheur sans reconnoissance.

Les jours & les momens étoient enveloppés dans une vicissitude de riens qui emportoient l'esprit sans remplir le cœur; on ne se préservoit de l'ennui, qu'en n'étant jamais avec soi-même; on ne se garantissoit d'un attachement qu'en variant souvent l'objet. Les femmes étoient plus

imprudentes que faciles, plus galantes que tendres, plus dissipées que vives. Elles avoient des amans plus par air que par goût, & se rendoient par complaisance plus que par sensibilité. Voilà pourquoi elles cherchoient sans cesse le plaisir & ne le trouvoient jamais. Les foiblesses sans passion sont toujours sans volupté.

Leur jeunesse, qui étoit un mélange perpétuel de conquêtes flatteuses & de ruptures humiliantes, de démarches hasardées & d'imprudences ennuyeuses, leur ménageoit par le vide de réflexion, le passage insensible & honteux d'un printems inutile à un automne indécent. Elles n'avoient plus le même visage, & avoient toujours les mêmes goûts; elles avoient manqué le plaisir, parce qu'elles ne l'avoient pas connu: elles le manquoient parce qu'elles l'effrayoient. L'esprit, qui, comme les étoffes, a des couleurs pour tous les âges, n'en avoit point changé pour elles. Elles vouloient toujours badiner, & elles ignoroient que rien n'a l'air si vieux que le badinage d'une vieille; que ses mines deviennent des grimaces, ses agrémens des ridicules, & qu'il faut prendre le parti de parler raison, quand on ne peut plus la faire perdre. Délaissées, désœuvrées & raillées, la rivalité les avoit divisées, & le dépit les avoit réunies. Elles s'occupoient tristement à médire entr'elles; elles croyoient se venger du plaisir,

en le censurant dans les autres : elles déchiroient les hommes qu'elles désiroient, & concluoient par dire, que de leur tems les uns étoient plus galans & les autres plus modestes.

Telles étoient les femmes du tourbillon des coquettes.

Les jeunes gens n'y réussissoient qu'à force de faux airs : on comptoit leurs bonnes fortunes, & non pas leurs agrémens ; ils n'acquéroient une femme qu'en en deshonorant dix autres. Ils avoient de l'impudence au lieu de sentiment, du libertinage au lieu d'esprit, & de l'étourderie au lieu d'imagination. Il ne faut point s'étonner s'ils étoient à la mode : ce tourbillon étoit le temple dont j'ai parlé au commencement de cette histoire, où l'on n'entroit qu'avec un bandeau sur les yeux.

On juge aisément que Zémire ne conserva pas long-tems son crédit auprès de la princesse aux Passades, qui étoit en pays de recrues. En effet, il fut bientôt quitté ; il reçut sa disgrace avec douceur & avec affliction, se détermina à ne jamais revoir la princesse, & à en dire toujours du bien. Les mauvais propos qu'on tient contre une femme, vous décréditent plus qu'elle : on est plus puni que vengé, quand on cesse d'être homme.

Elle fit tant de sottises, qu'on fut trop heu-

reux à la fin de lui faire épouser, par convenance, un petit prince qu'elle n'avoit jamais vu. Il étoit raconteur, sot & glorieux. Il avoit le visage long, le ventre gros & les jambes courtes : son visage étoit l'image des histoires qu'il contoit : ses jambes étoient l'image de son esprit, & son ventre le portrait de son amour-propre. Je n'ai pas ouï dire ce que devint la princesse avec lui; je crois qu'elle s'y endormit.

Zémire s'attachoit de plus en plus, & Phyliride aimoit beaucoup plus qu'elle n'eût voulu. Quand une laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur : la crainte presque certaine de ne pas plaire, la fait résister long-tems à sa passion ; & lorsqu'elle n'en peut triompher, il faut que son amour soit plus fort que son amour-propre.

Phyliride connut la force du sien, par l'excès de sa jalousie. Elle apprit avec une douleur égale à son étonnement, que Zémire plaisoit beaucoup à une princesse du tourbillon, nommée Bellanire : elle ignoroit qu'il y eût au monde une princesse qui portât son nom, mais elle fut bien plus surprise en voyant qu'elle portoit aussi son visage. Elle en fut frappée, elle retrouvoit ses traits, sa démarche, sa voix; & ce qui la rendit plus honteuse, elle retrouvoit tous ses défauts. A chaque imprudence que Bellanire

commettoit, à chaque sottise qu'elle disoit, Phyliride rougissoit, & Phyliride rougissoit souvent. Elle ne regrettoit que sa figure, parce qu'il paroissoit que Zémire la trouvoit à son gré. Elle étoit un jour sur le point de lui en parler, lorsque Bellanire survint & troubla leur entretien. Bellanire fit tomber la conversation sur les figures. Croiriez-vous bien, dit Phyliride, qu'autrefois la mienne étoit absolument semblable à la vôtre? Tout ce que je puis vous dire, répondit Bellanire, c'est que si vous l'avez troquée contre celle que vous avez à présent, vous avez fait un mauvais marché: mais, poursuivit-elle, il est déjà tard, & je m'étonne qu'Aphranor, à qui j'ai donné rendez-vous ici, ne soit pas encore arrivé? Aphranor, s'écria Zémire! Quoi! Aphranor est ici, dit en même tems Phyliride? Sans doute, répartit froidement Bellanire! Aphranor est ici. Vous voilà tous deux confondus: Zémire, en seriez-vous jaloux? Vous auriez tort, en vérité, car c'est bien le petit monsieur le plus plat que je connoisse. Il a l'esprit vain, le cœur sec, & les manières gauches: ses ridicules n'ont point l'aisance du naturel: il y a cependant trois ans qu'il est dans le monde, à ce qu'il dit; mais je crois que c'est une prétention: il n'a point non plus l'air d'avoir trois ans de fatuité sur la tête; il paroît n'être

un fat que d'hier. La vérité du portrait imposa silence à Zémire. J'en ai entendu parler sur ce ton-là, dit Phyliride ; on ne le loue que sur sa figure, ajouta-t-elle. Vous avez raison d'en dire du bien, reprit Bellanire ; car imaginez-vous qu'il prend le parti de la vôtre ; il m'a prié de vous le présenter : en un mot, il est amoureux de vous ? Amoureux, s'écria Zémire, d'un air inquiet : dans l'instant Aphranor parut. Phyliride le reconnut ; il fut plus Aphranor que jamais, & le pauvre Zémire fut couvert de confusion. Est-il possible, disoit-il en lui-même, que j'aie été aussi avantageux, aussi sot ? Je ne puis pas m'y méprendre ; c'étoit-là ma façon de penser, ma manière de m'exprimer : j'étois étourdi, glorieux, indiscret ; c'est moi que je trouve en lui, mais heureusement ce n'est plus lui que je trouve en moi.

Ces quatre personnes restèrent encore une heure assemblées. Bellanire & Aphranor dirent des impertinences ; Phyliride & Zémire firent des réflexions.

Il ne fut bientôt plus question que des airs, des prétentions & des travers de Bellanire & d'Aphranor ; chaque jour donnoit lieu à des scènes nouvelles ; tous les yeux étoient fixés sur eux ; tous les autres n'avoient en comparaison que des ridicules subalternes. On ne leur faisoit

pas l'honneur de s'en appercevoir. Ce que j'ai desiré toujours après avoir fait une sottise, ce qui m'est arrivé souvent, c'est que quelqu'un en fît une plus éclatante qui fît oublier la mienne.

Zémire devint vraiment inquiet d'Aphranor; Phyliride en étoit flattée. Rassurez-vous, lui disoit-elle, l'amour qu'il feint pour moi n'est qu'une ruse. Un petit maître veut paroître ne tirer parti de la laideur, que pour se mettre en réputation auprès de la beauté. L'événement l'a démenti; car elle fut tout-à-coup enveloppée d'un nuage: Zémire la perdit de vue; mais il entendit la voix d'Aphranor, qui lui crioit: Zémire, je t'enlève Phyliride: ce n'est pas une conquête digne de toi, je te dédommage assez en te laissant Bellanire.

Quoique Zémire ne fût pas un sot, il en eut bien la mine, lorsqu'il vit qu'on lui enlevoit Phyliride sans qu'il pût s'y opposer.

Voilà qui est beau, dit Bellanire qui survint, de laisser ainsi enlever ses amies; cela vous fera beaucoup d'honneur dans le monde; & quand on saura cette histoire, vous ferez joliment votre chemin auprès des femmes. Madame, repartit Zémire, permettez-moi de vous apprendre que vos plaisanteries ne sont pas bonnes: je ne veux faire de chemin que pour retrouver Phyliride. J'ai peur, répliqua Bellanire, que vous n'en

ayez beaucoup à faire : voilà pourquoi je pars tout-à-l'heure, dit Zémire en s'en allant. Il me semble qu'on peut se quitter plus poliment.

Il étoit très-affligé d'être à pied, & d'avoir à attraper un char qui voloit très-légèrement : il auroit bien voulu disposer de celui de Telmaïs. Telmaïs, Telmaïs, s'écria-t-il, m'avez-vous abandonné ? Telmaïs parut aussi-tôt ; mais il étoit à pied comme lui. Je ne t'abandonne point, dit Telmaïs ; je viens te donner des conseils. Eh ! monsieur, lui répondit Zémire, ce n'est pas-là ce que je demande : vous devenez parleur quand je ne veux rien entendre ; & vous venez à pied quand j'ai besoin qu'on me mène. Mais, continua-t-il, puisque vous voulez me donner des avis, où me conseillez-vous d'aller ? Dans le temple de l'amour vrai, répliqua Telmaïs en disparoissant. Me voilà bien plus avancé, dit Zémire ; il y a dix ans que je cherche ce temple sans pouvoir le rencontrer. J'ai trouvé bien des temples de l'amour, & je n'y ai vu que des femmes qu'on doit aimer sans inquiétude, servir sans assiduité, & quitter sans chagrin. Il n'y a que ce temple de l'amour vrai dont tout le monde me parle, & que personne ne peut m'indiquer ; il faut assurément que ce dieu là soit mal logé. En faisant ce monologue sur les temples, il en apperçut un avec cette inscrip-

tion : Temple de l'amour défendu. Ce titre le piqua ; il voulut y entrer ; il y vit un monde infini ; il fut tout étonné de reconnoître ce temple ; il aborda le prêtre. Il me semble, lui dit-il, que je suis déjà venu ici, mais il n'y avoit personne. Vous ne vous trompez pas, lui répliqua le prêtre ; ce temple s'appeloit alors le temple de l'amour permis ; il fut d'abord très-fréquenté, la volupté douce & tranquille ordonnoit les fêtes, la sympathie apportoit les offrandes ; il n'y avoit d'autres prêtres que les amans, ils avoient la gloire des sacrifices, & les victimes en partageoient le plaisir. Les princes, les rois, les dieux même y venoient dépouillés du faste de leur titre, & de l'éclat de leur grandeur : de simples bergers étoient aussi élevés qu'eux, mais en récompense ils étoient aussi heureux que de simples bergers. Les esprits se rapportoient, les goûts se répondoient, les cœurs vrais & sensibles donnoient & recevoient des chaînes en même tems. La défaite & la victoire étoient également douces ; il n'y avoit point de vaincu qui n'aimât son vainqueur, la persuasion étoit le prix de la sincérité, le triomphe le prix de la constance, & la confiance intime le prix durable du triomphe.

Tel fut ce temple dans son origine : mais insensiblement la langueur s'y introduisit. On

étoit trop sûr d'être aimé pour s'efforcer de plaire; le plaisir cessa d'être une faveur, le bonheur devint une habitude, les liens fragiles de la reconnoissance remplacèrent imperceptiblement les chaînes de l'amour; les égards succédèrent aux sentimens: on ne fut plus fidèle que par vanité; l'ennui survint, on se l'avoua, on se sépara, & l'amour permis resta seul dans son temple.

Il y seroit resté long-tems sans un expédient auquel il eut recours: il invita un nouveau dieu qu'il nomma l'Hymen. Il fit un point d'honneur aux humains d'y venir prendre des chaînes involontaires. L'estime, l'amitié, le rapport d'humeur, la douceur de l'esprit, l'étude approfondie des caractères furent traités de chimères. L'ambition, la richesse, la bisarrerie en formèrent la convenance & les nœuds: on s'imposa aveuglement des liens indissolubles: on jura de s'aimer avant de s'être vus, de s'estimer avant de se connoître; l'empire même fut partagé inégalement, & l'esclave n'eut pas seulement le choix du maître. Dès-lors on vit paroître sur la scène deux crimes qui avoient l'air de deux vertus: la haine pour un mari souvent très-haïssable, & l'amour pour un amant souvent très-aimable.

Vous auriez peut-être cru par-là le temple de

l'amour absolument abandonné ; ce fut-là ce qui le repeupla : on ne fit que changer d'inscription ; les femmes par vengeance y vinrent trouver leurs amans, les époux par le même esprit y vinrent chercher des maîtresses : on se trompa mutuellement, mais on voulut que la tromperie marchât accompagnée de la décence : la licence regna sous les apparences de joug ; la liberté devint entière, & les chaînes parurent subsister. En un mot, l'Hymen fut un dieu qui ne servit qu'à faire valoir les revenus de l'amour. Mon révérend père, dit Zémire, voilà une histoire fort savante : vous ne ressemblez point à la plupart des gens de votre état, qui connoissent mieux le revenu que l'origine de leurs fondations. Votre science me fait espérer que vous pourrez me dire où est situé le temple de l'amour vrai. Le temple de l'amour vrai, répondit le prêtre, je ne connois pas cela, j'en crois le ministre bien pauvre, cela m'a tout l'air d'un bénéfice à portion congrue. Eh bien ! dit Zémire, puisque vous ne connoissez pas ce temple, je n'ai plus besoin de rester dans le vôtre. Vous y reviendrez, peut-être, répliqua le prêtre, lorsque vous aurez épousé Bellanire ? Qui, moi, reprit vivement Zemire, j'épouserai Bellanire : c'est précisément ce que je ne veux point. Vous l'aimez cependant beaucoup, dit le prêtre. J'aime Bellanire, ré-

partit Zémire ! mais vous vous y connoiſſez ; les prêtres croyent toujours ſavoir tout. Je ſais du moins, répondit le prêtre, que vous croyez aimer Phyliride, & que vous aimez Bellanire ? Allez, mon pauvre père, dit Zémire, croyez que je ſais cela de meilleure part que vous.

Zémire ſe trompoit, car ce prétendu prêtre étoit Telmaïs qui ſavoit très-bien que Phyliride étoit Bellanire, & qui étoit tout auſſi-bien informé du lieu où elle étoit ; mais il ne mit pas Zémire dans le ſecret : auſſi fit-il bien du chemin, bien des réflexions triſtes, & bien des rêves malheureux avant d'arriver dans un déſert où l'on ne voyoit que des bois & des rochers. Il y rêva, y ſoupira, s'y ennuya, & s'y endormit. Tout cela eſt en règle. Mais il fut réveillé par une voix languiſſante & ſouterraine, qui diſoit ces mots : *O ciel ! c'eſt aujourd'hui qu'il faut que j'épouſe Aphranor, & que je renonce à Zémire !* Eſt-ce une illuſion, s'écria Zémire ? N'entends-je pas la voix de Phyliride, que je cherche par-tout, & que je ne trouve que dans mon cœur ? Quoi ! lui répondit Phyliride, quoi ! Zémire, c'eſt vous ? Eh ! venez-vous être le témoin de mon malheur ? Fuyez promptement ; vous ne pourriez triompher d'une puiſſance ſupérieure qui m'a enchaînée dans cette grotte, & qui ne m'en délivrera que pour me faire épouſer

ser Aphranor. A ces mots, Aphranor descendit dans un char à côté de Bellanire, la grotte s'ouvrit. Malgré ses chaînes & ses larmes, Phyliride parut tout aussi laide qu'à son ordinaire, & Zémire tout aussi amoureux. Zémire, dit Bellanire, tu cherches par-tout le temple de l'amour vrai, & tu n'as trouvé que celui de l'Hymen; tu vas épouser Bellanire. Et toi, Phyliride, c'est Aphranor qui va recevoir ta main. Non, répondit-elle: non, je ne puis aimer; je ne veux épouser que Zémire? Eh bien! tu le peux, dit Bellanire, mais à une condition: je suis accoutumée à ma beauté, & je commence à connoître mes défauts: si tu veux, par le moyen d'un génie qui me protège, me céder ton esprit, je te céderai ma figure, & tu épouseras Zémire. Non, répliqua Phyliride, je n'y consens point, & si Zémire m'aimoit mieux avec sa figure, je ne le jugerois plus digne de recevoir ma main. Il ne tient qu'à moi de devenir belle: cette fiole m'en donne le pouvoir, mais je serois privée de mes bonnes qualités. Seigneur, continua-t-elle, en s'adressant à Zémire, vous l'avez éprouvé: c'est moi qui étois la belle bête. Ah! s'écria Zémire, pour vous mettre dans l'impuissance de le redevenir, je prends cette fiole, & je la brise à mes pieds. La liqueur s'évapora

aussi-tôt, & dans le même instant Phyliride parut sous les traits de Bellanire : Zémire sous ceux d'Aphranor, & on reconnut la silphide & Telmaïs dans ceux qui paroissoient être Bellanire & Aphranor.

Eh bien ! dit Telmaïs à Aphranor, je vous avois bien dit que vous épouseriez Bellanire aujourd'hui. C'est donc vous, répondit Aphranor, qui étiez ce prêtre de l'amour défendu ? Il est vrai, répliqua Telmaïs. Tout ce que je vous demande, répartit Aphranor, c'est de n'y pas mener Bellanire. Mais, poursuivit-il, expliquez-nous ce que veut dire cette mauvaise plaisanterie de nous avoir ôté nos figures pour vous en revêtir ? C'est à cette supercherie que Bellanire & vous devez vos vertus. Aphranor, vous n'auriez pu voir vous-même vos défauts ; il falloit vous en faire rougir en vous les exposant dans votre propre ressemblance. Et vous, Bellanire, si vous aviez été belle, vous n'auriez jamais songé à autre chose. Il falloit vous rendre laide pour vous faire sentir la nécessité des vertus & des talens. Maintenant vous la connoissez, vous êtes digne de la beauté & vous en jouissez n'oubliez jamais qu'elle n'est qu'un ornement, & non pas un mérite. Tout cela est fort beau, dit Aphranor ; j'avois bien deux points de l'oracle accomplis ; je ne suis plus un sot, & une

princesse abominablement laide, qui étoit, madame, est devenue aussi belle que Bellanire ; mais ce temple de l'amour vrai, où le trouverons-nous ? Ah ! pouvez-vous le méconnoître, s'écria Telmaïs ? Le temple de l'amour vrai est par-tout où se trouvent deux amans qui s'adorent sincérement. Ce dieu est plus attiré par l'espèce, que par la multitude des hommages ; il se plaît dans la solitude, les sacrifices les moins solennels sont les plus doux à ses yeux. L'amour connu n'est qu'un titre ; il n'y a que l'amour caché qui soit un bonheur. Tout vous inspire ici le caractère de l'amour vrai. Ce gazon où vous êtes est le trône de l'amour, il en est le lien. Cette forêt épaisse n'est, pour ainsi dire, qu'amour : c'est l'amour seul qui paroît l'avoir élevée ; il y cache ses miracles dans le sein du mystère : c'est ce mystère qui l'a engagé à vous y appeler, à vous y attendre ; par tout il vous cherche, il vous poursuit, il se présente à vous, & il vous dit avec tendresse : Eh ! où courez-vous pour me trouver ? Venez à moi. Ah ! Aphranor, continua Telmaïs, l'amour vous environne de toutes parts ; il vous appelle, il vous cherche, il vous pénètre jusqu'au plus profond de votre ame ; & vous demandez encore où il est ? Aphranor & Bellanire se regardèrent ; leurs yeux leur dirent que le temple de

l'amour vrai étoit dans leurs cœurs. Telmaïs & la silphide les unirent & les ramenèrent chez leurs parens, qui furent très-étonnés & très-satisfaits de les voir amans, époux aimables & honnêtes gens.

MERVEILLEUX ET CHARMANTE.

CONTE.

DANS le tems que les fées se mêloient des affaires des hommes, il y avoit à la Chine un roi, que les charmes de sa personne, les grâces de son esprit, l'élévation de son ame & l'étendue de ses lumières avoient fait nommer Merveilleux: il étoit rare dans ces tems-là, comme dans le nôtre, de voir tant de qualités éminentes rassemblées dans un seul sujet.

Merveilleux n'avoit que quinze ans lorsqu'il perdit ses parens; il monta sur le trône, & la sagesse de son gouvernement ne trompa point les espérances de ses sujets. Ils étoient heureux & ne désiroient autre chose que de voir régner long tems un prince aussi aimable, & de voir naître de lui des enfans qui lui ressemblassent. Merveilleux n'étoit point encore marié, & tous les princes voisins, jaloux d'une alliance si désirable

à tous égards, avoient envoyé pour ambassadeurs à la cour de Merveilleux, leurs plus adroits négociateurs. Il seroit difficile de décrire le manège, l'adresse, la politique qu'ils mirent tous en usage pour atteindre à leur but; il arriva alors ce qui arrive sur-tout dans les grandes affaires : on se donna beaucoup de peine & de tourment pour une chose qu'un simple hasard décida.

Merveilleux réunissoit trop de vertus & de grandes qualités pour n'avoir pas le cœur sensible; sans avoir encore de goût décidé pour aucune femme, il portoit dans son ame un germe de passion qui cherchoit à se développer. Au milieu des plaisirs d'une cour charmante, il sentoit qu'il lui manquoit quelque chose, & soupiroit après un bonheur pur & plus vif, dont il avoit le sentiment plutôt que l'idée.

Un jour que Merveilleux chassoit dans une vaste forêt qui touchoit à sa capitale, il s'égara, perdit la chasse & vit arriver la nuit, sans savoir quel chemin il devoit prendre; il suivit au hasard la premiere route qu'il rencontra, sûr qu'elle le conduiroit à quelque habitation où il pourroit demander son chemin. Il y avoit environ une heure qu'il marchoit, lorsqu'il entendit des cris perçans; il jeta les yeux du côté d'où le bruit sembloit partir, & vit qu'une petite cabane, qui étoit à vingt pas dans le bois, reten-

tissoit de ces cris lamentables. Il y alla sans balancer : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit un vieux mandarin qui passoit pour l'homme le plus réglé de son royaume, tout couvert du sang qui ruisseloit des égratignures qu'il venoit de recevoir, & occupé à panser ses ridicules plaies, tandis qu'un payſan, qui avoit l'air d'un bucheron assommoit à coups de bâton une créature plus belle que l'imagination ne peut se la représenter. Malheureuse, disoit le bucheron indigné, il te convient bien de refuser l'honneur que monseigneur veut te faire! Une vieille femme qui paroissoit la mère, aidoit monseigneur à se panser, & l'exhortoit à ne se pas décourager, en lui disant que sa fille n'étoit encore qu'un enfant, & qu'on lui feroit entendre raison. Le désordre des habits de la jeune personne, les discours du père & de la mère instruisirent assez Merveilleux de la violence que l'on vouloit faire à la jeune fille ; mais il n'en put douter lorsqu'elle s'écria en le voyant : Ah! seigneur, sauvez-moi, sauvez mon honneur? Le roi jeta à ces mots un regard terrible sur le mandarin, que sa confusion seule auroit décelé pour coupable. Déjà Merveilleux levoit son cimeterre pour punir cet infâme ; mais les pleurs de la jeune personne que le bucheron frappoit toujours, le déterminèrent à voler vers elle ; d'un revers il abattit la

tête du malheureux qui la frappoit. Le mandarin vouloit fuir ; mais le roi s'élança sur lui, & du tranchant de son sabre l'arrêta pour jamais à la porte de la cabane. Il alloit faire le même traitement à la vieille : mais la jeune personne embrassa ses genoux : c'est ma mère, lui dit-elle ; n'ajoutez point à mes douleurs le chagrin de la voir périr. Elle prononçoit ces paroles d'un ton auquel il étoit difficile de rien refuser. Elle vivra, puisque vous le voulez, dit le roi ; mais pour prix de sa grâce, apprenez-moi par quelle singulière aventure un pareil miracle de beauté se trouve dans une forêt déserte. La jeune fille rougit à ces paroles flatteuses, elle baissa les yeux, & fut un moment sans parler. Enfin elle apprit au prince qu'elle étoit fille de cette malheureuse vieille & du bucheron auquel il avoit donné la mort ; que son père & sa mère étant pauvres, avoient résolu de faire servir les charmes de leur fille à leur fortune ; que le mandarin qui l'avoit vue au temple, étoit devenu amoureux d'elle, & avoit eu bientôt fait son marché avec le père & la mère, auxquels il avoit donné une grosse somme d'argent, leur en promettant encore davantage. Ma mère, continua-t-elle, m'apprit cette nouvelle avec les transports de la joie la plus vive, & m'exagéra la douceur de la vie que j'allois mener. Quelque

C'est ma Mere, n'ajoutez point à mes douleurs le chagrin de la voir périr.

soumission que j'eusse toujours eue pour elle, je ne pus m'empêcher de sentir la honte & l'infamie du désordre dans lequel elle vouloit me plonger, & je ne répondis que par des pleurs. Mon père qui arriva alors, me chargea d'injures & de coups : ma mère, plus douce & plus humaine, essayoit de me persuader par ses caresses. On m'apporta de la part de mon amant prétendu, des étoffes, des diamans, des bijoux : ma mère me paroit malgré moi de ces riches habillemens, & se récrioit sur l'air de beauté qu'ils me donnoient ; mais je me disois à moi-même que, si ces habits me rendoient plus belle aux yeux des autres, le vice me rendroit plus laide à mes yeux : ce qui me faisoit le plus de peine, étoit leur pauvreté qu'ils me reprochoient sans cesse, que je pouvois faire finir. Depuis quelques jours ils m'ont amené un homme qui a essayé de me prouver que je pouvois, que je devois même me prêter à ce qu'on exigeoit de moi : il me dit que le plus grand des vices étoit la pauvreté ; que je tenois à des préjugés d'enfans, proscrits depuis long-tems à la cour qui a enfin donné le ton à la ville : mais j'ai entendu dire tant de fois le contraire, je le sens si bien, que les autorités qu'il m'a alléguées, & que je n'ai pas compriſes, ne m'ont point ébranlée. Enfin voyant qu'il n'étoit

pas facile de me persuader, ils ont résolu d'employer la force. J'ai vu ce soir entrer le mandarin dans notre cabane, & mon père m'a dit d'un ton terrible, que si je ne contentois monseigneur, il me tueroit. Je me suis jetée à ses pieds, & l'ai prié d'avoir pitié de moi, mais son parti étoit pris. Après que le mandarin eût essayé quelques caresses que j'ai repoussées, mon père & ma mère m'ont saisie : j'ai trouvé dans ce moment des forces & un courage que je n'attendois pas : vous avez vu en quel état étoit l'infâme qui vouloit me deshonorer ; mais je crois que tôt ou tard j'aurois été la victime de ce complot, si le ciel ne vous eût envoyé à mon secours : vous êtes mon libérateur, c'est à vous que je dois l'honneur, qui m'est plus cher que la vie, & je sens que ma reconnoissance ne finira jamais. Pendant que la jeune personne parloit, Merveilleux, les yeux fixés sur elle éprouvoit tour à tour mille sentimens : il s'attendrissoit sur son sort & admiroit sa vertu : mais la fin du récit lui avoit causé les plus vives allarmes. Il avoit pâti, en apprenant l'attentat du mandarin, & lorsqu'il apprit que son entreprise avoit été sans succès, il se sentit aussi soulagé qu'un homme qu'on délivre d'un fardeau considérable. Quel péril vous avez couru, disoit-il ! j'en tremble encore : quoi ! tant de charmes ont pensé

être la proie d'un..... Pendant qu'il disoit ces mots, il prenoit, sans savoir pourquoi, les mains de la jeune personne qui le laissoit faire sans s'en appercevoir : elle rencontra les yeux du prince & baissa aussi-tôt les siens en rougissant & retirant ses mains. Merveilleux rougit aussi, & commença à regarder avec moins d'assurance : il ne croyoit pas l'aimer, mais il craignoit qu'elle ne le crût, & qu'elle n'en fût allarmée. Il se passoit dans l'âme de ces deux personnes mille mouvemens confus. Enfin Merveilleux apprit à la jeune fille qu'il étoit le roi de la Chine, & qu'il vouloit la mener à sa cour où il lui feroit un sort digne d'elle. Elle soupira en apprenant que son libérateur étoit un grand roi ; & Merveilleux à qui ses moindres gestes n'étoient plus indifférens, lui prodiguoit, pour la rassurer, les protestations du respect le plus sincère, quand sa suite qui le cherchoit arriva.

Il raconta sur le champ cette aventure aux courtisans qui n'en crurent rien, & s'imaginèrent que c'étoit une galanterie du roi. La jeune fille fut conduite à la cour, & la mère resta dans la cabane. Le prince confia la petite personne à sa tante, princesse de la vertu la plus haute, mais aussi la plus affichée : on la nomma Charmante. Cette aventure fit un grand bruit à la cour, où l'on s'occupe des plus petits évène-

mens. Les prudes triomphoient & faisoient sur la vertu de Charmante ; les commentaires les plus aigres & les plus désobligeans pour les autres femmes ; les femmes galantes forgeoient sur cette histoire mille contes plus ridicules les uns que les autres, dont le dénoûment étoit toujours que le roi étoit amoureux de Charmante ; les courtisans les croyoient ou du moins les répétoient : le roi alloit chez sa tante beaucoup plus assidûment qu'il n'y étoit jamais allé, & donnoit par-là plus de crédit à toutes ces idées.

Il y avoit déjà quelque tems que Charmante demeuroit auprès de la princesse, lorsque l'intendant de sa maison, homme très-riche, la demanda en mariage ; la princesse la lui promit sans hésiter, & en parla le soir au roi comme d'une affaire faite. Merveilleux pâlit en apprenant cette nouvelle, & se récria que Charmante n'étoit point faite pour un pareil homme. Il fut aisé de lui répondre que si le mariage étoit inégal, c'étoit plutôt du côté de Charmante. Cette réflexion fut un trait de lumière qui éclaira le prince sur l'état de son cœur : il connut avec douleur combien il s'étoit engagé ; il essaya en vain de se vaincre, il ne tira d'autre fruit de ses combats, que de connoître que son amour étoit insurmontable. Il n'y avoit cependant pas moyen

d'épouser la fille d'un bucheron. Une autre pensée le tourmentoit encore. Comment se persuader qu'il sera véritablement aimé de Charmante? Est-ce une chose que les rois puissent savoir? Cependant une occasion bien singulière ne lui laissa rien desirer à cet égard.

Charmante paroissoit depuis quelques jours si triste & si rêveuse, que le prince, inquiet sur tout ce qui la regardoit, lui en demanda la cause avec empressement : elle ne voulut parler qu'après avoir tiré parole du roi, qu'il lui accorderoit ce qu'elle lui demanderoit : rassurée par cette promesse, elle s'expliqua ainsi :

Nous ne sommes pas toujours maîtres de nos sentimens, ils naissent malgré nous, souvent à notre insçu. Il n'y a que peu de jours que je connois au juste l'état de mon cœur & du vôtre; vous m'aimez, prince, quoique vous ne me l'ayez pas dit, je ne puis en douter; il n'y a pas long-tems que je sais moi-même que je vous aime, je me suis apperçue avec effroi de votre amour & du mien. Voilà le sujet de ma tristesse : je n'ai sur cela qu'un seul parti à prendre, c'est de m'éloigner de vous, d'aller pleurer dans la solitude une passion malheureuse : c'est la grâce que je vous demande; vous avez juré de me l'accorder; vous n'êtes plus maître de me refu-

fer. Le roi tomba à ses pieds qu'il arrosa de ses larmes. Vous m'aimez, lui dit-il, & vous voulez me quitter! Vous prononcez l'arrêt de ma mort, en m'apprenant mon bonheur! Charmante pleuroit aussi-bien que son amant, mais elle demeuroit inflexible, & vouloit toujours s'éloigner. Le prince épuisa vainement ce que l'amour le plus tendre peut suggérer d'insinuations. Si vous m'aimez, lui disoit Charmante, vous devez m'exhorter vous-même à prendre le parti que je prends : finissons une scène trop triste, n'ajoutez pas à l'horreur de ma situation, le regret de voir vos pleurs ; croyez-moi, vos efforts sont inutiles, vous m'attendrissez sans me séduire. Non, vous ne partirez pas, dit le prince en élevant la voix, votre vertu est digne du trône, & vous y monterez avec moi : venez, venez annoncer aux peuples leur bonheur & le mien. Charmante n'hésita pas à répondre : je n'ai jamais, dit-elle, été affligée de la bassesse de ma naissance que depuis que je vous aime, & mon bonheur le plus doux seroit de me voir votre épouse ; mais ne croyez pas que ce desir, quelque ardent qu'il soit, puisse m'aveugler sur mes devoirs, & que je puisse oublier & ce que je vous dois & ce que je me dois à moi-même. Nous ne sommes pas faits pour être unis, nous

ne pouvons jamais l'être, & si l'amour vous fascine les yeux pour un moment; je ne dois pas profiter de votre aveuglement. Je vous donne, prince, la plus grande marque d'amour que vous puissiez recevoir, & si vous l'estimez autant qu'elle me coûte, vous ne la comparerez à rien. Pendant que Charmante parloit, le prince observoit un silence stupide, & paroissoit comme un homme frappé de la foudre; son ame étonnée, accablée de ce qu'il sentoit & de ce qu'il entendoit, sembloit avoir perdu tout sentiment. Il resta dans cette situation long-tems après que sa maîtresse eut parlé; il n'étoit pas encore revenu à lui-même, quand la princesse sa tante entra. Je viens, dit-elle, vous apprendre une grande nouvelle qui intéresse Charmante. Au nom de Charmante, le prince revint comme d'un songe: la princesse lui apprit que la vieille femme qu'il avoit crue la mère de Charmante, étoit morte; qu'elle avoit déclaré en mourant que Charmante n'étoit point sa fille, qu'elle l'avoit trouvée dans un bois, dans un berceau, dont la richesse faisoit connoître qu'elle appartenoit à des parens considérables; qu'un anneau qu'elle avoit au doigt, confirmoit ces présomptions, & sembloit destiné à faire connoître un jour les auteurs de sa naissance. On n'avoit point fait attention à cet an-

neau qui n'étoit que d'argent, mais sur lequel étoient gravés quelques caractères. Merveilleux le demanda avec empressement, il examina longtems les caractères sans pouvoir y rien comprendre ; mais il n'en conclut pas moins que Charmante étoit fille d'un grand prince : il redoubla ses instances. Il est bien difficile de résister à ce qu'on aime, & il est bien rare de résister aux rois. Charmante, vaincue par les instances de son amant, déterminée par ce dernier évènement, motif peu important, mais exagéré par l'amour le plus tendre, se détermina enfin à épouser le roi.

Les apprêts de ce mariage furent ordonnés à l'instant, & le jour pris pour la solemnité. Ce jour arriva enfin & parut à Merveilleux le plus beau de sa vie. Le peuple partageoit la joie de son roi, les rues étoient jonchées de fleurs, les murs des maisons ornés de tapis superbes ; de tous côtés les parfums les plus exquis répandoient une odeur délicieuse. Le prince, tenant Charmante par la main, sortit de son palais pour la conduire au temple ; toute sa cour superbement parée faisoit le cortége des nouveaux époux ; cent jeunes enfans habillés en amours, & aussi beaux qu'on les suppose, chantoient devant eux les hymnes de l'hymen, les attraits de Charmante, & le bonheur

de

de son amant : tout présentoit dans la ville l'image de la volupté ; il sembloit que l'on y respiroit un air plus pur. L'amour & la joie éclatoient dans les yeux du prince : une douce fermeté régnoit sur le visage de Charmante ; elle baissoit ses regards modestes, craignant d'y laisser paroître trop de tendresse, & cet aimable embarras la rendoit plus belle encore.

Les nouveaux époux arrivèrent au temple, ils se prosternèrent aux pieds des autels, & jamais les dieux n'avoient reçu de vœux plus sincères ; le grand sacrificateur leur fit prononcer le serment de s'aimer toujours. Déjà le temple retentissoit du son des instrumens, mêlés aux acclamations du peuple, lorsque tout-à-coup on entendit un bruit semblable à celui du tonnerre ; une nuit épaisse succéda à la lumière ; la voûte du temple s'entr'ouvrit ; on vit six dragons ailés qui jetoient des flammes & traînoient un char d'argent ; on voyoit dans ce char un magicien d'une taille gigantesque, & d'une physionomie terrible. Le char descendit jusqu'à terre, & le magicien s'adressant au roi : prince audacieux, lui dit-il, qui veux épouser l'objet de mon indignation, conçois qu'elle est ma puissance. A ces mots il étendit sa baguette, & les deux amans se sentirent transportés à ses côtés. Le char s'éleva aussi-tôt & alla

s'abaiſſer avec la rapidité d'un éclair, à mille lieues de-là ſur le bord de la mer. Sachez, dit le magicien, que je ſuis le génie Chevrefeuille; tant que ma puiſſance ſubſiſtera, Charmante ne peut être heureuſe; & vous, malheureux époux, qui partagez ſon ſort, partagez auſſi les effets de ma vengeance. Les deux amans furent tranſportés, à ces mots, chacun dans un petit bateau d'argent qui étoit ſur le rivage, & à peine y avoient-ils mis le pied, que les deux bateaux s'éloignèrent l'un de l'autre à toutes voiles, & tirèrent, l'un vers l'orient, & l'autre vers l'occident, tandis que les dragons de Chevrefeuille le remenèrent chez lui.

Charmante & Merveilleux voguoient ſur une mer orageuſe dans un léger eſquif, ſans cordages & ſans aviron, emportés par un vent impétueux qui paroiſſoit à tout moment prêt à renverſer leurs frêles barques, & ils ſongeoient ſeulement que ce vent funeſte les ſéparoit. Chacun d'eux uniquement occupé du péril de ce qu'il aimoit, oublioit le danger qu'il couroit lui-même. Charmante avant ce tems auroit frémi en voguant ſur le plus petit canal & à peine alors faiſoit-elle attention aux vagues immenſes qui menaçoient d'engloutir ſon petit bateau. L'ame la plus foible quand elle eſt ſenſible, a des reſſources infinies

qui lui sont inconnues à elle-même, & que l'occasion seule manifeste. Un coup de vent fit enfin échouer le vaisseau de Charmante. La princesse prit terre sans accident ; mais comme son péril étoit ce qui l'occupoit le moins, ses allarmes ne finirent pas lorsqu'elle se vit en sûreté. La tempête continuoit toujours, & Charmante resta sur le rivage, considérant avec une inquiétude attentive les ondes irritées ; elle se représentoit le bateau d'argent qui portoit son amant, élevé sur le sommet des vagues terribles qu'elle avoit devant les yeux, & bientôt précipité avec la vague qui s'abaissoit. Elle trembloit, elle se rassuroit, à mesure que l'agitation de la mer lui sembloit plus ou moins violente. Elle étoit depuis plusieurs heures dans cette cruelle perplexité, lorsqu'elle vit un vaisseau assez considérable battu par la tempête s'abîmer tout à coup dans les eaux. A ce triste spectacle, elle ne douta plus du malheur de Merveilleux. L'accident qui l'avoit fait échouer lui parut un hazard unique qu'il n'étoit pas raisonnable de supposer ; & la destinée du vaisseau abîmé lui parut le sort nécessaire de tout ce qui voguoit sur ces mers. On craint plus aisément qu'on n'espère, peut-être parce que l'espérance n'embrasse jamais qu'un objet, celui que le cœur désire ; au lieu que la crainte s'occu-

pant des moyens qui peuvent écarter du but désiré, saisit autant d'objets que l'imagination en peut embrasser, & s'ouvre une carrière infinie. Charmante, sur ce qu'elle imaginoit de la mort de son amant, vouloit le suivre & se précipiter dans les ondes ; mais une tourterelle blanche vint se reposer devant elle, & lui dit : pourquoi vous livrer au désespoir, belle princesse ? Rassurez-vous ; Merveilleux vit encore, & vous le verrez un jour. La tourterelle parloit d'un ton si doux ; le son de sa voix étoit si tendre & si insinuant, qu'il pénétra le cœur de Charmante, & y fit naître ce calme délicieux qu'on éprouve quand on se voit délivré de grandes douleurs. Charmant oiseau, dit la princesse, ce que vous me promettez me paroîtroit incroyable, si tout autre que vous me l'annonçoit. Je ne sais par quel charme vous me persuadez ; mettez le comble à ce que je vous dois, achevez de m'éclaircir sur le sort de mon amant, & sur le mien ; nos maux sont ils prêts à finir ? En vain me faites-vous espérer que le ciel nous rejoindra quelque jour ; s'il tarde trop à faire ce miracle, sa bonté sera inutile ; je ne puis vivre sans l'amant que j'aime, je sens que je mourrai bientôt si je ne le retrouve. Qu'il m'est douloureux, répondit la tourterelle, de ne pouvoir remplir vos désirs !

Le bien qu'on fait aux cœurs sensibles, est celui qui flatte le plus ; car ce sont ceux qui le sentent le plus vivement. Je ne puis faire qu'une chose pour vous : j'irai trouver votre amant, je lui dirai de vos nouvelles, & je vous rapporterai des siennes. Charmante étoit si transportée, qu'elle ne trouvoit point d'expressions assez fortes pour sa reconnoissance ; elle auroit bien voulu écrire à Merveilleux ; elle avoit, à ce qu'il lui sembloit, tant de choses si essentielles à lui dire, tant de conseils importans à lui donner sur les précautions qu'il devoit observer pour se garantir de tous les dangers ! mais par malheur, elle n'avoit ni plume, ni papier, & l'oiseau ne pouvoit lui en faire trouver. Venez à notre ville, dit la tourterelle, j'y prendrai mon compagnon sans lequel il seroit trop dur de m'éloigner ; vous nous direz tout ce que vous voulez faire savoir à votre amant, & comme je prévois que cela sera bien tendre, nous n'en oublierons pas un mot. La princesse suivit la tourterelle, & lui conta en chemin ses aventures, ou plutôt lui parla de l'amour extrême que Merveilleux lui avoit inspiré, du mérite extraordinaire de ce prince, du plaisir qu'elle avoit d'en être aimée. Ce que je vois par votre récit, belle princesse, dit la tourterelle, c'est que vous êtes aimée autant que vous mé-

ritez de l'être, & que vous n'aimez pas moins. A chaque moment que je vous écoute, l'intérêt que je prends à votre situation, devient plus vif: j'aime comme vous, & je voudrois que tous les cœurs tendres fussent aussi heureux que moi. La princesse & la tourterelle apperçurent alors la ville des tourterelles; on y voyoit au lieu de maisons, des feuillées de myrthes couronnés de roses qui servoient d'habitation à chaque petit ménage de cette république. La tourterelle mena la princesse à une feuillée plus grande que les autres; ce sera là, dit-elle, votre habitation pendant que j'irai trouver votre amant; je vais chercher mon compagnon, & nous viendrons ensemble prendre vos ordres. L'oiseau partit, & Charmante, considérant sa nouvelle demeure détacha l'écorce d'un myrthe, & avec une aiguille à tête, essaya d'y tracer quelques caractères: l'aiguille gravoit sur cette écorce avec autant de facilité que la plume court sur le papier, & Charmante eut le plaisir d'écrire à son amant une très-longue lettre qui lui parut cent fois trop courte. Les deux tourterelles arrivèrent lorsque la princesse finissoit d'écrire, ou plutôt lorsqu'elle étoit à la fin de son écorce; elles se béquetoient amoureusement, & ce spectacle fit soupirer Charmante; elle les retint encore long-

tems, & les chargea de dire à Merveilleux mille choſes, qui toutes revenoient à la même. Vous ne pourrez jamais, diſoit-elle, lui exprimer à quel point je l'aime; il eſt impoſſible que vous ſoyez auſſi tendres que moi. A ce diſcours les deux oiſeaux ſe regardoient tendrement, & ſembloient ſe dire en ſouriant que la princeſſe les connoiſſoit bien mal; enfin ils s'envolèrent, quoique Charmante qui croyoit avoir encore quelque choſe à leur dire, leur criât de s'arrêter.

Le voyage des tourterelles ne fut pas long; elles apportèrent bientôt la réponſe de Merveilleux. Ce prince ſe plaignoit tendrement dans ſa lettre de ce que Charmante avoit négligé de l'inſtruire du détail de ſa ſituation & de ſes aventures. En effet, la princeſſe avoit rempli ſa lettre de ſentimens tendres & paſſionnés, de l'expreſſion vive & naturelle de ſes inquiétudes ſur le ſort de ſon amant, & avoit négligé de l'inſtruire de l'état où elle ſe trouvoit, & de tout ce qui lui étoit arrivé. Par un effet ſemblable du même ſentiment, le prince qui ſe plaignoit de cette négligence, tomboit auſſi dans le même défaut, & ſa lettre n'apprenoit rien de lui même, ſinon qu'il penſoit toujours à Charmante, & qu'il l'adoroit: c'étoit tout ce qui réſultoit de ſa

lettre, qui étoit pourtant fort longue. Les tourterelles suppléèrent à l'oubli du prince ; elles avoient appris son histoire des habitans du pays où il étoit ; car pour lui il n'avoit répondu à leurs questions qu'en les interrogeant sur le sujet de Charmante. Des bergers habitoient ce rivage ; ils avoient vu le bateau d'argent échouer à peu près de la même façon que celui de Charmante. Merveilleux étoit si beau, son air étoit si majestueux, qu'ils l'avoient élu pour leur roi, celui qui les gouvernoit étant mort peu de jours avant l'arrivée du prince. Merveilleux passoit dans ce séjour où la nature avoit prodigué tous ses trésors, des jours aussi tranquilles qu'il pouvoit en trouver sans voir Charmante ; il pensoit toujours à elle ; il gravoit son nom sur tous les arbres ; tous les moutons de la contrée étoient marqués du chiffre de Charmante & du sien entrelacés. Les bergers & les bergères mêloient toujours son nom dans leurs chansons ; les mères souhaitoient à leurs filles d'être belles comme Charmante ; enfin, dans ce petit coin du monde tout parloit de Charmante & son amant si malheureusement séparé d'elle avoit au moins la consolation de voir que tout lui rappeloit le souvenir de ce qu'il aimoit. Tel fut le récit que les oiseaux firent à la princesse ; elle les envoya avec

une nouvelle lettre ; ils revinrent auſſi promptement que la première fois ; les meſſages ne finiſſoient pas, & Charmante auroit voulu, s'il eût été poſſible, envoyer toute la colonie des tourterelles chargée de lettres à ſon amant. Il y avoit déjà quelque tems que cela duroit, lorſqu'un jour les petits couriers de Charmante ne revinrent point à l'heure accoutumée. La nuit arriva & redoubla l'inquiétude de la princeſſe, qui étoit déjà exceſſive; pluſieurs jours ſe paſsèrent ſans qu'elle eût de leurs nouvelles ; elle n'auroit pas attendu ſi long-tems à aller elle-même chercher Merveilleux ; mais ils habitoient dans une île, & ne trouvant aucun bateau ſur le rivage, Charmante n'avoit jamais pu en ſortir. Il ſeroit difficile d'exprimer ſa déſolation lorſqu'elle eut vu écouler un mois entier ſans avoir des nouvelles de ſes tourterelles. Les idées les plus funeſtes s'emparèrent de ſon eſprit ; elle ne douta point que Chevrefeuille n'eût enfin attenté à la vie de ſon amant. L'île des tourterelles retentiſſoit de ſes gémiſſemens. Charmante avoit cru être au comble du malheur quand elle avoit été ſéparée de ce qu'elle aimoit, & dans les circonſtances affreuſes où elle ſe trouvoit, elle auroit regardé cette première ſituation comme le dernier période du bonheur. Enfin, après un

mois d'absence les tourterelles arrivèrent. Charmante vola vers elles remplie d'impatience, d'espoir & de crainte; mais voyant qu'elles avoient l'air affligé, elle ne douta plus de son malheur. Nous avons fait de vaines recherches, dirent-elles, princesse infortunée; nous n'avons pu trouver votre aimable époux: à ces mots funestes Charmante tomba évanouie; les tourterelles firent de vains efforts pour la soutenir; cette amante infortunée ne donna pendant plusieurs heures, aucun signe de vie. Les tourterelles commençoient à désespérer de ses jours, lorsqu'elles virent un bateau dont les voiles étoient bleues, aborder au rivage: à peine l'eût-il touché, qu'une lumière brillante éclata sur la poupe, & fut comme le signal du réveil de la princesse. Elle ouvrit les yeux, & appercevant le vaisseau, elle s'élança dedans avec précipitation; elle trouva au pied du mât une lance, un cimeterre & une armure d'or; cette inscription étoit à côté des armes: *Si l'amour donne les plus grands biens, on ne peut les acheter trop cher; s'il expose à de grands périls, il n'en est point qu'il ne fasse surmonter: voyage, cherche, combats, triomphe.*

Non, s'écria la princesse; non, rien ne pourra m'épouvanter; elle se revêtit des armes, dit adieu à ses chères tourterelles, & frappant le

rivage avec la lance, elle fit éloigner le bateau qui voguant avec rapidité, aborda au bout de deux jours à un rivage fort éloigné.

Seule, dans un lieu désert, armée, mais n'ayant pour se défendre qu'une main foible, & sans expérience, Charmante auroit été en proie à la terreur la plus forte, si l'oracle qu'elle avoit lu sur les armes, le désespoir d'avoir tout perdu, & l'impossibilité de devenir plus malheureuse ne l'avoient rassurée. Absorbée dans sa douleur, occupée de ses regrets, elle ne voyoit rien, n'entendoit rien. Triste solitude, déserts affreux, disoit-elle, seroit-ce ici que je pourrois rencontrer ce que j'aime? Plût au ciel que nous fussions condamnés à passer nos jours dans cette retraite sauvage! nous serions trop heureux.

Elle avoit déjà marché quelques jours, occupée de ses tristes pensées, & n'avoit rencontré aucune aventure. La confiance qu'elle avoit eue en l'oracle, commençoit à se changer en désespoir. Il ne faut rien pour donner de l'espérance aux amans, mais l'impatience la détruit bientôt, & change un doux espoir en de cruelles allarmes. Tel étoit l'état de Charmante; lorsqu'au milieu d'une sombre forêt où elle étoit entrée, elle apperçut un château; une femme en pleurs en sortit, & accourant vers la princesse qu'à ses armes elle

prit pour un chevalier : généreux chevalier, lui dit-elle, daignez vous arrêter un moment pour secourir la princesse la plus belle & la plus infortunée qui soit dans l'univers. Charmante se laissa conduire au château par cette femme ; elle traversa toute armée plusieurs chambres tendues de noir, & arriva enfin à celle où on lui disoit que se tenoit la reine. Elle vit en effet une femme assez jolie qui paroissoit atténuée par la douleur ; elle étoit auprès d'une urne de marbre noir, haute d'environ six pieds, & ne cessoit de l'arroser de ses larmes. Chevalier invincible, dit la reine en embrassant les genoux de Charmante, qui la releva aussi-tôt, serez vous insensible aux pleurs d'une infortunée qu'un barbare a livrée aux plus cruels malheurs ? Cette urne que vous voyez, dit-elle, contient tout mon bien ; mon amant y est enchanté, & quel amant ! C'est le prince le plus aimable, le plus accompli qui soit sur la terre ; il avoit vaincu mes armées, il étoit maître de mes états, il me les avoit rendus, & j'allois, pour prix de tant de bienfaits, lui abandonner ma personne & l'épouser, lorsqu'un enchanteur cruel, indigné de ce que je lui préférois un rival, l'a renfermé dans cette urne magique. Mais que vois-je, s'écria la reine? En effet le marbre de l'urne qui étoit noir, étoit devenu tout à coup du blanc

le plus éclatant. Que vois-je ? Cet événement eſt le ſigne que c'eſt à vous qu'eſt réſervé le dénoûment de cette aventure. Puiſſe le ciel ſeconder votre valeur ! Alors elle inſtruiſit le faux chevalier qu'il n'avoit qu'à appuyer la pointe de ſon cimeterre contre l'urne, & qu'il en ſortiroit les monſtres qu'il falloit combattre ; que la fin de l'enchantement dépendoit de ſa victoire. Charmante crut avoir trouvé une occaſion favorable de mourir ; elle tira ſon cimeterre ; à peine en eut-elle appuyé la pointe contre l'urne, qu'il en ſortit douze dragons volans qui s'élançèrent ſur elle. La princeſſe ceſſa de ſouhaiter la mort dès qu'elle la vit arriver avec ce terrible cortège, & déſeſpérant de ſe pouvoir défendre avec ſes armes, elle ſe ſouvint du taliſman qu'elle portoit dans ſon anneau, & le jeta à tout hazard au milieu des dragons. A l'inſtant ces redoutables ennemis tournèrent leur rage les uns contre les autres, & tombèrent morts aux pieds de la princeſſe. L'urne ſe briſa & laiſſa voir l'amant de la reine infortunée ; mais à peine Charmante l'eut elle vu, qu'elle tomba ſans connoiſſance ; c'étoit Merveilleux lui-même qu'elle venoit de déſenchanter. Il voloit au ſecours de la princeſſe quand il vit paroître le géant qui l'avoit ſi fort maltraité : l'enchantement détruit avoit réduit à rien le pouvoir de ce monſtre ;

mais il étoit encore redoutable par l'énormité de sa taille & par l'excès de sa force ; il accourut pour se venger. Merveilleux étoit sans armes ; il saisit le cimeterre de Charmante, vola vers le géant, & après un combat d'un quart-d'heure, le coupa en deux d'un coup d'estramaçon qu'il lui donna dans les reins. Charmante alors étoit revenue de son évanouissement par les secours de la reine ; mais dès qu'elle ouvrit les yeux elle la repoussa avec horreur : laissez-moi mourir, lui dit-elle ; est-ce à vous de me secourir ? Merveilleux arriva dans ce moment, & ne savoit que penser de ce discours de la princesse, & de l'air irrité dont elle le recevoit. Ce ne fut qu'après biens des explications qu'il comprit que la reine avoit fait une tracasserie dont il ne pouvoit se douter ; il eut peu de peine à se justifier. La vérité étoit que cette reine ambitieuse avoit voulu s'emparer des états des bergers : Merveilleux l'avoit vaincue, & l'avoit prise elle-même dans sa capitale ; mais en héros il lui avoit rendu la liberté & son royaume. La reine, autant par vanité, que par goût pour le prince, avoit attribué à l'amour qu'elle s'imaginoit lui avoir inspiré, ce qui n'étoit l'effet que de la générosité de Merveilleux. Ce prince naturellement poli l'avoit traitée avec d'autant plus de déférence,

qu'étant vainqueur & maître, on le pouvoit plus aisément soupçonner d'en manquer; & toutes ses façons avoient confirmé la reine dans son idée; elle avoit formé le projet de l'épouser, mais elle ne lui en avoit point parlé. Sur ces entrefaites, le géant Chevrefeuille qui étoit amoureux de cette reine, étoit accouru pour prévenir ses desseins, & il avoit enchanté le prince ainsi qu'on l'a vu. On a tant de penchant à pardonner à ce qu'on aime, que Merveilleux se seroit justifié, même sans avoir raison. Charmante soupiroit, versoit des larmes, & ne trouvoit pas une parole à dire à son amant, elle qui, lorsqu'elle étoit éloignée de lui & lui écrivoit, croyoit toujours avoir oublié mille choses essentielles; leur réconciliation fut l'arrêt de mort de la reine. Cette princesse accablée de honte & du dépit de connoître son erreur, se frappa d'un poignard, & expira dans le moment. Les deux amans virent alors un char lumineux qui descendoit par la voute du salon où ils étoient. Ce char portoit un vieillard respectable qui courut les bras ouverts vers Charmante. Ma fille, lui dit-il, enfin nos maux sont finis, nous allons tous être heureux. La princesse, sans connoître le vieillard, sans comprendre pourquoi il l'appeloit sa fille, partageoit ses transports, & par un penchant inconnu, elle avoit

volé dans ses bras dès qu'il étoit accouru vers elle. Après avoir satisfait les premiers mouvemens de sa tendresse, le vieillard apprit au prince & à sa fille, qu'il avoit épousé autrefois une princesse aimable, dont Chevrefeuille étoit aussi amoureux; que ce magicien, outré de fureur d'avoir vu son rival préféré, avoit juré de s'en venger; qu'en effet il avoit enlevé au berceau Charmante, qui étoit le premier fruit de cet hymen; qu'il l'avoit exposée, & qu'il l'auroit beaucoup plus maltraitée sans un talisman qu'on lui avoit mis au doigt en naissant, qui garantissoit son honneur & sa vie de tous les périls & de tous les enchantemens, que le vieillard trop foible pour détruire les opérations magiques de Chevrefeuille, avoit langui depuis ce tems dans la douleur la plus vive; qu'il n'avoit pu donner aucun secours à sa fille, sinon que lorsque Chevrefeuille ayant enchanté le prince, il s'étoit trouvé en pouvoir de lui opposer l'enchantement des armes d'or; qu'il avoit gémi cent fois de ce qu'il ne lui étoit pas permis de paroître & de guider sa fille, mais que sa présence eût rompu l'enchantement. Après tant d'allarmes, continua-t-il, enfin le sort le plus tranquille & le plus doux nous est préparé. Venez, ma fille, venez prince aimable & généreux, venez dans mon palais,

palais, vous y trouverez une tendre mère qui augmentera votre bonheur en le partageant. Au milieu des transports de sa joie, Charmante n'oublia pas ses chères tourterelles; son père lui dit que c'étoient des princes que Chevrefeuille avoit ainsi métamorphosés pour s'emparer de leurs états; que, peu jaloux de leurs maîtresses, il les leur avoit laissées dans leurs métamorphoses, mais que depuis sa mort, ils avoient repris leur forme, & qu'ils étoient tous dans son palais. Charmante & Merveilleux montèrent dans le char du génie, & furent transportés dans son palais où la mère de Charmante versa bien des larmes de joie en revoyant la princesse & son époux. L'un & l'autre y restèrent deux mois, plus occupés de leur amour que des fêtes superbes & galantes que leurs parens leur donnoient chaque jour. Au bout de ce tems Merveilleux leur fit entendre que des devoirs indispensables le rappeloient dans ses états; les parens de Charmante étoient trop sensés pour ne pas déférer aux désirs du prince; mais pour accorder tous les sentimens, & ne pas quitter leur fille, ils voulurent suivre le prince. Les amans tourterelles retournèrent chacun dans leurs états. La joie fut inexprimable lorsque le prince reparut dans les siens: aimé d'une épouse adorable, faisant les

délices de ſes parens & le bonheur de ſes ſujets ; il vit ſon amour augmenter chaque jour & redoubler celui de Charmante ; & ils furent les plus heureux comme les plus tendres des amans.

GRISDELIN
ET
CHARMANTE.

CONTE.

IL est un canton dans l'Arabie heureuse, appelé le *Ludistan*. Ce pays où la nature semble avoir pris plaisir à déployer ses trésors, étoit sous la domination d'un jeune roi qui étoit lui-même le présent le plus précieux que le ciel eût fait à ce beau climat. Aux vertus héroïques qui forment un grand roi, il joignoit les qualités qui forment un homme aimable; une figure charmante donnoit un nouvel éclat au caractère le plus aimable, & tous deux se faisoient briller mutuellement. Les peuples heureux sous le règne d'un roi qu'ils adoroient, ne désiroient autre chose que de voir le bonheur de leur prince assuré par le choix d'une épouse, & le leur par un héritier né d'un sang si cher à la nation. Quoique le prince eût déjà atteint l'âge de dix-neuf ans, il avoit paru jusques-là plus touché de la crainte d'un engagement, que

sensible aux charmes qu'il peut offrir; mais une si belle ame n'étoit point faite pour rester insensible. L'amour n'avoit pas encore marqué son heure, & elle arriva enfin.

Grisdelin, c'est le nom du roi dont nous parlons, avoit à sa cour un ambassadeur de la fée des Cygnes, reine puissante dont le royaume étoit voisin de celui de Grisdelin. La discussion de quelques intérêts peu difficiles à régler, avoit attiré cet ambassadeur à la cour de Grisdelin, mais cet homme habile & attentif aux intérêts de sa souveraine, avoit formé un projet plus important que les instructions dont il étoit chargé. La fée des Cygnes avoit une fille nommée *Charmante;* & si quelqu'un dans l'univers pouvoit être comparé à Grisdelin, c'étoit Charmante qui à son tour ne pouvoit trouver que le prince qui fût digne d'elle. Il étoit peu convenable d'offrir la princesse à Grisdelin, & peut-être de s'exposer à un refus; aussi l'ambassadeur en demandant à ce sujet les ordres de la fée, lui promit-il d'amener les choses à un point que Grisdelin demanderoit lui-même Charmante, comme la plus grande faveur qu'il pût obtenir. L'accès qu'il avoit auprès du prince lui donnoit les moyens de préparer son esprit à ce qu'il avoit à lui dire, & de l'amener à son but: après avoir connu dans plusieurs entretiens que le prince n'étoit pas aussi éloigné de prendre un

engagement que l'on croyoit; un jour, lui parlant des peintres excellens qui étoient à la cour de la fée des Cygnes, il lui montra négligemment quelques miniatures du plus célèbre d'entr'eux. Parmi ces différens tableaux un seul attira l'attention de Grisdelin. Dès qu'il l'eut apperçu, il négligea tous les autres; ses yeux se fixèrent sur cette peinture, & l'ambassadeur n'eut pas de peine à s'appercevoir qu'elle faisoit sur lui l'impression la plus vive. J'ai souvent entendu parler, dit Grisdelin, de la beauté de la princesse Charmante, & je croirois que c'est là son portrait, s'il étoit possible que jamais on pût ressembler à cette peinture qui est le chef-d'œuvre de l'art & l'ouvrage de l'imagination. C'est pourtant son portrait, reprit l'ambassadeur, & un portrait qui n'est point flatté.

Le prince ne répondit rien, & peu de tems après il se retira, laissant l'ambassadeur bien persuadé que sa négociation avoit réussi. En effet, le lendemain, le roi le fit appeler. Je veux, dit-il, vous avouer ma foiblesse. Depuis que j'ai vu ce portrait, je ne suis plus le même; tout ce que j'ai entendu dire des vertus, des grâces de Charmante, s'est rappelé à mon esprit. Ce que j'avois jusques-là entendu sans intérêt, cette peinture en fait un souvenir qui trouble mon ame; c'étoit une matière combustible qui n'attendoit qu'un

flambeau pour s'embraſer. Enfin, je ſens que mon bonheur dépend de Charmante ; que je ne puis vivre heureux ſans être ſon époux, & c'eſt à vous, c'eſt à vos ſoins que j'ai recours pour l'obtenir. Je veux faire partir une ambaſſade conſidérable pour la cour de la fée des Cygnes. Retournez avec mes ambaſſadeurs : appuyez leur demande, je vous devrai le bonheur de ma vie.

L'ambaſſadeur au comble de ſes vœux, ne cacha point à Griſdelin les ordres qu'il avoit reçus, & lui avoua que cette union qu'il déſiroit avec tant d'ardeur, n'étoit pas moins précieuſe pour la fée des Cygnes. S'il eſt ainſi, dit le prince, partons au plutôt pour aller trouver Charmante, pour mettre ma couronne & mon cœur à ſes pieds. Les apprêts du départ furent ordonnés avec l'impatience de l'amour ; & trois jours après, le prince menant avec lui l'ambaſſadeur, & ſuivi d'un cortège digne d'un roi puiſſant, partit pour la cour des Cygnes, rempli des eſpérances les plus flatteuſes.

Pendant qu'il ſe croyoit être ſûr du ſort le plus heureux, l'orage le plus funeſte ſe préparoit contre lui.

Iſmenor, magicien puiſſant, & roi de l'île des Lions, avoit une fille nommée Riquette : cette créature haute de trois pieds & demi, borgne & boiteuſe, avoit plutôt l'air d'un démon que

d'une fille ; mais tels sont les droits de la nature, qu'elle étoit aussi chère à son père, que Charmante pouvoit l'être à la fée des Cygnes : elle étoit devenue amoureuse de Grisdelin sur un portrait qu'elle avoit vu de ce prince ; & son père qui ne savoit rien lui refuser, alloit envoyer des ambassadeurs pour proposer à Grisdelin ce vilain mariage, lorsqu'il apprit que le prince étoit parti pour l'île des Cygnes. Le désespoir de Riquette ne peut s'exprimer, & le magicien touché de la douleur de sa fille, entra en fureur contre Grisdelin, comme si ce prince l'eût offensé de la maniere la plus cruelle. Il jura de se venger, & exhortant sa fille à se calmer & à prendre de meilleures espérances, il lui promit de travailler de toute sa puissance à faire son bonheur. En effet, il partit le lendemain à la pointe du jour, suivi d'un seul palfrenier nommé Rabot : il étoit horriblement contrefait & hideux à voir ; ce fut là le sujet qu'il choisit pour servir sa vengeance, & avec lequel il se rendit à une forêt par où il falloit nécessairement que le prince Grisdelin passât. Il l'attendit sur le chemin, & pendant ce tems-là n'oublia pas de se servir de son art magique, & de faire les conjurations nécessaires pour exécuter son dessein. Quand il entendit approcher la caravane de Grisdelin, il tira de sa poche un mouchoir en-

chanté, qui avoit la vertu de rendre invisible ceux qui le touchoient : il en donna un bout à tenir à Rabot, & tint l'autre dans sa main ; alors il se mêle en assurance avec la caravane, & est bien surpris de n'y pas trouver Grisdelin : le prince s'étoit arrêté avec quelques-uns de ses gens à une fontaine, & avoit ordonné au reste de sa suite de prendre les devans. La fraîcheur de l'eau & la fatigue l'avoient endormi, & il reposoit à l'ombre d'un palmier. Ismenor l'apperçut, & étant toujours invisible, il le toucha de sa baguette pour augmenter son sommeil, & par la vertu de la même baguette, il endormit le petit nombre de gardes qui étoient auprès du prince, ensuite il lui ôta tous ses habits, & ayant fait aussi dépouiller Rabot, il mit les habits du palfrenier à Grisdelin, & à Rabot ceux du prince, puis sans perdre de tems, il toucha Rabot de sa baguette, en disant : va, & deviens en tout semblable à Grisdelin jusqu'au moment où tu auras épousé la fille de la reine des Cygnes. En effet, il l'enchanta de façon, qu'il prit entiérement la ressemblance du malheureux prince ; & le charme étoit si fort, qu'il crut lui-même l'être ; mais heureusement le magicien n'eut pas le pouvoir de faire passer aussi la belle ame de Grisdelin dans le corps de Rabot. Quand cette opération fut faite, Ismenor toucha le prince de sa ba-

guette pour le réveiller. Quelle fut sa surprise, lorsqu'en se levant il apperçut ses habits sur un autre lui-même, & qu'il se vit vêtu des plus vilains haillons. Il se frotta les yeux, croyant rêver, mais le magicien le prenant par les cheveux, sans lui rien dire, l'enleva & l'emporta dans une nuée à la porte de l'appartement de la princesse Riquette. Pendant ce tems-là Rabot avoit monté sur le cheval du prince, & rejoignoit la caravane avec la suite du prince qui s'étoit réveillée dès que le magicien avoit disparu. Chacun le prit pour le vrai Grisdelin. D'abord qu'il fut arrivé, il dit: j'ai faim, qu'on me donne à manger. Son premier maître d'hôtel lui répondit: sire, le souper de votre majesté n'est pas commencé, & les tentes ne sont pas même encore dressées. Taisez-vous, lui dit le faux prince, vous êtes un sot: il n'y a qu'à me faire griller une cuisse de cheval. En même tems il égorge lui-même un des plus beaux chevaux de sa troupe, & en ayant dépecé une cuisse, ordonne qu'on la fasse cuire sur le champ, & qu'on la lui serve. Dès que cela fut fait, il se mit à table, & mangea la cuisse de cheval, en disant: je n'en ai jamais mangé de si bon: je veux que tous mes courtisans en mangent, & qu'on ne fasse point d'autre souper pour ma suite; il n'y a qu'à tuer encore trois ou quatre chevaux, afin que chacun en ait abondamment.

La raiſon de ce goût pour la chair de cheval; c'eſt que dans le pays des Lions où Rabot étoit palfrenier du roi, comme on ſe ſervoit de lions en guiſe de cheval, les chevaux ſervoient comme les bœufs au labourage & à la nourriture des habitans, ils paſſoient même pour un excellent manger; c'eſt pourquoi Rabot fut bien aiſe d'en manger à ſon appétit. Le lendemain il ne mangea pas autre choſe, & en fit nourrir auſſi toute ſa ſuite. Enfin quand on arriva à la cour de la reine des Cygnes, il avoit au moins une trentaine, tant de courtiſans que de pages à pied, & lui-même fit ſon entrée dans la ville à pied, parce qu'il venoit de manger ce jour-là le beau cheval bleu & blanc ſur lequel le prince étoit monté. On lui en offrit bien un autre, mais il dit que ce n'étoit pas la peine pour ſi peu de tems, & qu'il feroit bien une journée à pied. Auſſi-tôt toute ſa cour mit pied à terre, & chacun marcha tenant ſon cheval par la bride. Les courtiſans de Griſdelin ne revenoient point de l'étonnement que leur cauſoit la conduite de celui qu'ils croyoient leur prince; car perſonne ne doutoit que ce ne fût lui, & à dire vrai, il lui reſſembloit ſi parfaitement, qu'on ne pouvoit pas ne s'y pas tromper. Les uns diſoient: qu'eſt-il donc arrivé à notre prince? eſt-ce qu'il eſt devenu fou? D'autres: c'eſt l'amour qu'il a pour

Charmante qui lui a tourné la tête. D'autres enfin, & c'étoient les plus sensés, disoient qu'il falloit que quelqu'un l'eût ensorcelé. Mais quelle que fût la cause de son changement, il n'en étoit pas moins vrai ni moins fâcheux; toute sa cour en étoit au désespoir. Quand il arriva au-dessous du balcon où étoit la reine, la princesse & toutes les dames de la cour, il demanda: où est la reine? On la lui montra; & en s'approchant d'elle, il lui dit: Madame, vous êtes peut-être étonnée de me voir arriver à pied; mais c'est qu'en chemin faisant j'ai eu faim & j'ai mangé mon cheval; cela n'empêche pas que je ne sois un grand prince & que je ne devienne votre gendre. Ensuite il demanda: où est Charmante? La reine lui dit: seigneur, vous avez son portrait, & il faut qu'il ait fait bien peu d'impression sur vous, si vous ne la reconnoissez pas. Je ne me souviens pas d'avoir son portrait, répondit Rabot; mais je m'en vais voir s'il est dans ma poche, pour voir si je la trouverai bien après tout seul. Tous les seigneurs & les dames de la cour de la reine se regardoient, & ne savoient que penser d'un début si extraordinaire & si peu conforme à l'idée que l'ambassadeur leur avoit donnée du prince. Rabot fouilla dans ses poches, & les renversa toutes l'une après l'autre, sans y trouver le portrait de la princesse qui rougissoit & trouvoit

le procédé de ſon amant fort extraordinaire. Il fallut qu'on montrât Charmante au faux prince qui s'en approcha, & lui fit ce compliment : Je ne ſais pas ce que votre mère veut dire avec votre portrait, je ne l'ai jamais eu, & voilà la première fois que je vous vois ; mais je vous trouve très-belle, & je ne demande pas mieux que de vous épouſer quand vous voudrez : en attendant, je vais me repoſer, car je ſuis las d'avoir marché à pied toute la journée. En diſant cela, il entra ſans façon dans le palais, & on le conduiſit à l'appartement qu'on lui avoit préparé, où il ſe jeta ſur un lit, & ſe mit à ronfler ſi fort, qu'on l'entendoit de l'autre bout de la ville. Pendant ce tems-là la fée & ſa fille étoient dans la dernière ſurpriſe des manières groſſières & impertinentes d'un homme qu'on leur avoit dépeint extrêmement aimable. La pauvre Charmante ſur-tout étoit inconſolable. Elle avoit depuis quinze jours le portrait de Griſdelin, & ſa figure lui avoit beaucoup plu ; cela joint à tout le bien que l'ambaſſadeur en avoit écrit, avoit fait impreſſion ſur elle : & elle étoit très-tendrement prévenue pour lui, quand ſon imbécille reſſemblance arriva. Elle le trouva bien ſtupide & bien groſſier, mais ce qui la fâchoit le plus, c'eſt qu'il ne lui paroiſſoit point du tout amoureux d'elle ; ce qui choquoit également ſa vanité & ſa ſenſi-

bilité, deux points bien essentiels chez une jeune beauté. La reine fée ne savoit non plus que penser, quand le grand chambellan de Grisdelin vint la trouver, & lui fit demander une audience en particulier. Elle la lui accorda, & le fit passer dans son cabinet. Alors il lui dit, avec les marques de la plus sincère douleur, qu'il étoit aussi étonné qu'elle des procédés du prince; que depuis quatre jours il ne le reconnoissoit pas; qu'il sembloit être devenu fou & hébêté; il lui raconta comment il avoit eu la fantaisie de manger des chevaux, & qu'il les avoit tous obligés de s'en nourrir, fantaisie qu'il ne pouvoit attribuer qu'à une subite aliénation d'esprit. A l'égard de la princesse Charmante, je sais, dit-il, à n'en pouvoir douter, que le prince mon maître en est devenu passionnément amoureux dès le premier instant qu'il a vu son portrait; cependant aujourd'hui il soutient qu'il ne l'a jamais vu, & réellement le portrait ne se trouve pas sur lui. Je vous avouerai, madame, que la bizarrerie de cette aventure me paroît incompréhensible. Ce récit fit penser à la fée qu'il y avoit là quelque chose d'extraordinaire; & pour s'en éclaircir, après avoir congédié le chambellan, & l'avoir remercié de ses avis, elle alla consulter le miroir de la vérité. C'étoit un miroir enchanté que la fée avoit, & dans lequel on voyoit les événemens & les figures qu'on

souhaitoit de voir, & tout cela dans la plus exacte vérité & ressemblance. La reine souhaita de voir le prince tel qu'il étoit réellement; alors elle le vit, non pas ronflant sur un lit comme le faux prince, mais enfermé chez Ismenor dans une tour inaccessible, couvert de haillons dégoûtans, & baisant le portrait de Charmante qu'il avoit au bras, & qu'il baignoit de ses larmes. Le prince l'avoit toujours porté à son bras, & le magicien en le deshabillant, ne l'avoit pas apperçu, & le lui avoit laissé, ce qui faisoit que Rabot auroit bien retourné toutes les poches de l'univers sans l'y trouver. La reine fut attendrie de l'état où elle vit Grisdelin; elle courut chercher sa fille pour la rendre témoin du même spectacle. On ne sauroit être plus touchée que le fut Charmante à cette vue, sur-tout lorsqu'en continuant de regarder dans le miroir qui leur représentoit la tour inaccessible, elles virent tout à coup ouvrir la porte de cette prison affreuse où entra Riquette qui parut parler tendrement au prince. Elles ne purent entendre ce qu'elle lui disoit ni ce que Grisdelin lui répondoit; mais elles en jugèrent par les gestes de Grisdelin qui mit sa main devant son visage comme pour ne pas voir Riquette, aussi bien que par le désespoir de l'amoureuse Riquette qui sortit, le visage plus rouge qu'un brasier ardent; & dans l'instant quatre bourreaux

arrivèrent & battirent cruellement le prince qui souffrit leurs cruautés, avec un visage serein, & où étoit peint tout l'amour qu'il ressentoit pour Charmante. Charmante à cette vue fit un cri perçant, & il lui sembla dans ce moment avoir éprouvé tous les maux qu'elle avoit vu faire à son amant. Elle s'évanouit, mais la fée sa mère la fit bientôt revenir & l'appaisa un peu en lui promettant de la venger elle & son amant, & de les unir tous deux comme ils le souhaitoient. Charmante étoit dans une situation d'esprit bien peu tranquille. Elle voyoit son amant souffrir des maux cruels, mais c'étoit pour elle qu'il les souffroit, & toutes ses souffrances étoient autant de gages de son amour; quelle circonstance pour un cœur sensible! Mais il ne falloit pas s'en tenir à de foibles plaintes, il falloit agir & secourir le prince : d'abord elles voulurent voir dans le miroir de la vérité le sujet de la ressemblance qui les avoit trompées : elles n'eurent pas plutôt souhaité, qu'elles virent Rabot tel qu'il étoit réellement, c'est-à dire un palfrenier horrible & dégoûtant. Il n'en fallut pas davantage à la fée pour éclaircir toute la noirceur d'Ismenor; sur le champ elle prit la résolution d'aller délivrer le prince; elle communiqua ses projets à Charmante qui ne manqua pas de les approuver. Ma fille, lui dit-elle, je pars pour une aventure

bien difficile, car le magicien à qui j'ai affaire est plus puissant que moi, & ce n'est que par ruse que je puis réussir ; mais n'importe, il s'agit de vous venger & de servir ce que vous aimez ; je ferme les yeux sur le péril & je ne vois plus que ce qu'exige mon extrême tendresse pour vous. Adieu, ma fille, efforcez-vous de bien traiter le faux Grisdelin ; donnez lui tous les jours de nouvelles fêtes, & prenez bien garde que personne ne puisse soupçonner la moindre partie de ce que nous savons ; s'il songe à vous demander ce que je suis devenue, vous lui direz que je suis partie pour aller visiter les frontières de mon royaume, parce que je veux lui céder ma couronne en vous le donnant pour époux, & qu'il faut préparer à ce changement de domination, des peuples qui n'ont jamais obéi à un étranger. Après ce peu de paroles elle s'éleva en l'air, & enveloppée d'un nuage qui la déroba à tous les yeux, elle vola droit chez Ismenor ; quand elle fut au-dessus de la tour où Grisdelin étoit prisonnier, elle s'arrêta & voulut y entrer ; mais il sembloit que l'air la repoussât toujours dès quelle vouloit y descendre ; étonnée elle se pose au pied de la tour ; elle a recours à son art, & tout son savoir ne peut lui apprendre autre chose, sinon que cette tour est enchantée & que la puissance du magicien est si forte, qu'on ne peut rompre aucun

cun de ses charmes ni entreprendre rien contre lui, à moins d'avoir une pierre de l'anneau de Gigés, qu'il garde soigneusement & dont la vertu est telle que tous enchantemens sont sans force contre ceux qui la possedent. Mais comment avoir cette précieuse pierre dont apparemment Ismenor n'ignoroit pas le prix? De quelle ruse se servir pour la dérober? L'extrême envie de servir sa fille lui en suggéra une, & elle ne tarda pas à l'employer: elle écrivit un billet par lequel elle avertissoit Grisdelin de l'envie qu'elle avoit de le favoriser, & de tout ce qu'il falloit faire pour réussir; ensuite elle se changea en hirondelle & se mit à voler autour de la fenêtre de la tour, ayant le billet dans son bec, & attendant que le prince se montrât pour le lui donner. Il parut bientôt à la fenêtre; l'hirondelle fée vola auprès de lui & lui présenta le billet; mais il étoit si occupé de Charmante & de son portrait, qu'il fut près d'une heure sans l'appercevoir: enfin il la vit, & surpris de se voir apporter une lettre par un oiseau, & plus surpris encore de voir qu'il paroissoit s'attendrir sur ses malheurs, il tendit la main & tira à lui le billet qu'il lut à la hâte & où il trouva ce qui suit: On veut vous servir, charmant Grisdelin; & l'hirondelle qui vous rend cette lettre est la fée, reine des Cygnes, mère de Charmante. Charmante sait vos malheurs, elle

y est sensible, & vous aime autant que vous l'aimez. Charmante m'aime, s'écria le prince; est-il vrai, secourable hirondelle? Puis se souvenant qu'il parloit à la reine, madame, lui dit-il, pardonnez ce transport à mon amour, & souffrez que je vous demande encore des assurances de mon bonheur. L'hirondelle ne pouvoit rien répondre; & Grisdelin après avoir baisé cet endroit du billet où on l'assuroit du cœur de Charmante, se remit à lire le reste où on lui expliquoit toute l'histoire de Rabot, & où on lui donnoit avis que le pouvoir de la fée n'étant pas aussi grand que celui du magicien, il falloit avoir recours à la ruse pour avoir de lui une pierre de l'anneau de Gygès qui avoit la vertu de rompre tous les enchantemens; que, pour cela, il n'avoit qu'à faire semblant de consentir à épouser Riquette, & lui dire qu'il l'aimeroit si elle pouvoit prendre au roi son père cette pierre fatale, & la lui donner. Grisdelin dit à la fée qu'il ne manqueroit pas à ce qu'elle lui prescrivoit; & dès le lendemain, quand Riquette vint le voir, il la reçut beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, & lui dit qu'il avoit eu pendant la nuit un rêve mystérieux dans lequel il avoit vu Charmante qui se moquoit de lui entre les bras d'un autre; il ajouta que, dans son rêve, une fée lui avoit dit que s'il vouloit se détacher de Charmante, & s'attacher à

la fille d'Ismenor, il falloit qu'il eût en sa possession une certaine pierre de l'anneau de Gygès, qu'Ismenor avoit; qu'infailliblement cette pierre le rendroit pour toujours amoureux de la princesse Riquette; sur cela, le petit monstre se mit à pleurer de joie, embrassa plus de trente fois Grisdelin : ce qui ne fut pas sans lui cracher au visage; il étoit au désespoir, il auroit mieux aimé les coups de bâton qu'on lui donnoit ordinairement, que de pareilles caresses; mais il falloit se contraindre, & il le fit si bien, que Riquette en fut la dupe. Elle sortit d'avec lui enchantée des espérances qu'il lui avoit données, & lui promit de lui donner la pierre en question. Sur-le champ, elle alla trouver le roi son père, & lui conta sa bonne fortune; puis se jetant tout d'un coup à ses pieds, elle lui demanda la pierre de l'anneau de Gygès. Cette proposition surprit Ismenor, & lui donna beaucoup à penser; mais comme c'étoit l'homme le plus fin & le plus dissimulé de son tems, il cacha aisément son trouble à sa fille, & la renvoya en lui disant : allez, ma chère Riquette, comptez que je n'aime rien plus que de vous faire plaisir; je vais chercher la pierre que vous me demandez, & je vous la donnerai. Sur-le-champ, il s'enferma dans son cabinet; & après avoir jeté les osselets & fait plusieurs autres opérations magiques, il connut, par la force de

ſon art, que la fée ſon ennemie étoit dans ſon palais; il découvrit tout ſon projet, & réſolut de ſe venger; pour cela, il prit une pierre qui avoit la vertu de pétrifier tous ceux qui la touchoient; il la mit dans une boîte, & fit appeler la princeſſe ſa fille. Elle ſe rendit aux ordres de ſon père qui, en lui remettant la boîte entre les mains, lui dit: donnez-la telle qu'elle eſt à votre amant, & gardez-vous bien de l'ouvrir, parce qu'elle perdroit toute ſa vertu. Sur-le-champ, Riquette vole à la priſon, & Iſmenor, tenant ſon mouchoir enchanté, la ſuit inviſiblement; il entre dans la priſon, & voit au pied de la tour la reine des Cygnes qui attendoit dans ſa forme naturelle la pierre que Griſdelin devoit lui jeter par la fenêtre; en effet, à peine le prince eut-il la boîte que Riquette lui donna avec mille careſſes, qu'il s'approcha, ſans faire ſemblant de rien, de la fenêtre, jeta la boîte; & dès que la fée l'apperçut, elle s'en ſaiſit & l'ouvrit promptement pour prendre la pierre; mais à peine l'eut-elle touchée, qu'elle ſe ſentit devenir pierre elle-même; elle veut parler, la voix lui manque, & à peine elle peut proférer ces mots: nous ſommes trompés. Oui, vous l'êtes, s'écria en ſe montrant Iſmenor, avec une voix terrible, & vous allez être punie de votre perfidie; regarde, malheureux, dit-il au prince, en le traînant à la fenêtre; regarde

l'état où est ta misérable protectrice, & envole-toi si tu veux par cette fenêtre; car tu seras perroquet bleu jusqu'à ce que Charmante t'ait écrasé la tête. A ces mots, Grisdelin se regarde, & ne voit plus en lui qu'un oiseau; plein de rage, il s'envole & se hâte d'abandonner des lieux consacrés à l'horreur des plus grandes cruautés. Aussitôt le roi fit porter dans sa chambre la princesse sa fille, que la frayeur avoit fait évanouir, il monta dans un char traîné par six dragons volans, & se rendit en moins de six minutes à la ville où étoit Charmante; dès qu'il y fut arrivé, il voulut faire sentir à tous les habitans le poids de sa colère, & il les pétrifia tous; chacun devint pierre, & resta dans l'attitude où il étoit. Rabot & la suite de Grisdelin ne furent point épargnés; il n'y eut que la princesse qu'Ismenor réservoit à un plus grand supplice; il la prit par les cheveux, & la mit à côté de lui dans son char volant qu'il conduisit droit à la forêt des merveilles Quand il y fut arrivé, il mit pied à terre, & prononça l'arrêt de la malheureuse Charmante, avec une voix terrible, en lui disant : J'ai fait périr ta mère qui avoit eu la témérité de vouloir me surprendre dans mon propre palais; j'ai changé ton amant en perroquet, & je vais te métamorphoser en arbre. Je te laisse la mémoire & la réflexion pour augmenter ton supplice; & tu de-

meureras sous la forme que je vais te donner, jusqu'à ce que tu aie écrasé la tête de ton amant. En achevant ces paroles, il la toucha de sa baguette, & Charmante ne fut plus qu'un arbre. C'est ainsi que le méchant Ismenor assouvit sa rage sur les personnes du monde qui méritoient le plus d'être heureuses.

Ismenor se croyoit au comble du bonheur, & par-là il étoit plus près de l'abîme où il devoit tomber ; car les méchans ont un période de bonne fortune, qui, à mesure qu'elle arrive à son comble, doit leur annoncer aussi de plus près la misère & le châtiment dus à leurs forfaits. Mais il ne songeoit point à tout cela : il s'en retournoit chez lui dans son char volant, très-content du succès de ses méchancetés, quand il entendit au-dessous de lui un grand éclat de rire. Il regarde & voit la fée Chagrine qui lui dit avec un air joyeux qu'elle n'avoit pas ordinairement : bon jour, mon compère Ismenor ; je vous souhaite d'être aussi content que je suis contente. Je suis assurément fort aise de votre satisfaction, répondit le magicien ; mais dites-m'en je vous prie le sujet ? C'est peu de chose, mon compère, répliqua la fée, en riant toujours ; mais je suis persuadée que vous en rirez d'aussi bon cœur que moi. Je viens de la mer où j'ai trouvé une des fées qui l'habitent ; elle dormoit sans songer à

rien, entourée de toute sa cour qui s'est mise à fuir dès que je suis arrivée, en disant: fuyons, fuyons, voilà la fée Chagrine. Ainsi je suis restée seule avec Argentine, & je l'ai enchantée de façon qu'elle dormira, je crois, long tems; car celui qui doit la délivrer, ne sera peut être jamais au monde; & s'il y est jamais, il se noyera plutôt mille fois, que de désenchanter Argentine. En disant cela, elle dit adieu à son compère Ismenor, & s'éloigna de lui en riant à gorge déployée. Mais elle se trompoit dans ses projets, car pendant que les suivantes d'Argentine l'avoient laissée seule avec leur maîtresse, elles étoient allées trouver la grand'mère d'Argentine, qui étoit la reine des fées de la mer, & à qui elles communiquèrent leur frayeur au sujet de l'arrivée de la fée Chagrine. Sur le champ la reine partit, & alla trouver sa petite-fille. Elle la vit dormante; & après avoir fait d'inutiles efforts pour l'éveiller, elle comprit qu'elle dormoit d'un sommeil surnaturel. Elle voulut la désenchanter, mais ce fut en vain; elle s'y seroit cassé la tête pendant cent ans, car elle étoit fort opiniâtre, quand une jeune fée de sa cour, qui ne pouvoit pas se tenir long tems en place, apperçut en allant & venant, un écriteau sur la porte du palais, où étoient ces paroles en lettres de feu: *Argentine dormira jusqu'à ce*

que le perroquet bleu la réveille. Sur le champ la reine des fées de la mer envoya de tous côtés sur terre pour chercher des perroquets bleus ; & l'on fit aussi une colonie de fées qu'on mit en sentinelle dans les airs, c'est-à-dire, qu'on distribua à chacune une certaine quantité d'air à garder pour arrêter tous les perroquets volans, & les amener dans le palais de la mer. Voilà donc tout l'univers rempli de fées en embuscade pour prendre un perroquet : tout cet arrangement fut fait en moins de deux minutes, car les fées sont extrêmement diligentes. Pendant ce tems-là, Ismenor voloit chez lui, & Grisdelin, devenu perroquet bleu, voloit à tire d'aîles pour s'en éloigner : il vola tant, qu'il trouva la mer. Comme il avoit de grandes affaires dans la tête, il n'y prit point garde, & continua son chemin comme si de rien n'étoit. Enfin il avoit déjà fait plus de cent lieues en mer, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une voix claire & agréable qu'il entendit au-dessus de lui, & qui disoit distinctement ces paroles : Ma sœur, je crois que je suis bien heureuse, & si je ne me trompe, j'ai ce qu'il nous faut ; venez voir. Ensuite il distingua une autre voix qui répondit : oui, ma sœur, ce doit être lui, ne perdons point de tems ; aussi-tôt le prince perroquet sentit comme deux mains qui le poussoient en bas. Il vouloit s'échapper,

car il craignoit de se noyer, non pas qu'il eût peur de mourir, mais une lueur d'espoir qui n'abandonne jamais les hommes, lui faisoit imaginer qu'il retrouveroit peut être Charmante, & cette idée seule l'attachoit à la vie. Les fées qui le conduisoient (car c'étoit deux sentinelles aëriennes de la fée de la mer) s'apperçurent qu'il faisoit ses efforts pour leur échapper, & elles lui dirent : perroquet mon mignon, laissez-vous faire, & n'ayez pas peur, nous ne vous voulons point de mal. Alors il se percha lui-même sur une des mains qui le conduisoient, & se laissa mener fort tranquillement. Les fées surprises, se dirent l'une à l'autre : vraiment voilà un joli animal, il semble qu'il nous ait entendues. Sur cela, Grisdelin se mit à battre des aîles, comme pour leur faire comprendre qu'elles ne se trompoient pas, ce qui étonna & divertit beaucoup les fées. Elles le menèrent très-doucement de la moyenne région où elles l'avoient trouvé, jusqu'à la mer, de peur de l'étouffer; mais dès qu'elles furent à fleur d'eau, elles se portèrent au fond en moins d'un clin d'œil, & sans qu'il fût seulement mouillé. Il fut bien étonné quand il se trouva dans un palais le plus singulier du monde, & si différent de tous ceux qu'il avoit vus jusqu'alors : il fut obligé de convenir que rien n'est impossible à la puissance des

fées. En effet, rien n'étoit plus merveilleux que ce palais. Après avoir traversé plusieurs salons, où les pierres précieuses étoient prodiguées avec la plus grande magnificence, & disposées avec le goût le plus délicat, le prince passa par une grande pièce quarrée, encore plus singulière & plus curieuse : c'étoit des peintures faites par art de féerie, & douées de la faculté de varier à tout moment. Cette chambre étoit, pour ainsi dire, le tableau de l'univers. On y voyoit toutes les terres, toutes les mers & tous les empires du monde ; mais de plus, tous les événemens importans s'y peignoient ; les derniers effaçoient les autres ; de sorte que cette peinture étoit toujours l'histoire momentanée de toute la nature ; ce qui formoit le spectacle du monde le plus intéressant & le plus diversifié. L'histoire de Grisdelin & de sa métamorphose y étoit bien écrite aussi, comme on peut croire : mais on étoit alors si occupé dans l'empire de la mer de l'aventure d'Argentine, que personne n'y prit garde. Le prince auroit bien voulu s'arrêter dans cette chambre, mais on le pressoit d'aller essayer si c'étoit à lui que la jeune fée devoit être obligée de sa délivrance. Il n'eut donc que le tems de jeter un coup d'œil sur les peintures : comme il savoit parfaitement la géographie, il eut bientôt trouvé le royaume de sa chère Charmante.

Quel chagrin pour lui, quand il vit tous les sujets de sa maîtresse pétrifiés! Il s'attendoit tristement à la trouver dans le même état; mais il fut bien plus affligé, quand il ne la vit point du tout; il la chercha de tous ses yeux, mais inutilement. Alors il se mit à pleurer, parce qu'il pensa que le magicien l'avoit tuée, & qu'il ne la reverroit jamais. Ensuite il jeta les yeux sur la cour d'Ismenor, & le vit dans son cabinet qui rioit tout seul; c'étoit du plaisir d'avoir vu réussir ses méchancetés. Il voulut voir aussi la princesse Riquette, & il la vit qui se cassoit la tête contre les murailles, de rage d'avoir été trompée, & d'avoir perdu son amant. Comme le prince avoit le cœur fort bon, le désespoir de Riquette le fit encore pleurer; & les fées qui le conduisoient, l'ayant remarqué, se disoient: qu'a donc notre beau perroquet pour s'affliger tant? Il y en eut une qui dit: sans doute qu'il aura vu dans le tableau de l'univers quelque perruche de ses amies à qui il sera arrivé accident. Grisdelin l'entendit bien, mais comme il étoit fort occupé, il ne daigna pas y répondre. Le prince continua donc son chemin, & fit bien. La première porte qui se présenta à lui, fut celle du cabinet où étoit la fée enchantée, & au-dessus de laquelle étoit l'écriteau que Chagrine y avoit laissé, & qui avoit donné lieu à la quête des

perroquets. Grisdelin le lut, & sentit bien d'abord qu'il y étoit désigné. Ensuite il en lut encore un autre qui étoit au-dessous du premier, & que les fées, toutes fées qu'elles étoient, n'avoient point apperçu, parce qu'il ne pouvoit l'être que de celui qui devoit désenchanter Argentine. Il contenoit ces mots : le perroquet bleu réveillera Argentine, en lui ôtant avec son bec, une pierre qu'elle a sur chaque œil : aussi-tôt Grisdelin entra avec confiance, & alla droit au lit de la fée, où il se mit en devoir de la réveiller : chacun le regardoit faire, & l'espoir étoit peint sur tous les visages. Le prince perroquet apperçut d'abord les petites pierres, & les enleva légérement, sans faire de mal à la princesse qui se leva aussi-tôt sur son séant, en demandant à manger. Mais tout le monde s'occupoit à baiser le perroquet, pour le remercier, & Argentine cria trois fois qu'elle mouroit de faim, avant qu'on l'entendît ; elle alloit se fâcher, & elle avoit bien raison, car depuis plus de huit jours elle n'avoit pas mangé, & elle n'entendoit rien à tout ce qui paroissoit occuper si fort toute sa cour ; car elle ne savoit pas qu'elle eût été enchantée, & elle croyoit n'avoir pas plus dormi qu'à son ordinaire. Heureusement on l'entendit à la fin, & elle fut servie dans l'instant ; car outre que les fées font tout ce qu'elles veulent en un clin d'œil, c'est

que dans l'empire de la mer, comme on n'y a point de feu, on n'y mange que des coquillages. Ainsi le soupé de la fée fut bientôt prêt, & elle se mit à manger avec grand appétit. Grisdelin fut fort étonné de voir la table de la fée couverte d'un million de différens coquillages qu'il ne connoissoit pas. Il voulut voir s'ils étoient aussi bons qu'ils avoient la mine appétissante, & il alla se percher sur l'épaule d'Argentine, qui fut bien étonnée; car elle ne savoit rien de tout ce qui étoit arrivé; mais on la mit bientôt au fait, en lui contant l'histoire de sa léthargie & de sa guérison. Aussi-tôt elle baisa mille fois le perroquet; il reçut & lui rendit ses caresses avec un empressement respectueux qui plut beaucoup à la jeune fée; aussi le fit-elle souper avec elle: il se mit à table, & mangea de tous les coquillages qu'il trouva fort bons; ce qu'il fit avec tant de propreté & d'agrément, que la fée ne put s'empêcher de dire: je vous avouerai que voilà un animal charmant; c'est bien dommage qu'il ne puisse pas parler. Grisdelin qui l'entendit, fit signe avec sa patte qu'on lui donnât de quoi écrire. Aussi-tôt on lui apporta un morceau de glace avec un diamant taillé en pointe, car dans l'empire de la mer, on ne connoissoit pas l'usage de l'encre ni du papier, & la façon dont on y suppléoit, avoit cela de bon, que jamais l'écri-

ture ne s'effaçoit. Le prince Perroquet, dès qu'il eut le diamant & le morceau de glace, comprit la façon dont il falloit s'en servir ; & comme il faisoit très-aisément des vers, il traça dans l'instant le quatrain suivant, qu'il présenta à la jeune fée :

Grisdelin ne peut que se taire,
Quand il voudroit parler pour vous ;
Mais son malheur lui paroît doux,
Puisqu'il vous étoit nécessaire.

La fée lut ce quatrain, & en fut charmée ; alors elle commença à se douter que Grisdelin n'étoit pas un oiseau ordinaire. Elle le caressa beaucoup, & lui dit : gentil oiseau, je ne saurois trop vous remercier des obligations que je vous ai, ni des galanteries que vous me dites ; mais j'ai encore une grace à vous demander : votre esprit & vos manières me font soupçonner que vous êtes tout autre que ce que vous paroissez ; car je n'ai jamais ouï dire que les perroquets fussent aussi galans & aussi spirituels que vous. Je ne puis donc m'empêcher de croire qu'il y a quelque chose de fort singulier dans votre aventure, & je vous prie de me l'apprendre. Alors Grisdelin redemanda le diamant & le morceau de glace qu'il présenta à la jeune fée, après avoir écrit dessus toute

son histoire & ses malheurs ; ce qui ne fut pas sans verser quelques larmes. La fée s'attendrissoit aussi, & pleuroit les disgraces du pauvre prince, quand la reine sa grand'mère, arriva. On l'étoit allé chercher dès que sa petite-fille avoit été réveillée : elles s'embrassèrent toutes deux avec les marques de la joie la plus sincère ; & la reine des fées ne manqua pas de faire aussi mille caresses au beau perroquet. Alors Argentine lui conta toute l'histoire de Grisdelin qui la surprit beaucoup, & elle lui dit en finissant : ma chère maman, il faut que nous rendions service à ce prince à qui nous avons tant d'obligation. Ainsi, comme vous êtes beaucoup plus savante que moi, je vous prie de voir ce que nous pouvons faire de mieux pour lui. Alors la reine, après avoir employé tout son art de féerie, connut le destin du prince, & lui dit : charmant perroquet, il faut que vous alliez à la forêt des merveilles, où est le château d'Or, vous y serez bien reçu, & vous m'y trouverez si vous avez besoin de moi. Mais comme il y a bien loin d'ici, & de grands risques à courir, voici une écaille de Triton, sur laquelle vous n'avez qu'à vous poser : elle vous y conduira dans un instant. Le prince se posa dessus avec des marques de la plus sensible reconnoissance : chacun lui fit mille caresses auxquelles il répondit très-bien, & il partit,

ou plutôt il arriva à la forêt des Merveilles; car il ne fut qu'un clin d'œil en chemin. Il apperçut d'abord le château d'Or, & il y vola. Il fut bien étonné en y entrant de n'y voir point d'hommes, mais seulement quelques vieilles femmes, & une prodigieuse quantité de perroquets tous d'une rare beauté, mais cependant qui n'approchoit pas de celle de Grisdelin. Dès que les vieilles l'apperçurent, elles en furent éblouies, & se dirent : si nous pouvions l'attrapper, nous ferions un grand plaisir à notre maîtresse. Faisons donc tous nous efforts pour le prendre, & nous obtiendrons peut-être notre liberté. Grisdelin fut surpris de ce discours, & se laissa prendre très-aisément : ce qui étonna les vieilles qui s'étoient attendues à courir au moins une partie du jour avant que de l'attrapper. Elles le menèrent aussi vîte qu'elles purent à Grenadine ; c'étoit le nom de leur maîtresse. Dès qu'elles arrivèrent, elles dirent en riant au prince Perroquet : allons bel oiseau bleu, faites la révérence à la princesse, qui doit faire votre bonheur : aussi-tôt Grisdelin se prosterna humblement, & alla becqueter d'un air tendre & soumis les pieds de la jeune Grenadine qui le prit entre ses bras, & lui fit mille caresses, en disant aux vieilles qui l'avoient amené : allez, je vous suis bien obligée ; vous m'avez donné le plus joli animal du monde, &

je ne doute pas que je n'obtienne votre liberté. Auſſi-tôt elle alla trouver le roi ſon époux, pour lui montrer ſon nouveau perroquet, & lui demander la grâce de celles qui le lui avoient apporté. Ce roi étoit un vieux magicien fort habile, mais fort laid, qui, en voyageant dans le monde, étoit devenu amoureux de la jeune Grenadine, fille d'un roi de l'Aſie très-puiſſant. Il l'avoit demandée en mariage; mais comme il étoit fort vieux & fort vilain, il déplut beaucoup à la princeſſe, qui le refuſa, & le roi ſon père qui l'aimoit à la folie, refuſa auſſi le plus honnêtement qu'il put le vieux magicien. Celui-ci fit ſemblant dans le moment de ſe payer de ces raiſons; mais outré de ce refus dans le fond du cœur, il réſolut de ſe ſatisfaire à quelque prix que ce fût: pour cela, il enleva Grenadine, & la mena dans la forêt des Merveilles, où il bâtit ſur-le-champ un château d'or pour s'y loger avec elle; & il le conſtruiſit de façon qu'aucun homme ne pouvoit y entrer. Il choiſit la forêt des Merveilles pour ſon habitation, parce qu'elle étoit pleine de curioſité, qu'il jugea pouvoir amuſer ſa maîtreſſe; mais cela ne diminuoit gueres l'ennui qu'elle avoit d'être ainſi ſéqueſtrée dans une ſolitude. Elle y avoit quelqu'intérêt. Quelque tems avant l'arrivée du magicien à la cour de ſon père, il y étoit venu un jeune prince qui lui avoit beaucoup

plu, & qu'elle étoit même sur le point d'épouser quand elle fut enlevée. Cette aventure la chagrinoit beaucoup ; cependant elle prit son parti, ne jugeant pas à propos d'augmenter ses malheurs par sa faute. Elle épousa le vieux magicien, & fit comme tant d'autres qui se marient contre leur inclination. Elle attendit du tems & des circonstances une meilleure fortune. Le vieux Sorcier, pour amuser sa jeune femme, lui permit d'avoir des perroquets qu'elle aimoit beaucoup ; il en fit chercher par-tout, & des vieilles pour la servir. Dès qu'il apperçut le perroquet bleu, il en fit compliment à Grenadine, & accorda sur-le-champ la liberté aux vieilles qui l'avoient pris ; car elles ne servoient qu'à condition qu'on accorderoit la liberté de s'en aller à celles qui trouveroient & amenetoient à Grenadine des perroquets nouveaux, & aussi beaux que les plus rares de ceux qu'elle avoit ; mais il falloit aussi que, huit jours après leur départ, elles envoyassent d'autres vieilles à leur place, pour servir la princesse. Par là le vieux magicien trouvoit moyen d'amuser tous les jours nouvellement sa princesse ; & il avoit la satisfaction de changer souvent de domestiques : ce que les maris jaloux aiment beaucoup. Voilà donc les deux vieilles parties à leur grand plaisir, & la jeune Grenadine fort contente de son perroquet bleu. Il devint bientôt son favori,

Elle l'aimoit à la folie, & étoit seulement étonnée de ce que, malgré l'esprit qu'il marquoit dans toutes ses façons, elle n'avoit jamais pu lui apprendre à parler, tandis que ses autres perroquets qui avoient bien moins d'esprit que lui, ne cessoient de babiller, & disoient les plus plaisantes choses du monde. Grenadine ne cessoit de dire à Grisdelin : perroquet mon mignon, pourquoi ne parlez-vous pas? Je suis sûre que vous diriez des choses charmantes. A tout cela le prince ne disoit jamais rien. Ce n'est pas qu'il n'eût bien pu plier sa langue à articuler quelques mots comme les autres; mais son esprit ne se seroit pas accommodé de ce langage borné, & il aimoit mieux ne point parler à sa fantaisie. Un jour que Grenadine étoit seule dans sa chambre, Grisdelin, qui étoit resté dans le cabinet, trouva l'écritoire de la princesse, & écrivit promptement sur une feuille de papier les vers suivans :

Belle princesse, pour vous plaire,
J'aurois bien recours au caquet;
Mais je crois qu'il vaut mieux se taire,
Que de parler en Perroquet.

Ensuite il mit la feuille de papier dans son bec, & quand Grenadine rentra dans son cabinet, il la lui présenta. Elle lut le quatrain, & fut aussi

ravie que surprise. Elle baisa mille fois son perroquet, & courut porter ses vers à son mari qui parut prendre beaucoup de part à la joie qu'elle ressentoit d'avoir un animal si spirituel; mais il n'en faisoit que semblant, & dès que sa femme fut partie, comme il avoit soupçonné que le perroquet n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit, n'ayant jamais ouï dire que les perroquets fussent écrire & faire des vers, il fit ses conjurations, & découvrit par la force de son art, que le perroquet étoit un prince fort aimable; alors la jalousie s'empara de son cœur, & le troubla au point qu'il dédaigna de voir la suite de l'histoire de Grisdelin, & résolut sur le champ de le tuer. Mais comme il n'y avoit point de la faute de sa femme, & qu'il ne vouloit pas lui paroître odieux, il chercha les moyens de s'en défaire, sans qu'il parût y avoir part. Pour cela il alla sur le champ trouver sa femme, & lui dit qu'il venoit d'apprendre que son perroquet bleu étoit un grand prince fort aimable & plein d'esprit; qu'il ne doutoit pas que sa compagnie ne lui fût agréable, & qu'il alloit lui rendre sa forme naturelle. Allons dans la forêt des Merveilles, ajouta-t-il, en parlant à sa femme, & là je le ferai paroître à vos yeux tel qu'il est réellement. Je ne saurois dire qui fut le plus aise dans ce moment du magicien, de la princesse ou du perroquet;

le premier alloit se voir vengé; Grenadine alloit avoir une compagnie charmante, & Grisdelin alloit redevenir lui-même; car il n'avoit pas perdu une des paroles du magicien qui monta aussi-tôt dans son char avec la princesse sa femme, le perroquet sur sa main. Ils arrivèrent bientôt à un endroit fort agréable de la forêt, où il y avoit trois arbres assez près l'un de l'autre & à une égale distance, qui formoient avec leurs branches touffues un triangle d'ombrages, toujours frais. Ce fut-là l'endroit que le magicien choisit pour exécuter le projet de vengeance qu'il avoit médité. D'abord il dit à sa femme : ne vous effrayez point de ce qui arrivera, & ne craignez rien pour votre perroquet; quoique je paroisse vouloir lui faire du mal, c'est pour son bien, & sans cela le charme de sa métamorphose ne sauroit être défait. Il faut qu'il se tienne à terre, & il est nécessaire qu'un des trois arbres que vous voyez lui écrase la tête, pour qu'il reprenne sa première forme. Il ne croyoit pas si bien dire, & vouloit seulement tuer le perroquet, après quoi il comptoit s'excuser auprès de sa femme, en disant qu'il avoit manqué son opération. Alors le perroquet qui entendit parler de tête écrasée, se souvint de la prédiction d'Ismenor; & comme il y pensoit, il entendit une voix claire sans voir personne, qui lui disoit tout

bas : Grisdelin, faites ce qu'on vous dira, & ne craignez rien ; je veille pour vous. Cette assurance lui fit grand plaisir, car il reconnut la voix d'Argentine, & il ne douta plus de revoir bientôt Charmante, & de se retrouver lui-même ; mais la jeune princesse fit de grandes difficultés. Elle ne voulut point du tout laisser écraser la tête à son perroquet. Eh bien, dit le méchant magicien, sans paroître ému ; vous ne voulez donc pas rendre à ce prince sa forme aimable. Retournons-nous-en, puisque vous aimez mieux le voir sous sa figure de perroquet, que sous celle d'un homme bien fait & agréable. Aussi-tôt le perroquet bleu se mit à battre des aîles, comme pour demander qu'on lui laissât écraser la tête, & il alla se mettre de lui-même au milieu des trois arbres, pour n'être manqué par aucun ; alors Grenadine se rendit, & tourna seulement la tête, pour ne pas voir écraser celle de son perroquet ; car cette idée lui faisoit toujours de la peine. Le vieux sorcier rioit en lui-même de la duperie du perroquet, & de sa femme, & sans perdre de tems ordonna à haute voix aux trois arbres de tomber sur le perroquet. Aussi-tôt ils se déracinent, & tombent tous trois avec un bruit effroyable. Mais Argentine veilloit en effet pour le salut du prince, & d'une main invisible donnoit à la chûte des arbres des directions bien con-

traires aux noires intentions du magicien. L'un alla tomber bien loin de là, & ne toucha perſonne; le ſecond tomba directement ſur le magicien, & le tua roide, & le dernier qui étoit la princeſſe Charmante, écraſa doucement la tête du perroquet, & à l'inſtant tous deux reprirent leur forme naturelle. Argentine parut auſſi-tôt, & les porta tous deux en un clin d'œil dans ſon palais de la mer. Pour Grenadine, elle ſe tranſporta dans le palais du roi ſon père, où l'arrivée de la jeune princeſſe ſurprit & enchanta également & le roi ſon père & le prince ſon amant. On n'eſpéroit plus de la revoir. Des fêtes brillantes célébrèrent ſon retour, & elle épouſa peu de jours après le prince dont elle étoit aimée. Argentine vola inviſiblement chez Iſmenor, elle le trouva endormi, & ſans perdre de tems elle lui jetta au nez une liqueur empoiſonnée qui l'étouffa en un inſtant. La reine des Cygnes reprit auſſi-tôt ſa première forme, parce que le charme de ſa pétrification étoit attaché à la vie d'Iſmenor. Comme Riquette ſa fille étoit morte de douleur, elle n'eut aucune part au dénoûment de cette aventure. Les habitans de la ville des Cygnes reprirent auſſi leur première forme, en même tems que leur reine, & après que le mariage de Griſdelin & de Charmante eût été célébré dans le palais de la fée de la mer, ils furent tranſ-

portés dans la ville des Cygnes, où tout étoit remis dans sa forme ordinaire. Rabot qui avoit repris sa figure naturelle, demanda à entrer dans leur maison. Je ne saurois dire toutes les fêtes qui se firent à cette occasion. Grisdelin & Charmante raviſſoient tout le monde & se raviſſoient eux-mêmes. Ils firent ainsi, pendant des siècles entiers, leur propre bonheur & la joie de leurs parens.

LE
PRINCE ANANAS
ET
LA PRINCESSE MOUSTELLE ;
CONTE.

IL y avoit une fois un roi qui vivoit content dans son royaume. Toutes ses terres étoient en valeur ; ses troupeaux étoient nombreux, & ses fermiers le payoient à l'échéance ; mais son plus grand bonheur étoit fondé sur la protection de la fée Bariolée qui possédoit toute sa confiance. Il n'étoit tourmenté (car il est dit que tout homme doit connoître le tourment) que par le desir de voir naître le fils qu'elle lui promettoit depuis le jour de son mariage. Enfin, après six ans, il arriva ce jour heureux où le prince naquit ; la bonne Bariolée qui n'avoit pas beaucoup d'esprit (il y a long-tems qu'elle est morte, ainsi nous pouvons le dire sans danger) inventa pour les fêtes dont cette naissance fut l'occasion, les habits que les Arlequins, Mezetins, & autres comédiens ont

encore conservés, aussi-bien que ceux des femmes que nous voyons de tems en tems reparoître sur l'horizon ; c'est encore à elle qu'on attribue ceux des bédeaux ; il faut cependant convenir qu'une cour où l'on voyoit les ministres, les conseillers d'état, enfin tous les personnages les plus graves vêtus d'une façon si bigarrée, devoit produire un coup-d'œil singulier. Les embrassemens que le roi, la fée, & les courtisans se donnèrent dans ce premier moment, ne furent interrompus que par les cruches, les pots & les bouteilles de son meilleur vin que le roi fit apporter ; que par les fusées qu'il fit tirer, quoiqu'en plein jour, & par les violons & les vielles qu'il envoya chercher à plus d'une lieue de sa capitale. Enfin, la joie, si connue de tous les tems pour être bruyante, se distingua dans toute la ville ; les cris, les pétards, les boîtes, les décharges réitérées de tous les fusils, vieux & nouveaux, produisirent ensemble un charivari reçu pour la joie du peuple. S'il ne falloit pardonner quelque chose aux transports, je conviendrois que cette joie fut indécente. Mais elle fut bien autre chose, elle fut la source des traverses que le jeune prince eut à essuyer ; car tout ce bruit réveilla la fée Colère que le hasard avoit fait endormir dans un bois voisin de la capitale ; cette méchante fée n'avoit aucun emploi fixe dans l'univers ; brouil-

lée par son humeur avec tout le monde, elle souffloit la gronderie & les emportemens aux oreilles des mies & des parens; car elle n'étoit jamais si contente qu'en voyant gronder, fouetter & pleurer les enfans, ce qu'elle ne faisoit cependant que dans les temps où elle ne pouvoit affliger les grandes personnes. Il est vrai que ses injustices n'étoient pas de durée, mais elles étoient toujours cruelles à essuyer. Quoi qu'il en soit, peu accoutumée à la douceur d'un profond sommeil, elle fut si sensible au chagrin de l'avoir perdu, que se réveillant en sursaut, elle se leva les yeux étincelans, résolue de se venger sur le premier objet qui se présenteroit à ses yeux; n'en trouvant point d'animés, elle donna des coups de poing & des coups de pied contre les arbres qui l'environnoient; elle dessécha les uns, renversa les autres, & fit un abattis épouvantable : mais son accès n'étant point encore passé, elle regarda dans son colombat des siècles futurs, & vit que la naissance du prince Ananas causoit le bruit qui l'avoit réveillée. L'emportement ne raisonne, ni ne réflechit; ainsi la fée courut au palais : par hasard elle s'étoit rendue invisible pour dormir avec plus de tranquillité. Trop emportée pour rien changer à sa situation, elle arriva dans le moment que la bonne Bariolée achevoit de douer

le prince; un moment plus tard la méchante fée n'auroit pu lui faire le moindre tort; mais elle eut encore le tems de dire: *Oui, il aura tous ces beaux dons, ce sera quand il aura changé de caractère; vraiment, vraiment, il n'y a qu'à douer, on réveillera le monde impunément.* Contente de sa vengeance, elle seroit sortie du palais sans avoir été apperçue: ainsi Bariolée n'ayant pas le moindre soupçon du dérangement que l'on avoit à son opération, s'applaudit de son ouvrage, & se rengorgea nombre de fois, en faisant monter sa gorge à son menton, & ses épaules à ses oreilles. Cependant, la fée Colère en traversant la ville, parloit seule, & disoit: *Divertissez-vous, courage, faites du bruit, il y a bien de quoi rire à tout cela; voyez ce que cela leur fait; que les hommes sont sots!* Et mille autres phrases, ainsi coupées à l'usage de tous les gens colères.

Quelques mois après la naissance du prince, la reine sa mère mourut, & son éducation qui ne devoit être qu'en partie confiée à la fée, lui fut absolument abandonnée. Pouvoit-elle être bonne? Non-seulement, il étoit fils unique & prince, mais on n'osoit d'autant moins contredire Bariolée, qu'elle étoit précisément comme les vieilles mies qui ne connoissent que la com-

plaisance & la crainte de faire pleurer les enfans qui leur sont confiés : ainsi comme un prince gâté, il devint ce qu'il pouvoit devenir.

Ananas étoit âgé de trois ou quatre ans, quand un roi voisin des états qu'il devoit posséder devint père d'une fille. Par l'ordre du tableau, & par la disette des fées dans ce canton, Bariolée fut encore chargée de ce royaume, elle eut grand soin de se trouver aux couches de la reine, pour ne pas perdre l'occasion de douer la princesse : mais ce n'est pas une petite affaire que de départir les dons ; l'abondance des présens est souvent dangereuse ; & s'il faut savoir donner à propos, il faut encore plus savoir ne donner que ce qui convient, & dans une quantité nécessaire. Elle lui donna donc d'abord toutes les graces & les attraits de la figure : ce qui n'est pas difficile à imaginer, mais elle se persuada qu'elle avoit tout fait en lui désirant tout *l'esprit du monde ;* tant il est vrai qu'il faut prendre garde à plusieurs façons de parler qui ne signifient rien. Je n'ai jamais pu savoir quel est celui qui exécute les souhaits des fées ; mais quel qu'il soit, il les suit à la lettre : nous en avons cent exemples ; enfin, cette façon de parler qu'elle employa, trop générale pour ce qu'elle vouloit dire, fut suivie avec la dernière exactitude.

La princesse devenue, comme le prince, orpheline de très-bonne heure, croissoit avec ses dons; & chaque jour on voyoit éclorre avec surprise son maintien & ses graces: sa vivacité lui fit donner le nom de Moustelle, & les applaudissemens que reçut son esprit ne l'engagèrent que trop à en abuser: aussi dès l'enfance on s'apperçut avec joie qu'elle seroit infiniment coquette: mais il faut être bon philosophe, pour prévenir dans les enfans le germe des vices & des défauts; celui de la coquetterie n'est, par exemple, qu'un abus de l'envie de plaire; il paroît agréable dans sa naissance; on croit devoir le caresser dans un enfant, parce qu'il tient à des choses aimables: des gens plus sensés que Bariolée y sont attrapés tous les jours; mais à tous les avis raisonnables qu'on lui donnoit sur le caractère & sur l'éducation de Moustelle, elle répondoit toujours avec la confiance des sots: *tranquillisez-vous, j'ai prévu à tout: n'est-ce pas moi qui l'ai douée?*

Une coquette même, sans être jolie, est toujours environnée d'amans; car les hommes courent à ce qui les flatte, & sur-tout à ce qui paroît facile. Dans le nombre de ceux dont la princesse fut environnée, & de tous les princes qui séjournèrent à sa cour, attirés & retenus par ses charmes, le prince Mirliro se distingua. Il

étoit grand, ce qui, quoi qu'on en dise, ne sous-entend pas toujours bienfait; il avoit autant de facilité que Moustelle avoit de coquetterie: il possédoit cette exactitude, & cette précision d'attentions & de petits soins que permet le désœuvrement, que l'on a souvent l'art de faire passer pour constance & pour sacrifice. Le talent de faire un plat madrigal, lui paroissoit recommandable, & le goût pour les vers avec lequel il avoit été élevé, étoit demeuré dans sa tête, comme il subsiste encore dans le mercure avec lequel il avoit autant de ressemblance qu'un homme peut en avoir avec un livre. Le changement du siècle en faveur de la prose, n'avoit jamais pu lui entrer dans l'esprit, & rien ne lui auroit persuadé que les fadeurs en vers, autrefois si considérées, étoient devenues beaucoup moins soutenables, pour ne pas dire mépriſées; ce qui peut également venir ou de la quantité de vers communs qu'on a vus & revus, ou du progrès de la raison. Revenons au portrait de Mirliro; couché dans un fauteuil, ses grandes jambes croisées, il parloit toujours de lui-même avec une considération pour sa personne, & un ricannement pour celle des autres, qui souvent avoit persuadé bien des femmes, d'un mérite qu'il n'avoit pas. Sa décision sur toutes les matières étoit intarissable; & Moustelle, toute co-

quetterie à part, avoit une sorte de considération pour lui; car on doit se souvenir qu'elle n'avoit que l'esprit du monde, & l'on sait que cet esprit prend en bien tout ce qu'on lui donne avec emphase.

Pendant les petites révolutions de la cour de Moustelle, Ananas étoit parvenu à sa dix-huitième année. Bariolée le trouvoit fort aimable, parce qu'elle l'avoit élevé, & lui-même se croyoit homme à bonnes fortunes, parce qu'il avoit plu à quatre ou cinq bégueules de la cour du roi son père; elles l'avoient agacé, elles se l'étoient arraché; elles avoient fait les désespérées ou les charmées, suivant l'attachement qu'il leur avoit témoigné, le tout parce qu'il étoit fils du roi. Quel que fût le motif ou l'espèce de ces conquêtes, le prince en étoit content; car la vanité sur les femmes ne détaille ni le mérite, ni les circonstances: elles comptent le nombre, ce n'étoit pas tout que d'avoir bonne opinion de lui-même sur le chapitre des femmes, Ananas étoit vain sur tous les points, & ne croyoit aucun homme digne de lui être comparé: cependant il étoit ignorant, brutal, emporté, féroce même, comme sont enfin presque tous les hommes, quand l'éducation n'a point adouci leur caractère: au reste, il étoit bien fait, & sa figure étoit aussi agréable qu'une figure peut l'être, quand

quand elle eſt dépourvue des graces que l'envie de plaire & la crainte de ne pas réuſſir, peuvent ſeules ajouter à la nature. Tel étoit Ananas, quand la fée Bariolée, ſans lui avoir fait part des projets qu'elle méditoit depuis long-tems pour ſon mariage avec la princeſſe Mouſtelle, lui propoſa de voyager.

Pour aller plaire, lui dit elle, *en de nouveaux climats.*

Tout ce qui flatte la vanité eſt rarement refuſé : ainſi le prince & le roi ſon père acceptèrent la propoſition.

Bariolée qui n'avoit aucune ſuite dans l'eſprit, & qui par conſéquent étoit la plus grande ennemie des uniformes, donna un équipage nombreux & magnifique au prince : mais elle employa tout ſon art à varier les livrées & le cortège, non-ſeulement de toutes les couleurs, mais de toutes les nuances poſſibles. Elle évita même avec le plus grand ſoin, que les attelages fuſſent compoſés de chevaux du même poil : elle appeloit ce mêlange *du brillant ;* épithète que l'on donne à beaucoup de choſes qui ſont éloignées de la mériter.

Je crois que ſes yeux étoient ſenſibles à cette bigarrure, mais en même tems je ſuis perſuadé qu'elle reſſembloit un peu à quelques gens du monde, qui croient ſe faire un mérite, & qui

se persuadent qu'ils ont du goût, quand ils font le contraire de toutes les choses reçues & reconnues pour justes & conséquentes. Ce n'est point, par exemple, une idée dépendante du hasard, que le choix des couleurs par rapport à celle des cheveux & du teint : une blonde ne sera pas bien avec du jaune, parce que les couleurs ne seront pas assez opposées avec celle de son visage ; de même une brune sera mal avec du gris de lin, par la raison de la trop grande opposition de cette couleur, avec celle de ses cheveux & de ses sourcils, qui nécessairement paroîtront rudes. Quoi qu'il en soit, la fée cherchoit constamment le contraire de ce que les yeux voient ordinairement. Ananas étoit blond, elle ne lui fit faire que des habits jaunes, citrons, pâles, ou ventre-de biche ; & par la même raison, tous ceux de sa suite, seigneurs, comme domestiques, plus ils étoient bruns, plus ils étoient vêtus de celadon, de lilas, ou de petit-vert : la moitié d'un carrosse étoit dorée, l'autre argentée, tous les ornemens en étoient renversés, ou placés de côté ; c'est une mode que nous n'avons que trop vu continuer & reparoître.

Ananas avoit la bonne opinion, & la sécurité que les princes ont pour l'ordinaire : il se persuadoit aisément que tout ce qu'il faisoit & tout

te qu'il poſſédoit étoit parfait: auſſi, fort content de ſon équipage, il arriva à la cour de Mouſtelle; ſon rang, ſa naiſſance, & la coquetterie de la princeſſe, lui en rendirent d'abord le ſéjour agréable, mais quand il s'apperçut que les premières coquetteries, qu'il avoit priſes pour de l'amour & pour des attentions, ne faiſoient aucun progrès, & qu'en un mot, traité comme les autres, il n'avoit pas la moindre diſtinction, ſon amour-propre fut humilié: lorſque cette humiliation ne détruit point l'amour, ordinairement elle le fortifie; c'eſt ce qui lui arriva; & quelle affliction la jalouſie ne cauſe-t-elle point à la vanité? Il s'imagina d'abord que Mirliro, ſur-tout, ne faiſoit que l'ennuyer; mais l'ennui ne cauſant point une douleur ſi vive, il convint enfin avec lui-même du ſentiment qu'il éprouvoit; il en fit des reproches à Mouſtelle; mais ils ne furent point écoutés, ou bien on y répondit par toutes les raiſons ſpécieuſes qui n'ont jamais ſatisfait un amant, & dont les coquettes ſe ſervent pour éluder la queſtion.

Tout homme qui préſume de lui eſt petit maître, par conſéquent il y en a de tous les âges, & dans tous les états; mais quand un prince eſt obligé de rabattre de cette bonne opinion, je le crois plus à plaindre: bientôt Ananas ſentit diminuer le mérite de ſes anciennes conquêtes: il

commença à démêler les ridicules applaudissemens qu'il avoit reçus avec profusion de Bariolée & de toute sa cour; bientôt il ne lui resta plus qu'une passion malheureuse qui l'occupa tout entier; ce fut alors qu'il fut fâché de n'avoir point d'ami: regretter l'amitié, c'est commencer à la mériter; dès l'instant que l'homme le plus sauvage a aimé, il est devenu compatissant, il a désiré pour lui les sentimens qu'il a fait éprouver aux autres, & l'amitié n'est qu'un tissu continuel d'intérêt & de compassion.

Un homme qui travaille à plaire à une coquette, à mériter des amis, n'est pas sans affaires & sans occupations; de semblables fermentations ne se font jamais impunément dans l'esprit, & malgré tous les troubles qui s'élevoient à tous les momens dans son cœur, il finissoit toujours par aimer, & par soulager ses infortunes, en allant dans la chambre des tourterelles, où son plus grand plaisir étoit de passer les journées entières, & bien souvent les nuits. Cette chambre étoit une des singularités du palais de Moustelle; elle étoit établie depuis long tems, & depuis long tems peu fréquentée; l'on y voyoit tous les tendres amours dont l'histoire a conservé le souvenir; ils étoient peints avec cet abandon de l'ame, & cette abnégation de soi-même, que l'amour vrai fait seul éprouver. La princesse n'étoit jamais entrée

dans cet appartement que pour le tourner en ridicule, & n'en parloit que sous le nom de l'appartement des tristes fadeurs ; elle ne se contraignit point, & fit des plaisanteries sans nombre à l'usage de la cour au bel Ananas, sur le goût qu'il avoit pour la retraite ; car la langueur de l'amour est aussi ridicule aux yeux de la coquetterie, qu'elle est agréable aux cœurs fidèles.

Enfin, Ananas mocqué, plaisanté, cependant aussi perdu d'amour, que désespéré des rigueurs d'une coquette persuadée qu'elle est aimée, partit convaincu que le commerce des femmes pouvoit seul le soulager & le dissiper ; il en chercha dans les royaumes qu'il parcourut, & il en trouva plusieurs qui l'accueillirent & qu'il crut aimer ; mais il en fut pour ses voyages ; les rigueurs de Moustelle & ses agrémens l'occupèrent au milieu des faveurs que les autres lui prodiguèrent ; tel est le caractère des passions véritables.

Un départ aussi précipité, & si peu attendu, fut pendant deux jours le sujet de la conversation, & chacun en raisonna à sa fantaisie ; mais il fit une plus grande impression sur l'esprit de Moustelle. Elle n'avoit jamais réfléchi que sur une parure & devant son miroir ; dès-lors elle devint plus sérieuse & plus occupée ; le départ d'Ananas, ce qu'il avoit souffert, ce qu'il alloit souffrir, ou la dissipation qu'il alloit prendre, tout cela

se peignoit très-souvent, malgré elle, à son imagination. Surprise de se voir si long-tems occupée du même objet, elle soupçonna qu'il pouvoit y avoir d'autres façons de penser, & d'autres sentimens que les siens; pour s'éclaircir, elle se rendit au temple de la curiosité, dont aucune cour n'est exempte, & que les jeunes personnes fréquentent ordinairement; ce culte convient autant à leur âge, qu'il est déplacé pour ceux qui plus âgés, n'en prennent que le ridicule & l'importunité.

La déesse est représentée couverte d'yeux & d'oreilles; son temple est sonore, & tout ouvert; le plafond & les intervalles des colonnes qui le soutiennent, sont exactement remplis dans l'intérieur par les tableaux d'une curiosité qui cherche à se satisfaire; ceux de la jeunesse curieuse sont infiniment agréables: une piquante avidité une vive attention sont peintes sur leurs visages; la joie d'apprendre, ou l'envie de s'instruire, rendent leurs attitudes piquantes & intéressantes; on les voit sur la pointe du pied suspendant tous leurs sens, dans la crainte d'être apperçus; on voit leur ame, dans leurs yeux & dans leurs oreilles; enfin ces peintures font imaginer l'usage agréable que cette jeunesse en fera; bien différentes de celles des vieux curieux, que l'on sait n'avoir d'autre objet que le dangereux plaisir de

médire: auſſi déſagréables que ridicules, & rappelant ſans ceſſe les idées de l'importunité, de l'envie, de l'oiſiveté & du triſte déſœuvrement qui les accompagnent, elles n'étoient point dans le temple.

Mouſtelle s'attacha ſans doute aux peintures de la jeuneſſe; mais elle fut frappée de ne voir dans chaque tableau, qu'un tête à tête interrompu ou bien accompagné d'une figure poſée dans les différentes attitudes que la curioſité peut inſpirer, & diſpoſée ſuivant le plus ou le moins d'intérêt que l'objet pouvoit lui cauſer; les tableaux qui n'avoient rapport qu'au ſentiment, moins heureux pour la peinture, & moins flatteurs pour la déeſſe, étoient en plus petit nombre; la jalouſie, la fureur & le déſeſpoir, cauſés par une curioſité cruellement ſatisfaite, étoient ceux qui faiſoient le plus d'impreſſion; mais ils étoient moins en vue que ceux qui pouvoient inſtruire & ſatisfaire les jeunes adorateurs de la déeſſe.

Mouſtelle fut étonnée de n'y pas voir un ſeul tableau qui repréſentât une beauté euvironnée d'une foule d'amans; mais la curioſité pouvant être rarement ſatisfaite dans les cohuës, il étoit inutile d'en repréſenter la ſituation. Dès-lors la princeſſe fut encore plus convaincue qu'il y avoit dans le monde des choſes différentes de celles qu'elle avoit adoptées; elle commença

même à les soupçonner meilleures. Le chagrin que lui causoit le départ d'Ananas, le dépit qu'elle en avoit, l'inquiétude de sa destinée, tout lui fit voir qu'Ananas étoit celui qu'il auroit fallu peindre avec elle ; ou plutôt celui qu'elle eût été curieuse d'entretenir ou de surprendre.

Ces réflexions qu'elle conserva même après être sortie du temple, lui firent de si fortes impressions, qu'elle ne pensa presque plus à plaire, & qu'on l'accusa bientôt d'avoir de l'humeur. Le prince Mirliro fit plus d'usage de ce reproche que tout autre, aussi il étoit plus juste de sa part, car il éprouva des procédés plus rigoureux. N'avoit-il pas causé plus d'importunités à Ananas? N'avoit-il pas été le sujet de ses reproches? Ne l'avoit-il pas rendu jaloux? N'étoit-il pas la cause de son départ ? Combien de fois le sentiment qui n'est pas déclaré, qu'on ne s'est même pas avoué, prend il de pareilles vengeances? Elles sont injustes, mais le cœur n'a point d'autre consolation, il la saisit, il s'en applaudit, il s'y complaît, & Moustelle n'est pas la première qui ait fait pour des personnes absentes davantage qu'elles n'auroient jamais pu obtenir en leur présence. Ce ne fut pas tout ; la présence de Mirliro lui devint importune; mais avant de lui donner absolument son congé, la princesse douée de l'esprit du monde & ce genre d'esprit ne dédaignant point les mau-

vaiſes plaiſanteries, répondit à quelqu'un qui s'intéreſſoit au prince Mirliro, & qui lui demanda ce qu'elle en diſoit : moi, rien, repliqua-t-elle ; *J'en dis du Mirliro.* Par un hazard, qui fait auſſi la fortune des mots, celui-ci fit fortune, & réuſſit ſi bien dans cette cour, qu'il a paſſé juſqu'à nous, & conſerve encore la même ſignification.

Mirliro ne ſe contraignit point ſur les reproches amers qu'il ſe crut en droit de faire ; & toute reine qu'étoit Mouſtelle, il la traita comme une coquette. Celles qui rempliſſent ce corps nombreux ſont ſouvent expoſées à recevoir de mauvais complimens ; mais la légéreté de leur eſprit, les reſſources & la diſſipation qu'elles trouvent avec leurs autres amans, font bientôt évanouïr ce chagrin.

La colère d'un amant a de fréquens retours de tendreſſe ; Mirliro voulut réparer ; mais tous les moyens qu'il employa pour obtenir ſa grace furent inutiles ; il fut renvoyé, & même avec mépris.

La princeſſe, défaite du plus grand de ſes importuns, fut étonnée de ſentir un penchant qui l'entraînoit dans la chambre des tourterelles ; elle attribua d'abord ces mouvemens involontaires au deſir de ſe trouver dans un lieu qu'Ananas avoit ſi ſouvent préféré à tous les plaiſirs de ſa cour : mais d'abord qu'elle y fut entrée, quel ſaiſiſſement la frappa ! Ce lieu tranquille & mé-

diocrement éclairé, laissoit cependant distinguer les exemples de fidélité, de tendresse & d'attachement dont il étoit décoré. Après les avoir longtems examinés : *Voilà les peintures qu'il faut à mon cœur*, s'écria-t-elle : *pourquoi me plaisent-elles, à moi qui les ai tant méprisées ? Je n'aimois pas, & j'aime ; je ne puis plus en douter.* Attentive aux ornemens d'un lieu qui lui devenoit si cher, elle remarqua la simplicité qui y regnoit, & ressentit bientôt cette aimable langueur que le sentiment inspire. Elle est sans contredit une des mille faveurs de l'amour, elle est peut être une des plus grandes. L'ame immédiatement unie avec l'amour, n'est alors affectée d'aucune autre idée. Moustelle, si vive & si coquette, prit enfin l'habitude de ce séjour, & ce ne fut point impunément pour son caractère ; car la tendresse l'emporta bientôt en elle sur la coquetterie, la douceur sur la vivacité, & la simplicité sur l'art. Laissons-la s'abandonner aux mouvemens d'un cœur où l'amour est sûr de triompher, puisqu'il a déjà fait de si grands miracles, & voyons ce que devint Ananas.

Ce prince ne pouvant soutenir les rigueurs de Moustelle, abandonna sa cour, pénétré d'amour, furieux de jalousie, ne pouvant se consoler d'être aussi véritablement attaché à une coquette, & voyant tous les malheurs attachés à cet abus des

graces & de la beauté ; car l'amant le plus tendre peut diminuer & excuſer les défauts de ce qu'il aime ; mais il les connoît, il en eſt révolté, & il en craint d'autant plus les inconvéniens, que l'amour les lui rend perſonnels. Il ſe perſuada vainement que ce remède des femmes étoit dans les femmes mêmes : mille fauſſes jouiſſances ne purent le conſoler, & ne flattèrent pas même ſa vanité.

En paſſant d'un royaume à un autre, il avoit à peine marché quelques pas dans une forêt, qu'il fut tiré de ſa profonde rêverie par le bruit d'un combat. Il y courut, & vit un homme ſeul prêt à ſuccomber ſous l'effort de trois autres; l'inégalité du combat ſuffit pour animer le prince : & les voleurs furent bientôt eux-mêmes réduits aux abois par ſa valeur & la force de ſes coups. Deux furent tués, & le troiſième ayant pris la fuite, l'étranger vint embraſſer ſon libérateur, en lui diſant : ſeigneur, je vous dois la vie ; diſpoſez-en à jamais, & devenez plus maître que moi dans mes états. Ananas le remercia, & lui dit tout ce que la généroſité ſait inſpirer, quand on a le plaiſir d'obliger. Ils apprirent par leurs queſtions réciproques, que le deſir de rendre leurs noms célèbres les animoit également : mais ils remarquèrent auſſi (car un homme amoureux ne parle ſur rien comme un homme indif-

férent) que les malheurs de l'amour avoient autant de part à leur projet, peut-être, que la gloire. Ce rapport de sentimens, joint aux circonstances, les détermina à ne se point quitter. Ils se contentèrent d'abord de se livrer aux favorables dispositions que les cœurs généreux ont pour ceux qu'ils ont obligés, & pour ceux auxquels ils sont redevables; mais l'amour s'étend sur tous les sentimens: aussi est-il bien prouvé qu'on n'est capable d'amitié, qu'autant qu'on le peut être d'amour: ils aimoient tous deux; ils étoient tous deux malheureux; à chaque instant l'amitié faisoit de nouveaux progrès; ils étoient si rapides, qu'ils en étoient étonnés, & se parlant continuellement de leurs maîtresses & de leurs malheurs, ils devinrent bientôt leur consolation réciproque. Ananas ne tarissoit point sur les dangers de la coquettetie; Tournesol se récrioit sur les horreurs de l'infidélité; une coquette, disoit-il à Ananas, pour le consoler, n'a du moins jamais rien aimé, & l'amour lui est absolument inconnu. Une infidelle, lui répondoit celui-ci, vous a du moins aimé, & son infidélité est peut-être douteuse, & ne dépend que de votre délicatesse. Vous avez été heureux; peut-être votre absence la désespère à présent; mais moi, que puis-je attendre d'un cœur insensible, dissipé & léger? Il ne s'agit point ici de décider sur leur

malheur, ils étoient l'un & l'autre à plaindre, & dans ces conversations, qu'ils croyoient capables de les dégager, ils resserroient encore plus les nœuds dont ils se plaignoient, & formèrent ceux de la plus parfaite amitié : leurs cœurs s'y livrèrent, & pour les princes, c'est voyager dans des terres inconnues. Ce fut ainsi qu'ils passèrent plusieurs mois dans le désert qu'ils avoient choisi pour leur retraite ; ils envoyoient de tems en tems dans une ville voisine, pour savoir s'il ne se déclaroit aucune guerre ; ils en attendoient les nouvelles avec impatience : mais dans ces tems heureux, la paix régnoit presque toujours dans l'univers. Les fées, arbitres des rois, réprimoient ou calmoient les injustices auxquelles l'autorité ne conduit que trop souvent.

Un jour ils s'entretenoient au pied d'un arbre, quand ils virent passer un homme qui couroit à bride abattue ; Ananas le reconnut pour appartenir à la princesse Moustelle, & l'appela ; ce fidèle domestique lui dit : : Ah, seigneur ! la princesse n'espère qu'en vous ; je suis le plus heureux de tous ceux qu'elle a envoyés à votre recherche. Le prince Mirliro l'a détrônée. Ananas courut aussi-tôt à son cheval & à ses armes, en disant mille fois d'une voix interrompue : *Moustelle n'espère qu'en moi : Ah ! bientôt elle sera vengée.*

Perfide Mirliro ! & mille autres choſes juſtes ; mais courtes; car l'abondance des idées, fournies par la raiſon & par la réfléxion, n'ont pas le tems d'être réglées. Pendant ce tems, Tourneſol, qui ne vouloit point quitter ſon ami, prenoit les mêmes ſoins ; ils montèrent à cheval ; mais ce ne fut qu'après avoir ſi bien eſſoufflé leurs chevaux qu'ils ne pouvoient plus marcher, que Tourneſol, plus éclairé par l'amitié dont les yeux ſont ſi bons, put lui faire comprendre qu'il ſe perdoit abſolument; & qu'il ſe priveroit de tous les moyens de ſecourir la princeſſe, en ſe jetant ſeul & ſans troupes dans les mains d'un rival capable de tout. Ces réflexions calmèrent un peu l'amoureux Ananas ; & après l'avoir convaincu que la prudence fait du courage une vraie valeur, & que l'emportement a beſoin d'être éclairé par de ſages réſolutions, il le fit enfin conſentir à venir dans ſes états, qui n'étoient point éloignés, pour y lever des troupes, avec leſquelles ils marcheroient au ſecours de la princeſſe. Ananas ſe rendit à de ſi bonnes raiſons; mais quand il fut ſur la frontière des états de ſon ami, il le pria de trouver bon qu'il y demeurât pour y recevoir les troupes, les exercer, & les préparer à l'expédition qu'ils méditoient ; il ajouta que ſon inquiétude & ſon agitation le mettoient hors d'état de ſe rendre dans une cour, où il ne pouvoit pa-

roître que ridicule, & sûrement déplacé : Tournesol y consentit.

La solitude plaît aux amans ; ils n'aiment point à être détournés de leurs idées. Que peuvent-ils en effet voir de plus agréable à leur imagination, qu'un objet aimé, qu'elle se peint continuellement sous cent formes différentes? Ananas donnoit donc à l'amour les momens de repos que les préparatifs de la guerre ne lui laissoient que trop, au gré de son impatience. Tournesol lui avoit donné l'habitation d'un château voisin de la frontière, & qui par cette raison convenoit à l'assemblée de l'armée. Ce lieu naturellement destiné pour la chasse, étoit environné des plus belles solitudes. Ananas les parcourut sans en distinguer les beautés ; il lui suffisoit d'être seul : mais un jour en arrivant au pied d'un rocher, il fut frappé d'un petit bâtiment qu'il apperçut devant lui ; il étoit d'une architecture simple & solide : il ne recevoit de jour que par le plafond, & n'avoit d'autre ouverture qu'une porte de la plus étroite proportion : ces mots étoient écrits sur le fronton en très-petits caractères : *A l'Amour discret.* La seule inscription attira la curiosité du prince : il entra pour joindre ses vœux à ceux du fondateur : il admira la statue de la probité qu'il apperçut en entrant : elle étoit assise & tranquille regardant le ciel,

dont elle eſt le plus bel appanage, & préſentant la main en ſigne d'accueil : mais il fut étonné, quand un plus grand examen lui fit remarquer que l'intérieur de ce temple n'étoit rempli que de tous les exemples les plus affreux de l'indiſcrétion. Le prince ſentit par réflexions le motif de cet arrangement : car ſouvent un éloge eſt mieux fait & plus prononcé par les raiſons contraires : auſſi ce prince, que ſon éducation & les femmes qu'il avoit connues dans ſes voyages, ne portoient que trop à l'indiſcrétion, fut charmé de cette eſpèce de critique, & fut pénétré de voir par les malheurs de ſon oppoſé, combien la diſcrétion étoit recommandable à l'amour. Il fut donc gré à celui qui avoit élevé ce temple de n'en avoir point ſéparé la probité : car on a beau dire, elle doit, ſans exception, régner ſur tout.

Depuis cette découverte, Ananas alla tous les jours faire une ſtation dans ce temple. Les ſuites & l'inconvénient de l'indiſcrétion ſe préſentèrent vivement à lui ; la prétendue ſatisfaction qu'elle peut cauſer, lui parut un abus de l'amour propre & des trophées élevés à la vanité, qui détruiſoient le ſentiment ; il reſſentit enfin les charmes purs & ſolides d'une diſcrétion juſte & raiſonnable ; un cœur ſincère, un amour vrai, ſont en effet contens de leur bonheur ; ils s'en nourriſſent, ils en ſont ſi jaloux, qu'ils ne veulent, ni

le

le divulguer, ni faire tort à un objet qui eſt devenu eux-mêmes; & s'il leur eſt demeuré quelques portions d'amour propre, ils les tournent abſolument du côté de l'objet aimé, ils en ſont flattés. Eh! qui flatte plus que les choſes honnêtes? Ainſi tous les événemens de la vie d'Ananas, n'avoient pour objet que la plus ſaine morale, & lui donnèrent enfin une éducation qu'il n'auroit jamais reçue de toutes les Bariolées de la terre? Son maître fut l'amour; quel maître peut-on lui comparer?

Cependant Tourneſol, guidé par l'amitié, leva en peu de jours une armée conſidérable. Que ne peuvent la perſévérance & les ſoins de cette douce paſſion! Elle écoute tout, elle eſt continuellement occupée du même objet, elle eſt tout, après l'amour; moins vive, plus ſage & plus éclairée, preſque toujours elle demeure maîtreſſe du terrein.

Quand l'armée fut aſſemblée, les princes la diviſèrent en deux corps, dont ils prirent le commandement, pour répandre la terreur dans l'eſprit des révoltés; mais ils convinrent, en ſe ſéparant, de marcher le plus promptement qu'ils le pourroient, & de ſe rejoindre à quelques lieues de la capitale, où Mouſtelle faiſoit ſon ſéjour.

Cette malheureuſe princeſſe étoit enfermée

dans une obscure prison, car elle n'avoit jamais voulu écouter aucune des propositions de Mirliro, & ce prince n'en avoit fait aucune sans le don de sa main. Indépendamment de l'orgueil & de la hauteur qui regnent dans les cœurs des rois, qui peut se donner à un autre avec une passion dans le cœur? On sait trop ce qu'il en a couté à ceux que le dépit ou d'autres idées ont différemment & si cruellement conseillé.

Il est bon de dire ici les motifs & les sujets de la guerre qui mit tout ce beau royaume en combustion, & réduisit Moustelle dans une si cruelle situation.

Bariolée gouvernoit ce royaume comme il vouloit se gouverner; elle n'employoit aucune sévérité, & plaçoit encore moins les récompenses avec équité ou esprit: aussi tous les sujets étoient mécontens; du mécontentement ils avoient passé à l'insolence; & Bariolée qui gouvernoit *au jour le jour*, pour être tranquille, leur avoit accordé tout ce qu'ils avoient demandé. Cette complaisance, si funeste pour les états, quand elle tire sa source de la foiblesse, donna des facilités de vengeance à Mirliro, que le regret d'avoir été renvoyé avoit porté aux plus grandes extrémités; il assembla les mutins, il répandit de l'argent, & conduisit si parfaitement sa noirceur, que son armée marchoit en force, & que

Bariolée ignoroit encore la révolte. La capitale suivit l'exemple des provinces ; on courut chez la fée, on la surprit, on cassa sa baguette, on ne lui en laissa qu'un très-petit morceau, encore eut-elle besoin d'adresse pour le conserver. Enfin Mirliro, maître de tout le pays, se fit aisément couronner : mais n'ayant pu déterminer Moustelle à lui donner la main, il l'avoit mise dans une prison, dont il redoubla la garde, quand il apprit que Tourneſol se préparoit à l'attaquer.

Mirliro ne voulant point s'écarter de la capitale, laissa sans obstacle opérer les deux armées, & marcha à elles lorsqu'elles furent assemblées. La bataille étoit trop desirée des deux côtés pour se faire attendre. Les princes avoient inspiré leurs sentimens à leurs troupes : en effet, celles des révoltés ne firent aucune résistance, & Mirliro fut pris par Ananas, qui lui donna la vie. La défense des révoltés fut si foible, que le mot que la princesse avoit dit quelque tems auparavant, devint le dicton de tous les soldats de l'armée des princes ; aussi à tout ce qu'ils mépriſoient, ils disoient : *J'en dis du Mirliro ; c'est du Mirliro.*

La bataille étoit à peine gagnée, qu'Ananas courut à la capitale avec l'empressement de l'amour ; tout malheureux qu'il est, c'est le mouvement qui meurt le dernier en lui. Les habi-

tans mirent bas les armes, implorèrent sa clémence, & les portes lui furent ouvertes; il courut au palais, il ignoroit le sort de Moustelle, il vouloit la rétablir sur son trône; & mourir à ses yeux. Quels que soient les projets d'un amant, il est au désespoir de les voir déranger; il y est attaché, ils sont l'ouvrage de l'amour. Quelle fut la douleur du prince en apprenant l'état où elle étoit réduite? Il fit apporter les clefs; en quel état de peine se trouva-t-il à l'ouverture de chaque porte, à celle de chaque verrou? Ce n'étoit rien encore en comparaison du déchirement de cœur qu'il éprouva, quand parvenu au cachot qu'il croyoit renfermer l'objet de tous ses vœux, il ne l'y trouva point: sa modération fut prête à l'abandonner, il fut au moment de faire ressentir sa douleur à Mirliro, & même à tout un peuple: mais les honnêtes gens ne savent point accabler les autres de leur douleur; ils en portent tout le poids. L'espérance de consulter Bariolée & d'implorer son secours, lui donna quelque soulagement. Indépendamment de la honte que lui causoit sa mauvaise administration, qui l'auroit empêchée de se montrer, elle étoit réellement absente. Ananas étant hors d'état de donner aucun ordre, son ami Tournesol fit toutes les perquisitions possibles pour savoir ce que la princesse étoit devenue; elles fu

rent inutiles. On voulut rendre Mirliro responsable de la perte de la princesse ; mais il fut prouvé qu'il ignoroit absolument sa destinée. Tournesol, suivant les loix du royaume, le fit déclarer criminel de lèze-majesté, & renfermer dans la prison que Moustelle avoit occupée : il fit ensuite prêter un nouveau serment de fidélité à la princesse légitime. Il fut obligé de donner tous les ordres nécessaires pour la tranquillité du royaume ; car Ananas, au désespoir, ne songea plus qu'à retrouver sa chère Moustelle : tout tout ce qu'il apprit dans le peu de séjour qu'il fit dans la capitale, du changement de son caractère, ne servit qu'à l'attacher plus vivement à elle. Sacrifiant tout à son sentiment jusqu'à l'amitié, il partit emporté par son cœur, sans avoir aucun objet déterminé dans sa course. Cependant Tournesol travailla avec une si grande ardeur, & se donna tant de peine, qu'il parvint à tout mettre en état : il licencia ses troupes, & fut bientôt prêt à suivre son ami, espérant peut-être de retrouver sa maitresse : toute infidèle qu'il la croyoit, il n'osoit s'avouer à lui même combien il la desiroit ; car en aimant on est aussi sot qu'inconséquent.

Revenons à Moustelle : cette princesse, pour se trouver dans une prison, n'en avoit pas moins le cœur plein d'amour pour Ananas, & de haine

pour Mirliro. Ce dernier lui parut plus affreux que toutes les douleurs. Personne ne pouvant la voir & la soulager dans ses peines, elle ignora le secours que les princes se préparoient à lui donner.

Un jour, après avoir été long-tems dans la douleur & dans les larmes, elle succomba au sommeil; quel fut son étonnement de se trouver à son réveil couchée au pied d'un arbre dans une épaisse forêt? Elle ne sentit point les horreurs de la solitude; elle n'imagina point les besoins & les dangers de sa situation; elle n'envisagea que sa liberté qui la mettoit en état d'aimer & de se conserver à ce qu'elle aimoit. On ne doit point être surpris du secours que Moustelle avoit reçu; c'étoit Bariolée qui l'avoit délivrée par le reste de son pouvoir; mais elle n'avoit point osé paroître devant elle, dans la crainte d'essuyer les justes reproches que méritoient sa négligence & sa mauvaise conduite. Moustelle de son côté se voyant libre ne songea qu'à s'éloigner; & vive comme elle étoit, elle prit sa course, mais avec si peu de ménagement, qu'elle tomba bientôt de besoin & de lassitude. C'en étoit fait, si la confiance qu'elle avoit en l'amour ne l'eût absolument secourue; elle se sentit soulever, & reconnut avec étonnement qu'elle étoit portée par un nombre infini de ces tourterelles, qu'elle avoit

autant aimées qu'elle les avoit autrefois mépri-sées ; elles lui formèrent à l'instant une voiture avec tant d'attention, de douceur & de volupté, qu'aucune autre ne peut lui être comparée ; car ces tourterelles aimoient ce qu'elles portoient ; elles se caressoient en lui rendant ce service, & les mouvemens de ce qui aime ne peuvent être que délicieux. Enfin, après avoir volé quelques heures d'un vol si doux, elles posèrent la princesse dans une campagne qu'un indifférent auroit trouvée charmante : mais l'amour absent connoît-il quelque charme ? Est-il en état de le sentir ? Cependant les fidèles tourterelles, en planant de leurs aîles, la garantirent du soleil : d'autres allèrent lui chercher des fruits qui réparèrent ses forces abattues ; elle étoit auprès d'un ruisseau, elle s'y désaltéra ; & quand elle fut en état de marcher & de suivre un chemin fleuri que les tourterelles lui indiquèrent, elles prirent leur vol, retournèrent à leurs nids, & aux affaires de leurs cœurs.

Moustelle ne marcha pas long-tems sans rencontrer des hommes & des femmes qui lui parurent charmans, par la candeur & la sérénité qui régnoient sur leurs visages. Ces habitans singuliers n'avoient pas besoin de parler pour se faire entendre ; leurs cœurs, leurs volontés, leurs desirs, enfin, toutes les dépendances de leurs sentimens étoient apparens. En un mot, tout ce

qui habitoit cette île étoit à cet égard transparent. Aussi les premiers qu'elle rencontra vinrent à elle, & l'étonnèrent, en lui disant, sans parler : *belle étrangère, vous êtes heureuse, vous aimez bien.* La princesse en reconnoissant l'intérêt qu'ils prenoient à elle, s'apperçut avec joie que ses sentimens étoient visibles, & s'écria : *mon cher Ananas, que n'êtes-vous ici!*

Elle vécut dans cette île, goûtant tous les plaisirs que la sincérité, la franchise, & la vérité peuvent causer. Le plus petit motif ne pouvoit se déguiser; les bons & les sincères s'abandonnoient à leur cœur & à ses mouvemens; les méchans prenoient l'habitude du vrai : car le faux ne pouvoit que leur nuire & les perdre, puisqu'on les chassoit honteusement & sans pitié d'une île, où la vérité regnoit seule & de préférence à tout.

Moustelle, touchée des charmes d'un pareil séjour, apprit qu'une fée mécontente de toutes les fausſetés qu'elle avoit rencontrées dans le monde, avoit autrefois donné à cette île la vertu de la transparence, pour rassembler au moins dans un coin du monde quelques hommes qui pussent vivre sans aucune sorte de méfiance, & par conséquent heureux. On étoit le maître d'y séjourner tant qu'on le désiroit : il est vrai qu'en abandonnant ce séjour on perdoit le privilège de la trans-

parence. En effet, on eût été trop malheureux dans le monde, si on s'y fût trouvé seul transparent. Les méchans auroient eu trop d'avantage & trop de facilité pour abuser de tout ce qu'ils auroient vu.

Il est tout simple de penser qu'il n'y a jamais eu de pays, où l'on ait fait aussi aisément connoissance. Aussi Moustelle se prit-elle de goût, dès la première vue, pour une princesse étrangère, qui depuis quelque-tems habitoit cette île heureuse; elle apprit qu'elle se nommoit la belle Etoile, & reconnut en son cœur la douleur continuelle que lui causoit l'absence de son amant. Si j'avois toujours habité ce séjour de la vérité, disoit-elle à Moustelle sans cesse, de pensées & non de paroles, mon amant m'aimeroit encore: pour l'éprouver, continua-t-elle, je le rendis jaloux; je fus révoltée du ton dont il me parla; par un dépit qui n'est que trop commun dans le monde, & dont l'inutilité devroit corriger, je ne daignai pas m'excuser. Hélas! je n'avois qu'à laisser voir tout l'amour de mon cœur. Il partit & me laissa dans la plus grande douleur; une fée qui me protège, touchée de mon état, m'a conduite ici, où je jouis, non tant encore de la sincérité des autres, qu'en ai-je affaire? mais du moins de la justice qu'on rend à la mienne. On voit que je n'ai jamais aimé que Tournesol. Ne

voyez-vous pas aussi, lui répliquoit Moustelle ; que toute coquette que j'aie été, je n'ai jamais connu l'amour qu'en faveur d'Ananas.

Ces belles princesses vivoient dans les regrets, & goûtoient les charmes d'une amitié qui se développoit chaque jour. Elles comparoient sans cesse les inconvéniens du monde aux agrémens d'une société si fort à découvert, que les yeux suffisoient réciproquement pour se répondre. Quelque sensibles qu'elles fussent à l'absence de leurs amans, il faut convenir qu'il est des situations plus cruelles ; & elles en avoient éprouvé elles-mêmes.

Ananas, cependant, conduit par le désespoir, avoit si fort erré dans sa marche, qu'il n'étoit pas fort éloigné, quand Tournesol, après avoir terminé & mis en règle toutes les affaires du royaume de Moustelle, ne demanda que deux choses à la fée Bariolée en la quittant (car son absence n'avoit pas été longue) l'une fut de ne rien changer au gouvernement qu'il avoit établi, & l'autre de le transporter auprès de son cher Ananas. Bariolée lui promit l'un, & consentit à l'autre : elle le fit monter dans son char de taffetas chiné, tiré par des chardonnerets, & le laissa à quelque pas du lieu où Ananas, accablé de chagrins, d'amour & de fatigue, prenoit quelque repos sur un gason. Quelle joie pour

tes amis de se revoir! Quelqu'amoureux que l'on soit, l'amitié trouve toujours sa place; elle ne contraint point, elle prend ce qui reste, elle jouit de ce qu'on lui laisse, elle ne connoît point les reproches, elle est trop éclairée, elle a trop de vérité pour en faire. Au milieu de leurs chagrins, ils eurent donc une espèce de jouissance; car la jouissance est l'essence & le principal attribut de quelque sentiment que ce soit. Ils s'entretinrent de leurs maîtresses, & par conséquent se répétèrent ce qu'ils s'étoient dit cent fois; mais tant que l'amour existe, il ne peut rien user. Ananas, content de ce que son ami avoit fait pour le service de Moustelle, lui demanda quel parti il vouloit prendre. Vous êtes à pied, ajouta-t-il, pour moi mon cheval est mort de fatigue & du peu de soins que j'en ai pris. Ne vous attachez point au sort d'un malheureux; j'ai résolu d'errer dans ces déserts, de me plaindre éternellement du malheur de l'amour, & cependant d'aimer toujours. Tournesol lui protesta que sa maîtresse étant infidèle, il ne vouloit plus sacrifier qu'à l'amitié, & que par conséquent, il ne l'abandonneroit jamais; il suffisoit pour la preuve de leurs sentimens, que ces jeunes princes eussent formé un projet que leur courage & leur constance les rendoit capables d'exécuter. Bariolée qui les écoutoit en fut en-

core plus attendrie qu'alarmée, car elle aimoit toujours Ananas en bonne mie, qui pleure à propos de tout; elle eut de plus le bon sens de réparer ou du moins de faire oublier ses fautes (car elle avoit de bons momens); Bariolée, dis-je, les tira bientôt de cette triste situation. A peine eurent-ils marché deux jours, vivant de fruits, & couchant aux pieds des arbres, qu'ils arrivèrent au bord de la mer, & s'approchèrent d'une colonne de porphyre, qui portoit une inscription écrite en gros caractère, & sur laquelle on lisoit : PRINCES, EMBARQUEZ-VOUS, VOUS ALLEZ CHERCHER LA PLUS AIMABLE VÉRITÉ. Il y avoit en effet une petite barque attachée à cette colonne. Quand les princes furent embarqués, ce petit bâtiment partit avec autant de vîtesse, que s'il eût été emporté par le courant du fleuve le plus rapide; la barque étoit remplie de vivres capables de réparer la vie austère qu'ils avoient menée; elle leur fournit aussi des lits qui les rétablirent de leurs fatigues pendant les six jours d'une navigation qui ne fut interrompue par aucun obstacle; & la barque s'arrêta d'elle-même dans un lieu commode pour le débarquement, au pied d'une petite montagne couverte de mousse & de fleurs, sur laquelle deux jeunes personnes étoient assises. Ils se reconnurent de bien loin; ils doutèrent quelques

instans de leurs yeux; mais le sentiment les conduisit : ils coururent emportés par leur aveuglement, ou plutôt par leur instinct; & le plaisir de se retrouver, exprimé par les mouvemens qui regnent encore ailleurs que dans l'île de la transparence, ne leur permit pas de rien distinguer dans le premier instant, ni de prononcer ces mots : *Quoi, c'est vous que je revois.* Mais avec quels transports reconurent-ils des sentimens, dont la vérité n'avoit pas besoin de la parole? Tant mieux pour l'historien; car la tendresse arrivée à son comble ne sauroit se dépeindre. En un mot, ils n'avoient besoin que de se regarder, & l'amour ne blâma jamais cette espèce de paresse. Contens, charmés, excusés, éclaircis, transportés, éprouvant les vérités de l'amour & de l'amitié, ils n'auroient jamais importuné les fées d'aucune demande; mais leur naissance les rendoit nécessaires à leurs sujets; & Bariolée conservant toujours son goût & son caractère, vint avec des équipages, peut-être encore plus bisarres par la forme & par les couleurs, que ceux qu'elle avoit ordonnés autrefois, chercher les princes & les conduisit dans la capitale de Moustelle, où leurs nôces furent célébrées avec un contentement général & particulier.

Les rois Ananas & Tournesol (car ils avoient perdu leurs pères) étant voisins, & les reines

Mouſtelle & belle Etoile étant amies, on vit ſur le trône de cet heureux pays, briller l'amour & l'amitié dans toute leur vivacité. Cependant les fées punirent Bariolée de ſa négligence ; & après lui avoir laiſſé la ſatisfaction d'inventer les modes les plus ridicules pour les nôces de ces rois, elles la reléguèrent au palais, où depuis ce tems elle a vécu fort contente au milieu de toutes les poupées qui ne la contrediſent point, & de toutes les marchandes auxquelles elle donne toute liberté, ayant d'ailleurs la bonne foi de convenir que l'éducation des princes n'eſt point du tout ſon fait.

CORNICHON ET TOUPETTE;

CONTE.

DANS un pays fort éloigné, il y avoit une fontaine qui rajeuniſſoit les vieillards & vieilliſſoit les jeunes gens. Cette merveille étoit l'ouvrage de la fée Dindonette; on la nommoit auſſi la fée de l'Iſle, & quelquefois la fée de la Fontaine, ancienne protectrice des peuples de la contrée. Cette fée, la meilleure créature du monde, mais la plus mal-aviſée, conſidérant que la jeuneſſe aſpiroit preſque toujours à un âge plus avancé, & que les vieillards au contraire vantoient & regrettoient ſans ceſſe leurs jeunes ans, crut faire leur bonheur commun, en procurant à cet égard l'accompliſſement des vœux des uns & des autres. Elle voulut ajouter à ce bienfait le plaiſir de la ſurpriſe. Ce fut pendant la nuit, que la ſeule ſource d'eau douce de ce pays, petit & environné d'une mer immenſe, acquit par ſon pouvoir la qualité qu'on vient de dire, à un degré conforme à ſon zèle,

c'eſt-à-dire, exceſſif. Elle ne manqua pas, dès le matin même, d'aller ſe placer dans un lieu voiſin de cette fontaine, qui étoit au milieu de la ville, pour jouir, ſans être apperçue, du ſpectacle agréable des premières métamorphoſes qui s'y feroient. Elle n'y fut pas long tems ſans être convaincue que ſes vues étoient remplies au-delà même de ſes eſpérances. Des enfans acquirent à ſes yeux la taille & la vigueur de l'adoleſcence, & des vieillards décrépits changeant leur caducité contre la foibleſſe & l'imbécillité de la première enfance, elle crut les avoir ſouſtraits au pouvoir de la mort. La joie qu'elle en eut ne lui permit pas de ſuivre plus long-tems le deſſein qu'elle avoit eu de ſe laiſſer ignorer; la reconnoiſſance eſt un prix ſi légitime des bienfaits, qu'elle ne put ſe refuſer davantage au plaiſir délicat de jouir de celle qu'elle croyoit ſi bien mériter; elle déclara à tout le peuple qu'une merveille ſi étonnante avoit aſſemblé autour de la fontaine, qu'il lui en étoit redevable.

Il eſt mal aiſé de ſe repréſenter la joie de ceux qui gagnoient à ce changement, la crainte & le trouble des autres, & la ſurpriſe générale de tout le monde. Mais la facilité qu'avoient les premiers à ſe répandre en tous lieux, ou à faire éclater, en ſe réuniſſant, leur commune allégreſſe, le faiſoit prévaloir ſur les plaintes des ſecond,

conds, réduits par la foiblesse de l'état où ils entroient, à gémir seuls; en sorte que le gros de la nation se croyant heureux, ne cessoit de bénir la bonne fée Dindonnette, qui les faisoit trouver tout d'un coup dans l'état à-peu-près où chacun eût désiré de rester toute sa vie.

Cependant les effets de l'eau enchantée devenoient toujours plus marqués à mesure qu'on en continuoit l'usage. Des progrès si rapides donnèrent à quelques-uns de la crainte pour l'avenir. Ce n'étoit plus sans défiance qu'ils s'approchoient de la source; ils en cédoient facilement l'abord aux plus empressés : ceux qui croyoient manquer encore des agrémens de la plus belle jeunesse, y étoient dès l'aurore. Heureux, s'ils eussent pu la fixer! mais chaque goutte d'eau qu'ils avalèrent depuis, agissant suivant les loix surnaturelles & irrévocables qui lui avoient été données par la fée, leur firent bientôt franchir les limites imperceptibles de l'état aimable qu'ils avoient désiré avec tant d'ardeur. On voyoit avec étonnement ceux qui étoient arrachés aux infirmités de la vieillesse, reportés dans l'enfance; & la perspective d'une caducité prochaine désespéroit les jeunes gens. La fée elle-même en fut allarmée; il étoit trop tard, les fées, comme les dieux, ne peuvent détruire leur ouvrage.

Quelle fut la désolation de ce misérable

peuple, lorsque le voile d'une fausse joie étant levé par l'expérience de quelques jours, ils virent toute l'étendue de leur malheur. Chacun se mit à creuser des puits dans tous les lieux qu'on y crut propres; mais en vain : le sein de la terre n'offroit, dans ces climats, que des masses de pierre ou de sables arides. Pour surcroît de malheur, la saison des pluies, dont la durée y est courte & fixe, venoit de passer, & ne devoit revenir que dans neuf ou dix mois. On mit à profit les rosées de la nuit assez abondantes, mais bien au-dessous des besoins, de même que le lait des animaux, & toutes les liqueurs que pouvoient produire les fruits, les herbes dont on exprimoit le suc. La mer opposoit de toutes parts des obstacles invincibles aux secours qu'une nation instruite dans l'art de la navigation auroit pu tirer de l'étranger. Ces pauvres gens n'avoient pas l'idée d'un vaisseau; contens de la petite portion de terre qui leur étoit départie, ils ignoroient qu'il en fût ailleurs; ou s'ils en soupçonnoient, celle qu'ils habitoient leur ayant fourni jusqu'alors toutes les choses nécessaires à la vie, ils ne voyoient rien au-delà qui pût tenter leurs désirs, & qui méritât de troubler le genre de vie pacifique qui faisoit leur bonheur.

Dans cette extrémité, quelques-uns séduits par l'espérance de passer dans des climats plus heureux,

osèrent se fier à leurs forces pour traverser à la nage de vastes mers. Leur perte soudaine apperçue du rivage, en éloigna les autres. Plusieurs se voyant contraints d'aller puiser dans la fontaine l'imbécillité de l'enfance, ou la caducité de la vieillesse, se déroboient à cette cruelle alternative par une mort volontaire. Un petit nombre plus attaché à ses devoirs, & aux objets de ses inclinations, consacroit au service des autres le reste de vigueur dont il jouissoit encore, jusqu'à ce que, relégués eux-mêmes aux deux extrémités de la vie, & également incapables de s'en procurer les besoins, ils fussent enveloppés dans la perte commune.

Il est vrai que cette eau ne renfermoit pas en elle une cause positivement mortelle. Le fil des jours de ceux qui étoient obligés d'en boire, n'en étoit pas coupé plutôt; le fuseau tournoit seulement plus vîte, & ramenoit plusieurs fois dans un même sujet les différens âges qui ne se voyoient auparavant qu'une seule dans le cours de la vie humaine. Mais ce passage si prompt d'un état à un autre, apportoit dans la société un trouble inexprimable. On y arrivoit sans avoir eu le loisir de s'y préparer, & sans que les autres occupés d'eux-mêmes, eussent pu le prévoir & disposer pour chaque âge ce qui devoit être à son usage, & constituer à chacun son état,

son rang & sa profession. Il auroit fallu régler l'économie générale de l'état, & celle des familles particulières sur les idées nouvelles qu'un si grand changement produiroit. Il falloit mettre les vues du législateur en proportion avec les révolutions subites auxquelles la vie de ce peuple venoit d'être assujettie. Quel travail ! Le plan d'un gouvernement sage, fruit tardif de l'expérience de plusieurs siécles, pouvoit-il naître dans ces tristes circonstances? Si ceux à qui leur expérience ou leurs reflexions avoient acquis des notions sûres des choses qui forment le lien de la société, & en assurent la consistance, les avoient pu conserver dans les différens états qu'ils parcouroient si rapidement, tout fût revenu au même. On n'auroit pas été choqué de voir un enfant foible, mais pourvu des lumières qu'il auroit acquises autrefois, diriger les travaux pénibles d'un laboureur robuste qui n'auroit pas encore vu deux moissons ; & dans le sénat les avis de celui qui auroit déjà donné des preuves de son mérite & de ses talens, auroit imposé aux jeunes vieillards, malgré le masque de l'enfance. Mais il n'en alloit pas ainsi ; chaque âge étoit suivi de ses avantages & de ses inconvéniens naturels : l'imbécillité étoit l'apanage des deux extrêmes, & les progrès ou le déclin de la raison dépendoit, comme chez nous, de l'état des or-

ganes. Celui qui tomboit dans l'enfance au sortir de la vieillesse, n'emportoit aucun souvenir de ses connoissances passées. Un monde nouveau s'offroit à sa vue étonnée, & l'apprentissage qu'il en falloit faire pour se rendre utile à soi-même & aux autres, étoit toujours prévenu par le terme fatal où la décrépitude diminue l'exercice de la raison, en même tems qu'elle suspend ou interdit l'usage des facultés corporelles. De-là, la privation entière de toute instruction, qui entraîne celle de l'idée du bien général, & des moyens d'y trouver le sien propre. Le sentiment n'étoit qu'un instinct obscur que la raison n'éclairoit que par de courts intervalles qui ne servoient même qu'à rendre plus misérables ceux qui en jouissoient, en leur découvrant de si grands maux, sans leur laisser appercevoir le moindre remède.

Cette situation, toute déplorable qu'elle étoit, pouvoit, physiquement, laisser subsister encore quelque tems ceux qui l'éprouvoient. D'autres malheurs s'y joignirent comme une suite nécessaire des premiers. L'enfant qui naît trouve au sein de sa mère des secours qui assurent sa vie; le langage de ses cris est toujours entendu de l'amour maternel. Les vieillards, au contraire, ne trouvoient personne qui soutint leur chûte dans l'enfance; la loi n'avoit pas suppléé par des

secours étrangers à la différence qui est entre l'amour maternel & l'amour filial ; puisqu'il n'y avoit point de loi, il n'y eut qu'un petit nombre de ces misérables qui trouvèrent chez leurs enfans des soins capables de reculer l'instant de leur perte.

Un coup plus funeste encore, concourut à la destruction de ce peuple infortuné. L'eau fatale opérant plus puissamment sur ceux qui la buvoient immédiatement, l'accroissement des enfans dans le sein de leur mère, avoit presque sa durée accoutumée, & le tems des couches surprenoit ordinairement ces malheureuses dans un état de vieillesse ou d'enfance qui coûtoit la vie aux uns & aux autres. L'union de tant de causes funestes détruisit enfin en peu de mois tout ce peuple ; & Dindonnette leur protectrice, ou plutôt leur meurtrière, n'ayant pu leur rendre d'autre service que les devoirs de la sépulture, quitta, désolée, ces lieux d'horreur pour n'y revenir jamais.

Ce fut quelques siècles après cet événement, que la fée Selnozoura qui, par l'avis des médecins, faisoit ordinairement deux fois la semaine le tour de la terre pour changer d'air, & pour trouver quelque soulagement à des inquiétudes dans les jambes qui la tourmentoient, vint s'arrêter dans l'île de la Fontaine. Elle ne dirigeoit

jamais sa route par les mêmes lieux. Cette petite partie du monde lui étoit encore inconnue. La beauté du climat l'engagea à la parcourir. Cornichon & Toupette l'accompagnoient : la dernière lui avoit été donnée dès l'âge le plus tendre par le génie Kristopo qui l'avoit retirée des mains de parens pauvres & incapables de lui donner de l'éducation, & Cornichon avoit été acheté quelque tems après d'un marchand d'esclaves. Sa famille étoit inconnue ; il paroissoit un peu plus âgé que Toupette qui avoit alors quatorze ans. Leur première enfance avoit fait l'amusement de la fée qui aimoit fort les enfans ; & l'affection qu'elle leur portoit, croissoit à mesure que l'âge développoit en eux mille qualités aimables. Aucune de celles de Toupette n'échappoit à Cornichon qui y rendoit un hommage sincère. Toupette démêloit avec une sagacité merveilleuse tout le mérite de Cornichon ; & elle étoit trop équitable pour ne pas l'aimer à la folie ; quand l'amour fait un aussi bon usage de son pouvoir, il est sûr d'un applaudissement général. La fée y donnoit tout le sien ; l'innocente expression des sentimens de leur cœur qui s'épanchoit librement en sa présence, l'amusoit. Son dessein étoit bien de les unir, mais l'état de femme devoit rendre Toupette moins propre aux voyages, & l'obliger à s'en séparer quelquefois pendant de

longs intervalles. Elle s'étoit contentée jusques-là de les flatter de leur union, sans leur en marquer le tems précis. Cette espérance adouciſſoit l'ennui de la vie ambulante qu'ils menoient; & la fée diminuoit la fatigue par le pouvoir de son art. Elle se servoit d'une espèce de petit navire qui la portoit dans les airs mille neuf cent cinquante fois plus vîte que les nôtres ne nous conduiſent sur les eaux. Ses écuries étoient pleines d'hypogrypes d'une extrême vîteſſe & d'une grande beauté; & les nuages qui étoient à ses ordres, lui auroient fourni des voitures commodes, si elle en eût voulu faire usage: mais elle n'employoit d'ordinaire les moyens surnaturels que dans le cas où l'art & l'induſtrie ne pouvoient rien. La profonde connoiſſance qu'elle avoit des méchaniques, lui avoit donné l'idée de la voiture dont je parle, & elle s'en servoit avec plaiſir.

C'étoit, comme je l'ai dit, un petit vaiſſeau dont le port se trouvoit sur la platte-forme du donjon le plus élevé de son palais. Lorsqu'elle vouloit mettre à la voile, on laiſſoit échapper le bâtiment sur des couliſſes, de la même manière qu'on lance un vaiſſeau à l'eau. Alors un grand nombre de ballons qui étoient autour, le soutenoient en l'air: elle se plaçoit au gouvernail qu'elle manœuvroit d'une main, & elle touchoit

de l'autre une espèce de clavier, dont les touches répondoient aux différentes manœuvres des voiles, & les disposoient de la manière convenable à recevoir le vent qui partoit d'un grand soufflet agité par Toupette & Cornichon. Il étoit fabriqué de manière à augmenter prodigieusement le ressort de l'air, & se manioit cependant avec autant de facilité qu'on en a à monter une montre. C'étoit de la sorte qu'elle parcouroit en si peu de tems des espaces immenses; qu'elle s'élevoit dans les nues, ou glissoit, pour ainsi dire, sur la surface des eaux. Quand elle mettoit pied à terre, un dragon qui pendant la course se tenoit à fond de cale, s'établissoit sur le tillac, pour garder le navire; & lorsqu'étant rentrée elle vouloit s'élever dans les airs, une détente qu'elle touchoit, débandoit des ressorts couchés le long de la quille de ce bâtiment, qui par leur effort commun, lui faisoient faire un saut assez élevé pour être soutenu par la colonne d'air qui se trouvoit dessous, & donner lieu au soufflet d'agir en même tems sur les voiles, & de le porter plus haut. C'est ainsi qu'un oiseau qui s'élève de terre, n'emploie le mouvement de ses aîles, qu'après s'en être détaché par un saut d'une élévation proportionnée à sa pesanteur. Elle communiquoit ordinairement à ses compagnons de voyage cette admirable subtilité qui la déroboit

aux yeux les plus perçans ; ce n'étoit que rarement que rallentissant sa marche, elle consentoit d'être apperçue. Quelques contrées plus agréables, quelques nations favorites jouissoient de tems en tems de cet avantage. On peut s'imaginer combien nos jeunes gens y étoient sensibles. A voir le monde entier, & n'être vu de personne, il y a la moitié du plaisir à perdre.

Enfin, comme je l'ai dit, frappée de la beauté du lieu. Selnozoura vint descendre dans l'île de la Fontaine ; elle fut surprise de trouver la campagne si déserte, mais son étonnement augmenta, lorsqu'étant entrée dans la ville, elle en trouva toutes les maisons inhabitées, sans néanmoins qu'aucun vestige de guerre ou d'incendie pût en faire attribuer la cause à de pareils malheurs. Elle voulut la découvrir par le moyen de son art. Tandis qu'à cet effet elle en exerçoit seule les opérations, Toupette & Cornichon se promenoient dans cette ville désolée. La Fontaine fatale, près de laquelle le hasard les conduisit, leur offroit une eau claire & fraîche ; ils étoient altérés, ils en burent. L'art de Féerie venoit d'instruire Selnozoura de ce qu'elle avoit voulu savoir. Elle se hâta de rejoindre ses enfans, (c'est ainsi que sa tendresse les nommoit.) Au moment qu'ayant achevé de se désaltérer, ils considéroient l'architecture de la Fontaine ; ah ! gar-

dez-vous bien, leur cria-t-elle de loin, de boire de ce poiſon funeſte, vous ſeriez perdus! Eh quoi? dit Toupette, ce que vous nommez poiſon, eſt l'eau la plus délicieuſe que j'aye bû de ma vie, & Cornichon l'a trouvée de même. Ah! malheureux, dit-elle, vous en avez bu! Ah! faut-il que vous vous ſoyez éloignés de moi! Alors elle leur raconta le deſtin des miſérables inſulaires. Vous allez en éprouver un pareil, mes pauvres enfans, continua-t elle; la puiſſance des fées opère, quand elles le veulent, des merveilles nouvelles, mais elle ne va pas juſqu'à détruire les œuvres d'une autre fée. Vous allez paſſer bientôt à l'état de vieilleſſe la plus décrépite, au moins je ſaurai par mes ſoins en adoucir les peines, & vous garantir de la mort, en ſoutenant votre miſère par tous les ſoins dont les autres ont manqué; mais déjà le charme opère, la taille de Cornichon paroît s'élever: une phyſionomie plus mâle prend la place de ſes traits délicats. Pendant que la fée parloit, Cornichon qui regardoit attentivement Toupette, croyoit faire à ſon égard des découvertes ſemblables. Mais loin que ſes idées portaſſent ſur les triſtes conſéquences qu'on en pouvoit tirer pour l'avenir, cet état préſent le rempliſſoit de joie. La fée avoit coutume d'oppoſer, entre autres raiſons, au deſir qu'ils lui marquoient ſans ceſſe de

s'épouser, l'obstacle de leur grande jeunesse; un moment venoit de lever cette difficulté. Il ne tarda pas à s'en prévaloir auprès de Selnozoura. Cessez, divine fée, dit-il, de plaindre notre sort; si les deux termes de notre vie doivent, comme vous le dites, se suivre d'aussi près; hâtons-nous de saisir, pour nous unir, le court espace qui les sépare. Et qu'importe que notre vieillesse soit anticipée, si notre bonheur l'est aussi!

Toupette à ce discours sentit diminuer la profonde tristesse dans laquelle elle étoit plongée. Ses regards qu'elle venoit de porter en rougissant sur Cornichon, se fixèrent sur la fée, & marquoient l'inquiétude où elle étoit de ses sentimens. La fée Selnozoura avoit senti toute la force du raisonnement de Cornichon, & avoit été attendrie de la manière dont il l'avoit exprimé. Oui, dit-elle, mes enfans, vous serez contens. Mais ces lieux funestes, cause de vos malheurs, sont peu propres à célébrer des noces que mon amitié pour vous veut rendre mémorables Retournons à Bagota, (c'étoit le lieu de sa résidence ordinaire;) toute ma Cour s'empressera de concourir à vos amusemens présens; & les cent génies subalternes qui sont à mes ordres, seront sans cesse occupés à écarter de vous dans la suite, les soucis, compagnons de la vieillesse.

Nos amans auroient préféré la promptitude à la ſplendeur, dans l'accompliſſement de leurs vœux. Cependant l'expérience qu'ils avoient de la rapidité de leurs courſes les aſſuroit qu'ils ſeroient dans peu d'heures à Bagota, quoiqu'ils en fuſſent alors éloignés de quatre mille cinq cent lieues; il n'inſiſtèrent point, & partirent. Toupette ſupplia en chemin la fée de garder le ſilence ſur l'aventure de la fontaine; il étoit inutile de devenir par avance le ſujet de toutes les converſations, & de donner cette priſe à la malignité de cent jeunes femmes qui ne voyoient qu'avec jalouſie ſes appas naiſſans & ſa faveur auprès de la fée. Elle le promit, & déclara à ſon arrivée le mariage de ces jeunes amans, dont elle fixa la cérémonie à la nuit du lendemain. Ils en reçurent les complimens, en eſſuièrent même des harangues.

Le changement avantageux qui s'étoit fait en ſi peu tems dans leurs perſonnes, fut aiſément remarqué, & ſurprit tout le monde; mais comme on n'en devinoit pas la cauſe, il ſervit à établir le proverbe, que les voyages forment les jeunes gens. Et ſur cela mille jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, pensèrent à briguer les deux places qu'on prévoyoit que le mariage de ceux ci alloit faire vaquer.

Sur ces entrefaites le génie Kriſtopo arriva à

Bagota. Il avoit coutume de faire de tems en tems quelques visites d'amitié à sa nièce; elle fut fortaise qu'il eût choisi celui où l'établissement de Toupette lui marquoit le cas qu'elle faisoit de ses présens. Kristopo fut surpris du progrès que cette jeune fille avoit fait, tant du côté de l'esprit que des graces. Dans ses voyages précédens à Bagota, cette enfant l'avoit amusé, elle l'occupa. Il commença à s'affliger du bonheur de Cornichon. L'idée d'épouser lui-même Toupette, se présenta à son esprit. Sa passion qui croissoit à chaque moment, en laissoit fort peu à ses réflexions sur la disposition de son âge de trois mille ans, avec les quatorze de Toupette. Ce fut bientôt un parti pris, & il n'y avoit pas de tems à perdre; elle alloit passer au pouvoir de Cornichon. Il alla donc sur le champ faire part de ses vues à sa nièce. Il ne croyoit pas que son rival pût balancer un moment la préférence qu'il demandoit. Quel fut son étonnement lorsqu'après avoir employé, avec beaucoup de douceur, des représentations fort sensées, prises même de l'intérêt propre de Kristopo qui se repentiroit bientôt d'une telle alliance, Selnozoura conclut par un refus formel qu'elle soutint ensuite avec vivacité, contre toutes les instances qu'il renouvelloit sans cesse. Voyant enfin leur inutilité, le génie parut céder aux raisons de la fée; mais il n'en étoit que plus con-

firmé dans son premier dessein ; & profitant de l'accès qu'il avoit auprès de Toupette, & d'un moment où elle se trouvoit seule, il l'enleva par la cheminée de son appartement, peu d'instans avant celui qui devoit accomplir son union avec Cornichon qui déjà l'attendoit dans le temple, & se plaignoit de sa lenteur.

Dès qu'il fut arrivé à Ratibouf, capitale de ses états, & son séjour ordinaire, il n'oublia rien pour justifier auprès d'elle l'irrégularité de son procédé dont il rejetoit le blâme sur la fée. « Il » n'avoit rien oublié pour en obtenir l'aveu ; il » n'en avoit essuyé qu'un refus auquel il n'avoit » pas lieu de s'attendre ; sa passion cependant » étoit extrême, le tems pressoit. Son hymen » avec Cornichon lui préparoit un malheur d'au- » tant plus affreux, qu'il n'auroit eu de bornes » que la durée de sa vie qui n'en connoissoit » pas. Dans ces circonstances, étoit-il naturel » qu'il se sacrifiât au caprice de Selnozoura ? Et » devoit-elle même décider sans sa participa- » tion, du sort d'un enfant qu'elle tenoit de lui ? » Toupette devoit donc au lieu de s'affliger, » donner la plus grande approbation à sa con- » duite, & bénir le moment qui venoit de la » soustraire à la tyrannie de la fée, & rompre » un mariage indigne d'elle, pour l'élever aux » honneurs suprêmes qu'elle alloit partager avec » lui ».

Loin de goûter ces raisons, Toupette n'étoit pas même en état de les entendre. Kristopo crut qu'elles auroient plus de succès, quand elle seroit revenue de son premier étonnement, & cessa de l'importuner pendant quelques jours.

Cependant plusieurs ambassadeurs vinrent successivement de la part de la fée, réclamer Toupette de la manière la plus pressante, mais la plus inutile. Les menaces même d'une guerre cruelle n'ébranlèrent point le génie qui loin de changer, renouveloit lui-même ses instances auprès de sa captive avec aussi peu de fruit.

Il crut que l'autorité de ses parens auroit sur elle plus de poids que ses raisons. Il lui proposa de les faire venir. Elle y consentit, plutôt pour se débarrasser pendant quelques tems de ses poursuites odieuses, que dans le dessein de souscrire à leurs volontés qu'elle prévoyoit devoir être conformes à celle du génie; elle en exigea seulement qu'il suspendroit ses sollicitations jusqu'à leur arrivée.

Le courier qui leur fut dépêché les trouva malades l'un & l'autre. Ils lui dirent que leur consentement à une union si honorable pouvoit être présumé. Que les bontés de Kristopo pour leur fille le dispenseroient des démarches ordinaires, s'ils en pouvoient disposer seuls; mais puisqu'il avoit jugé leur aveu nécessaire, ils le supplioient d'obtenir

d'obtenir aussi celui de Selnozoura, sans lequel ils ne régloient jamais rien d'important dans leur famille, à cause des obligations infinies qu'ils avoient à cette fée, & qu'étant son parent & son ami, il n'auroit pas de peine à y réussir. Ces bonnes gens ignoroient la querelle survenue entre Krisopo..... & Selnozoura..... ils furent très-surpris d'apprendre par le messager, que la résistance de leur fille ne pouvoit être vaincue que par leur présence; mais ils demandèrent du tems pour se rétablir. Le courier attendit en vain leur guérison; le mal ne faisoit que s'aigrir. Et prevoyant l'inquiétude de son maître, il leur demanda au défaut de leur présence, leur consentement par écrit, qu'ils donnèrent pardevant notaire, pour avoir son effet si-tôt qu'il auroit été ratifié par Selnozoura, ce qu'ils ne croyoient pas incertain.

Le génie ne douta pas que cette pièce ne fût victorieuse, il courut la communiquer à Toupette d'un air de conquérant, se gardant bien de lui parler de la clause du consentement de Selnozoura, qui n'y étoit pas exprimée. Ses larmes le détrompèrent bientôt; elle le supplia de différer l'exécution de ses desseins, jusqu'à ce que la guérison de ses parens les eût mis en état de se trouver à ses nôces; leur vue augmenteroit sa joie, si les réflexions qu'elle feroit jusqu'à ce tems là sur-

montoient sa répugnance pour ce mariage, ou soutiendroit son courage, & serviroit du moins à sa consolation, si son cœur refusoit encore de s'accorder avec son devoir.

Toupette n'auroit pas obtenu de la passion du génie ce nouveau délai, si l'altération qu'il remarqua dans ses traits ne lui eût persuadé que sa santé y étoit intéressée. En effet, l'eau enchantée, jointe au chagrin, commençoit à produire en elle un changement très considérable. Il la crut malade, & sur le refus qu'elle fit de voir des médecins, il s'occupa au moins de la divertir par la vivacité des amusemens & des fêtes qu'il lui faisoit préparer. Elle voulut changer d'air; elle en eut la permission. Et ne pouvant douter que sa présence lui fut importune, Kristopo eut la générosité de la laisser seule à la campagne.

J'ai dit que Selnozoura avoit fait faire au génie les plaintes les plus amères, de l'insulte qu'il lui avoit faite dans la personne de Toupette, & que ces plaintes avoient été suivies de menaces d'en tirer raison par la voie des armes. Cornichon qui sentoit de quelle importance il étoit pour lui & pour Toupette, qu'elle lui fût promptement rendue, ne cessoit de presser la fée de hâter l'exécution de ses menaces. L'intérêt de sa dignité, joint à celui de ces pauvres amans, la déterminèrent à faire marcher de nombreuses troupes sur la frontiere des

états de Kiiſtopo qui de ſon côté ſe prépara à une défenſe proportionée à l'excès de ſa paſſion pour Toupette. Ils commandoient l'un & l'autre des peuples nombreux & affectionnés. Et non contens de leurs propres forces, ils avoient intéreſſé dans leur querelle les puiſſances voiſines par des alliances : leur différent partageoit la nation Fée.

Les embarras inſéparables d'une pareille ſituation, dérangeoient les voyages que Selnozoura avoit accoutumé de faire, qui d'ailleurs, n'auroient pas eu pour elle les mêmes charmes depuis ſa ſéparation d'avec Toupette. Cependant le changement d'air lui étoit abſolument néceſſaire, & les médecins ne ſe relâchoient point ſur cet article. Ce qu'elle imagina pour ſe le procurer, ſans que les affaires en ſouffriſſent, eſt aſſez curieux pour mériter d'être rapporté. Elle dépêchoit chaque jour un grand nombre de ſylphes, chargés d'outres vides, qui les alloient remplir, ſuivant le choix qu'elle faiſoit, tantôt d'un pays & tantôt d'un autre, de l'air qu'on y reſpiroit. Et ſi-tôt qu'ils étoient de retour, on épuiſoit ſoigneuſement, par le moyen des machines pneumatiques, tout celui que renfermoit ſon appartement, auquel on ſubſtituoit à l'inſtant le nouveau. Cela eſt tout-à-fait ingénieux. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que la fée

& tous ceux qui avoient les entrées chez elle, prenoient chaque jour les différens tours d'esprit des peuples dont ils respiroient l'air. Et si l'espace de vingt-quatre heures ne suffisoit pas pour convaincre que ces différences portassent jusques sur le fond du caractère, il indiquoit au moins qu'un plus long usage d'un même air, auroit produit immanquablement cet effet. Il y avoit des jours où cela étoit plus sensible, à proportion que la nation où l'on avoit puisé l'air, portoit des caractères plus distinctifs. Celui de France, par exemple, quoiqu'il arrivât d'ordinaire en plus petite quantité, à cause qu'il s'évapore facilement, ne laissoit pas de se faire remarquer, sur-tout lorsqu'il avoit été pris dans la capitale. Enfin, la vérité de ce fait singulier fut si pleinement reconnue, que les courtisans ne manquoient pas de se trouver tous les matins au bureau où les couriers déposoient leurs outres, en attendant qu'il fût jour chez la fée, pour être instruis du pays d'où ils venoient, & régler en conséquence leur conduite journalière. Il y a toute apparence que c'est là l'origine de cette façon de parler, *l'air du bureau*. Or il arriva un jour que de jeunes sylphes, chargés d'aller chercher l'air nouveau, se mirent à polissonner le long du chemin. Ils se jetoient leurs outres à la tête, ils en jouoient au ballon, & firent

mille autres espiégleries qui relâchèrent insensiblement les liens qui en bouchoient les ouvertures, & percèrent même ces vaisseaux en plusieurs endroits; de manière que l'air qui y avoit été renfermé d'abord, se perdit en partie. Mais comme il étoit aussi remplacé à l'instant par celui qui s'y introduisoit par les ouvertures opposées, les sylphes n'y remarquant aucun vide, continuèrent leur route sans défiance, & ce ne fut qu'après être arrivés, qu'ils s'apperçurent de cet accident; mais comme il étoit trop tard pour y remédier, & qu'ils étoient trop timides pour en faire l'aveu, ils en gardèrent le secret, & se contentèrent de boucher de leur mieux les ouvertures des outres, jusqu'à ce que le moment de les porter à l'appartement de la fée fût arrivé, pour y répandre, non plus comme auparavant, un air unique, mais un air composé de celui de presque toutes les nations du monde qu'ils avoient parcourues dans cette dernière course; parce que le lieu qui leur avoit été indiqué ce jour là, étoit à-peu près antipode de Bagota, ce jour fut marqué par des actions si pleines de sagesse de la part de la fée, & si éloignées des extrêmes, où l'usage de l'air unique de certains pays l'avoit portée quelquefois, qu'elle s'en apperçut elle-même, & demanda du même air pour le lendemain. Alors les sylphes ne firent

pas de difficulté d'avouer leur aventure : elle servit à éclaircir la fée, & lui fit connoître qu'il y a du bon par-tout; que les excès même se tempèrent les uns par les autres, & qu'enfin du concours de mille qualités les plus opposées, il résulte une qualité moyenne qui est la bonne. Fixée à cette opinion, elle ne voulut plus user que d'un air composé; & c'est ce qu'on appela le bon air.

La fée parvenue à se procurer un air convenable; il restoit à remédier à ses inquiétudes dans les jambes. Une machine qui les mettoit en mouvement, & lui procuroit sans sortir de sa chambre l'exercice qui lui étoit nécessaire, produisit cet effet.

Kristopo avoit donné le commandement de ses armées à un général d'une capacité reconnue, & celles de la fée étoient aux ordres de Cornichon. Le grand intérêt qu'il avoit à cette guerre, avoit fait juger que personne n'étoit plus capable que lui d'en pousser les opérations avec chaleur. Déjà il se disposoit à sortir de la retraite où son chagrin l'avoit confiné depuis l'enlèvement de Toupette, & où il n'avoit été visible qu'à la seule fée. Il alloit prendre ses derniers ordres, & lui promettoit de satisfaire à la fois, par une victoire signalée, l'amour, la gloire & la vengeance, pendant que ce qui se passoit à Rati-

bouf, éloignoit encore davantage le génie des sentimens de paix.

Le père & la mère de Toupette y étoient enfin arrivés ; Kristopo les mena sur le champ à la maison de campagne où étoit leur fille. Quelle fut leur surprise, lorsqu'au lieu de la personne jeune & charmante qu'ils s'attendoient de trouver, ils ne virent qu'une femme de bonne mine, à la vérité, mais dont les traits effacés indiquoient seulement leur ancienne beauté ? Envain les doux noms de père & de mère étoient dans sa bouche ; envain elle leur faisoit les caresses les plus tendres, il n'étoit pas possible qu'ils reconnussent pour leur fille une personne dont l'âge paroissoit surpasser le leur. Kristopo de son côté, offensé de ce qu'il prenoit pour une dérision, ayant appelé tous ceux qui avoient été préposés au service ou à la garde de Toupette, leur demanda en colère où elle étoit, & qu'elle pouvoit être celle qui osoit jouer en sa présence une scène si indécente. Ils lui répondirent que depuis que Toupette étoit dans cette maison, elle ne s'étoit montrée à personne, qu'elle n'étoit sortie que voilée de son appartement, dans lequel on n'avoit eu la permission d'entrer que lorsqu'elle étoit à la promenade. C'étoit alors qu'on y portoit, suivant ses ordres, ce qui étoit nécessaire à sa nourriture ; qu'elle y mangeoit

seule ; qu'ils n'avoient eu ainsi aucune occasion de la voir, & qu'ils s'étoient contentés de la servir soigneusement, & de la garder avec exactitude ; qu'ils avoient fait leur devoir avec tant de zèle & d'attention, que quoiqu'ils fussent aussi surpris que lui de ce qu'ils voyoient, ils étoient cependant très-persuadés que la personne qui étoit devant ses yeux étoit la même qui leur avoit été confiée.

La simplicité de ces réponses uniformes, & l'étonnement de ceux qui les faisoient, dissipèrent les soupçons que le génie avoit conçus de leur fidélité. Il les tourna sur la fée, dont cette métamorphose lui paroissoit l'ouvrage, pour se venger de l'enlèvement de Toupette. Il se confirma dans cette pensée par l'entretien qu'il eut avec elle, & qui roula sur des particularités de son enfance, dont nulle autre ne pouvoit être instruite. Alors il se fortifia dans la résolution de la guerre, non sur le pied de défensive, mais accompagnée de toute la vigueur & la diligence nécessaire, pour prévenir sur les terres de la fée, les hostilités qu'elle se disposoit à faire sur les siennes. Il se flattoit de la contraindre bientôt par l'effort de ses armes, à faire tomber le masque dont il supposoit qu'elle avoit couvert les appas de Toupette. Et la laissant dans sa retraite avec ses parens, il courut hâter l'exécution de ses desseins,

Selnozoura n'avoit pas encore été informée de ce qui s'étoit passé à Ratibouf; elle s'attendoit bien à toute la surprise du génie. Mais elle fut offensée lorsqu'elle apprit l'imputation injurieuse qu'il lui faisoit d'être l'auteur de cette métamorphose : cette manière sourde & détournée de se venger, étoit trop éloignée de l'élévation de ses sentimens, pour ne les pas blesser sensiblement. Et cette circonstance aigrissoit encore ses anciens ressentimens ; elle se livroit toute entière aux idées d'une vengeance éclatante. Que de sang alloit couler!

Cependant ses amis & les meilleures têtes de son conseil, considérant la disproportion qu'il y avoit entre la cause de cette guerre & les calamités qu'elle alloit entraîner, hasardèrent auprès d'elle des remontrances à ce sujet. « L'amitié » dont elle honoroit Toupette, devoit, sans » doute, suppléer à ce qui lui manquoit du côté » de la naissance & de la fortune, & lui servir » d'une sauve-garde inviolable contre qui que » ce fût. Mais qui ne sait dans quels égaremens » un violent amour peut jeter une ame! La dé» férence & les égards passés du génie son pa» rent, qui ne s'étoient jamais démentis pour » elle pendant plusieurs siécles, prouvoient assez » qu'il n'étoit plus libre au moment fatal où » il s'étoit porté à une violence si extraordinaire.

» Au reste l'enchantement de la fontaine (car » ce fait commençoit à transpirer à Bagota) en » agissant si promptement sur Toupette, avoit » prévenu les effets de la passion du génie pour » elle, il ne lui restoit que la honte d'une action » si condamnable.

Ces considérations furent encore soutenues par les ministres des puissances alliées de la fée, qui ne se voyoient qu'à regret engagés dans une guerre à laquelle ils n'avoient pas d'intérêt direct. Un de ces princes (c'étoit Zeprady, il étoit prince de Mirliphipolie) offroit sa médiation. S'il avoit des engagemens avec Selnozoura, d'anciennes liaisons avec le génie promettoient un succès favorable à la négociation dont il vouloit bien se charger lui-même, pour parvenir à un accommodement.

La fée étoit au fond très-raisonnable; elle comprenoit que les avantages de la guerre ne compensent jamais exactement les malheurs qui la suivent; mais trop haute pour faire d'elle-même les premières démarches, elle accepta avec joie la proposition de Zeprady, & consentit même que, pour dissiper entiérement les soupçons du génie sur la cause de la vieillesse prématurée de Toupette, ce prince lui révélât dans le plus grand détail, l'aventure de l'île de la fontaine, dont l'état décidé de ces pauvres amans,

rendoit désormais le mystère inutile. Elle exigeoit cependant des réparations convenables de la part de Kristopo, dont la violence avoit évidemment blessé le droit des gens, & les égards dus aux souverains.

Zeprady partit donc muni des passeports nécessaires, pour se rendre à la cour de Ratibouf: il vit en chemin Cornichon, qui, tout occupé de sa vengeance, ne songeoit qu'à inspirer les mêmes sentimens à l'armée dont il venoit de prendre le commandement. L'ordre qu'il lui remit de la part de la fée, de suspendre tout acte d'hostilité jusqu'à son retour, le pénétra d'abord de la plus vive douleurr. Mais l'espoir de revoir Toupette, que la paix rendoit bien plus certain que les événemens d'une guerre douteuse, le ramena à des sentimens plus doux, & le fit même consentir à aller à Ratibouf, pour être au génie un témoin décisif de la bonne foi de la fée, & de la vérité de cette surprenante aventure, & il pria le prince de lui en ménager la permission. Zeprady trouva en arrivant sur les frontières des états du génie, les troupes qui s'y rassembloient, prêtes à former une armée nombreuse. Il obtint du général qui les commandoit, qu'il n'en pressât pas la marche jusqu'à ce qu'il eût eu de nouveaux ordres, & continuant la sienne avec diligence, il arriva bientôt à Ratibouf.

Le génie ne pouvoit s'empêcher de se reconnoître l'auteur de la guerre qui alloit s'allumer. Il n'étoit pas ambitieux. La passion qui en étoit la seule cause, étoit cessée faute d'objet. Toupette en l'état où elle étoit n'intéressoit plus que sa pitié. En pareille circonstance, il est ordinaire que l'équité naturelle reprenne ses droits ; il prêta l'oreille aux ouvertures de paix que lui fit Zeprady. Il insistoit à la vérité sur l'offense qu'il croyoit que la fée, lui avoit faite en jetant Toupette dans l'état où elle étoit, pour lui rendre sa possession inutile ; il exigeoit qu'on le détrompât à cet égard, comme si la vérité même de cette supposition n'eût pas toujours laissé subsister l'injure faite auparavant à la fée par l'enlévement de Toupette. Zeprady voyant que sa négociation ne rencontroit que cet obstacle, qu'il lui étoit si aisé de lever, ne se mit point en peine de détruire le préjugé du génie par les maximes de droit dont il auroit pu se prévaloir, & se hâta de lui dire qu'il pouvoit lui fournir un témoin irréprochable ; que Cornichon n'attendoit que ses passeports pour venir à sa cour, & le convaincre que ce qui étoit arrivé à Toupette, n'avoit aucun rapport à la querelle présente. Le génie consentit à le voir ; il arriva, & le récit qu'il fit de l'aventure de l'île, qu'il ne pouvoit s'empêcher de mêler de ses larmes, en arracha au génie ; cependant il exigea encore sa

confrontation avec Toupette, & l'envoya chercher.

Quelle surprise pour elle, & que de sentimens divers l'agitèrent tour à tour, lorsqu'on lui apprit qu'elle alloit revoir Cornichon. La joie sans doute occupa d'abord tout son cœur; mais que la durée en fut courte! L'humiliation la plus sensible prit bientôt sa place; & la certitude qu'elle avoit que son amant n'étoit pas mieux traité, loin de lui donner de la confiance, portoit son chagrin jusqu'au désespoir; elle y succomba quelques momens, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à la faire monter en voiture.

Le trouble de Cornichon ne fut guère moindre, quand on vint annoncer que Toupette approchoit. Mais plus persuadé apparemment que leur amour étoit d'un ordre supérieur & indépendant des graces, de la figure & de la jeunesse, il se promettoit une joie infinie & mutuelle de leur entrevue; & ce sentiment ne laissoit que peu de place au regret des pertes qu'ils avoient faites l'un & l'autre. En effet, on remarqua au moment de la reconnoissance, que l'amour de Cornichon étoit d'une trempe plus forte, pour ainsi parler; qu'il étoit plus dépouillé de l'intérêt personnel, plus réuni dans l'objet aimé; & que Toupette au contraire, laissoit voir dans les épanchemens

de tendreſſe, qu'elle ne pouvoit refuſer à Cornichon, des retours ſur elle-même, qui découvroient toutes les bleſſures de ſon amour-propre. Tout ce qu'il ſe trouva alors de gens les plus verſés dans la métaphyſique du cœur, aſſurèrent que cela étoit conforme aux règles & à l'expérience. Les phyſiciens qui étoient préſens, juſtifièrent auſſi à leur manière ces divers mouvemens; & tous convinrent que cette ſcène étoit digne du drame le mieux ſentimenté.

Le génie ne pouvant plus refuſer à l'évidence ce qu'il avoit déjà accordé aux lumières de ſa raiſon, dépouillée des nuages de la paſſion, ſe retira ſans rien dire; mais diſpoſé à ſe réconcilier avec la fée, & à employer toute ſorte de moyens pour lui faire oublier ſes torts.

Nos amans après avoir été quelque tems l'objet de la curioſité importune des aſſiſtans, & en avoir eſſuyé des queſtions également indiſcrettes & déplacées, furent enfin laiſſés à eux-mêmes. Ah! Toupette! ma chère Toupette, dit alors Cornichon, c'eſt vous que je revois. Que le ſouvenir de nos maux paſſés s'éloigne de nous pour jamais. De nos maux paſſés, dites-vous, s'écria douloureuſement Toupette! mais qui pourra détruire l'impreſſion cruelle de nos maux préſens, & écarter de notre penſée la perſpective affreuſe de ceux qui nous attendent, ou plutôt qui volent au-

devant de nous avec tant de vîteſſe. Quoi! Cornichon, y ſeriez-vous inſenſible? Non, vous ne m'aimez point, ſi mes malheurs ne vous pénètrent juſqu'au fond du cœur. Que vous ſeriez injuſte d'en douter, reprit Cornichon; je les ſens mille fois plus que les miens propres, ou plutôt confondant votre état & le mien comme nos cœurs ſe confondent, je ſerois accablé de ce double poids d'infortune, ſi je ne jouiſſois... Ah! quelle jouiſſance, interrompit la déſolée Toupette! de quoi pouvons-nous jouir à préſent, qui nous dédommage de ce qui nous eſt enlevé? Car enfin, ne vous flattez pas; l'eau fatale a déjà fait ſur vous plus d'effet qu'un demi-ſiècle; & ſans doute, elle ne me traite pas mieux.

J'avoue, répondit Cornichon, qu'en me rappelant ces grâces naiſſantes, dont notre accident commun a ſi cruellement hâté le progrès & abrégé la durée, je vous trouve aujourd'hui différente; mais il y a des grâces pour tous les âges, & vous avez, ma chère Toupette, toutes celles de l'âge ſexagénaire. Oui, ſi vos yeux n'avoient pas perdu l'extrême vivacité qui les diſtinguoit, votre teint qui s'efface leur reprocheroit un éclat qu'ils auroient conſervé ſeuls. Quelques rides que j'apperçois ſur votre front, juſtifient les raiſons qu'ont eu vos joues de s'applanir & de deſcendre, & votre gorge en ſe flétriſſant, tombe avec beau-

coup de décence. Ceſt ainſi que tous vos traits en vieilliſſant d'intelligence, ne ceſſent de conſervet entre eux un accord qui prouve inconteſtablement que vous avez été belle. Ah! cruel, interrompit vivement Toupette, ma gorge ſe flétrit, & c'eſt vous qui me le dites! Mais Toupette, reprit Cornichon, ne vous ſouvient-il plus du peu de cas que vous ſembliez faire autrefois des avantages fragiles de la beauté; mon cœur n'étoit-il pas l'unique objet de tous les vœux du vôtre. Oui, Cornichon, dit-elle, un peu calmée en apparence, il m'en ſouvient ſans doute; mais puis-je ne pas redouter quelque diminution dans votre tendreſſe pour moi, quand il arrive des changemens auſſi monſtrueux dans ma figure? Car enfin, nous tenons beaucoup aux apparences extérieures; ce ſont elles qui frappent les ſens; & quel pouvoir n'ont pas les ſens ſur notre cœur? Hélas! qui m'aimeroit, ſi vous ceſſiez de m'aimer? Cette inquiétude eſt ſuperflue, ma chère Toupette, répondit Cornichon; elle porte ſur une impoſſibilité; mais en la ſuppoſant poſſible, des vœux étrangers pourroient-ils jamais remplacer auprès de vous les miens; vous n'en auriez ſeulement pas l'idée : vous voyez que vous vous formez des fantômes pour les combattre. Je vois, dit Toupette, que vous me prenez pour

une

une visionnaire ; il est bien dur au comble de la disgrace, de voir encore attaquer sa raison.

Ah ! Toupette, dit-il, que vous êtes injuste ! Quoi, tandis que mes discours, puisés dans les sources les plus pures de la philosophie, n'ont que votre repos pour objet, vous pouvez leur donner un sens si injurieux ! Mais souffrez que j'appuye mes raisonnemens d'un exemple célèbre. Ignorez-vous ce qu'on raconte de Baucis & de Philemon ! Ces deux tendres époux qui conservèrent sans aucune altération, jusques dans la plus extrême vieillesse, tous les sentimens de l'amour le plus parfait. Couple heureux ! ils éprouvoient avec délices que les chaînes de l'hymen, que les infirmités même de la vieillesse sont bien légères, quand l'amour en soutient le poids. En vérité, reprit Toupette avec chagrin, belle comparaison !.... la belle comparaison ! Baucis, dans le cours d'une longue vie, avoit reçu mille & mille fois de Philemon les preuves les plus sensibles de sa tendresse. Et moi.... mais sérieusement, ou ne comparez point, ou trouvez des ressemblances plus justes. Celle-là ne fait pas honneur à votre esprit, ou du moins fait tort à votre mémoire ; on diroit que vous avez préparé une nouvelle épreuve à ma patience, par un enchaînement de propos les plus singuliers, les plus extraordinaires.... que je suis malheureuse !

Cette conversation ne prenoit pas une tournure douce, lorsque le prince de Mirliphipolie vint lui dire, que leur génie plein de regret de ce qui s'étoit passé, étoit dans les sentimens les plus propres à satisfaire la fée. Qu'il l'avoit prié de retourner promptement la trouver pour l'en assurer, & lui demander des passeports pour les ministres qu'il destinoit à aller au plutôt à Bagota, souscrire aux conditions d'une paix dont il la laissoit entièrement maîtresse; & qu'il les iroit ratifier lui-même, dès qu'il le pourroit avec sûreté & bienséance. Qu'il l'avoit chargé de dire à Cornichon, qu'il étoit le maître de partir avec lui, & d'emmener Toupette; qu'il ne pouvoit encore se résoudre à les voir après leur avoir fait tant de peine; mais qu'il espéroit leur rendre dans la suite sa présence plus supportable, & qu'il s'expliqueroit plus clairement quand il seroit à Bagota. Préparez-vous donc, ajouta le prince de Mirliphipolie, par un peu de repos, à partir avec moi demain si-tôt que le jour commencera à paroître. Je vous quitte.

Cornichon & Toupette prévinrent de beaucoup l'heure du départ; leur malheur les avoit privés depuis long-tems des douceurs d'un long sommeil; & la circonstance où ils étoient n'étoit pas propre à les endormir; ils se rejoignirent avant l'aurore. La joie dominoit dans le cœur de

Cornichon : Toupette étoit accablée. Le plaisir de sa liberté étoit empoisonné par l'idée de l'usage qu'elle en alloit faire. Ma prison, s'écrioit-elle, ma prison, n'étoit-elle pas préférable à l'humiliation qui m'attend à Bagota, lorsqu'au lieu des charmes qui m'attiroient les hommages des hommes & l'envie des femmes, je n'y offrirai maintenant que des sujets de mépris ou du moins de pitié pour les uns, & d'un triomphe orgueilleux pour la malignité des autres. Cornichon voulut dissiper son chagrin par des raisons pareilles à celles dont il s'étoit servi la veille; elles ne furent pas mieux reçues; il insista; Toupette eut des vapeurs; il en fut embarrassé : mais toujours attaché aux raisonnemens que la candeur & l'ingénuité de son amour lui suggéroient, il les répétoit seulement; il ne les varioit pas. Les vapeurs augmentèrent; il fut effrayé que la raison n'eût pas de prise sur ce mal, c'étoit sa seule ressource. Enfin, à l'aide de quelques flacons, Toupette recouvrant une tranquillité passable, les réflexions qu'ils firent l'un & l'autre sur les promesses mystérieuses que le génie leur avoit fait faire par le prince leur fournit une suite de conjectures qui sans les fixer à rien de certain, ne laissèrent pas de les occuper assez agréablement jusqu'à Bagota où ils arrivèrent le même jour.

Il étoit tard, Toupette en fut fort aise; elle

étoit bien éloignée de desirer le grand monde. La fée étoit retirée ; mais ayant appris que le prince arrivoit, elle ne voulut pas remettre au lendemain à l'entretenir au moins succinctement du succès de ses soins ; & après l'en avoir remercié & remis au jour suivant une narration plus étendue de sa négociation, elle ne put se dispenser de voir Toupette, & encore moins de donner des larmes à son sort. Elle consentit à la prière que lui firent ces malheureux amans, de garder dans leurs appartemens une retraite convenable à leur situation, & de n'être visibles que pour elle.

Les jours suivans ayant été employés à l'examen des conditions de la paix, à leur ratification & à l'expédition des ordres pour le lieutenant des troupes, on ne s'occupa plus que des préparatifs des fêtes qui devoient en rendre la publication plus célèbre. Le génie, suivant ses promesses, ne manqua pas de se rendre à Bagota. Ses satisfactions furent complettes ; il n'épargna rien pour recouvrer l'amitié de la fée.

Tout retentissoit de la joie la plus vive. Nos amans seuls, livrés à la douleur, n'en étoient distraits que dans les momens que la charitable fée vouloit bien dérober à ses occupations, pour aller dans leurs appartemens.

Si les promesses du génie avoient quelque tems flatté leur espoir, ils se reprochoient alors cette

crédulité. Depuis plusieurs jours qu'il étoit arrivé, il n'avoit pas pris seulement le soin de s'informer d'eux.

Nous sommes à son égard, disoient-ils, dans le plus profond oubli. Et que nous serviroit de sa part une vaine & impuissante pitié! Hélas! il ne nous reste donc pas même la consolation d'imaginer que nous en soyons susceptibles.

Ces tristes pensées les occupoient un matin, (c'étoit celui du jour destiné à la publication de la paix) lorsqu'ils apperçurent la fée accompagnée du génie, & suivis l'un & l'autre de leur cortège qui s'avançoient vers le lieu où ils avoient coutume de se rassembler dans la journée. Cette visite les surprit; les occupations & l'appareil de ce grand jour, ne sembloient pas permettre à la fée ses attentions ordinaires pour eux. La présence du génie & leur cortège nombreux, les surprenoit encore davantage. En effet, Selnozoura les avoit préparés à ne la pas voir ce jour-là; mais le génie venoit de la conjurer avec tant d'instances de le mener chez ces infortunés, que la fée qui sortoit de son palais, pour voir elle-même les préparatifs de la fête qui devoit solemniser cette journée, se vit contrainte de différer ce soin, & ne put lui refuser de satisfaire un empressement qui, dans cette circonstance, paroissoit mystérieux. Quand ils furent près d'arriver à l'appartement où étoient

Cornichon & Toupette, le premier se hâta d'aller au-devant de cette illustre compagnie, pendant que Toupette cherchoit à cacher sa confusion dans l'endroit le plus obscur de la chambre.

Les forces de Cornichon ne répondirent pas à son empressement; il fit une chûte aux pieds de la fée, dont il eut un œil poché La frayeur qu'en eut Toupette surmonta la répugnance qu'elle avoit à se montrer. Elle courut à lui toute éperdue; mais ses pieds débiles s'embarrassant dans les jambes de Cornichon qui étoit encore assis à terre, elle tomba sur lui rudement, & sa bouche ayant rencontré le front du blessé, il lui en coûta trois dents, qui déjà depuis long tems méditoient de s'échapper de sa bouche. Cet accident toucha la fée jusqu'aux larmes; elle ne put s'empêcher de dire au génie qu'il y avoit de l'imprudence à venir ainsi surprendre ces pauvres gens; il répondit avec une confiance qui fit croire à la fée qu'il avoit des moyens de les dédommager, qu'il découvriroit : elle ne répliqua pas.

Quelques courtisans eurent peine à cacher leur joie. Cornichon & Toupette étoient des favoris : plusieurs d'entr'eux l'avoient éprouvé aux dépens de leur amour-propre. Leur décrépitude prochaine devoit, à la vérité, éloigner bientôt ces objets de jalousie. On voit peu de favoris décrépits; & des accidens pareils à celui qui venoit d'arriver, hâtoient

d'autant le moment de leur retraite ; mais ils en voyoient toujours les indices avec plaisir.

Quand on les eut secourus, Selnozoura proposa au génie de leur laisser prendre du repos. Ce ne sera pas en vain, madame, répondit il, que je vous aurai engagée à venir jusqu'ici ; une visite de simple consolation pouvoit trouver sa place dans des momens moins remplis que ceux de cette journée. Je l'ai choisie exprès pour donner plus d'éclat à la réparation que je vous dois de la violence que j'ai exercée sur une personne qui vous est chère, & plus de mérite aux adoucissemens que je veux procurer au malheur de ces amans. Sitôt, poursuivit-il, que j'ai été guéri des soupçons que j'avois, que la vieillesse de Toupette n'étoit que l'effet illusoire de votre dépit contre moi ; le regret sensible que j'eus de mon procédé, me fit chercher des moyens de le reparer, qui fussent satisfaisans pour vous, & utiles aux malheureux dont j'avois si injustement empêché l'union. Le récit que m'avoit fait le prince de Mirliphipolie des circonstances de leur aventure, m'avoit convaincu ; il est vrai que je ne pouvois pas moi-même rien changer au fonds de leur situation, qui étoit l'ouvrage d'une fée ; mais je crus au moins qu'un bon avis pouvant quelquefois tenir lieu d'un service, ce que j'ai à dire suppléeroit en quelque manière à ce que je ne

puis faire : voici ce que c'eſt. Vous pouvez vous ſouvenir, madame, qu'aux derniers états généraux de la féerie, qui ſe tinrent devant le tribunal des deſtinées pour l'examen des œuvres de chaque intelligence ; celles de la fée de la Fontaine ſe trouvèrent ſi conſtamment pleines de bonté, qu'on ne douta pas qu'elles ne fuſſent l'expreſſion naïve de ſon caractère. Le mal qu'elle pouvoit quelquefois produire, fut plutôt attribué à une erreur de ſa part, qu'à l'effet d'une intention maligne ; & il fut jugé que, s'il étoit contraire à la dignité de la féerie de ne laiſſer ſubſiſter aucune trace des œuvres des intelligences, il n'étoit pas moins conforme aux loix de la juſtice de diſpenſer une fée de voir l'entière exécution des choſes fâcheuſes auxquelles elle n'auroit donné lieu que par mépriſe. On décida donc que, ſans tirer à conſéquence pour les autres dont les vues n'étoient pas ſi droites, la fée de la Fontaine auroit la liberté de diminuer de moitié le mal qu'elle auroit fait dans les circonſtances ſuſdites.

Elle eût dès-lors fait uſage de cette grâce en faveur d'une partie des habitans de l'île, ſi la mort qui avoit prévenu ce décret, reconnoiſſoit quelque pouvoir ſupérieur au ſien. Quel bonheur, ſi elle eût au moins détruit cette fontaine, & précipité dès leur ſource ſes eaux fatales dans les gouffres de la mer! Elle n'y penſa pas ; mais

toujours disposée à faire le bien pour lui même, elle en saisira, sans doute, plus vivement l'occasion, quand elle lui sera présentée à titre de justice. Je me charge donc de l'instruire du besoin qu'on a ici de sa présence, & si, comme je l'ai dit, il ne lui est pas permis de réparer en totalité le mal qu'elle a fait, elle remettra au moins un de ces deux amans dans l'état où il seroit actuellement sans cette cruelle aventure, & c'est à vous, madame, de choisir qui des deux doit jouir de cette grâce.

Ces derniers mots du génie, qui surprirent fort la fée, la jetèrent dans une irrésolution qui bannit de son cœur la joie que les premiers avoient commencé d'y répandre. Ces deux amans tenoient une place égale dans son affection; comment se résoudre à prononcer à l'un des deux qu'il alloit continuer d'être le triste jouet d'une vicissitude perpétuelle, tandis que l'autre rentreroit dans tous les avantages de son âge.

Pendant qu'elle faisoit en silence ces réflexions, le reste de l'assemblée avoit pris parti. Comment, disoient les hommes, une fée aussi jalouse de l'éclat de sa cour, peut-elle balancer un moment à lui rendre par le rajeunissement de Toupette, son plus précieux ornement. La beauté, les grâces, sont-elles donc si communes ici, qu'elle puisse négliger l'occasion de les voir rassemblées dans

cette charmante personne. Il n'y a pas d'apparence, disoient, au contraire, les femmes, que ce soit l'incertitude qui ferme la bouche à Selnozoura sur son choix; il est déjà fait. La présence des deux personnes qui l'intéressent si fort l'empêche seulement de se déclarer encore. Il y auroit de la cruauté à le faire en présence de Toupette. Ce délai ne peut s'interpréter autrement. Quelle apparence en effet que la fée sacrifiât aux agrémens passagers de la figure d'une petite fille, les services importans qu'elle a droit d'attendre d'un homme tel que Cornichon, tant à la tête de l'armée que dans le conseil. On vient de voir avec quel zèle il couroit s'exposer aux hazards d'une guerre cruelle, pour venger la gloire de la fée; & son esprit prématuré annonce qu'il ne sera pas moins propre au ministère politique.

Cependant l'incertitude de la fée ne lui permettant pas de faire un choix, elle prit du tems pour y penser; & disant qu'il ne falloit s'occuper en ce jour que des fêtes & des jeux qu'une heureuse paix ramenoit, elle laissa nos amans; mais elle ne put s'empêcher de dire à voix basse à son oncle, que son discours l'avoit préparé à une satisfaction plus complette; qu'au surplus il ne mettoit dans celle-ci rien du sien, que le seul avis qui regardoit la fée de la Fontaine, ce qui auroit pu se découvrir sans lui; qu'elle attendoit d'un génie

auſſi ingénieux que lui, des ſervices moins communs, & qu'elle eſpéroit de ſon amitié qu'il penſeroit à des choſes dont on pût lui avoir une obligation perſonnelle. Là-deſſus ils arrivèrent dans la grande place où ils applaudirent aux préparatifs qui avoient été faits pour donner à la publication de la paix, & au renouvellement de l'alliance entre les deux états, tous les accompagnemens de grandeur & de magnificence, qu'exigeoit un événement ſi avantageux aux deux nations. Laiſſons la fée, le génie & leur cour, occupés de cette grande cérémonie, & allons retrouver Toupette & Cornichon dans l'intérieur de leur appartement.

Enfin, dit-il avec tranſport, dès qu'ils furent libres, enfin, ma chère Toupette, je vais être à portée de vous donner la preuve la plus déciſive de mon amour pour vous, puiſque vous le verrez dégagé de toutes les circonſtances extérieures qui ont coutume de ſoutenir les amours vulgaires. Oui, tandis que rentré dans tous les avantages de mon âge, je ſerai l'objet des vœux des plus aimables femmes de la cour, on ne me verra ſenſible qu'au plaiſir de vous les ſacrifier. Ce ſera dans le tems où je ſerai le plus perſuadé du retour des graces dont on me flattoit autrefois, que je me plairai à en faire un hommage éclatant aux rides & aux infirmités de votre vieil-

leſſe. Quelle attention, quels tendres ſoins n'aurai-je pas de vous? Quelle joie pure ne devrez-vous pas éprouver vous-même de reconnoître alors que l'illuſion de la beauté n'entrera pour rien dans l'hommage que je vous rendrai; il ne pourra ſe rapporter qu'à vos vertus, qu'à la plus belle ame du monde.

Mais quoi! interrompit bruſquement Toupette, c'eſt vous qui comptez jouir excluſivement de la faveur dont le génie vient de nous flatter? & je reſterois..... Je ſais, continua-t-elle avec émotion, que les dons de la raiſon & de la vertu, ſont préférables aux avantages fragiles d'une beauté ſéduiſante; que les conquêtes que procurent les premiers, ont une gloire plus ſolide que celles de la ſeconde; je ſais enfin qu'une femme de mérite eſt aux yeux de la raiſon, préférable à une jolie femme qui n'eſt que cela. Mais, pourquoi ne me pas faire l'honneur de me croire capable de réunir ce double avantage? Pourquoi ſi votre rôle doit être plus glorieux, ne vous pas donner ſeulement la peine de vous informer ſi je n'aurois pas l'ambition d'y prétendre? Ah! Cornichon, dit-elle en verſant des larmes, quelle humiliation vous me faites éprouver! Non, vous ne méritez pas les ſentimens que j'ai pour vous; mais la bonne fée eſt trop

équitable pour être de votre avis ; je me reproche la peine qu'il m'a causée ; elle est aussi prématurée que votre joie.

En finissant ces mots elle entra brusquement dans un cabinet voisin, dont elle tira la porte sur elle. Les instances que Cornichon lui fit pendant long tems de reparoître, auroient été inutiles, si l'heure où la fée avoit coutume de venir les voir, qui approchoit, ne l'avoit déterminée à sortir de sa retraite après s'être un peu remise de son trouble, bien résolue de mettre tout en œuvre pour détruire le projet de Cornichon. Oubliez-le, ma chère Toupette, lui dit-il, si-tôt qu'elle rentra, ce dessein qui vous alarme, la délicatesse de ma passion me l'avoit inspiré, la vôtre en est blessée, n'en parlons plus. Refusons, par un mépris commun, un avantage qui n'en est pas un pour nous & qui cause au contraire tant de diversité dans nos opinions. Soumettons-nous à notre première destinée, & d'autant plus volontiers, qu'elle assortit pour tout le cours de notre vie, les différentes saisons que nous devons parcourir. Nos âges presque semblables, en nous faisant éprouver les mêmes hivers, nous feront voir les mêmes printems ; les inconvéniens qui ont été capables de détruire tout un peuple qui ne les prévoyoit pas, & dont nul n'étoit exempt, disparoîtront ici, ou ils seront prévus, & répa-

rés successivement par les soins de la meilleure des fées. Et si la bizarrerie de notre sort nous défend d'espérer de notre union une heureuse postérité, la saison des amours aussi fréquente pour nous que pour les innocens oiseaux, en aura toute l'ardeur & n'en sera distinguée que par la pureté de nos flammes.

Cet expédient de Cornichon auroit pu diminuer un peu la peine que Toupette envisageoit à le voir revêtu seul de tous les charmes de la jeunesse; elle devoit sans doute l'approuver, mais quand on s'est prévenu d'une idée aussi agréable que celle qui étoit renfermée dans la déclaration du génie, & qu'on s'en est appliquée le profit, il est difficile de s'en dessaisir, sur-tout lorsqu'on peut se flatter de la voir réaliser. Toupette, loin d'applaudir à cet avis, ne s'occupa qu'à jeter du ridicule sur les termes dans lesquels il étoit conçu. Bon Dieu, dit-elle, la belle phrase! c'est dommage qu'on y apperçoive tout le travail qu'elle vous a coûté; des oiseaux innocens, des ardeurs, des flammes, distinguées par leur pureté. La jolie chose! mais tenez: je suis obligée de vous dire, mon pauvre Cornichon, que le ton de madrigal qui vous est familier, ne va point du tout à notre situation, si vous n'avez que de ces choses à dire, vous trouverez bon que je me dispense de les écouter.

Cornichon ne jugea pas à propos de continuer une conversation d'où naissoit tant d'aigreur. Ils commencèrent tous deux une scène muette qui, après quelques momens fut interrompue par l'arrivée de Selnozoura qui, fatiguée de la durée de la fête, s'y déroboit un moment & venoit respirer chez ses enfans. Elle avoit prévu une partie de ce qui étoit arrivé entr'eux, la situation où elle les trouva lui fit comprendre qu'elle ne s'étoit pas trompée. Toupette se hâta de lui exposer tous les sujets qu'elle prétendoit avoir de se plaindre de Cornichon : mais comme ce ne sont que les mêmes choses à-peu-près que nous venons de rapporter, j'en épargnerai au lecteur la répétition, & me contenterai de dire, que dans l'espérance de trouver auprès du génie & de la fée de la Fontaine, quelque moyen de rendre leur condition meilleure, & d'étendre peut-être à tous deux la grace qui n'étoit destinée qu'à un seul, Selnozoura s'excusa de décider alors leur sort, comme ils l'en pressoient avec instance, & fonda son refus sur l'inutilité qu'il y auroit d'annoncer d'avance un choix qui ne devoit produire son effet qu'à l'arrivée de Dindonnette à qui seule il étoit permis de toucher à son ouvrage. Il fallut donc prendre patience jusqu'à l'arrivée de cette fée qui se fit attendre plusieurs jours.

Je ne dirai point comment ils furent employés ;

l'imagination du lecteur lui peindra aisément les feux de joie, les bals, les carrousels & tous les divertissemens qui dûrent célébrer le retour de l'union de deux peuples qui avoient toujours joui d'une paix & d'une amitié constante; on est seulement averti de donner à chacune de ces choses le degré de perfection qui manque chez nous, & qu'on se doute bien qui ne manquoit pas chez les fées.

Enfin, Dindonnette arriva; elle joignoit aux meilleures intentions du monde, une irrésolution pareille sur les partis qu'elle avoit à prendre; ce qui est assez ordinaire, lorsque les vues louches d'un esprit borné ne laissent découvrir dans un dessein que ses inconvéniens, sans éclairer sur ses avantages. On cherche le bien de tout son cœur, mais à tâtons; & il se trouve si près du mal, qu'il est dangereux de s'y méprendre. On le sait; & de crainte de blâme, on prend le plus mauvais parti de tous; celui de n'en prendre aucun, c'est précisément l'état de Dindonnette. Tous ceux qui s'intéressoient à nos amans, s'étoient successivement emparés d'elle. La fée Selnozoura, d'une délicatesse extrême sur sa réputation, craignant qu'on n'interprêtât malignement la préférence qu'elle donneroit à Cornichon, avoit fixé toute sa faveur sur Toupette. Le génie qui craignoit de prendre de nouveaux

fers,

fers, & qui frémiſſoit encore des ſuites funeſtes que ſa paſſion avoit été prête d'avoir, ſe déclaroit pour Cornichon. La cour partagée donnoit auſſi à Dindonnette des avis divers fondés ſur des raiſons qui lui paroiſſoient d'un poids égal, & la mettoient hors d'état de rien réſoudre; cependant elle n'avoit pu s'empêcher d'indiquer le jour auquel elle ſe détermineroit. Il approchoit; elle s'arrêta enfin à un biais qu'elle crut propre à ſatisfaire tout le monde, parce qu'il donnoit à chacun une partie de ce qu'il prétendoit. Charmée de cette idée merveilleuſe, elle abrégea le délai qu'elle avoit demandé, & voulut qu'à l'inſtant même les amans compâruſſent devant elle, & preſſa la fée & le génie d'aſſembler la cour & le peuple pour rendre plus nombreux les applaudiſſemens qu'elle ne doutoit pas que ſon deſſein ne méritât. Si-tôt que Toupette & Cornichon furent arrivés & tout le monde aſſemblé dans la grande ſalle du palais dont on laiſſa les portes ouvertes, Dindonnette ayant obtenu du ſilence, parla ainſi :

Heureux qui peut réparer le mal qu'il a fait, plus heureux qui n'en fait point. Cette ſentence ne ſouffrant aucune contradiction, elle continua de la ſorte : « loin de jouir de ce dernier avan-» tage, le premier ne m'eſt accordé même que » pour moitié. Je puis, dit-elle, s'adreſſant à

» Cornichon, vous rendre votre belle jeuneſſe ;
» & je puis auſſi rétablir la vôtre, dit-elle à Tou-
» pette ; je ferai tous les deux, & ne ferai ni l'un
» ni l'autre ». On peut juger de l'agitation où ces paroles mettoient nos deux amans, & particuliè-rement Toupette. Elles ne cauſèrent que de la curioſité à l'aſſemblée qui ne les entendoit pas. Il s'éleva un petit murmure ; puis on réfléchit que les fées ne devoient pas parler comme les autres, & on ſe tût pour écouter la ſuite. « Non, con-
» tinua Dindonnette, je n'aurai point la cruauté
» d'abandonner l'un de vous deux aux horreurs
» de la décrépitude, tandis que je ferois rentrer
» l'autre dans tous les droits d'une jeuneſſe flo-
» riſſante.. Et puiſque je ne puis vous la rendre
» entière à tous deux à la fois, vous y participerez
» au moins chacun pour moitié. Je veux dire que
» la moitié de votre corps va reprendre la vigueur
» & les grâces de la jeuneſſe, tandis que l'autre
» moitié continuera d'éprouver la décadence à
» laquelle le tout étoit deſtiné. C'eſt à vous de
» choiſir quelle partie de vous-même vous eſt la
» plus chère, & doit ſubir cette heureuſe méta-
» morphoſe. Si elle s'opérera par une ligne per-
» pendiculaire, qui ſéparant le corps dans toute
» ſa longueur, lui fera réunir deux profils op-
» poſés ; ou ſi une ligne horiſontale tracée en
» ceinture ſera le terme commun de ces deux
» états, & à laquelle enfin de ces deux moitiés

» ainſi diſtingnées en ſupérieures & en infé-
» rieures, ſera arrachée la jeuneſſe ».

Ce fut alors que tout le ſérieux dans lequel on ſe trouvoit naturellement, fut renverſé. Mille éclats de rire immodérés partirent à la fois; perſonne, excepté nos deux amans, & Dindonnette qui en fut terraſſée, ne put y réſiſter. Selnozoura même, qui ſe croyoit obligée de ſe contenir pour contenir les autres, ne put tenir à l'excès du ridicule d'une pareille idée. Enfin, après quelques momens, elle prit ſur elle, & ceux qui crurent ne pouvoir reprendre l'air décent que la gravité de retour, commençoit à rendre aux autres, étant ſortis, Dindonnette revint un peu à elle-même.

Selnozoura alors ſe crut obligée d'ouvrir un avis, qui termina une ſcène auſſi bouffonne. Je crois, dit-elle à Dindonnette, que votre intention bienfaiſante, & l'étendue de votre pouvoir ne ſeroient pas moins remplis, ſi au lieu d'aſſembler dans un même ſujet des états ſi oppoſés, vous les faiſiez jouir alternativement des avantages & des dégoûts attachés à la vieilleſſe & au bel âge, pendant un tems, dont vous fixeriez la durée, de même que vous éliriez qui des deux devra rajeunir le premier. Eh, cela eſt à merveille, dit-elle, & vraiment c'étoit ma première idée; on devroit toujours s'en tenir à ſon premier mouvement. J'ai cru mal à propos ſur la foi de certaines gens qui n'y

entendent rien, qu'il falloit le corriger par la réflexion, & voilà comme on se trompe : croiriez-vous que cela m'arrive tous les jours, mais me voilà désabusée. Or à qui des deux rendrons-nous d'abord la jeunesse ? Cornichon, toujours prêt à sacrifier ses intérêts à ceux de Toupette, se hâta de fixer son choix, en la priant de le faire tomber sur elle. Je suis trop sûr, dit-il, du cœur de Toupette, pour craindre que ce changement m'en dérobe la moindre partie, & puisqu'elle a cette petite fantaisie, il faut, s'il vous plaît, madame, la satisfaire.

Quelle joie ne fit-elle pas éclater dans ce moment ! Quelle reconnoissance ne marqua-t-elle pas à son amant ! Les protestations des soins les plus tendres comme ils étoient les plus justes, commençoient à former de sa part un discours très-pathétique, lorsque Dindonnette charmée de n'avoir plus à exercer une liberté qui la fatiguoit, se hâta de la toucher de sa baguette, & tout à coup Toupette, comme un serpent qui se dépouille de sa vieille peau, se vit dépouillée de ses rides, & fit voir à leur place les traits d'une beauté parfaite, & la taille d'une nymphe. Les deux fées & le génie étoient dans la plus grande joie, les hommes en furent charmés, les femmes à prétentions, confondues, & tout le monde ébloüi. La surprise de Cornichon, quoique préparé à cet

événement, fut si grande, qu'il tomba à la renverse, criant de toute sa force, à moi, chère Toupette ; mais la joie de celle-ci lui laissoit à peine assez de présence d'esprit pour donner à ses libérateurs une partie des marques de la reconnoissance qu'elle leur devoit, & Cornichon couroit risque de ne pas se retrouver si-tôt debout, si Selnozoura qui s'étoit apperçue la première de sa chûte, n'eût pris soin de le faire relever. Toupette alors courut à lui, un peu confuse d'avoir été sourde à sa voix; elle l'assura qu'elle répareroit cette distraction la première fois qu'il tomberoit : & la fée qui vouloit l'emmener avec elle, l'appelant dans ce moment, elle promit à Cornichon, en le quittant, de lui rendre un compte fidelle de tous les plaisirs que ce changement alloit lui procurer. Selnozoura retourna dans son appartement par des galeries découvertes, afin de laisser voir au peuple qui n'avoit pu trouver place dans la salle, une merveille si singulière, à laquelle il donna mille bénédictions.

Elle n'y fut pas plutôt arrivée, que le génie s'approcha d'elle pour lui dire adieu. Eh ! quel est donc, dit-elle, le motif d'un départ aussi précipité ? Ne m'aviez-vous pas flattée d'un séjour plus long. Elle alloit continuer à lui marquer son étonnement, lorsqu'il l'interrompit en ces termes: « Ne suis-je pas assez malheureux, madame,

» d'avoir rompu une fois les nœuds qui m'at-
» tachoient à vous à tant de titres : voulez-
» vous m'exposer à vous manquer encore, &
» me rendre tout-à-fait impardonnable ? N'est-ce
» pas là ce même objet dont les charmes m'ont
» jeté dans les plus grands égaremens. Hélas !
» loin d'avoir perdu leur pouvoir sur mon cœur,
» je ne sens que trop que s'ils ont été capables
» de renverser ma raison, lorsqu'ils n'étoient
» encore que naissans, le degré de perfection
» qu'ils ont acquis me les rend encore plus re-
» doutables. Souffrez donc, madame, qu'un plus
» long séjour auprès de vous soit remis au tems
» où Cornichon jouissant à son tour des grâces
» du destin, je pourrai voir Toupette sans danger.

Mais à propos, s'écria Dindonnette ! Eh, nous avons donc oublié de fixer l'époque où Toupette devra céder à Cornichon son état de jeunesse. Le pauvre garçon ! Hélas ! je crois qu'il n'est plus tems. Que je suis sotte & étourdie ! mais vraiment non, il n'est plus tems : cette condition eût dû être énoncée avant que Toupette eût été touchée de la baguette. Ah ! baguette fatale ! mais vous, madame, en s'adressant à Selnozoura, vous auriez bien dû m'avertir.

L'oubli de Dindonnette n'avoit pas échappé à Selnozoura ; mais les mêmes motifs de délicatesse qui l'avoient empêchée de paroître s'inté-

reſſer trop à Cornichon, l'avoient encore retenue dans cette occaſion; elle n'avoit oſé avertir Dindonnette de ſon oubli. Vos opérations, lui dit-elle, madame, ont été ſi promptes, que je n'ai pas eu le tems de vous faire appercevoir de ce qu'il y manquoit. Non, ſans doute, & nos loix y ſont formelles, les conditions d'une œuvre de féerie ne peuvent ſe ſuppléer après l'attouchement de la baguette, qui y met un ſceau inviolable. Cornichon ne doit attendre le changement de ſon état, que de l'effet de l'eau enchantée; ce qui dans la décrépitude où il eſt, ne peut manquer d'arriver bientôt; alors on pourra terminer l'union projetée; & Toupette remplira ſucceſſivement avec lui en peu de tems, les fonctions de femme, d'infirmière & de gouvernante. Que je ſuis fâchée! dit Dindonnette, je ne pourrai aſſiſter à cette noce; j'ai des affaires infinies chez moi; au lieu que ſi j'y avois penſé, j'aurois marqué un terme ſi court à la métamorphoſe de Toupette, que j'aurois pu être témoin de ſon mariage; huit jours, par exemple; je n'en pourrai encore paſſer que neuf avec vous; mais madame, dit Selnozoura, ç'eût été empirer leur condition au lieu de la rendre meilleure; l'eau enchantée ayant des périodes beaucoup plus longues; & puis quel moyen d'unir des perſonnes qui auroient troqué d'état ſi fréquemment? Je conviens, ré-

pondit Dindonnette, que le terme de huit jours est un peu court, & je n'y avois pas pensé; n'en parlons plus; puisque cela n'aura pas lieu; mais quant au mariage, j'en soutiens la possibilité dans les circonstances présentes, & dans l'état même d'enfance complette. Je sais ce que je dis, je vais m'expliquer : au moment prévu de la métamorphose, on les eût approché l'un de l'autre, comme cela se pratique entre personnes qui veulent s'épouser. L'instant venu, Toupette qui se seroit apperçue que ses forces l'abandonnoient, se seroit retenue à Cornichon dans le tems même que celui-ci sentant les siennes croître proportionnellement, & sa taille se redresser, auroit recouvré le libre usage de sa langue, pour prononcer les paroles nécessaires; on eût alors saisi habilement cet instant de parité, & vous voyez bien que voilà des gens mariés : Oh, cela eût été fort plaisant!

Comme on vit que cette bonne fée avoit résolu de ne dire & ne faire que des choses absurdes, on se dispensa de lui répondre. Selnozoura donna toute son attention au génie qui, persistant dans la résolution de ne plus voir Toupette, prit alors congé d'elle, & s'opposa absolument à l'offre qu'elle lui fit pour le retenir, d'envoyer cette jeune personne dans l'une de ses maisons de campagne, pour tout le tems qu'il

lui plairoit de rester à Bagota. Vous ne m'avez pas assez d'obligation, madame, disoit il, pour faire ce sacrifice; c'est à moi de partir & de demeurer éloigné de votre cour autant de tems que les loix communes de la nature humaine conserveront à Toupette des charmes qui me sont si funestes; mais je pars pénétré des sentimens que vous pouvez desirer d'un bon parent, & d'un bon ami, qui regretera toujours d'avoir cessé de l'être, & je ne vais m'occuper qu'à vous en donner des marques. En disant cela, il s'élança dans les airs où il fut soutenu jusqu'à son palais par deux sylphes qui le tenoient par les oreilles. C'étoit la façon de voyager qu'il trouvoit la plus commode. Chacun a son goût.

Lorsqu'une journée si bien remplie fut passée, Toupette en rentrant dans son appartement, trouva Cornichon qui l'y attendoit avec la dernière impatience. Selnozouta, avant de la quitter, n'avoit pas manqué de lui recommander le silence à l'égard de Cornichon, sur l'oubli de Dindonnette qui l'excluoit à jamais de la grâce dont Toupette alloit jouir seule. Il n'en étoit pas besoin, sa vue le transportoit tellement, qu'il s'oublioit entièrement lui-même. Le plaisir qu'il y prenoit éloignoit de son esprit la pensée qu'il auroit pu être aussi vu avec un plaisir égal; il n'auroit pas troqué l'un pour l'autre.

Que vous êtes belle, lui disoit-il, ma chère Toupette! Il est vrai, répondit-elle, qu'on m'a trouvée assez bien, & je ne suis pas fâchée que vous soyez sur cela de l'opinion commune; mais, comment vous trouvez-vous de votre chûte? Que de bonté, dit-il en s'approchant d'elle un peu davantage; voilà votre amitié ordinaire; j'en étois sûr. Mais, belle Toupette, je ne borne pas à ce sentiment mes prétentions sur votre cœur..... Quoi! reprit-elle en s'éloignant, vous auriez, vous, des prétentions plus étendues: Oh! vous avez trop d'esprit pour cela! Dans ce moment l'un des génies Suisses, commis pour faire le soir la ronde dans tout le palais, & y maintenir l'ordre que la fée y avoit établi, fit entendre à la porte de l'appartement de Toupette le bruit de sa hallebarde, qui servoit de signal pour la retraite. Toupette en avertit Cornichon, & ils terminèrent une conversation qui alloit devenir fort embarrassante pour tous les deux. Cornichon en quittant Toupette, ne put s'empêcher de lui dire qu'elle étoit bien exacte; elle s'excusa sur la fatigue de cette journée, & ils se séparèrent.

Le lendemain & les jours suivans, jusqu'au départ de Dindonnette, furent employés à lui donner des amusemens, moins bruyans, & par là plus sociables que ceux dont elle avoit trouvé

la cour de Selnozoura occupée quand elle y étoit arrivée ; chasse, pêche, promenade, & plusieurs autres plaisirs particuliers à l'espèce fée, furent tour à tour mis en usage. Enfin, Dindonnette, après avoir demandé & donné mille avis divers sur la politique, les finances, la guerre & les pompons, & avoir suffisamment impatienté tout le monde, partit comme elle l'avoit fait espérer.

Selnozoura alors rendue à elle-même, n'oublia pas dans les soins domestiques où elle se livra, la consolation de Cornichon. Elle le trouva dans les dispositions d'indifférence sur son sort où nous l'avons représenté tout à l'heure, pourvu qu'il pût jouir de la vue de Toupette. Elle le crut en état d'apprendre que c'étoit en effet à ce seul plaisir qu'il étoit réservé par l'étourderie de la fée de l'île ; & Toupette qui étoit présente, eut en cette occasion de nouvelles preuves de la violence de sa passion, qui se détachoit entièrement de ses propres intérêts.

Cependant le tems s'écouloit, & tandis que Toupette le passoit avec tout l'agrément qu'on peut imaginer, un déluge d'infirmités accabloit Cornichon ; il ne lui restoit plus de l'humanité qu'un cœur que Toupette seul animoit encore, & des pensées qui le dirigeoient sans cesse vers elle. Elle étoit bonne & compatissante, il est vrai ; mais enfin, ces vertus les plus estimables de

toutes, qui donnent de l'activité aux secours dont on peut se promettre quelqu'utilité pour ceux qui les reçoivent, deviennent elles-mêmes oisives & comme étouffées, lorsque la pratique en est évidemment infructueuse; c'est le cas où se trouvoit Toupette à l'égard de Cornichon. L'infortuné s'en apperçut; & le chagrin qu'il en ressentit concourant avec ses infirmités, il tomba bientôt dans le dernier état de la vieillesse, je veux dire l'enfance.

Quittons un moment la cour de Selnozoura, pour passer à celle du génie. Les affaires & les amusemens dont il s'occupoit tout à tour, plus encore dans le dessein de se distraire de sa passion, que par goût ou nécessité, ne produisoient point l'effet qu'il en attendoit. Sans relâche occupé d'un amour malheureux, il ne pouvoit jouir du repos, tout son art lui étoit inutile : il songea à chercher ailleurs ce qu'il ne pouvoit lui fournir.

Les génies ont auprès du destin un accès qui est refusé aux mortels; il résolut de le consulter. Je ne ferai point la description du palais de cette suprême Divinité, ni de la manière dont elle donne ses audiences. Il suffira de dire, qu'à celle qu'obtint Kristopo, il fut répondu : *qu'il ne tiendroit qu'à lui de retrouver sa tranquilité dans une de ses cornes.* Cornes à moi, s'écria-t-il, tout surpris ! Je sais que l'imagination hardie des humains

nous représente quelquefois sous les formes les plus bizarres & les plus éloignées de la vérité. Mais..... le destin n'aime pas les répliques : le triple voile qui couvre le trône redoutable, du haut duquel il rend ses oracles, se baissa tout-à-coup; & Kristopo fut réduit à chercher le sens de celui-ci dans ses propres lumières, elles ne lui fournissoient rien de satisfaisant. Il voulut consulter celles de son conseil, & le fit assembler dès qu'il fut de retour. De tous les avis qui s'y ouvrirent, aucun ne le frappa davantage que celui d'un vieillard qui parla le dernier. « Vous, » savez, monseigneur, dit-il, que, lorsque vos » intelligences veulent bien favoriser l'humanité » de leurs caresses précieuses, les fruits de cette » union passagère ne manquent point d'apporter » en naissant quelques marques de la noblesse de » leur origine. Sujets d'ailleurs à toutes les infirmités des hommes, il ne seroit pas juste qu'ils » fussent à tous égards faits comme eux. Les » signes particuliers à votre illustre maison dans » ces cas sont, pour les mâles, une corne presque » imperceptible, comme un petit bouquet de » plumes noires distingue ceux qui sortent des » femelles. N'auriez-vous point, monseigneur, » quelque souvenance d'avoir donné lieu à la » marque?» Il est vrai, répondit le génie, qu'il y a un peu plus de trois lustres, me trouvant à la

chasse fort altéré dans un pays aride, & écarté alors de ma suite, une jeune bergère d'une grande beauté s'offrit de me conduire à une source qu'elle connoissoit. Ce petit service excita ma reconnoissance; neuf mois après elle mit au jour un fils; mais le souvenir de cet événement ne fait qu'accroître mon embarras, par les suites qu'il eut. Je consultai mon art sur le sort de cet enfant, & sur la relation qu'il pourroit avoir avec le mien. Je découvris qu'il étoit destiné à me causer les plus violens chagrins, par la concurrence où il seroit avec moi. Les mesures violentes que la jalousie du trône n'inspirent que trop souvent, me faisoient horreur; mais je crus qu'il étoit au moins de ma prudence de reléguer loin de moi cet obstacle à ma tranquillité. Je le fis donner à un marchand d'esclaves, qui en transportoit plusieurs dans un autre hémisphère, ne doutant pas qu'un si grand éloignement ne dût mettre entre nous des barrières éternelles. Comment donc découvrir cet enfant, quand j'ignore même jusqu'à son existence; & quand je pourrois y parvenir, qu'elle relation peut-il y avoir entre cette découverte & ma passion pour Toupette?

Si j'avois en main, dit le vieillard, un pouvoir aussi grand que celui qui réside en vous, monseigneur, je me flatte que mes recherches ne seroient pas vaines. Mais sans recourir en-

core aux moyens surnaturels qui vous sont ouverts, consultons d'abord la mère de cet enfant si elle existe encore; la tendresse maternelle est industrieuse & éclairée; on en peut tirer des lumières ou du moins quelques indices.

Cette femme s'étoit retirée dans son hameau, plus sensible à l'éloignement de son fils, qu'à toute l'aisance dont elle auroit pu jouir à la cour. On l'envoya chercher; le génie lui demanda d'abord si son fils avoit en effet la corne dont le vieillard avoit parlé, ce qu'elle confirma. Il employa ensuite pendant long-tems tour à tour la douceur & les menaces, pour déterminer cette pauvre femme saisie de crainte, à dire ce qu'elle savoit de cet enfant. Enfin, elle déposa, que ne pouvant se résoudre à s'en séparer, elle avoit suivi long-tems le marchand d'esclaves, lorsqu'il partit de Ratibouf; qu'elle étoit même résolue à se donner à lui & parcourir toute la terre, plutôt que d'abandonner son fils; mais qu'enfin touché de ses larmes, il avoit consenti à le vendre à la première ville où ils arriveroient, pour lui conserver l'espoir d'être instruite de son sort, & même les moyens de le revoir quelquefois, mais sous la condition expresse qu'elle n'en diroit rien de crainte qu'il ne s'attirât le courroux du génie, auquel il avoit promis de ne s'en défaire qu'à trois mille lieues de Ratibouf; qu'ils étoient alors

dans les états de Selnozoura ; que le lendemain étant arrivés à la capitale, le marchand vendit son fils à une dame de la cour de la fée, qui avoit été frappée de sa beauté, & qui en fit présent à sa souveraine ; que le marchand avoit poursuivi sa route le lendemain ; qu'elle, après être restée quelques jours inconnue à Bagota, en étoit partie bien consolée de savoir son enfant si bien placé ; & qu'au lieu de retourner à la cour dont le séjour n'avoit plus de charmes pour elle, elle avoit fixé sa demeure dans sa chaumière, d'où elle avoit été plusieurs fois à Bagota, pour savoir des nouvelles de ce cher fils, & jouir toujours inconnue du plaisir de le voir quelquefois ; mais qu'un horrible enchantement l'avoit enfin éloignée pour jamais d'un lieu qui ne pouvoit plus lui offrir que des sujets de larmes.

Quel en est donc le sujet, dit le génie : hélas ! seigneur, répondit cette pauvre femme, à l'âge que vous savez qu'il doit avoir, il ressemble à un homme de cent ans ; & peut-être au moment que je parle, il a cessé de vivre.

Toutes les circonstances de ce récit rapprochées ne laissèrent au génie aucun lieu de douter que Cornichon ne fût son fils : il en eut de la joie. Cette découverte, dit-il, semble, il est vrai, avoir quelque liaison avec l'oracle du destin : je retrouve une de mes cornes ; mais je ne vois pas encore le

rapport

rapport qu'elle peut avoir avec ma tranquillité.

Seigneur, dit le vieux conseiller, cette première partie de l'oracle saisie, est une foible lueur qui doit vous conduire à la lumière; il ne faut pas se rebuter : l'oracle, en disant » qu'il » ne tiendra qu'à vous de recouvrer la tranquil- » lité que vous avez perdue, suppose de votre » part le concours de quelques soins, du tra- » vail, peut-être même des sacrifices ». Oui, dit le génie, après avoir un peu rêvé; oui, Bramakaijou (c'étoit le nom de ce sage vieillard) tes conjectures sont justes; il en faut, sans doute, des sacrifices & des plus sensibles; mais on ne me reprochera pas d'avoir, faute de courage, mis obstacle à l'arrêt du destin : jugez-en par la résolution que j'ai prise, & dont je veux bien vous faire part.

Vous savez que mes derniers services ont été d'une telle importance pour tout l'état suprême de la féerie, qu'ils ont comblé la mesure à laquelle les grâces du premier ordre sont attachées, suivant nos usages; je pouvois donc, il y a déjà long-tems, les réclamer en ma faveur : une heureuse incertitude sur l'objet de ma demande, l'a suspendue jusqu'ici, & je remettois à me déterminer, au tems de notre première assemblée générale. Mon choix est fait; ce ne sera ni la grande pantoufle, ni le privilège in-

signe de ne raser que la moitié de ma barbe, qui seront l'objet de mes vœux : on ne me verra point solliciter avec les instances si ordinaires à mes pareils, le droit de me moucher du pied. Le rajeunissement de Cornichon, l'anéantissement des loix bisarres dont il est la triste victime, voilà ce qui doit acquitter la république envers moi, comme le sacrifice de ma passion pour Toupette en faveur de mon fils, m'acquittera envers ma nièce. Cette résolution fut applaudie, & l'action parut magnanime. Kristopo en se séparant de son conseil, recommanda un profond secret sur cette affaire, ainsi qu'à la mère de Cornichon, qui pleuroit de joie, comme elle venoit de pleurer de tristesse.

Le tems de l'assemblée générale de féerie étoit prochain : si-tôt qu'il fut arrivé, le génie s'y transporta ; Selnozoura s'y étoit aussi rendue. Quelle fut sa surprise, lorsque, dans l'audience qui fut accordée à Kristopo, pour faire l'exposition de ses services, & les demandes qu'ils méritoient, elle entendit qu'elles se bornoient au rajeunissement de Cornichon. Etoit-ce de la part d'un rival qu'on devoit attendre un trait de désintéressement si extraordinaire ! Mais elle fut bien plus étonnée, lorsqu'au sortir de l'audience, le génie l'ayant abordée, lui fit en qualité de père, la demande de Toupette pour Cornichon. Un

procédé si généreux acheva d'effacer du cœur de cette fée, toute l'impression fâcheuse que la conduite précédente du génie pouvoit y avoir laissée : une confiance mutuelle y succéda ; le génie dit à Selnozoura tout ce qu'il avoit fait depuis son départ de Bagota : l'oracle du destin, le résultat de son conseil, & le détail d'une conduite si sage, reçut de sa part de nouveaux applaudissemens. Ils pressèrent leur départ pour Bagota où Kristopo voulut aller pour hâter le bonheur de Cornichon. Je me chargerai, madame, dit-il à la fée, d'obtenir le consentement des parens de Toupette. Cela ne sera pas difficile, répondit elle, il faut vous avouer que ceux qui passent pour tels, ne font que se prêter à la nécessité de cacher l'origine de cette jeune personne qui est bien plus illustre. Cornichon ne se mésalliera pas, puisque Toupette est le fruit des complaisances qu'une de nos compagnes se crut obligée d'avoir pour un jeune mortel qui lui plaisoit fort ; elle ne jugea pas à propos de rendre ses couches publiques ; ces sortes d'aventures ne sont pas toujours bien prises ; elle me confia son secret, & dès qu'elle eut donné le jour à cet enfant, je m'en chargeai. Vous eûtes occasion de la voir entre les mains des prétendus parens que je lui avois donnés dans vos états : vous jugeâtes dès-lors qu'elle étoit capable de

profiter d'une éducation supérieure à celle que ces pauvres gens pouvoient lui donner : ils vous l'abandonneront avec joie, lorsque vous leur dites que vous aviez dessein de la mettre auprès de moi ; & je la reçus de vous comme une étrangère ; vous savez le reste. Si cela est ainsi, dit le génie, Toupette doit porter quelques marques de son origine. Oui, dit la fée, un petit bouquet de plumes noires, placé au haut du sein gauche, la distingue sans la défigurer ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de Toupette, comme je donnai celui de Cornichon à votre fils, à cause de cette petite corne que je découvris dans sa chevelure dont elle imitoit si bien la couleur, qu'on la prenoit pour une boucle de cheveux ; & cet accident même qui relève chez Toupette la blancheur de sa gorge, n'a été pris jusqu'ici que pour une parure avantageuse. Le pouvoir absolu que sa mère qui est fort mon amie, m'a donné sur elle, me répond de son agrément ; mais les loix du secret me défendent de vous la faire connoître : voilà tout ce que je puis vous découvrir. Bon, ma niéce, reprit le génie, c'en est assez : je connois au moins par-là que Toupette est ma parente. Cette marque est précisément celle qui est particulière aux filles que les fées de notre maison veulent bien avoir en contrebande. Je n'en aimerai que mieux ma

belle-fille, & mon bonheur seroit complet, si je pouvois penser que vous en êtes la mère. Mon oncle est toujours badin, répondit la fée, en rougissant un peu, puis elle changea de conversation. Ils convinrent qu'ils garderoient le secret sur le sort de Cornichon, jusqu'au moment de son union avec Toupette, qui seroit l'époque de son rajeunissement.

Si-tôt qu'ils furent arrivé à Bagota, la fée dit à Toupette, qu'elle avoit enfin pris la résolution de la marier; que cette cérémonie ne seroit différée que jusqu'au lendemain, & qu'elle s'y disposât.

Vos bontés, madame, me répondroient de mon bonheur dans le choix que vous avez fait pour moi, si l'infortune de Cornichon ne mêloit bien des regrets à un événement qui ne cause d'ordinaire que de la joie. Hélas! si le malheureux jouissoit d'un état pareil au mien, je ne serois pas réduite à vous demander quel est l'époux que vous me destinez. Soyez tranquille sur votre sort, reprit la fée; mais vous n'en serez instruite qu'au moment même du mariage.

Toupette se retira en silence. Une partie de la nuit fut employée à deviner cet époux futur; une foule de gens aimables se présentoient à son imagination; mais son cœur libre n'arrêtoit ses idées sur personne: elle se lassa d'y rêver &

s'abandonna à son destin avec assez de tranquillité.

Le bruit du mariage de Toupette & le mystère que Selnozoura faisoit du choix de son époux, rassembla le lendemain de bonne heure chez la fée, tous ceux qui à divers titres pouvoient y prétendre. Déjà l'autel étoit paré, & une foule de peuple rempliſſoit le temple, que la fée gardoit encore le silence. Y étant entrée & n'y voyant point Cornichon, elle commanda qu'on allât le chercher. Madame, lui dit alors Toupette, épargnez de grace à ce misérable la vue d'une cérémonie qui doit le pénétrer de douleur, s'il en est encore susceptible, & à laquelle sa présence n'apportera qu'une sorte de ridicule, s'il ne l'est pas. Je veux bien, dit la fée, ne pas relever dans cette circonstance une liberté que je blâme en vous, & me contente de vous dire qu'il ne sera pas de trop. Toupette ne répliqua pas; on apporta Cornichon: la vue de cette nombreuse assemblée n'excita en lui que le rire de l'enfance; & chacun s'étonnoit qu'une fée si sage sortît ainsi de son caractère. Lorsque tout fut arrangé, & que les aspirans placés en cercle, cherchoient à l'envi les regards de la fée: approchez, dit elle à Toupette; & vous, s'adressant à ceux qui avoient apporté Cornichon, conduisez-le près d'elle. Voilà, ma fille, lui dit-elle, un époux dont vous connoissez la tendresse, les vertus & les malheurs;

tant de titres doivent vous le rendre cher : accomplissez les décrets du destin, en lui donnant la main sans hésiter. Ah! madame, s'écria Toupettte; & faisant de surprise un petit mouvement en arrière : oui, sans doute, il a toute ma compassion; mais n'est-ce pas tout ce qu'on peut donner à l'état où il est à présent ? Et faut-il..... un regard de la fée lui fit comprendre que toute remontrance étoit vaine ; elle prit la main de Cornichon : le génie alors le touchant trois fois de sa baguette, lui dit : jouis, mon fils, des graces du destin, & connois à la fois ton épouse & ton père.

Il n'est pas aisé de décrire l'effet que la surprise produisit sur les spectateurs de cette merveille. Les espérances des aspirans confondues, la joie de mille femmes auxquelles cet événement rendoit un amant prêt à leur échapper, jetoient dans ce tableau une variété infinie ; mais dans la dépendance où tous ces personnages étoient du sujet principal formé par les deux époux, ils ne paroissoient qu'accessoires, & comme perdus dans la demi-teinte. C'est de Toupette & de Cornichon que partoit toute la lumière dont il étoit éclairé. Tout ce que la beauté peut emprunter de l'amour, tout ce que l'amour même emprunte de la joie, se trouvoit réuni si avantageusement dans ces deux amans qu'il est impossible d'en donner une idée bien juste.

Après la cérémonie, les époux furent reconduits au palais par la fée & le génie, au milieu des acclamations d'un peuple innombrable. Des fêtes qui ne le cédoient en magnificence qu'à celles qui avoient célébré le retour de la paix, remplirent les premiers jours de l'union de Toupette & de Cornichon. Le génie y assista avec la liberté d'esprit qui lui avoit été promise par le destin & ne retourna dans ses états qu'après avoir tiré promesse de la fée que les époux feroient de tems en tems quelques voyages à sa cour. Ils passèrent ainsi dans la suite de leur vie, des jours que nulle adversité ne troubla, & auxquels une nombreuse postérité ajouta un nouveau degré de bonheur.

Fin du trente-quatrième Volume.

TABLE DES CONTES,

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

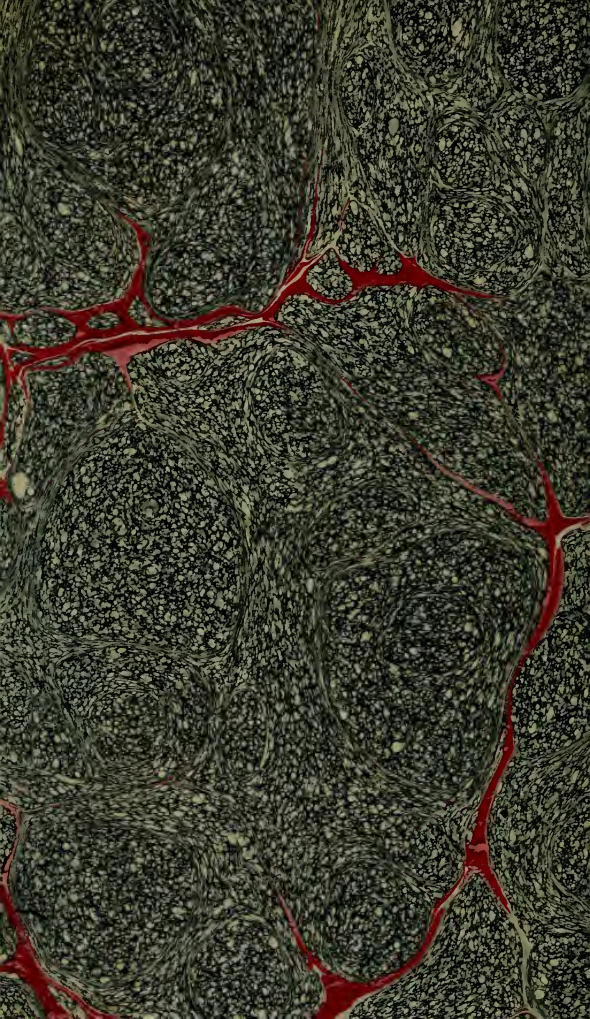
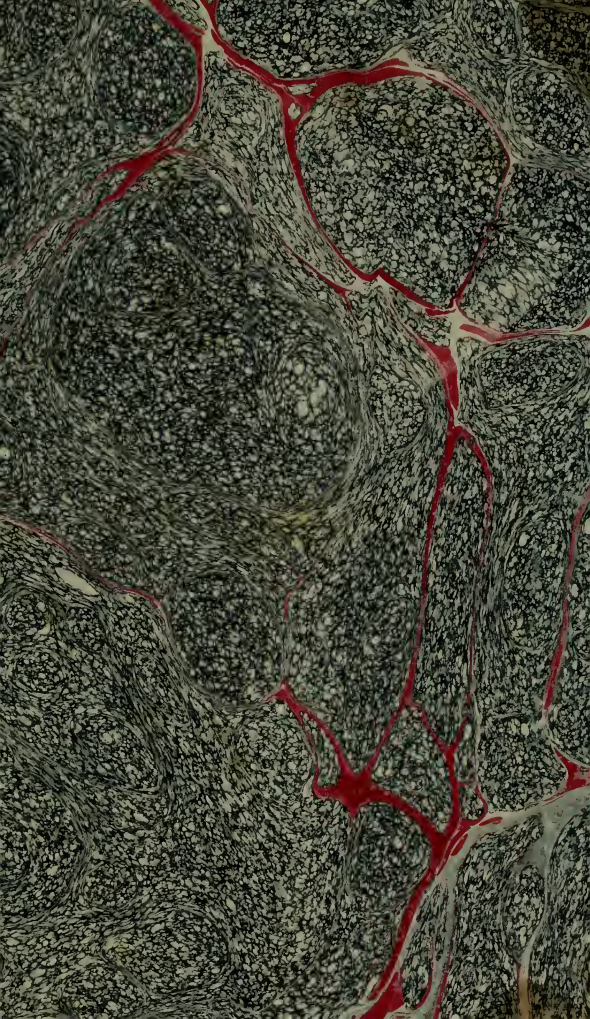
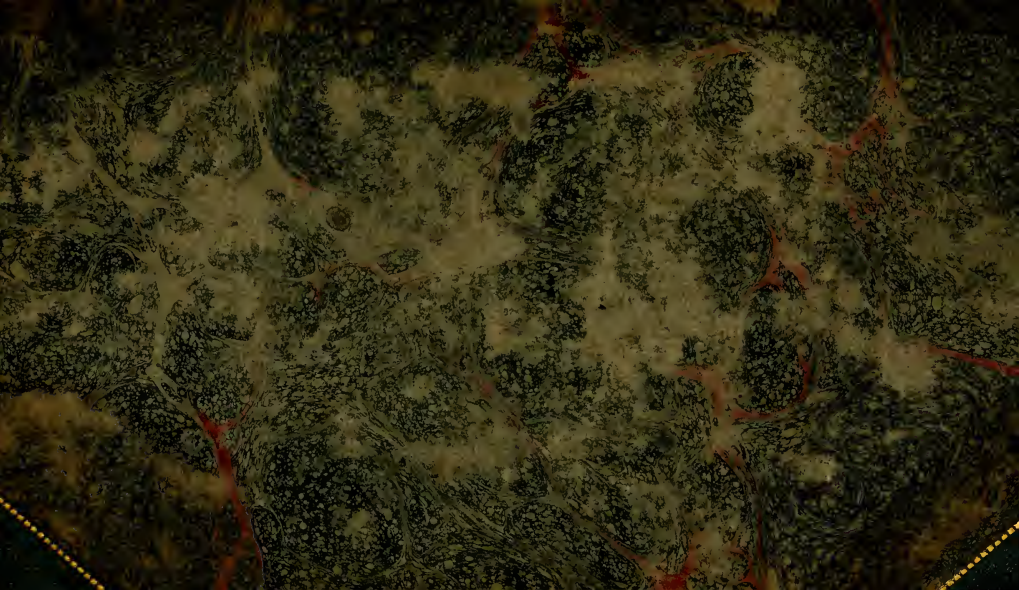
AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR, page 1.

M. PAJON.

Eritzine & Parelin, 7.
L'Enchanteur, 49.
Hiſtoire du Magicien, 80.
Hiſtoire des trois fils d'Hali Baſſa de la mer & des filles de Siroco gouverneur d'Alexandrie, 103.
Hiſtoire des trois juifs jumeaux. 124.
Hiſtoire des deux Circaſſiennes, 160.

BIBLIOTHÈQUE DES FÉES ET DES GÉNIES.

La princeſſe Minon-Minette & le prince Souci, 211.
Aphranor & Bellanire, 243.

Merveilleux & Charmante, page 277.
Grisdelin & Charmante, 307.
Le prince Ananas & la princesse Moustelle, 345.
Cornichon & Toupette, 383.

Fin de la Table.